This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
1783
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POESIES

ALLEMANDES.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES;

Par M. HUBER.

Auch Deutſche kœnnen ſich auf den Parnaſſus ſchwingen.
Bodmer.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Ives.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

B G

Digitized by Google

Digitized by Google

A SON ALTESSE SÉRÉNSSIME *ÉLECTORALE* DE BAVIÈRE, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Qu'il est flatteur pour un Sujet, lorsque son Prince, l'amour de ses peuples, jette un

Digitized by Google

sourire sur ses efforts! Votre Altesse Sérénissime Electorale a daigné accorder ses suffrages à mes foibles travaux Littéraires, & cette Approbation a suffi pour m'encourager à poursuivre la même carriere. Aujourd'hui, MONSEIGNEUR, *j'ose vous présenter les productions ingénieuses de nos Poetes dans une Langue que vous possédez aussi bien que votre Langue maternelle. Puissent mes foibles Copies, d'après tant d'ex-*

Digitized by Google

cellens Originaux, obtenir vos ſuffrages, & je ſerai aſſuré de ceux du Public!

Je ne parlerai point, MONSEIGNEUR, des éminentes qualités qui ornent votre ame: les louanges, quelque bien méritées qu'elles ſoient, paroiſſent toujours ſuſpectes de flatterie dans la bouche d'un Sujet. Vous avez de plus dignes éloges à prétendre, les éloges de la Poſtérité! Une Académie des Sciences que vous avez fondée dans votre Capitale & qui fleu-

rit maintenant sous vos auspices, vous assure un rang distingué parmi les Princes bienfaisans & Protecteurs des Lettres.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ÉLECTORALE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur & Sujet HUBER.

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Les suffrages que le Public a accordé aux traductions que j'ai faifaites de M. *Geſſner*, m'ont engagé à lui faire connoître les meilleurs Ouvrages des Poëtes de ma Nation. Il n'y a gueres plus de ſeize ans que la Poéſie Allemande étoit encore entiérement inconnue en France, & qu'on n'en parloit qu'avec mépris; mais dès que les Poéſies de M. *de Haller* eurent paru, on en conçut l'idée la plus avantageuſe, & on revint de l'injuſte prévention que les Allemands n'étoient pas capables d'enfanter des Ouvrages d'imagination. Depuis ce tems quelques autres traductions, & ſurtout celles qui ont paru dans le Journal étranger, ont beaucoup contribué à répandre le goût de notre littérature. Aujourd'hui

Digitized by Google

les meilleurs esprits, semblent faire une attention singuliere à nos Poëtes, & ils leur donnent le plus bel éloge que les Poëtes puissent recevoir: celui de Peintres de la Nature.

Dans le choix des morceaux que je présente au Public, j'ai apporté tous mes soins à soutenir cette idée avantageuse. Parmi les Pieces qui composent ce recueil, quelques unes ont déjà paru dans le Journal étranger, mais elles ne composent pas la dixieme partie de l'Ouvrage. Mais sans m'étendre davantage sur la nature de mon travail, je vais essayer de tracer quelques traits de notre Poésie & de ses différentes révolutions.

L'histoire de la Poésie Allemande peut être divisée en quatres Périodes: la premiere comprend le tems des anciens Germains, ou des Bardes: la seconde celui des Minnesingers, ou des Poëtes qui florissoient dans le treizieme siecle, sous les regnes des

Digitized by Google

Empereurs de la maiſon de Suabe: la troiſieme celui d'*Opitz*, qui eſt le reſtaurateur de la Poéſie, & qui a introduit le rhythme dans la verſification: la quatrieme enfin eſt celui de *Haller* & des Ecrivains qui ont paru depuis environs quarante ans.

Nous n'avons rien de certain du premier âge de notre Poéſie: nous ſavons ſeulement que les Germains aimoient beaucoup les vers. Au rapport de *Tacite*, les Bardes, qui étoient les Prêtres & les Poètes de nos peres, chantoient les actions éclatantes de leurs Héros & enflâmoient la jeuneſſe à ſe ſignaler dans les combats. Ainſi chez les Germains, de même que chez tous les peuples anciens, les Poètes étoient les Théologiens & les Hiſtoriens. Tous les monumens de cette ancienne Poéſie, ſont perdus. Mais les débris de celle des Scandinaves, échappés de cette deſtruction, peuvent nous en donner une idée. Les vers des *Scaldes*, con-

Digitized by Google

servés par des savans Danois, & les beaux restes de la Poésie Erse, recueillie en dernier lieu à Londre par un homme de goût, montrent qu'en général les Nations Barbares n'estimoient que la valeur & les vertus guerricres. Ainsi les chants des Bardes ne devoient respirer que le carnage, & n'offrir que des images terribles. Les Bardes, pour être témoins oculaires des actions de valeur de leurs Compatriotes, suivoient leurs Chefs à la guerre; le jour de la bataille, les hommes les plus vaillans, formoient une enceinte autour d'eux, & étoient obligés de les accompagner partout où ils pouvoient être spectateurs du combat. Celui des Guerriers qui avoit le bonheur d'en être remarqué, devenoit immortel.

L'Empereur Charlemagne avoit fait une collection des Chansons de nos Bardes; & cette collection faisoit l'ornement de sa Bibliothéque. Mais ce grand Restaurateur des Lettres

Digitized by Google

ayant ordonné par son téstament que tous ses livres fussent vendus au plus offrant, & que l'argent en fût distribué au pauvres, ces Chansons se trouverent de nouveau dispersées. Cependant Albert *Krantz*, Auteur laborieux qui vivoit au commencement du seizieme siecle, assure que les anciens vers Allemands lui ont beaucoup servi pour composer ses Ouvrages historiques, entr'autres ses Histoires des Saxons & des Vandales, & Jean *Aventin* qui vivoit vers le même tems, & qui s'est rendu célébre par ses Annales de Baviere, parle en plusieurs endroits de son Ouvrage, d'anciens vers Latins qu'il a trouvés dans quelques Couvens d'Allemagne, entr'autre à Saint-Eméran de Ratisbonne; il nous apprend qu'ils contenoient les hauts faits des anciens Rois Germains, qu'ils avoient été composés d'abord en Allemand, & que l'Empereur Charlemagne les avoient fait traduire en Latin par les

Digitized by Google

meilleurs Poètes de son tems. Il est à présumer que ces anciens monumens subsistent encore dans les Archives de quelque Couvent, & qu'un jour on en fera la découverte. Quoique l'Empereur Charlemagne & quelques-uns de ses Successeurs aient protégés les Savans, il ne paroît pas que dans ces tems de trouble & de superstition, les Belles-Lettres aient fait de grands progrès. Les Moines seuls étoient alors en possession des Sciences. Aussi les Ouvrages les plus anciens qui nous soient parvenus, sont ceux d'*Otfrid*, Bénédictin du Couvent de Wissembourg en Alsace, qui vivoit vers la fin du neuvieme siecle. Il est Auteur d'une traduction en vers des quatre Evangélistes : cet Ouvrage, découvert & publié par *Flacius Illyricus*, est le plus ancien Livre composé en langue Allemande.

Mais sans m'arrêter davantage à ces tems de ténèbres, je passerai tout de suite à l'âge des *Minnesin-*

Digitized by Google

gers ou des Chanteurs d'Amour, Poètes qui ont vécu ſous les Empereurs de la maiſon de Suabe. Les Minneſingers étoient en Allemagne ce que les Troubadours étoient en France; & il y a grande apparence que les premiers ſe ſont formés ſur les derniers. Il eſt certain que l'Empereur Frédéric *Barberouſſe*, attira à ſa Cour pluſieurs Poètes Provençaux qui ſans doute répandirent en Allemagne le goût de la Poéſie. Si les Troubadours avoient leurs Muſars, leurs Jongleurs & leurs Comirs, les Minneſingers avoient leurs Dichters, leurs Fidélers & leurs Singers.

Ces tems étoient extrêmement favorables à la Poéſie. La ſuperſtition commençoit à perdre de ſon autorité, & les Allemands faiſoient déjà leurs efforts pour ſecouer le joug que Rome leur avoit impoſé. Sous le gouvernement féodal de ces tems, il regnoit une ſorte de liberté; chaque Poſſeſſeur d'un château étoit à

Digitized by Google

peu de chose près souverain chez lui. Les différentes expéditions des Empereurs en Italie & même en Orient, fournissoient aux Poètes des occasions d'enrichir leur imagination d'une variété étonnante de moeurs, d'usages & de religions qui contrastoient parfaitement avec les leurs.

Ces Poètes parcouroient les pays, & se rendoient dans les Cours où ils récitoient & chantoient leurs productions Poétiques; car leurs vers étoient faits pour être récités ou chantés dans une assemblée, & non pas pour être lus dans un cabinet. Peu de gens alors savoient lire. La Poésie jouissoit de la plus grande considération. Les Princes, les Comtes & les Barons, s'en déclaroient non-seulement les Protecteurs, en recevant les Poètes dans leurs châteaux en qualité de Convives, en formant entr'eux des défis, & en se faisant réciter leurs Ouvrages en présence d'une illustre compagnie de l'un &

l'autre

l'autre ſexe, mais encore ils s'efforçoient eux-mêmes d'obtenir le prix. Ils chantoient dans leurs vers les beautés de la Nature, les charmes des Belles, & les hauts faits des Chevaliers leurs contemporains : mais ſouvent auſſi ils oſoient faire entendre la vérité aux Princes, & relever les abus qui ſe commettoient dans leurs Cours. *Wolfram* d'*Eſchenbach*, après avoir récité un Poëme au Landgrave de Thuringe, lui adreſſe ainſi la parole : « O Arminius Prince de » Thuringe, j'ai remarqué quelques-» uns des Officiers de ta Cour que » j'ai pris pour des Vagabonds. Depuis » que ta bienfaiſance a attiré autour » de ta perſonne un ſi grand nom-» bre de gens, de différent caractere, » & de différentes mœurs, des gens » de mérite & des ames abjectes, tu » aurois beſoin d'un Sénéchal, tel » que celui du Roi Artus : à la pre-» miere vue, ce Sénéchal ſavoit diſ-» tinguer un vil flatteur, d'un homme

Digitized by Google

» vrai, & il les traitoit l'un & l'autre
» selon leur mérite personnel »....

Les Minnesingers, au nombre de cent quarante, parmi lesquels on compte des Empereurs, des Rois, des Ducs, des Comtes, des Barons & des Nobles, fleurirent tous dans le treizieme siecle. On n'a connu de leurs Ouvrages que quelques fragmens, conservés par *Goldast* & par *Scherz*, Critiques du dix-septieme siecle, lorsqu'on sut qu'à la Bibliotéque du Roi, il y avoit un superbe Manuscrit, qui contenoit une collection complette des Minnesingers. M. *Bodmer*, dans les Ouvrages de qui j'ai puisé une partie de ces notices, ayant obtenu ce Manuscrit de M. *de Maurepas*, fit une édition de ces Poètes & les préserva ainsi de leur prochaine destruction.

Ces Poètes ont illustré les tems des Empereurs de la maison de Suabe; mais après la mort tragique de *Conrad* le jeune, le dernier Prince de

Digitized by Google

cette tige si féconde en Héros, la Poésie fut négligée & le nom de Minnesinger tomba dans l'oubli. Dans les tems malheureux de cet interregne de vingt trois ans, où cinq Compétiteurs se disputerent l'Empire, & dévasterent l'Allemagne, on ne songea guere à cultiver les arts libéraux. Le Comte Rudolphe de Habsbourg, ayant été proclamé Empereur, ramena le calme après tant d'orages; mais les vrais Poëtes ne trouverent point de Protecteurs dans les chefs de l'Empire.

Après le beau lustre des Minnesingers, la Poésie tomba entre les mains du Peuple. Sous le nom de Meistersingers, maîtres Chanteurs, il se forma des Communautés de Poètes, qui en vertu de leurs privileges, avoient le droit exclusif de débiter leurs vers. Ces misérables Rimeurs, qui n'avoient d'autres mérite que de flatter grossierement les Grands, obtinrent néanmoins de belles préro-

Digitized by Google

gatives des Empereurs, prérogatives qui furent encore augmentées ensuite par les Empereurs Maximilien I, Charles V, & Rudolphe II. A la réception d'un nouveau membre, ils observoient plusieurs cérémonies; les anciens du corps le couronnoient de laurier & lui donnoient la permission de porter l'épée.

Cependant au milieu de cette barbarie, il s'éleva un homme qui ne manquoit pas de génie. Au commencement du quatorzieme siecle, Hugues de *Trimberg* écrivit un Poëme Satyrique-morale, intitulé le Coureur, où il censure avec beaucoup de liberté les vices qui regnoient dans les divers Etats, sans épargner même ceux du Clergé.

Les Ecrivains qui ont montré le plus de talent après *Trimberg*, furent Sébastien *Brandt* & Jean *Fischart*, qui fleurirent vers la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme, & qui furent tous deux

Digitized by Google

Docteurs en Droit à Strasbourg. Munis de la lecture des Anciens, ils censurerent les vices de leur tems & firent quelques autres Ouvrages ; mais la rudesse de leurs vers les fit tomber presqu'aussi-tôt dans l'oubli.

Brandt est Auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Navire des Foux*, ou *le nouveau Vaisseau de Narragonia* ; il y fait la Satyre des mœurs de son tems, & il y représente les Foux des divers Etats, rassemblés dans un vaisseau, qui vogue au gré des vents. Son esprit étoit très-propre pour rendre ces sortes d'images allégoriques, dont de son tems on avoit coutume de revêtir les vérités morales & politiques. Ce même *Brandt* a publié un Poème sur la modestie, dont *Freydank*, Poète du treizieme siecle, étoit Auteur ; dans une épilogue il loue *Freydank* d'avoir été censeur des vices, & le propose aux Allemands comme un témoignage qu'il y eut jadis des hommes qui oserent dire librement la vérité.

Digitized by Google

Quant à *Fischart* il composa un Poème sous le titre de l'*heureux Navire*, qui dans un jour fit le chemin de *Zurich* à *Strasbourg*. Le Poète fait la description des objets qui, dans son trajet, frapperent ses yeux, & par les tableaux qu'il offre, soit de la beauté des paysages, soit du caractere des habitans, il montre qu'il est grand Peintre. Ce morceau, composé dans le genre sérieux, n'est point dégradé par les peintures licencieuses qui déparent les autres ouvrages de *Fischart*. C'est-là le plus grand défaut de son Poème de la chasse des Puces; piece qui est d'ailleurs pleine de naturel, & où la Satyre est ingénieuse. Contemporain de *Rabelais*, il a fait une traduction libre de *Pantagruel*; aussi original dans son expression que le Cinique François, il le surpasse souvent pour les ordures.

Avec bien moins de génie que les Ecrivains précédens, Melchior *Pfinzing* s'est acquis beaucoup plus de

Digitized by Google

réputation par son *Theuerdank* ; Poème fait à la gloire de l'Empereur Maximilien I, & dédié à Charle-Quint avant son élection à l'Empire. Ce Poème a pour titre : *Les Faits & Gestes, ainsi que les Dangers du vaillant, du louable & du bien renommé Héros & Chevalier Theuerdank*. Les vices & les vertus y sont personnifiés ; ils traversent & secondent sans cesse le Chevalier Theuerdank qui n'est rien autre que l'Empereur Maximilien. C'est sous cette allégorie que le Poète trouve moyen de louer ou de flatter son Héros. D'ailleurs ce Poème, écrit dans un stile lâche & raboteux, & contenant des récits d'une longueur mortelle ; n'offre qu'un tissu d'absurdités. Maximilien recompensa magnifiquement *Pfinzing*, & fit des dépenses vraiment impériales pour l'impression de ce Poème, tant la flatterie est douce à l'oreille des Princes. Cet Empereur en fit faire deux éditions, l'une à Nurem-

Digitized by Google

berg en 1517, & l'autre à Augsbourg en 1519. Les Amateurs de Livres curieux, qui d'ordinaire regardent plus à la beauté extérieure, qu'à la bonté intérieure d'un Ouvrage, ont mis un prix excessif à ce Theuerdank : il a été vendu jusqu'à cent ducats, & il fait encore aujourd'hui un ornement des grandes Bibliothéques.

Durant ce même siecle on vit paroître plusieurs Ouvrages, qui offroient des tableaux Satyriques des mœurs du tems; tels étoient *Reynier le Renard*, Poème en 70 Chapitres composé anciennement en bas Saxon par Henri d'*Ackmar*, & publié par Nicolas *Baumann*, & la *Batracomiomachie*, ou *le gouvernement merveilleux des Grenouilles & des Souris*, Poème en 120 Chapitres de Gabriel *Rollenhagen*. On y trouve souvent des traits naïfs.

Hans Sachs, Cordonnier à Nuremberg & Poète Allemand, vivoit aussi alors. Il releva les maîtres Chan-

Digitized by Google

teurs qui depuis quelque tems étoient tombé en décadence. Pendant quarante ans qu'il a professé le métier de Poète, il a composé 6048 pieces de Poésie, qui ont été recueillies en cinq volumes in-folio.

Ce fut aussi vers ce tems-là que parut Martin *Luther*, qui, considéré uniquement comme Ecrivain, contribua baucoup à perfectionner la langue & la Poésie Allemande. Il est Auteur d'une version de la Bible, dont le stile a une concision & une élégance naïve qu'on ne connoissoit pas jusqu'à lui. Parmi ses Cantiques il s'en trouvent qui décelent un génie vraiment Poétique; sa versification est beaucoup plus coulante que celle des Poètes ses contemporains, & même il avoit l'oreille si délicate, que souvent dans plusieurs strophes de suite, il observoit naturellement le rhythme, introduit long-tems après par *Opitz*. Quel dommage que Luther ne se soit point borné à la culture des Belles-Lettres! Les guerres

Digitized by Google

cruelles que sa reformation fit naître & qui déchirerent bientôt l'Allemagne, empêcherent la Poésie de faire des progrès.

Vers la fin du seizieme siecle & au commencement du dix-septieme, Paule *Milissus*, Pierre *Denaisius* & Rudolphe *Wekerlein* se signalerent par leur Poésies, & furent pour ainsi dire, les Précurseurs du Génie qui alloit bientôt paroître.

Enfin *Opitz* vint, & ce Poète commence le troisieme âge. Quand il parut il n'étoit nullement content de la Poésie Allemande : il la trouvoit fort inférieure, à ce qu'elle avoit été dans le tems des Minnesingers, tant pour la douceur de la langue, que pour l'élévation des pensées. Il la renfermoit toute dans quelques morceaux peu considérables, qui avoit pour Auteur les Poètes que je viens de nommer ci-dessus, & quelques-uns de ses amis ; le reste étoit à son jugement au-dessous du médiocre. Il conçut le projet de la tirer de l'obscurité

Digitized by Google

où elle étoit tombée. Pour parvenir à ce but il s'apperçut qu'il avoit plusieurs préjugés à détruire ; les Savans de son tems écrivoient plus communément en Latin qu'en Allemand, & pour excuser l'ignorance de leur langue, ils disoient qu'elle n'étoit point propre à la Poésie. D'un autre côté les gens d'un monde attaquoient la Poésie elle-même, & soutenoient que ce n'étoit qu'un art futile qui ne servoit qu'à égarer l'esprit & à gâter le cœur. Il s'éleva avec force contre ces accusations, il démontra les prérogatives de la langue Allemande & l'excellence de la Poésie. Il fit voir qu'il ne falloit qu'un Génie pour vaincre toutes les difficultés. La premiere collection de ses Poésies parut à Strasbourg en 1624 ; l'Editeur, Jule-Guillaume *Zinkgrœf*, y ajouta les Poésies de quelques amis d'*Opitz*, telles que celles de Henri *Hamilton*, de Caspar *Kirchner*, de Balthasar *Venator*, & les siennes mêmes, mais elles ne servirent qu'à faire connoître

Digitized by Google

le mérite de celles d'*Opitz*. Il fut le premier qui introduisit un rhythme dans la versification Allemande; jusque-là on s'étoit contenté de compter les syllabes, sans avoir égard aux longues & aux breves. Par ce procédé il rendit la versification plus difficile, puisqu'à la gêne de la rime, il ajouta celle de la quantité. Tous ses vers furent ïambiques & trochaïques; *Tscherning*, qui vint après lui fut le premier qui en fit de dactiliques. C'est ainsi qu'*Opitz* fut surnommé à juste titre le pere de la poésie Allemande. Il ramena cet art à son origine : célébrer la Divinité & instruire les hommes.

Paul *Flemming* est de tous les Disciples d'*Opitz* celui qui en approcha le plus. Il s'en falloit bien qu'il eut le génie aussi vaste & aussi philosophique que son maître; mais il l'égaloit dans la Poésie pittoresque. Frédéric de *Logau*, Auteur d'un recueil d'Epigrammes, mérite d'occuper la seconde place. Quant aux autres Poètes qui suivirent les traces d'*Opitz* tels que

Digitized by Google

Simon *Dach*, André *Tſcherning*, les *Griphius* pere & fils, ils ne furent que ſes imitateurs, & n'atteignirent leur modele dans aucune partie.

Chrétien *de Hofmannswaldau* & Daniel-Caſpar *de Lohenſtein*, deux Gentilshommes Siléſiens, voulurent ſe frayer une route nouvelle & s'égarerent. Ces deux hommes adopterent le faux goût de quelques Poètes Italiens, & changerent les beautés naturelles d'*Opitz*, en enflure & en *concetti*. Loin de s'attacher à exprimer le ſentiment, ou à faire parler les perſonnages ſuivant leur caractere, ils ne chercherent qu'à éblouir par les antitheſes les plus recherchées & par l'érudition la plus faſtueuſe. Leurs productions monſtrueuſes furent néanmoins admirées comme des chef-d'œuvres; & bientôt ce mauvais goût infecta la Poéſie & l'éloquence. Ils jouirent de la plus grande célébrité, & ils furent regardés comme des Génies rares qui avoient atteints la perfection. « *Opitz*, dit *Lohenſtein*, a

Digitized by Google

» égalé les Anciens & les Modernes, » mais notre *Hofmannswaldau* les a tous surpassés ». Dans cet éloge il s'est loué lui-même ; car ce qui étoit vrai de *Hofmannswaldau*, devoit l'être aussi à son égard. Bientôt tous les Ecrivains Allemands, prenant ces deux hommes pour modeles, se mirent à extravaguer en vers & en prose. Cependant *Lohenstein* n'étoit pas sans mérite, au milieu de son enflure & de son galimathias, on trouve souvent des pensées sublimes. M. *de Haller* convient que c'est la lecture de ses Poésies qui lui a fait naître l'idée de faire des vers. *Lohenstein* est encore Auteur d'un Roman héroïque, intitulé : *Le Généreux Capitaine Arminius*. Ce Roman, pour la pureté du stile, & pour le nombre oratoire, est un de nos meilleurs Ouvrages de prose ; on y trouve même quelquefois une éloquence qui va jusqu'au sublime. En cela *Lohenstein* est pour les Allemands, ce que *Balzac* est pour les François. L'Alle-

Digitized by Google

magne avoit alors des Romans qui n'étoient point à méprifer : tels qu'*Octavie* & *Aramene* du Duc Antoine *Ulric* de Brunfwic, *Hercule* & *Valiska*, *Herculifcus* & *Herculafdifla* de *Buchholz*, Pafteur à Brunfwic, & *Banife d'Afie*, de Henri-Anfelme de *Ziegler*. Tous ces Ouvrages pêchent par trop de longueurs, & par une enflure ridicule, furtout ce dernier.

Ce fut dans le tems que le mauvais goût de *Hofmannswaldau* & de *Lohenftein* infectoit toute l'Allemagne, que le Baron *de Canitz* parut fur la fcene Poétique, & que par fes efforts il ramena la Poéfie Allemande à la fource du beau, découverte par *Opitz*. Né avec un génie heureux, il fe perfectiona encore par d'excellentes études, & par fes voyages. *Canitz* eft un de nos premiers Poètes qui ait montré de la correction dans le ftile. Tous fes Ouvrages, décelent un efprit initié dans les fecrets les plus cachés de l'art Poétique. Il

Digitized by Google

s'eſt exercé avec ſuccès dans plu-ſieurs genres de Poëſie; mais où il me ſemble avoir excellé, c'eſt dans la Satyre. Rien ne paroît plus naturel ni plus facile que ſes vers; mais le peu de ſuccès de ſes imitateurs a fait voir la difficulté d'en faire de ſemblables. Les Poëtes, ſes contemporains, de peur d'être empoulés, devinrent plats & rampans.

Jean de *Beſſer*, contemporain du Baron *de Canitz*, eſt celui qui en approcha le plus pour la pureté du ſtile; mais pour le fond même il lui eſt abſolument inférieur. Ses Poéſies n'ont rien d'intéreſſant, ne contenant gueres que des louanges faſtidieuſes de ſes maîtres, de Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg, & de Frédéric, premier Roi de Pruſſe. Tout homme qui conſacre ſes talens à flatter les Grands, choiſit un chemin plus ſûr pour la fortune, que pour la gloire: auſſi *Beſſer* fut-il comblé de biens & d'honneurs; mais aujourd'hui il ne jouit plus d'aucune conſidération.

Vers

Vers ce tems-là, *Wernick* fleurit à Hambourg & publia dix Livres d'Epigrammes, où le sel attique est prodigué à pleines mains. Il fut le premier qui s'éleva contre le mauvais goût de *Hofmannswaldau* & de *Lohenstein*, & qui donna, dans d'excellentes notes, des modeles d'une saine critique. Le célébre Jean le *Clerc* dans son Mercure historique & politique du mois d'Octobre 1699, cite une Epigramme de *Wernick*, & dit : « Si l'on doit juger de l'Epi» gramme Allemande à la louange » du Roi de la Grande-Bretagne, » par les traductions (1) qu'on en voit,

(1) Voici la traduction Françoise de cette Epigramme :

Avis au Peintre du Roi.

Peins l'Hibernois soumis, le Flamand rassuré,
Lorsque tu vois Guillaume armé.
Parle-t-il ? Peins alors, attentif & content,
Tout son Auguste Parlement.
Mais peins le monde entier, ses intérêts, son bien,
Lorsque Guillaume ne dit rien.

Digitized by Google

» c'est une piece qui mérite les ap-
» plaudissemens qu'on lui donne.
» L'Auteur a su attraper le vrai ca-
» ractere de ce Monarque. On entre-
» voit bien ; qu'il s'exprime d'une
» maniere aussi fine qu'elle est natu-
» relle & naïve. Si le Pere *Bouhours*
» la voyoit, il ne mettroit point en
» question ; je m'assûre, si un Alle-
» mand peut être Bel-esprit, comme
» il fait dans ses Entretiens d'*Ariste*
» & d'*Eugene*. Il avoueroit que l'Es-
» prit est de tout pays ». Ce *Wernick*, outre ses Epigrammes, est encore Auteur de quatre Eglogues estimées, d'un Poëme Satyrique, intitulé, *Hans-Sachs*. Ce Poëme est une espece de *Dunsiade*, où il tourne en ridicule, un certain *Postel*, Disciple de *Lohenstein*, & Auteur d'un Poëme épique, appellé *Witikind*.

Heræus, *Pietsch*, *Amthor* & *Neukirch*, n'ont été que les Panégiristes des Grands & des Riches, & n'iront point à la postérité. Prodigues du nom d'*Auguste* & de *Mécéne*, ils

le donnoient libéralement à tous ceux qu'ils croyoient en état de payer. *Gunther* est le seul Poète de cette espece qui ait montré des talens décidés pour la Poésie. Quoiqu'il soit diffus & incorrecte, cependant dans plusieurs de ses Poèmes, on voit briller des étincelles de génie, & d'un véritable feu Poétique. Livré à une vie déréglée, & exposé à tous les inconvéniens de la misere, il a souvent été obligé de faire des vers pour vivre : il plaisante en plus d'un endroit de ses Poésies sur cet avilissement des Muses, & ne desire que le loisir de faire quelque chose de plus digne de lui & du Public. A Dresde il fut présenté à Auguste II, Roi de Pologne pour être Poète de Cour ; mais quand il parut devant sa Majesté, il étoit si ivre, qu'on fut obligé de le faire retirer. On dit que le Poète *Kænig*, qui occupoit alors ce poste, lui joua ce tour, en lui faisant donner à discrétion de l'excellent vin. Du reste la Poésie Allemande

Digitized by Google

n'a rien perdu de ce qu'il n'a pas obtenu cet emploi : un Poète de Cour perd sa vie à chanter les mascarades, les jours de Gala & les autres bagatelles. *Gunther* est mort de misere à l'âge de vingt-huit ans.

Barthold-Henri *Brocke*, est celui qui s'est le plus signalé par ses Ouvrages au commencement de ce siecle. En effet la Poésie lui a de grandes obligations ; il l'a ramenée à son principe, en célébrant l'Auteur de la Création. Ce Poète a chanté les Saisons, les Heures du jour, les Elémens, les Sens, & presque tous les Phénomènes & toutes les productions de la Nature. On ne peut disconvenir que *Brocke* ne s'appésantisse trop sur les détails, & que son stile ne soit souvent lâche & diffus ; cependant on trouve dans ses Poésies des tableaux sublimes & des traits de Génie. Ce qui rend cet Auteur infiniment estimable, c'est l'excellence de sa Morale.

Les Poésies de M. *de Haller* paru-

Digitized by Google

rent à Berne en 1732, & c'est par ce Poète que je commence le quatrieme & dernier âge de la Poésie Allemande. Il a été un des premiers, qui, prenant les Anglois pour modele, ait traité poétiquement des sujets Philosophiques, & se soit proposé d'enfermer un grand sens souvent dans un seul vers. Sa Poésie en général est énergique & pleine de tropes & de figures hardies. Dans la Satyre je ne connois point de Poète qui l'ait surpassé. Mais tandis qu'aux sources du Rhin M. de *Haller* célébroit la Nature & demasquoit le vice, à l'embouchure de l'Elbe M. *de Hagedorn* entonnoit des Chants plus doux & non moins Philosophiques. Ces deux hommes, nourris de lecture des Anciens & des Modernes, ont paru à-peu-près dans le même tems, & nous ont donné des modeles dans presque tous les genres de Poésie. On pourroit peut-être leur joindre Charles-Frédéric *Drolinger*, Poète qui a bien du bon, & dont un Ode sur l'immorta-

Digitized by Google

lité de l'ame renferme de grandes beautés.

On a vu la Poésie Allemande briller dans *Opitz* & dans *Canitz*, mais s'éclipser presqu'en un instant : il étoit à craindre que la même chose n'arrivât après *Haller* & de *Hagedorn*. L'Allemagne avoit besoin d'être éclairée par le flambeau de la saine Critique, & elle le fut. Dès 1721 & 1722, deux vrais Savans, M. M. *Bodmer* & *Breitinger* de Zurich, avoient donné sous le titre de *Peintres des Moeurs*, un Ouvrage périodique dans le goût du Spectateur Anglois ; ils y avoient inséré plusieurs morceaux purement critiques dans lesquels ils faisoient remarquer les beautés d'*Opitz* & de *Canitz*, & les trivialités de *Hofmannswaldau*, d'*Amthor* & de *Neukirch*. Ces deux hommes, de concert ensemble, n'ont pas cessé depuis de discuter les parties les plus essentielles de l'art Poëtique, & d'éclairer de plus en plus le Public.

Cependant je ne dois point passer

Digitized by Google

sous silence M. *Gottsched*, Professeur à Leipzig, qui, avec bien moins de talens que les précédens, mais avec non moins de zele, donna aussi quelques Ouvrages périodiques, dont l'objet principal étoit de répandre le goût des Belles-Lettres. On ne peut disconvenir que la langue Allemande ne lui ait de grandes obligations. Dans le siecle passé & au commencement de celui-ci, la langue Françoise avoit fait de si grand progrès, que la langue Allemande commençoit à être fort négligée, surtout par les Grands; ceux même qui ne savoient que quelques mots de François, les mêloient avec leur Allemand, d'où il résultoit un jargon nouveau. Tel est encore le langage qu'on parle dans presque toutes les Cours de l'Allemagne. Une autre corruption de la langue qui regne aussi dans nos Cours, c'est le stile de la Chancellerie; ce sont de longues périodes, qui souvent ne forment point de sens, & qui n'offrent qu'une abondance stérile de

Digitized by Google

mots. Les Actes publics, & les Lettres de notification sont composés dans ce stile ridicule. M. *Gottsched* s'est élevé avec force contre cette corruption de la langue, & ses efforts n'ont pas été tout à fait infructueux. Ensuite il a donné successivement des Ouvrages élémentaires sur la Poésie, sur l'Eloquence, sur la Philosophie & sur la Grammaire, Ouvrages, qui ont obtenus d'abord les suffrages du Public, & qui sont tombés aujourd'hui dans une sorte de mépris, sur-tout sa Poétique & sa Rhérorique. Enorgueilli par ses premiers succès, il a pris un ton de Dictateur & s'est élevé contre tous nos bons Ecrivains; on a examiné ses Ouvrages, & on a trouvé que cet homme, qui prétendoit former des Poètes & des Orateurs, ne connoïssoit que le mécanisme de la Poésie & de l'Eloquence. M. *Gottsched* s'est aussi exercé dans presque tous les genres de Poésie; mais il n'a rien produit qui décéle un homme de génie.

Malgré cela M. *Gottsched* ne laisse

pas que de répandre le goût des Belles-Lettres & d'exciter l'émulation parmi les beaux Esprits de l'Allemagne. En 1741, il présidoit à un Ouvrage périodique, intitulé : *Les Amusemens de l'Esprit & de la Raison.* Parmi les pieces très médiocres de ses Disciples, on voit briller celles des *Cramer*, des *Klopstok*, des *Schlegels*, des *Utz*, des *Kleist*, des *Gellert*, des *Gærtner*, des *Gieseke*, des *Rabener*, des *Zacharie*, des *Schmidt*, des *Ebert* & de quelques autres hommes de cette trempe. Mais bientôt ces beaux Génies formerent une société à part, & en 1748 ils donnerent deux autres Ouvrages périodiques, l'un sous le titre de *nouvelles Contributions pour l'amusement de l'Esprit*, & l'autre sous celui, *de Collection d'ouvrages mêlés, par les Auteurs des nouvelles Contributions, pour l'amusement de l'Esprit & de la Raison.* Ces deux recueils, qui ne forment que sept volumes in 8°. renferment tout ce que nous avons de plus parfait dans

tous les genres de littérature. Mais cette société, cimentée par l'amitié, fut dissoute par l'indigence. Tous ces Poëtes se disperserent dans différentes villes de l'Allemagne ; *Schlegel*, ensuite *Cramer* & *Klopstok*, furent appellés à Copenhague par Frédéric V Roi de Dannemarc, le seul Prince qui ait protégé les Muses Allemandes, & furent obligés de s'expatrier, ne trouvant aucun encouragement dans leur pays.

Ces hommes, séparés par la distances des lieux, sont liés par les nœuds de l'amitié. Ils ignorent ces cabales & ces basses jalousies qui ne regnent que trop souvent parmi les gens de Lettres. Sans aucune protection de la part des Princes de l'Allemagne, ils ont produit des chef-d'œuvres dans presque tous les genres de littérature. Peut-être même que cela n'a pas nui à leurs compositions ; on y remarque une certaine fierté qui leur sied bien ; mais ce qui rend leurs Ouvrages infiniment estimables,

Digitized by Google

c'eſt que la religion & les mœurs y ſont généralement reſpectées ; & leurs Muſes ne ſe proſtituerent jamais au ſervice du vice & de l'adulation.

Du reſte la culture des Belles-Lettres eſt encore concentrée dans les contrées proteſtantes ; elle n'a preſque pas fait de progrès dans les pays Catholiques, où l'on n'a pas un ſeul Poëte.

Depuis environs dix ans, il a paru à Leipzig & à Berlin deux excellens Journaux qui ont beaucoup contribué à inſpirer le goût des Belles-Lettres & à donner des bonnes notions ſur les Arts & les Sciences. Le premier porte pour titre : *Bibliothéque des beaux Arts & des Belles-Lettres*, Ouvrage ſolide & qui offre un tableau des productions ingénieuſes de toutes l'Europe ; le ſecond : *Lettres, ſur ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature*. Ces Lettres ſont des modèles dans le genre épiſtolaire, & nous n'avons point d'ouvrage de proſe mieux écrit. Les

Digitized by Google

Auteurs sont des Gens qui ne craignent pas de dire librement ce qu'ils pensent, & leurs jugemens sont pour la plupart solides & impartiaux. Ce sont ces Ouvrages qui m'ont servi de guide en grande partie, dans les jugemens que j'ai portés de nos Poètes. Je me suis souvent appuyé de l'autorité d'un jeune Critique (1), qui s'est déjà fait connoître par des Ouvrages très agréables, mais plus souvent je n'ai suivi que mon propre sentiment.

On doit sentir toutes les difficultés que j'ai rencontrées, & je ne me flatte point de les avoir toutes surmontées. Un Etranger, quelqu'effort qu'il fasse, réussit rarement à écrire purement la langue Françoise. Je n'ai rien négligé pour donner à mes traductions la perfection que je suis capable de leur donner, & je me suis efforcé de leur conserver ce goût de terroir, qui ne déplaît pas toujours aux hommes de goût.

(1) V. *L'Essai sur la Poésie Allemande*, dans le Journal étranger, Septembre 1761.

CHOIX

Digitized by Google

CHOIX DE POÉSIES ALLEMANDES.

IDYLLES SACRÉES DE M. SCHMIDT.

JE commence ce recueil de traductions par la Poéſie paſtorale, comme de tous les genres le plus ſimple, le plus naturel & ſans doute le plus ancien. Ce champ de la Poéſie a été de tout tems très-cultivé par nos Poetes, & dès l'année 1629, *Opitz* nous donna un Poeme paſtoral, mêlé de proſe & de vers, intitulé : *La Bergerie de la Nymphe Hercynie*, poème qui n'eſt pas ſans mérite. Je me ſuis reſtreint

Digitized by Google

à ne rapporter des morceaux que des Poètes pastoraux, venus depuis M. de *Haller*. Ces derniers pour donner à leurs tableaux champêtres ce dégré de vraisemblance que ne peuvent leur donner les mœurs grossieres de nos villageois, ont presque tous transporté la scène dans ces âges du monde où la vie pastorale étoit encore en honneur, & faisoit l'occupation des hommes. M. *Gessner* place ses Pasteurs dans l'âge d'or de la mythologie payenne, & M. *Schmidt* les siens, dans les tems des Patriarches, rapportés dans les Livres-saints. Les Idylles sacrées de M. *Schmidt*, soit par l'importance de la matiere, soit par la réussite de l'exécution, méritent d'être placées à la tête de cette collection. Je me bornerai à présent à rapporter quelques détails sur ce Poète.

Jacques Frédéric *Schmidt* est né dans la basse Saxe, & a fait ses études à Jéna. Ce fut pendant qu'il étoit encore écolier en cette ville, qu'il composa *ses Tableaux & Sentimens poétiques, tirés de l'Histoire sainte*, ou ses Idylles sacrées, qui lui ont fait le plus grand honneur parmi les vrais connoisseurs & les ames sensibles. C'est un génie naissant digne de l'attention du Public : son vol est encore inégal & incer-

Digitized by Google

tion, mais il est rapide & sublime. Sans m'étendre d'avantage sur ce Poëte, je me contenterai de rapporter le précis de ce qui en a été dit dans l'avertissement qui précede ma traduction des Idylles de *Gessner*.

« M. *Schmidt* a pris tous ses sujets dans la » Bible, & son but principal semble avoir » été de recueillir les sujets les plus intéres» sans que présentent les Livres-saints, & » de les orner des couleurs de la Poésie. » Il paroît que c'est la force du sujet qui » a fait de presque tous les morceaux de » ce recueil autant d'Idylles, & qui nous » donne droit de ranger l'Auteur parmi les » Poëtes pastoraux. Rien ne prouve mieux » la vérité de ce que M. *Gessner* a remar» qué dans sa préface, sur l'analogie de la » vie pastorale & de celle des anciens Pa» triarches. M. *Schmidt* fait un très-grand » usage des figures, des tours & des ex» pressions que lui fournit l'Ecriture. Ses » Idylles sont écrites les unes en vers hexa» metres, les autres en prose. Ses vers n'ont » pas l'harmonie de ceux de M. *Klopstok*, » & sa prose à cet égard est encore plus » inférieure à celle de M. *Gessner*: mais dans » l'art de peindre la Nature, d'exprimer le » sentiment avec vérité, de mêler le su-

Digitized by Google

» blime & la naïveté, il n'est inférieur à
» personne ».

Je promis alors de donner au Public l'Ouvrage entier ; mais tous les morceaux de cet Auteur n'étant point également bons, j'ai préféré de ne rapporter ici que ceux qui m'ont paru les plus intéressans. On y trouvera non-seulement toutes les Idylles qui ont parus dans le Journal étranger, soit en entier, soit par extrait ; mais encore plusieurs pieces qui n'ont jamais été traduites.

Digitized by Google

DEDAN & ILMITH.

Au fond d'un bois ſolitaire, dans la contrée de Berſaba, Dedan, gardien de ſes troupeaux, s'aſſit avec ſa chere Ilmith ſur le gazon, près d'une fontaine, dont le murmure ſe faiſoit à peine entendre. De hauts cyprès & un chêne antique, interceptant la lumiere du jour, étendoient une ſombre voûte ſur la fontaine, & leur ombrage ſacré inſpiroit la plus douce mélancolie. J'aime ces lieux, s'écria Dedan; regarde, ma chere Ilmith, porte les yeux dans ce lointain, comme ce lierre rampe à l'entour de ce rocher ſuſpendu!.... Ah quelle fraicheur on goute dans ce ſéjour!....

Le ſilence & l'obſcurité qui regnent dans ces bois, répond Ilmith, en ſerrant la main du Berger, conviennent parfaitement à la ſituation de mon ame: l'émail des prairies de mon pere n'a plus d'attraits pour moi depuis que ma chere Zipha n'eſt plus. O charmante Zipha, gage d'un éternel amour!..... Hélas! elle s'eſt flétrie comme la roſe qui n'a point vu le midi, &....... tous mes plaiſirs ſont morts avec elle.

Digitized by Google

Ilmith, repliqua le Berger, en la prenant dans ses bras & la pressant tendrement contre son sein, ma chere Ilmith, cesse de verser des larmes sur le sort de notre fille. C'est un Ange, qui brille maintenant dans des campagnes bien plus délicieuses que ne l'étoit le délicieux Eden ; oui, elle y brille ; & voit sous ses pieds une multitude de cieux. Oublie désormais l'enveloppe mortelle qui cachoit sa belle ame. Qu'est-ce que le soleil, en comparaison d'une seule goutte de cette lumiere dont les Bienheureux s'abreuvent dans le sein de Dieu?

Ilmith. Ah! je cede, malgré moi, à l'impression du sentiment qui m'agite..... Le Créateur, lui qui a versé tant de tendresse & d'amour au fond de mon cœur maternel, ne s'offensera point de mes larmes. Tu t'en souviens, ô Dedan! avec quel transport, de quel air plein d'innocence elle nous sourioit, lorsque la balançant sur mes genoux, je l'excitois à rire à force de baisers, & lorsque....

Dedan. Hélas! il n'est que trop vrai..... Mais, ô ma chere Ilmith!....

Ilmith. Et lorsqu'en sons, encore mal formés, elle t'appelloit son pere.....

Dedan. O tendre souvenir! ô ma chere Ilmith, que j'aime, ah! que j'aime les senti-

mens dont ta belle ame est pénétrée.... (A ces mots Dedan l'embrasse tendrement, en cachant ses joues mâles dans son sein, que les sanglots faisoient palpiter). Mais non, n'offensons pas le Seigneur par des larmes trop ameres.... Sais-tu, ma chere Ilmith, qu'il n'est pas permis de se livrer à la douleur dans ce lieu, à l'aspect de cette fontaine. Ah! ne profanons point cette fontaine par nos larmes. Que notre cœur soit plein de sentiment, mais non pas de foiblesse!

Ilmith. Eh bien! cette fontaine!....

Dedan. Je vais t'en raconter l'histoire; ma chere Ilmith; puisse-t-elle dissiper ton chagrin! Ecoute l'histoire de la Fontaine sacrée. C'est ainsi que Jaskan, mon pere, me l'a chantée, lorsque j'étois encore tout jeune, & qu'il vouloit élever mon ame au sentiment de la Divinité.

L'Aurore étendoit son vêtement de pourpre sur les champs immenses des cieux, lorsqu'une fille Egyptienne, portant un enfant sur son dos, arriva dans ce lieu solitaire; égarée, éperdue, elle se tordoit les mains, car elle avoit été délaissée. Elle avoit été délaissée: un peu de pain & un vase plein d'eau étoient toutes les richesses

Digitized by Google

que ſon Bien-aimé lui avoit données, lorſqu'un deſtin cruel l'eût ſéparée de lui. L'eau de ſon petit flacon fut bientôt épuiſée, & alors il ne jailliſſoit encore aucune ſource dans ce lieu. Cependant Agar (c'étoit le nom de cette fille infortunée) poſa triſtement ſous ce chêne ſolitaire, ſon fils endormi, le charmant Iſmael; & comme en s'éveillant il demanda de l'eau à grands cris, elle s'en alla, & ſe précipita ſur le gazon: non, dit-elle, je ne verrai point la mort douloureuſe de mon fils. Elle étoit étendue le viſage contre terre, muette, verſant un torrent de larmes, qui tombant ſur le trefle & ſur des plantes balſamiques, brilloient comme de l'agent fluide. Elle reſta deux heures entieres étendues dans cette poſture..... déſolée..... délaiſſée..... elle croyoit mourir. Mais un Ange, envoyé par le Très-haut, deſcendit tout-à-coup, & fut témoin de ce ſpectacle déplorable. Alors ſon ſouffle fomenta les larmes de l'infortunée Agar, leſquelles ſe réunirent & formerent une fontaine. Au premier murmure de la ſource, Agar, effrayée & ſurpriſe, leva la tête avec précipitation. Alors l'Ange du Seigneur, qui ſe tenoit inviſiblement à ſes côtés, lui dit d'une voix douce: Agar, Agar, ne crains rien! Dieu a entendu la

voix plaintive de son fils. Leve-toi, prend le jeune enfant, & conduis-le par la main: de lui sortira une grande nation. Agar se leva, elle courut en même-tems à la source, elle remplit son vase, & abreuva son fils, qui étant devenu grand, fut un homme puissant & célebre.

Ainsi chanta Dedan: Ilmith versa des larmes de joie, & lava son beau visage dans la Fontaine sacrée. Puis elle descendit plus gaie dans le vallon avec son Berger, auprès de son troupeau folâtre: là, elle raconta aux jeunes Bergers & aux jeunes Bergeres ce que Dedan avoit chanté, lorsqu'il l'avoit conduite dans l'épaisse forêt, où l'ombre funebre des cyprès excite à la mélancolie.

MOISE.

Moise, poursuivi par l'indigence, fuyoit la colere du cruel Pharaon, qui semoit partout sur ses pas les terreurs de la mort. Il se retiroit, à travers de vastes déserts, dans des contrées inconnues & lointaines: mais Moïse craignoit le Seigneur, & sa vie fut en sureté. Un jour, qu'épuisé par l'ardeur du midi & accablé par la soif,

Digitized by Google

il parcouroit les terres de Madian ; l'onde fraîche & limpide d'une fontaine s'offrit à ses regards. Moïse but de l'eau de cette fontaine, & quand il eut bu, il sentit ses forces ranimées, il poussa des cris d'allégresse vers le Seigneur. Puis il alla se reposer à l'ombre près de la fontaine. A peine fut-il assis, qu'il vit sept jeunes filles, belles & riantes comme la campagne d'alentour, s'approcher de la fontaine, pour puiser de l'eau & pour abreuver les troupeaux de leur pere. Mais dès qu'elles eurent rempli les auges, il survint des Bergers qui chasserent les Bergeres de la fontaine, afin d'abreuver les premiers leurs troupeaux. Contraintes de céder à la violence des Pasteurs, les aimables filles se tenoient tristement à l'écard. Moïse l'apperçut : que vous êtes injustes, ô Bergers ! s'écria-t-il en se levant, ces Bergeres sont venues avant vous pour puiser de l'eau, & vous voulez qu'elles vous cédent la place ! ..... Il dit & il chassa ces Pasteurs grossiers, il remplit lui-même les auges & abreuva les troupeaux des jeunes filles.

Cependant il alla se r'asseoir à l'ombre, tandis que les Bergeres timides retournerent gaiement à leur demeure. Que ces Bergers sont violens s'écria-t-il avec indignation ! Ensuite il but encore une fois de l'eau de la fontaine, & alloit quitter la contrée, lors-

Digitized by Google

qu'il vit Séphora, la plus belle des jeunes filles, accourir vers lui. Aimable étranger, lui dit-elle d'une voix gracieuse, tu nous as défendues contre la violence! ah, dis-moi, que puis-je faire pour t'en recompenser? Viens avec moi, viens, mon pere desire de te voir: qui donc vous a aidé, nous a-t-il dit, pour avoir ainsi abreuvé vos brebis plutôt qu'à l'ordinaire? Et nous lui avons raconté, comment un jeune homme plein de générosité, nous avoit défendu contre la violence des Pasteurs, & comment il avoit abreuvé nos troupeaux. Eh quoi! nous a repondu notre pere avec colere, vous n'avez pas invité cet homme à venir prendre le repas avec nous? ..... Je l'ai entendu, & je suis accourue te le dire; viens maintenant, viens goûter à notre table un repas champêtre; viens partager avec nous du miel, du lait & quelques fruits, viens, mon pere veut aussi te remercier.

Ainsi dit l'aimable Séphora; & Moïse, conduit par la main de la Belle, alla gaiement dans la demeure de Raguel. Et Raguel le prit en affection, & lui donna pour épouse Séphora, la plus belle de ses filles: Ton cœur généreux, lui dit-il, doit être recompensé, tu mérites de vivre heureux!

Digitized by Google

LAMECH & ZILLA (1).

Le soir étoit venu, l'image tremblante & brisée de la lune voltigeoit sur la surface d'un ruisseau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché sur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui à travers les rosiers touffus & le long des rives du ruisseau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanson solitaire au ruisseau & à l'écho. Il commença ainsi. « Malheureux que je suis ! elle ne vient » point ! Ruisseau dont j'entens le murmure, » ah pleure avec moi ! Elle ne vient point ! » cette fille du ciel, cette beauté divine » que les hommes appellent Ada. Pourquoi » tarde-t-elle si long-tems ?.... seroit-elle » déjà livrée au sommeil ?.... Roses en- » voyez-lui vos parfums embaumés. Que » mon haleine enflammée fasse voler vos » douces odeurs vers la couche de celle que » j'aime ! Ah puisse-t-elle me sourire dans » ses songes !.... mais peut-être est-elle

(1) Ce morceau, tiré de l'avertissement des Idylles de M. *Gessner*, trouve ici sa véritable place.

Digitized by Google

» maintenant assise sous le berceau de feuil-
» lage qui couvre l'entrée de sa cabane. Que
» mes soupirs ardens volent jusqu'à elle, mê-
» lés avec le parfums des roses ! qu'elle les
» respire ! & qu'avec eux elle respire la ten-
» dresse ! Ma belle, ma bien aimée !... mon
» Ada !..... oui j'ose te nommer ainsi : oui
» l'Eternel me la donne. Cette douce pensée
» fait palpiter mon sein embrasé. Je veux
» rester couché sur ce gazon jusqu'au mo-
» ment où les premiers rayons de l'Aurore
» l'éveilleront. Alors elle viendra condui-
» sant son troupeau. Elle marchera d'un pas
» assuré. *Il dort loin de moi*, dira-t-elle en
» elle-même, en s'approchant toujours de
» la verte prairie : cependant couché sur
» l'herbe j'écouterai avidement, l'oreille
» baissée contre terre pour entendre le bruit
» de ses pas légers. Nuit trop lente, hâte-toi
» de t'écouler ! Déjà les boucles de ma che-
» velure sont baignées de rosée, & des lar-
» mes de tendresse inondent mes yeux !....
» Ah, quand elle m'appercevra !..... comme
» ses joues vont se colorer de pourpre !....
» Son souvenir est pour moi la promesse
» d'une longue vie !..... le miel est moins
» doux dans la bouche, le son d'une lyre
» harmonieuse est moins agréable dans un
» festin que ne l'est pour moi le souvenir
» d'Ada. Je veux me rendre sous ce pal-

» mier. Là elle me verra plutôt ; là je me
» coucherai sur le gazon pour entendre de
» loin le bruit de ses pas. Je lui présenterai
» la main en soupirant ; je me laisserai tom-
» ber sur son sein. Mes yeux plongés dans
» les larmes toucheront alors son cœur ».

Ainsi chantoit Lamech, & déjà il se levoit pour aller se coucher sous le palmier, lorsque tout-à-coup Zilla sortit du milieu d'un bosquet. Ah Lamech, s'écria-t-elle, tu m'as trompée. Voilà que je sais que tu aimes Ada. Pourquoi m'as-tu trompée ?

Lamech. Zilla, comment te trouves-tu si tard en ce lieu ? Ne te courrouce pas, Zilla, tu m'as écouté..... C'est une belle qui te ressemble que j'ai chantée. Tu es aussi ma belle.

Zilla. Je te dis adieu, Lamech, je vais m'en aller & pleurer toute ma vie.... Séchez-vous pour jamais, feuillages sous lesquels Lamech m'appelloit sa Zilla ! Hélas il m'abandonne !

Lamech. Je ne t'ai point abandonnée, ma chere Zilla !

Zilla. Siecles nombreux qui vous êtes écoulés sur la tête d'Adam, vous n'avez point encore vu un pareil outrage.... tu es le premier parmi les hommes qui ait trompé une fille.... Quand je folâtrois dans ma premiere enfance, Lamech me prenoit

dans ses bras. Hélas depuis ce tems il m'a toujours dit, en me donnant mille baisers, qu'il m'aimoit.... Pouvois-je penser que tu étois sans foi? Hélas quand tu me voyois, tu sautois autour de moi, tes yeux ne voyoient que le bonheur & ta Zilla.... & quand tu ne me voyois pas, ta tête s'inclinoit comme la cime d'un cédre courbé par la tempête. Mais je te dis adieu, tu m'as trompée. Accablée de douleur & de honte, je vais me retirer dans le désert: là, penchée sur le sable, je pleurerai pendant toute ma vie.

Lamech. Demeure, ma bien-aimée, ma chere épouse! Ha Zilla..... pourquoi veux-tu me fuir?

Zilla. Comment puis-je être encore l'épouse de Lamech? c'est Ada qui est maintenant ton épouse.... Aime-moi comme tu m'aimois auparavant. Souviens-toi de tes sermens, de tes embrassemens si tendres....

Lamech. Ce brillant flambeau du ciel oubliera d'éclairer les nuits plutôt que je t'oublie jamais. Ma fidélité triomphera de la force de ma passion.

Zilla. Oui, si ton cœur est juste, si tu crains le Tout-puissant, tu ne me laisseras pas succomber à ma douleur. J'ai droit d'exiger ta tendresse: il y a long-tems qu'elle est à moi; & vois: je suis belle aussi bien qu'Ada.

Ma taille est semblable à la tige d'un jeune olivier. Vois, Lamech, ma figure est agréable; viens te reposer sur mon cœur, afin qu'il te communique sa fidélité. Vois! ce regard étinceler de la flâme la plus pure. .... Souvent je devance par mes chants le retour du matin, les sons de ma voix réveillent les oiseaux. Je chante le bonheur que Lamech veut répandre sur moi; je chante la félicité dont je veux entrelacer le tissu de ses jours. Puis, je m'empresse de te chercher, ô mon bien-aimé, & tes baisers de flâmes me disent que tu m'aimes. Lamech, pourquoi m'as-tu fait connoître la tendresse?.... Sois témoin, chaste lune, & vous palmiers solitaires, soyez-en témoins. J'ignorois ce que c'étoit que l'amour, mais mon cœur, mon tendre cœur & ma florissante jeunesse te plurent, & tu me juras que je serois à toi.

Lamech. Tu seras à moi, Zilla: tu es belle & je crains le Tout-puissant: mais... ah que mon cœur est agité!..... j'abandonnerois Ada! Hélas! je l'aime, je l'aime comme toi! il faut te l'avouer.... ne te courrouce pas, Zilla.

Zilla. Ada est-elle plus belle que moi, Lamech?

Lamech. Son ame est belle, son ame ressemble à la tienne. Sa beauté est plus éblouissante

fante que les astres.... Dieu! je la vois encore couchée, comme elle étoit hier, dans le bocage au milieu des fleurs, environnée de leurs exhalaisons odorantes. La vertu remplissoit son cœur. Son sourire surpassoit tous les délices du printems. Un regard de ses yeux étoit comme les regards qu'Adam jettoit sur Eve avant leur chute.... Ce fut alors qu'elle me ravit mon repos.... Il me sembla que j'avois vu un Ange de Dieu.... Mais, Zilla, elle n'a pas plus d'attraits que toi: elle est ton amie. Mais.... écoute, Zilla.... permets que je te balbutie ma pensée.... Crois-tu que la sensibilité de mon cœur ne soit pas assez vaste pour vous aimer toutes deux avec une égale tendresse?.... toutes deux mes épouses?....

Zilla. O surprise!...ô terreur!.... quoi, Lamech!....

Lamech. Ne me regarde pas d'un œil irrité, ô Zilla!.... mes joues tremblent, je ne puis soutenir ta colere.... Cependant est-il donc moins digne de l'homme de brûler pour deux que pour une?...... est-il moins généreux de vous aimer l'une & l'autre que d'abandonner une de vous?.... d'abandonner ou toi ma Zilla?.... ou elle mon Ada?.... Ah Zilla! non, tu ne peux pas le souhaiter.... Qu'ai-je osé dire? pourquoi mes paroles coulent-elles si rapidement

Digitized by Google

sur ma langue ?.... Zilla, ne te courrouce pas !

Zilla. Je le sais, Lamech, Ada est digne de toi. Mais si tu ne leves pas sur moi un front menteur ; oh ! si j'ai aussi part à ton amour ! je sacrifierai mes droits à ton repos, & je me trouverai encore assez heureuse. Ada est née avec un cœur noble, & en t'aimant je l'aimerai aussi.

Lamech. Que ta résolution m'enchante ! assurément ton ame est un composé de tous les sentimens célestes.

Alors Lamech plein d'ardeur l'embrassa. Je craignois de t'ouvrir le labyrinthe de mon cœur. Zilla, me disois-je, pourroit peut-être penser qu'il n'y a en moi aucune droiture. Cependant deux ames formées entierement pour moi, deux ames au-devant desquelles la mienne vole & s'épanche toute entiere ! ah pourquoi ne pourrois-je pas les aimer ? Le pere des hommes me le permet.... Maintenant, Zilla, je veux hasarder de te faire une demande ! me l'accorderas-tu ?.... Viens, ces étoiles ne se sont pas encore élevées jusqu'au sommet de ce bois.... Allons chercher Ada.... elle m'avoit promis de se rendre ici, mais sa timide innocence l'aura retenue. Viens, afin que nous puissions conférer ensemble, & qu'ensuite le flambeau nuptial brille sur nous.

Digitized by Google

Zilla. Je vais t'accompagner, tandis que la clarté de la lune nous guide vers sa cabane. Qu'elle va être étonnée!.... je veux lui dire moi-même combien ton cœur est sincere.

Lamech. Fidelle Zilla, nos descendans célébreront cette journée & beniront une alliance fondée sur la vertu.

Zilla. Ada est-elle déjà instruite de notre amour?

Lamech. Elle savoit que je t'aime, & dans la crainte de t'offenser, elle m'avoit refusé son cœur. Mais si tu l'aimes aussi, Zilla, alors....

Zilla. Viens, mon bien-aimé!

Ainsi s'entretenoient Lamech & Zilla; ils volerent chez Ada, & formerent le lien éternel de la concorde. Leurs jours sereins s'écoulerent dans un ravissemens continu & dans une heureuse harmonie. Le cours en fut aussi doux que celui du ruisseau paisible au bord duquel Lamech avoit choisi ce couple complaisant, ces deux épouses célestes.

NOÉ, inventeur du vin.

« Jus de la grappe, ah! que tu affectes
» délicieusement ma langue & mon palais!

» jus vermeille de la grappe, quel baume
» tu répands dans ma poitrine!

» D'où vient que cet arbre est si joyeux?
» Il danse autour de moi, comme s'il sen-
» toit tout ce que je sens.

» N'exhales-tu pas un parfum cent fois
» plus délicieux, treille brillante? Quant
» à moi, l'air que je respire est embaumé, &
» je vois & je sens ce que je ne vis & ce que
» je ne sentis jamais.

» C'est toi, plante divine, c'est toi qui
» m'as fait essayer, sur ma lyre harmonieuse,
» les premiers chants dont j'ai fait retentir
» les airs.

» Présent inestimable de l'Être suprême,
» tu dissipes le chagrin, & tu fais naître le
» courage.

» Tu mes portes sur les aîles de la joie,
» comme une mère porte dans ses bras fide-
» les son tendre nourisson.

» Le sommeil que tu procures est em-
» baumé; semblable à l'aurore naissante, je
» me sens rajeuni le matin.

» Jus de la grappe, ah! que tu affectes
» délicieusement ma langue & mon palais!
» jus vermeille de la grappe, quel baume
» tu répands dans ma poitrine!

» Lune charmante! tu me regardes avec
» autant de complaisance que je regarde ma
» coupe. Que ta lumiere est douce & bril-

» lante ! comme elle se réfléchit agréable-
» ment dans ce ruisseau ! Mais est-elle com-
» parable à l'éclat dont brille cette liqueur !

» Les gouttes de cette liqueur sont des
» perles fluides des sources d'Eden : elles
» sont de l'or vermeil de la terre du
» Seigneur.

» Coulez dans ma poitrine enflâmée,
» perles fluides ! rayons liquides, échauffés
» mes sens, & éclairez mon ame ».

Ainsi chanta Noé, les yeux ardens, & tenant d'une main la coupe rafraîchissante : car c'est Noé qui a été l'inventeur du vin. Raconte, ô Muse, comment il a inventé cette liqueur divine.

Un jour les ardeurs brûlantes du midi l'avoient forcé de chercher de l'ombre sous une treille touffue, dont les feuilles n'étoient agitées que par le souffle des zéphirs. Là, étant assis sur un banc de gazon, il considéroit le ceps de la vigne ; il vit que la grappe suave fondoit au rayons du soleil, & que ses gouttes brillantes tomboient à terre. Quel dommage, dit-il, que les gouttes qui distillent de ces grappes soient perdues ! Non, la terre ne boira plus ce jus vermeil ! A ces mots il se leve avec précipitation, prend une coupe & cueille des fleurs odorantes dont les environs du berceau étoient émaillés. Puis il arrange ces fleurs sur la coupe,

Digitized by Google

il prend les grappes les plus mures & les presse sur le vase. La liqueur étant distillée à travers les fleurs, il la but & la trouva d'une saveur délicieuse. Chaque jour à l'heure du midi, il alloit sous la treille bienfaisante, composer sa nouvelle liqueur. Toutes les fois qu'il la portoit à ses levres, il se sentoit animé d'une joie vive, & une agréable chaleur se répandoit dans tous ses membres: ses levres ne s'ouvroient alors que pour former des tons mesurés & harmoniques, tels qu'il n'en avoit jamais formés jusque-là. Ensuite il prenoit des fleurs & en couronnoit sa coupe. O jus délicieux, s'écrioit-il, que mes descendans te boivent dans des coupes couronnées de fleurs, à la gloire de ton inventeur! je veux moi-même en te buvant, ceindre mon front d'une guirlande de roses. Que les levres des belles, ô grappe merveilleuse, humectées par ton jus, brillent d'un nouvel éclat, & que ta liqueur divine inspire aux Poètes un délire mystérieux. C'est alors qu'ils formeront sans peine les plus brillans accords, & que les pensées les plus sublimes s'offriront à leurs esprits. Que ce soit à l'ombre délicieuse d'un feuillage agité par les folâtres zéphirs, qu'on s'assemble pour célébrer & goûter tes bienfaits. Cependant, si dans le bois voisin quelque tendre oiseau soupire ses peines amou-

Digitized by Google

reuses, qu'alors les cordes de la lyre se taisent! Celui qui t'a planté, arbuste sacré, étoit un homme d'un cœur droit: dis cela à la postérité la plus reculée: dis-le aux calomniateurs sacriléges des fruits dont tu enrichis la terre!

RACHEL & le DIEU de la Mésopotamie.

RACHEL, la plus aimable des Bergeres d'Haran, étoit assise au bord d'un ruisseau auprès de ses brebis, attendant avec ardeur son Berger. Sa tête étoit appuyée sur sa main droite, & de la main gauche elle cueilloit des fleurs qui croissoient sans nombre autour d'elle, & dont les parfums embaumoient au loin les airs. Devant elle une prairie étaloit sa parure; à sa droite le rivage étoit ombragé par des arbres touffus, sur les branches desquels mille oiseaux chantoient le plaisir & la tendresse. C'est-là que l'aimable Rachel étoit assise. Il va venir, se disoit-elle, en choisissant soigneusement des fleurs pour son Berger, lorsqu'une voix gracieuse sortit de derriere les arbres touffus, & fit entendre ces mots:

Belle Bergere, il est un Dieu dans le voisinage qui te contemple souvent en secret; c'est un Dieu du premier rang, un de ceux

Digitized by Google

que ton pere adore; mais il ne connoît de lui que son image: c'est à toi seule qu'il veut se montrer. Ce Dieu, c'est moi. Je voudrois être aimé!.... Ah! ne dédaigne pas les vœux d'un Dieu puissant; tu es la premiere des mortelles que jaime: sois moi donc favorable, & fais ton bonheur en faisant le mien.

Rachel. Non, je ne saurois t'aimer, fusses-tu le plus grand & le plus puissant des Dieux; car j'aime déjà Jacob le Berger.

Le Dieu. Sois favorable à mon ardeur, charmante Bergere! Que sont les baisers des Bergers en comparaison des baisers des Dieux? Le miel coule de mes levres, mais un miel plus doux que celui qui coule des ruches.

Rachel. Mon Berger est doux comme le raisin mûr; il est le fils chéri de sa mere. Je l'aimerai tant que je respirerai. Lorsque nous nous vîmes pour la premiere fois dans les champs auprès du puits, nous nous aimâmes. Il abreuva avec empressement mes troupeaux; il me sauta au cou; & m'embrassant tendrement: Rachel, me dit-il en pleurant de joie, quand verrai-je ton pere m'appeller son fils?.... Alors je versai moi-même des larmes de joie, & courus avertir mon pere, qui sortit soudain pour aller au-devant de Jacob, l'embrassa tendrement: & le conduisit dans sa demeure. O jour heureux! tous

les instans qui l'ont suivi ont été pour moi des instans de délices. Non, je ne peux rien aimer que Jacob, dût-il m'en coûter la vie.

Le Dieu. Quoi, si je changeois en or le gravier sur lequel roule l'onde de ce ruisseau, tu donnerois sur moi la préférence à un pauvre Berger; (car son bâton est, à ce qui me paroît, toute sa richesse).

Rachel. Eh! à quoi l'or me serviroit-il? Ai-je besoin d'acheter l'air pur que je respire, les jours rians qui me ravissent, les charmes d'un sommeil tranquille, les parfums des bosquets, ou le ramage des oiseaux?.... Non : les trésors ne sont pas nécessaires à mon bonheur.

Le Dieu. Je sais bien chanter : prête l'oreille à mes chants : « O rayons qui partez des » yeux de Rachel, que vous êtes puissans! » Vous pénétrez jusqu'au fond des cœurs, » où vous allumez le feu de la volupté. Les » joues de Rachel ne sont qu'attraits; les étin- » celles que jette le diamant qui brille à son » doigt, le cédent au vif éclat de son teint, » & ses levres sont vermeilles comme la pour- » pre de l'aurore. Quand elle marche, l'allé- » gresse la suit; sa belle chevelure flotte avec » grâce sur ses épaules de marbre; les ris & » les jeux habitent volontiers sur le visage de » Rachel. Rachel est l'ornement de toutes » les Bergeres : jamais elles n'oseront lui dis-

Digitized by Google

» puter le prix de la beauté ». M'entends-tu, belle Rachel, & ma chanson t'attendrit-elle ?

Rachel. Ah ! il y a long-tems que Jacob m'a chanté les mêmes choses avec bien plus de grâce. Ses chants sont ravissans comme sa figure, & sages comme la vertu qui l'anime : ils sont aussi doux que le gémissement des colombes, & que le murmure des ruisseaux qui serpentent à travers les pâturages. « Que la rose naisse du souffle de ta bouche : (c'est ainsi qu'il chante) ; » que les narcisses » & les violettes croissent sous tes pas ! Ton » sourire gracieux est comme un ciel pur & » serein ». Tout ce qu'il dit m'enchante : déja depuis long-tems tous les Bergers de ces lieux lui portent envie ; aucun d'eux n'ose chanter avec Jacob.

Le Dieu. Rachel, lorsque l'orage menace les moissons, ou que la sécheresse désole les campagnes, c'est alors que je manifeste mon pouvoir bienfaiteur. Le danger fuit..... Mon doigt touche le verger, & le verger fleurit ; mes pas se tracent dans la vigne, & les raisins mûrissent. Mais aussi je pourrois à l'instant faire éclore l'hiver avec toutes ses rigueurs.

Rachel. L'hiver, auprès de mon Berger, est pour moi plein de charmes : dans le printems j'aime les fleurs ; j'aime les raisins dans l'automne, mais j'aime toujours Jacob : où

Digitized by Google

mon cher Jacob ne se trouve pas, là ni l'automne, ni le printems ne sauroient avoir des charmes pour moi.

Le Dieu. Mais si tu me voyois, tu resterois interdite; tu chercherois en vain l'incarnat des roses pour le comparer à l'éclat de mon visage. Souvent je me trouve invisiblement à tes côtés, & c'est ma présence divine qui t'inspire ces sentimens si beaux & si doux, dont ton ame est remplie. Mais si tu me voyois, ah! Rachel! ton ame se trouveroit bien plus élevée!.... Lorsque des songes agréables te ravissent, sache que c'est moi qui te les envoie.

Rachel. Il est vrai, les Dieux..... je ne sais.... je suis troublée..... La vérité est pourtant le partage des Dieux. Mais d'où vient que Jacob est toujours l'objet de mes songes?

Le Dieu. Jeune Bergere, je suis immortel: si tu veux m'aimer, je partagerai avec toi l'immortalité.

Rachel. Tu es immortel? Eh bien, la vertu & une ame céleste (biens qui sont également immortels) parent mon cher Jacob.

Le Dieu. Cruelle! je t'enverrai la destruction: la vigilance de ton Berger ne sauvera pas ton troupeau de la fureur des bêtes féroces.

Rachel. Ah ! j'y perdrai peu ; pourvu qu'elles épargnent mon Berger.

Le Dieu. Il te deviendra infidele : il brûlera pour ta sœur, il te dédaignera.

Rachel. Non, je n'ai rien à craindre du cœur de mon Berger. Souvent il me dit, en m'embrassant tendrement, que les sept années (l'été prochain va les terminer) qu'il a passées à garder les troupeaux de mon pere, pour me posséder, ne lui ont paru que comme sept jours heureux. Et il pourroit cesser de m'être fidele ! Et une autre que moi seroit aimée ! Un Dieu,.... un Dieu veut me séduire ! Ah ! la vertu ne seroit donc pas une chose divine..... Tu fais... tu fais que je te méprise.

Le Dieu. Tu me méprise ! Ah ! non, il faut que tu m'embrasse dans l'instant. A ces mots il s'avança avec transport : mais qui ?... Jacob son bien-aimé s'avança avec transport. « Je ne saurois me retenir plus long-tems, dit-il en embrassant sa chere Rachel. « Ah ! ma » joie est extrême de trouver dans ton cœur « une tendresse si vive & si ferme »..... Rachel rit de la supercherie de son Berger : ils s'embrasserent une seconde fois, & s'entretinrent encore long-tems sur l'amour, sur la vertu, sur le véritable bonheur, jusqu'à ce que le crépuscule du soir les avertit qu'il étoit tems de retourner à leur demeure.

Digitized by Google

L'ENFANT *sauvé des eaux*.

MIRJAM, sœur de Moïse, reposoit avec ses compagnes à l'ombre des palmiers d'Elim. A leurs pieds couloient douze ruisseaux, dont les eaux vagabondes serpentoient avec un doux murmure au travers de l'ombrage, parmi la verdure & les fleurs, & rafraichissoient les plantes altérées du vallon. Le beau séjour! s'écria une des compagnes de Mirjam: mais si Mirjam vouloit, qu'il s'embelliroit encore! Divine Prophéteſſe, je préfere tes chants à mes joyaux d'or, & à cette robe de pourpre que j'ai apportée d'Egypte: accorde-moi la demande que je te fais au nom de toutes mes compagnes: chante-nous une chanson.

Et quelle chanson vous chanterai-je, répond la sœur de Moïse?.... L'avanture d'un enfant qui ne faisoit que de naître.... Oui, voilà ce que je vais vous chanter.

A ces mots une joie vive & pure, la joie de la jeunesse, se répandit sur le visage des compagnes de Mirjam: elles prêtent la plus grande attention, & Mirjam commence.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur. Ah! mes

Digitized by Google

amies! pleurés, mêlés vos larmes à mes chants : ils sont pleins de douleur.

La mere la plus tendre qui fût en Israël touchoit au moment de mettre un fils au monde ; car une voix céleste lui avoit annoncé que son enfant seroit l'Élu du Très-haut. Son cœur rempli de cette pensée, son tendre cœur nageoit dans la volupté, lorsque le Roi, ce tyran farouche, ordonna que tous les enfans mâles qui viendroient à naître fussent précipités dans le fleuve : il l'ordonna, & la mere mit son fils au monde. Hélas! elle le vit sans espérance de le revoir jamais.

Coulés plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur. Ah! mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants ; ils sont pleins de douleur.

Cependant cette mere infortunée s'écrie d'un ton lamentable : Où est mon fils ? Ah! du moins que je l'embrasse. A ces mots elle se leve & l'arrache des mains tremblantes de sa fille. O mon enfant! dit-elle en le pressant contre son sein..... & toi, ma fille, viens à mon secours ; aide-moi, ah! aide-moi à le cacher! Hélas! je suis la plus malheureuse de celles qui ont jamais enfanté. Ma fille, ô ma fille, ne m'abandonne pas, au nom de ta belle ame, au nom des transports avec lesquels tu me souriois au même âge ; sauve ton frere, sauve mon fils! L'enfant fut caché,

Digitized by Google

& trois mois s'écoulerent sans que la nouvelle de sa naissance parvînt à l'oreille du tyran. La consolation & l'espoir entrerent alors dans le cœur de la mere. Le Seigneur, disoit-elle, s'est souvenu de sa promesse : mes pressentimens seront justifiés. Ah ! suis-je digne de tant de faveurs ? Telles étoient les images qui, semblables aux songes légers du matin, voltigeoient dans son ame. Mais, ô ma voix, le raconterez-vous ? Pharaon, le barbare Pharaon, fut instruit de la naissance de l'enfant. Le cœur de la mere en frémit : elle voulut s'écrier, sa voix expira sur ses lèvres ; elle ne put exprimer sa douleur que par des gestes désolés ; elle se prépara, ô ciel ! elle se prépara à porter elle-même son enfant dans le fleuve.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur : ô mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants ; ils sont pleins de douleur.

Beau comme un des fils du ciel, l'aimable enfant dormoit lorsque sa mere jetta sur lui un regard douloureux. « Détourne ton vi-» sage, ô mon fils ! détourne-le de moi : ton » air plein d'innocence me déchire le cœur.... » Hélas ! jamais son sommeil n'a été si calme, » jamais il ne m'a souri avec tant de grâce.... » Ah ! pourquoi l'Eternel t'a-t-il donné la » vie ? Il savoit cependant.... Hélas ! tu ne

» l'a reçue que pour la perdre presque au » même instant. Ta sœur.... elle ne me » demandera plus, où est mon frere! s'il dort » je vais l'éveiller, le baiser, & le porter » dans mes bras à l'ombre des rosiers».... Ainsi s'exprimoit cette mere désolée, lorsque la crainte que Pharaon ne lui arrachât son enfant la saisit plus fortement que jamais: elle fit donc un petit berceau entrelacé de joncs, qu'elle enduisit de bitume pour le rendre solide: elle y mit son fils, & le prenant entre ses bras, elle marche en tremblant du côté du fleuve.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur: ô mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Déja la pourpre du couchant coloroit l'horison; l'air étoit calme, le vent n'agitoit pas le moindre arbrisseau, & les flots battoient doucement le rivage; tout étoit tranquille, excepté le cœur de cette mere infortunée. Arrivée sur les bords du Nil, ses genoux tremblans se dérobent sous elle; à peine peut-elle prononcer ces paroles entrecoupées de sanglots: « Dieu de mes peres! Intelli» gences du ciel! si vous êtes sensibles à la » tendresse, à la douleur.... Hélas! tout » m'abandonne». A ces mots elle essaya de livrer son enfant au cours de l'onde; mais

ses

ses mains glacées par la douleur devinrent immobiles. Elle se détourne & le pose sur les bords du fleuve: mais quel fut le trouble de ses entrailles, lorsqu'elle entendit des pleurs se mêler au bruit des roseaux. Elle se jette avec précipitation sur le berceau, le releve & le presse contre son sein agité: le berceau échappe à ses mains défaillantes; il tombe dans le fleuve, & nage parmi les roseaux. Trois fois elle porte ses regards sur le fleuve, puis elle se retire en frissonnant, & marche vers sa triste demeure comme à travers des sépulcres ouverts.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur: ô mes amies! pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Cependant la fille de Pharaon, Thermuthis, accompagnée d'un cortege nombreux de jeunes filles, s'avançoit vers le fleuve, où elle venoit souvent se baigner. Brillante comme l'étoile du soir, elle s'avançoit vers le fleuve: je la vis moi-même, ô mes amies! car j'étois assise sous le feuillage d'un cyprès, non loin du rivage sur lequel mes yeux étoient continuellement attachés pour observer la destinée du jeune enfant. Déja des filles charmantes avoient défait la ceinture d'or de la Princesse; déja son vêtement, couvert de pierres précieuses, étoit étendu

Digitized by Google

sur les fleurs encore humides de la rosée : elle commençoit à déployer ses beaux bras pour fendre l'onde, lorsqu'elle apperçut le berceau qui flottoit parmi les roseaux voisins. Elle ordonna qu'il lui fût apporté : elle l'ouvrit, & vit l'enfant qui jettoit de foibles cris, & répandoit des larmes. Hélas ! dit-elle d'un air attendri, c'est un enfant des Hébreux. Aussi-tôt je vole auprès d'elle : irai-je appeller, lui dis-je, une des Israélites pour l'allaiter ? Va, répondit Thermithis. De quel transport mon cœur fut saisi dans ce moment ! Telle qu'un jeune agneau, je courus en bondissant avertir & appeller la mere. Prends cet enfant, lui dit la Princesse, je te le confie. Les larmes de cette mere tendre, ses larmees mêlées à la joie qui s'étoit répandue sur son visage, ses transports .... non je ne saurois exprimer cela par mes chants. Cependant elle éleva son enfant, & vint ensuite le remettre à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils, & le nomma Moïse ; car, dit-elle, je l'ai sauvé des eaux.

Vous le connoissez, mes amies, c'est mon vertueux frere..... l'homme du Très-haut, votre divin conducteur.

Reprenez votre course, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins d'allégresse : ô mes amies ! mêlez vos chants & vos transports aux miens ; ils sont pleins d'allégresse.

Digitized by Google

Ainsi chanta Mirjam. Ses compagnes, transportées de joie, danserent autour d'elle, & pour lui marquer leur reconnoissance, elles rassemblerent à ses pieds toute la parure des prairies voisines.

PHLÉGON, TRYPHENE, PERSIS (1).

Phlégon. POURQUOI pleurez-vous, aimable Tryphene?

Tryphene. Ah! que je suis ravie de vous rencontrer! Je viens de voir une scène bien touchante; j'allois vous en faire part. Venez avec moi, cher Phlégon. Que les rigueurs de l'indigence sont affreuses!

Phlégon. Votre cœur généreux.....

Tryphene. Ne me donnez point d'éloges que vous ne m'ayiez auparavant accordé une grâce.....

Phlégon. Mais la générosité est un trésor précieux, & il est doux de voir couler sur les joues de la jeunesse les larmes de la compassion.

(1) Malgré les défauts de cette piece, je n'ai pu m'empêcher de la rapporter ici, à cause des situations touchantes & des sentimens de bienfaisance qui s'y trouvent. C'est une esquisse des premiers tems du christianisme, & M. Klopstork, dans le neuvieme chant de sa Messiade, paroît en avoir fourni le sujet. Je crois qu'il est inutile d'avertir que ce morceau, ni le suivant, ne sont point des Idylles.

Tryphene. Il encore plus doux de tendre une main bienfaisante à l'infortuné qui gémit sous le poids de la misere.

Phlégon. Parlez : en quoi mon secours peut-il vous être utile ? D'où venez-vous, Thryphene ?

Tryphene. De chez une pauvre veuve, mon cher Phlégon..... Je sais que vous ne la laisserez pas sans consolation. Ah ! je sais que la voix plaintive de la misere vous excitera à la bienfaisance !

Phlégon. Je me serois à moi-même un objet d'horreur, si j'avois d'autres sentimens. Et d'ailleurs un chrétien.... Ah ! les motifs qui le portent à la vertu (laisse-moi cet orgueil, Tryphene) ! ces motifs sont bien plus puissans, & l'élevent bien au-dessus du sentiment de la nature..... Jamais je ne suis plus satisfait que quand je puis être l'appui des infortunés ; pourquoi, si je ne le faisois pas, l'Eternel m'auroit-il accordé les biens de la terre ? Voyez, Tryphene, je vous offre la moitié de mon bien, si vous pouvez faire des heureux.

Tryphene. Que je suis contente ! le ciel a exaucé ma priere. Certes, Phlégon est comme un Ange du Seigneur !.... Déja je vois briller dans les yeux de la veuve des larmes de joie & de reconnoissance ! Mais comment vous dépeindre l'état douloureux

Digitized by Google

dans lequel se trouve maintenant cette infortunée ?.... Ah! si vous vouliez venir avec moi dans sa demeure, & voir de vos propres yeux la désolation qui a fait saigner mon cœur. Je n'avois plus qu'une petite monnoie, & je la lui ai donnée. O généreux Phlégon! je vous proteste que vos bienfaits seront reçus avec la plus vive reconnoissance. Ce n'est pas par sa faute qu'elle marche dans le sentier de la misere, &.....

Phlégon. Et quand ce seroit par sa faute; & quand je n'en recevrois aucune reconnoissance, ma chere Tryphene, seroit ce une raison pour me dispenser d'essuyer les larmes de son affliction ? Voyez, je ne sais d'elle ni bien ni mal; mais elle appartient à l'humanité..... C'est cela & ta pitié qui me l'ont rendue chere. Cette rose balsâmique exhale d'elle même des parfums agréables; elle ignore les éloges du Poète qui la chante aux accords de sa lyre; elle ne laisse pas que d'exhaler ses parfums.

Tryphene. Cependant l'admiration releve l'éclat de la bienfaisance; & un cœur reconnoissant est agréable aux yeux de Dieu & des Anges du ciel.

Phlégon. Ah! que dois-je vous répondre ?... Tenez, prenez cette bourse remplie d'or, donnez-la à la veuve.

Tryphene. Phlégon..... ah! ne me refusez

Digitized by Google

pas..... Je vous en prie, venez avec moi. (Elle dit, & l'on vit de nouveau rouler dans ses yeux les aimables témoins de sa sensibilité).

Phlégon. J'irai avec vous, Thryphene ; mais il ne faut pas qu'elle sache que ce don vient de moi. Que celui qui est le pere des pauvres en soit glorifié.

A ces mots ils allerent ensemble ; & après un long silence, Tryphene dit en sanglotant : Ah ! généreux Phlégon ! je ne puis retenir mes pleurs ! je ne sais quel sentiment invincible agite mon cœur. Que je vous ai d'obligation !.... & quand vous verrez le spectacle qui a frappé mes yeux, votre cœur sera aussi affecté que le mien..... Trois jeunes enfans & un foible nourrisson..... à peine puis-je vous en faire le récit !.... s'empressoient autour de leur pauvre mere, & trembloient de froid. Avec des visages exténués par la faim, ils demandoient tous du pain d'une voix lamentable !.... Mere infortunée !.... Je ne sais si je vous ai dit qu'elle s'appelle Persis. Depuis que son époux n'est plus, amis & parens la fuient. Il ne lui reste aujourd'hui qu'une humble cabane. Ses joues ornées n'agueres de l'éclat des grâces, sont maintenant une image vivante de la terreur ; & si la couleur vient encore les ranimer quelquefois, c'est la compagne de la misere, c'est

la rougeur de la honte. Ah comme elle imploroit la mort !.... Et toutefois, ainsi disoit-elle, « l'aspect de cette amie des mal- » heureux me frappera d'épouvante! ... Hélas, » mes enfans » !.... Quoique je leur sois peut utile.... Tandis que, suffoquée par ses soupirs, elle exhaloit ces plaintes, les petits infortunés pleuroient autour d'elles, & je pleurois avec eux. C'étoit tout ce que je pouvois faire. Je me suis retirée, en lui prommettant de revenir bien-tôt. Ah cher Phlégon!...

Phlégon. Ne lui aviez-vous pas dit, qu'il falloit mettre en Dieu sa confiance!

Tryphene. J'ai parlé peu, Persis est chrétienne!...

Phlégon. Je suis donc doublement ravi; je me rejouis dans le Seigneur, Tryphene!

Tryphene. Voici sa demeure! C'est cette cabane couverte de chaume....

Phlégon. Posez l'argent dans un coin de la maison.

Tryphene, frappant doucement à la porte de Persis, y entra avec Phlégon. Ils trouverent Persis prosternée, les mains élevées, & pleurant à haute voix.... & un petit enfant essuyoit les larmes qui inondoient les joues de sa mere. Qu'avez-vous? pourquoi vous livrer à l'affliction? Ainsi s'écria Phlégon. Mais l'infortunée se leva dans un morne silence, & se précipita dans les bras de

Tryphene. Phlégon dit alors : O Persis ; mettre son espérance dans le secours du Seigneur est plus précieux que l'or ; & l'ame qui craint le Très-haut, n'est jamais confondue. Il n'y a que des instans de colere où les fideles souffrent ; mais des années de grâce .... Ah si vous pouviez croire, Persis ! .... les années riantes de l'abondance ne seroient pas éloignées de vous. Quand a-t-on vu périr un innocent ? ou quand est-ce que le juste a été exterminé ?

Persis. Il est vrai que Dieu a promis de conserver les siens.

Phlégon. Du tems de nos peres un Prophète nommé Elie vivoit parmi le peuple d'Israël. Le Seigneur lui dit pendant une grande famine : Allez à Sarepta, car j'ai commandé à une veuve de cette ville de vous nourrir. Elie alla aussitôt à Sarepta. Lorsqu'il arriva à la porte de la ville, il trouva la veuve qui étoit elle-même une des plus pauvres de la cité, & qui ramassoit du bois dans les haies. Il l'appella & lui dit : Allez-moi querir un peu d'eau dans un vase que je boive. Lorsqu'elle alloit lui en querir, il lui cria : apportez-moi aussi un peu de pain. La veuve lui répondit ; Je jure par le Seigneur votre Dieu, que je n'ai pas un morceau de pain ; une poignée de farine dans un pot, & un peu d'huile dans un vase sont

toutes mes richesses. Et voilà que j'ai ramassé quelques branchages ; je vais encore apprêter à manger pour moi & pour mon fils, afin que nous mangions & que nous mourions ensuite. A ces mots Elie lui dit : Ne craignez point ; allez, & faites comme vous avez dit. Mais faites pour moi auparavant un petit pain, & apportez-le moi ; & vous en ferez après cela pour vous & pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël : Votre farine du pot ne sera point consumée, & votre huile du vase ne diminuera point jusqu'au jour que la famine soit passée. Cette pauvre veuve crut à la parole du Seigneur & s'en alla faire ce que le Prophete lui avoit dit. Elie mangea, & elle aussi avec toute sa maison. La farine du pot ne fut point consumée, & l'huile du vase ne diminua point, selon la parole du Seigneur, prononcée par la bouche d'Elie.... Ah, si Persis pouvoit ainsi mettre sa confiance dans le Seigneur !

Persis. Oui, certainement le Tout-puissant me nourrira. Ah quelle consolation vous avez porté dans mon ame !

Phlégon. Eh bien, conservez maintenant cette foi vive & cette sérénité de l'esprit, afin que je ne vous voie plus pleurer quand je reviendrai vous voir.

Digitized by Google

Ainsi parla le vertueux Phlégon, & il quitta la demeure de la veuve. Cependant Tryphene l'embrassa avec des transports de joie en s'écriant : c'est aujourd'hui, Persis, que vos maux finiront. Je ne puis vous le celer, ma chere amie, cet homme de bien que vous venez de voir, vous fait un riche présent. Voyez cet or !... il m'a ordonné de le cacher dans votre maison, car il est aussi modeste que généreux : mais je craignois de vous laisser pâtir encore une nuit avant que vous le trouvassiez. Voyez, tout cela est à vous !.... Vous êtes interdite ? il veut vous donner la moitié de son bien, si vous craignez le Seigneur ! son cœur est tout charité ! c'est une source intarissable d'une secrette bienfaisance !....

Remplie des transports les plus vifs, c'est ainsi que parla Tryphene. Persis resta immobile, muette, les yeux élevés vers le ciel, versant des larmes de joie & de reconnoissance. Ce ne fut que long-tems après qu'elle pressa Tryphene contre son sein palpitant. Enfin à l'abri des besoins pressans de la vie, par une foi vive & pure, & par des œuvres de charité, elle consacra ses jours au Seigneur. Devenue l'appui du troupeau de Jesus-Christ, elle conduisit plusieurs sœurs affligées & plusieurs freres égarés à la fon-

Digitized by Google

taine du salut, & elle éleva ses enfans dans la religion de l'Ami suprême des hommes, du Médiateur crucifié.

DAVID, ASSAPH & HEMAN (1).

O vous qui chantez dans le sanctuaire! ainsi parla David roi de Juda, à Heman & à Assaph: Vous, qui en accompagnant l'arche d'alliance (mon cœur en tressaillit encore de joie) fites retentir les airs des cantiques les plus sublimes.... aujourd'hui que tout nous invite à l'allégresse, venez, ravissez-moi dans mon palais: aux sons de votre voix j'unirai les accens de cette harpe couronnée. Chantez l'histoire glorieuse de nos peres! Chantez la puissance & la gloire du Très-haut!

A ces mots, Heman & Assaph s'inclinerent devant le Roi & se préparerent à chanter.... David venoit d'abattre l'orgueil de la Syrie, c'est pourquoi il donnoit à sa Cour une fête superbe, où les Princes les plus illustres, où tous les Grands d'Israël étoient

(1) Ce Poëme, qui renferme tout le systême de notre religion, est un des plus beaux de M. *Schmidt*, & peut être comparé au fameux *Silene* de Virgile. Dans le cantique qui le termine, le Poëte y a fait passer tout ce qu'il y a de plus noble & de plus élevé dans les Pseaumes.

Digitized by Google

invités; l'élite des dames & des filles de Jérusalem, ornoit cette belle assemblée.

Toutes les ames nageoient dans la joie, & sembloient goûter d'avance le délices de l'harmonie....

Ils chanterent d'abord comment, par la parole toute-puissante de l'Être suprême, la création exista!.... Comment des globes enflâmés, des soleils & des lunes, se détacherent du vêtement de lumière de Jehovah, & se suspendirent dans l'espace pour éclairer les terres.... Comment toutes les spheres firent éclater leur allégresse, en criant à l'Éternel : *Nous voilà ! nous parcourons notre route!*.... Comment les eaux se ceintrerent au haut du ciel, tandis que sur la terre, elles s'étendirent vers les rivages, en essayant de former des vagues.

Et toi, Eden! ils te peignirent des plus belles couleurs! On voyoit, on entendoit l'onde argentée de tes fontaines, ruisseler sur ton gravier d'or & sur tes pierres précieuses; on voyoit des arbres, couverts à la fois par des fleurs & des fruits, border tes ruisseaux. Ils firent aussi la description du feuillage aromatique, sous lequel, lorsque tout fut créé, un morceau de terre rougeâtre, animé par le souffle du Créateur, s'éleva, se tint debout & marcha comme le Souverain de toutes les autres créatures... A

Digitized by Google

Ils chanterent ensuite comment les vignobles & les arbres chargés de fruits, décoroient les coteaux & les vallées; comment les cédres du Liban regardoient avec envie les arbres du jardin de Dieu; comment la brute dans ses transports, jette ses regards à l'entour, & d'un air curieux, parcourt les bois & les campagnes; & comment le lion avide de proie, rugit & se plaint par ses rugissemens de l'absence de la nuit.

Ils chanterent aussi cet âge d'or, où Dieu même descendoit sur la terre & daignoit converser avec les mortels, & où les Anges accompagnoient du son de leurs harpes les vertueux entretiens des hommes. Jubal, hardi dans sa résolution, osa le premier dérober un de ces accords magiques aux Immortels, & entreprit de former des instrumens sonores.

Avec moins d'art, mais d'un ton plus touchant, ils chanterent la mort tragique d'Abel.... « Abel! ne conduis pas tes troupeaux » aux pâturages : arrête, reste avec nous. » Les ruisseaux poussent des gémissemens, » tes troupeaux frémissent : ah! ne les con- » duis pas aux pâturages. Abel, tu seras la » premiere victime de la mort! Ton frere!.... » il est ton assassin; le vois-tu au fond de » ce buisson? comme il t'observe, comme » il te regarde! Abel, arrête »!.... Mais

Digitized by Google

déjà la voix plaintive de son sang s'éleve vers l'Éternel, avec les parfums des plantes sur lesquelles il vient d'être répandu. Les cieux & la terre sont dans la consternation, l'Éternel lui-même se plaint: Caïn, où est ton frere? Perfide tu l'as donc égorgé. Ah! pourquoi ai-je créé l'homme? Ainsi se plaint l'Éternel, & le désespoir saisit le meurtrier!... O vous Séraphins, créatures plus parfaites, vous pleurâtes long tems sur la mort de votre Bien-aimé! Abel étoit le fils chéri d'Adam, aimé de l'Éternel, & de-là un aiguillon aux yeux de l'envie.

Leurs chants célébrerent ensuite comment les Patriarches, fideles à la tempérance, vivoient pendant des siecles; comment les vieillards puisoient la santé dans le sein des ruisseaux limpides, & comment, se nourrissant des plantes & des racines de la terre, ils se procuroient un corps robuste par un travail modéré.

Ils chanterent encore, comment, après le déluge qui se répandit sur tout le globe, & dont il n'échappa que huit ames, huit Justes de tant de *Miriades*, Dieu suspendit dans le firmament un signe de miséricorde. Car Noé offrit ses prieres & ses sacrifices pour les péchés des hommes; l'Eternel respira la vapeur agréable de l'holocauste, & se réjouit. Aussi-tôt le ciel fut rempli de vapeurs, & les

Digitized by Google

couleurs du saphir, du rubis, de l'émeraude, du pourpre, de l'hyacinthe, de l'or & de la violette se marierent merveilleusement ensemble..... Du côté oriental du ciel elles se réunirent tout-à-coup, & formerent un arc ravissant..... « Noé, leve les » yeux, dit l'Eternel. Noé leva les yeux.... » Je ne maudirai plus la terre, malgré la » perversité constante du cœur de l'homme; » mais je t'en fais la promesse, & voici le » signe de ma promesse ».

O combien de choses chanterent encore Heman & Assaph! Mais qui racontera, à leur exemple, comment, par la confusion des langues, l'édifice de Babel, que les hommes comptoient élever jusqu'au ciel, fut tout-à-coup détruit? comment, à l'heure de midi, des Anges apparoissent à Abraham dans le bocage de Mambré, & mangent du beurre & du lait avec lui à l'ombre d'un chêne? comment ils demandent à parler à Sara, qui les écoutoit, & lui annoncent un fils; & comment Sara, cachée derriere la porte, jette alors sur eux un regard furtif..... puis, se mettant à rire: « Oui, à présent que je » suis vieille, & qu'Abraham est encore plus » vieux »! Ainsi pense-t-elle en riant; & comment, lorsque les Anges eurent appellé Sara, elle nie d'avoir ri?

L'histoire d'Isaac, annoncée par les An-

Digitized by Google

ges, l'amour de Jacob & de Rachel, l'amitié des deux freres, de Joseph & de Benjamin, furent encore les objets de leurs chants..... Pleins de transports, c'est ainsi qu'ils chanterent alternativement les louanges de l'Eternel.

Assaph. Que mes chants & que ma harpe célébrent le Seigneur! que mon cœur tressaille de joie!.... Qui dira les miséricordes de l'Eternel? qui connoîtra la mesure de ses bontés? Nations, poussez des cris d'allégresse! publiez chaque jour ses bienfaits.

Heman. Exaltez & louez le Seigneur dans vos chants & sur vos instrumens! glorifiez le Seigneur notre Dieu! Qui racontera toutes les actions du Seigneur? Que tout ce qui respire éleve & loue le Seigneur!

Assaph Cieux, réjouissez-vous! Terre, éclate en transports de joie! O Mer! éleve tes vagues vers le Tout-puissant! & que tes flots annoncent aux flots sa gloire & ses louanges! Que les campagnes & toutes leurs productions tressaillent d'allégresse! Les colonnes du pays étoient ébranlées; la crainte étoit entrée dans l'ame de tous ses habitans. Le pays subsiste encore, & ses habitans s'y réjouissent. Dieu puissant, tu as jetté sur le Roi un regard de bonté; tu n'as pas voulu livrer au vautour l'ame de la tourterelle.

Heman. O Carmel! ô Liban! montagnes saintes,

Digitized by Google

saintes ; célébrez le Seigneur. Ministres de ses vengeances, tonnerres & tempêtes ; manifestez la grandeur du juge de la terre. Il commande, & tout est exécuté : il dit à l'éclair : Répands l'effroi ; à la foudre : Porte la mort ; à la tempête : Détruis. Et l'épouvante, la mort & la destruction sont le partage du méchant.

Assaph. La gaieté rit sur nos levres, & la gloire anime notre langue. Seigneur, tu as fait de grandes choses pour Jacob. Nous nous réjouissons & nous poussons des cris d'allégresse, parce que le Très-Haut, le Dieu d'Israël est avec nous. Notre force est le Seigneur, qui a fait le ciel & la terre. Lorsque nous bronchons, il nous le dit, & il redresse nos pieds chancelans ; car celui qui nous garde ne sommeille jamais.

Heman. Si le Seigneur ne voloit pas à notre secours, lorsque des hommes insolens s'arment contre nous, ah ! ils nous extermineroient de la terre des vivans ; ils nous précipiteroient dans les profondeurs des abîmes ! Mais nous nous sommes échappés des mains des méchans, tel qu'un oiseau s'échappe des filets de l'oiseleur : le filet est rompu, & nous sommes en liberté..... Béni, béni soit le nom du Très-Haut.

Assaph. Il ceint le ciel de nuages, il arrose la terre de la pluie, il fait croître l'herbe sur

les montagnes : nos pâturages regorgent de l'abondance, & nos champs sont revêtus de riches moissons. Nos fils croissent & s'élevent comme des plantes : nos filles se tiennent droites comme les colomnes des palais : nos greniers sont remplis de provisions : jamais on n'entend s'élever dans nos rues la voix de la misere.... O bonheur qu'Israël seul a en partage ! Heureux ! heureux le peuple que le Seigneur bénit ainsi !

Heman. Racontez sa magnificence parmi les Payens ; publiez ses merveilles parmi les Nations..... Les dieux des Payens sont de poussiere & de corruption ; des Dieux formés de la main des hommes. Ils ont bien des oreilles, mais ils n'entendent point ; des yeux, & ils ne voient point : il n'y a point de respiration dans leur bouche : comment protégeront-ils les hommes ? Tel que Dieu étoit jadis, tel il est encore aujourd'hui. Ah ! rappellez-vous les prodiges qu'il a opérés en Israël..... Il dit : Je te donnerai la terre de Chanaan, & il le tint ; & Israël fut heureux dans la terre de Chanaan. « Vous ne toucherez » point à mes oints, parcequ'ils me sont con» sacrés ». Oui, c'est ainsi que parla le Dieu d'Israël..... Louez-le, race d'Israël.

Assaph. Exhaltez le Dieu des dieux ; parce que sa miséricorde est éternelle. Ce Dieu qui a suspendu dans le firmament le

Digitized by Google

soleil pour présider au jour, & la lune pour présider à la nuit, parce que sa miséricorde est éternelle; qui, d'un bras formidable, frappa les premiers-nés d'Egypte, & qui, d'une main puissante, tira Israël de la maison de servitude, parceque sa miséricorde est éternelle; qui a desséché la mer rouge pour y faire passer Israël, & qui renversa Pharaon dans cette mer, où il coula à fond comme du plomb, avec tous ses chariots & toute sa Cavalerie, parce que sa miséricorde est éternelle; qui frappa de grands Rois; qui tua de puissans Princes, Sehon, Roi des Amorrhéens, Og, Roi de Basan; qui donna leur terre en héritage à Israël, son serviteur, parce que sa miséricorde est éternelle; qui nous sauve encore des mains de nos ennemis, & qui fait triompher notre Roi, parce que sa miséricorde est éternelle. Rendez grâces au Seigneur du fond de votre cœur, parce que sa miséricorde est éternelle.

Heman. Cieux, louez le Seigneur! Intelligences célestes, exaltez le Très-Haut! étoiles étincelantes, & toi, soleil, & toi, lune, élevez les actions de l'Eternel.

Assaph. Mettez votre confiance dans le Seigneur, Justes du pays! Quand même la langueur s'empareroit de notre corps & de notre ame, ne laissons pas que de chercher notre appui dans le Seigneur, & de résigner

Digitized by Google

notre cœur à sa providence, à la fin il nous couronnera de ses grâces.

Heman. Peuples, ne cessez jamais d'exalter les œuvres de l'Eternel.

Assaph. Que mes chants & que ma harpe célébrent le Seigneur! que mon cœur tressaille de joie!.... Qui dira les miséricordes de l'Eternel! qui connoîtra la mesure de ses bontés? Nations, poussez des cris d'allégresse! publiez chaque jour ses bienfaits.

Heman. Exaltez & louez le Seigneur dans vos chants & sur vos instrumens! glorifiez le Seigneur notre Dieu! Qui racontera toutes les actions du Seigneur! Que tout ce qui respire éleve & loue le Seigneur.

Digitized by Google

PASTORALES JUDAÏQUES

DE M. DE BREITENBAUCH.

M. de *Breitenbauch*, l'Auteur de ces Idylles, s'est déjà fait connoître par des Ouvrages dans le même genre. A l'exemple de M. *Schmidt*, il a transporté la scène pastorale dans la Judée, mais il faut convenir, qu'en général il l'a fait avec beaucoup moins du succès; il n'a ni cette douceur, ni cette sensibilité qui caractérisent les productions de l'Auteur des Idylles sacrées. Ces Pastorales Judaïques, au nombre de plus de soixante, ne peuvent gueres être considérées que comme des ébauches; sans correction & sans harmonie dans le style, elles péchent presque toutes par trop de longueur. L'Auteur se seroit certainement acquis plus de gloire, s'il eût traité un plus petit nombre de sujets, & s'il eût cherché à y mettre la derniere main. Les quatre morceaux que j'ai choisis, & que j'ai cherché à rendre de la maniere la plus avantageuse, feront juger du mérite de cet Auteur.

Digitized by Google

A ma Muse.

ABANDONNE, ô ma Muse! abandonne les côteaux d'Arcadie, les Nymphes & les Divinités chimériques des Payens. Cherche des champs plus glorieux, & des objets plus dignes de ton enthousiasme: dirige ton vol vers les rives du Jourdain; là tu trouveras des Bergers sensibles, des troupeaux nombreux, des prairies agréables, & des bois qui retentissent du chant des oiseaux divers; là, au lieu des Faunes fabuleux, des Génies bienfaisans peuplent les campagnes; là, les Autels ne fument qu'à la gloire du Dieu de la vérité, & les doux accords des voix & des flûtes ne célèbrent que le Créateur de l'Univers. Quelles délices y répandront tes chants, dont les accords mélodieux seront plus doux que le bruit d'une fontaine descendant de cascade en cascade du haut d'un rocher. Ah! puissent-ils ne point s'élever en vain vers le ciel! puissent-ils plaire aux substances immortelles qui l'habitent! Déja mon ame, entrainée par des sensations inconnues, en éprouve tout le charme; déja s'offrent à mes yeux des rivieres fortunées, des campagnes florissantes, semblables aux jardins délicieux d'Eden. Viens, Muse ravis-

sante, laisse-moi boire dans ces fontaines qui répandent une chaleur plus vive que les eaux de l'Hypocrêne; conduis mes pas dans les cabanes de ces habitans respectables, de ces colonies du ciel, & une joie céleste se répandra sur mon ame satisfaite.

La BERGERE *de Madian* (1).

Péor. DIS-MOI, aimable fille de Madian, quels ennuis secrets obscurcissent tes beaux jours, maintenant que l'automne dispense encore un reste de sérénité, dont nos campagnes ranimées s'embellissent? Vois nos brebris bondir gaiement dans ces gras pâturages, tandis que nos chévres gravissent sur les roches revêtues de broussailles. Les cris d'allégresse éclatent de toutes parts : toi seule tu te livres à la tristesse. Souvent je t'ai vue fixer les yeux sur le chemin qui descend des montagnes, lorsque les caravanes des Arabes reviennent chargées des richesses de l'Egypte, & lorsqu'elles étoient passées, tu les détournois en soupirant, & tu prenois en pleurant la route de ta cabane.

(1) Les anciens Madianités, ainsi que les Arabes d'aujourd'hui, étoient un peuple composé de Pasteurs & de Marchands; tandis que les hommes trafiquoient en Egypte ou dans les pays limitrophes, leurs femmes & leurs filles avoient soin des troupeaux.

Casbi. Pourquoi te cacherois-je, ô Péor! le sujet de mon affliction? Seba le plus généreux des fils de Madian, est celui qui cause mes allarmes. Il a quitté ces montagnes dès que l'aimable printems a ranimé la terre de la sérénité de ses regards, pour aller en Egypte dans la société de nos marchands. « Adieu, ma chere Casbi, m'a-t'il dit en me » quittant? Avant que les fruits des ces arbres » fleuris soient mûrs, avant que les grappes » de cette vigne aient pris la teinte du pour- » pre, ton fidele amant sera dans tes bras. » Mene pendant ce tems nos troupeaux aux » pâturages; le ciel sous ta garde les bénira » & en doublera le nombre, car il récom- » pense nos soins assidus par ses bénédic- » tions ». Mais je l'ai attendu vainement jusqu'en ce jour; j'ai conservé inutilement mes pommes dorées & mes grappes pourprées. Aux pieds de ces montagnes j'ai déja vu passer plusieurs caravanes d'Arabes, mais je n'y ai point apperçu Seba. Hélas! peut-être quelque Brigand de la forêt lui a-t-il porté un coup mortel; peut-être a-t-il été la proie de quelque bête féroce du desert.

Péor. Essuie les larmes qui inondent tes joues de roses, trop sensible Bergere, calme les inquiétudes qui troublent le repos de ton ame. Il reste encore à venir quelques caravanes d'Arabes: jusqu'à leur retour laisse

encore à l'eſpoir flatteur porter la conſolation dans ton cœur; banni, par d'agréables chanſons, le chagrin qui te dévore. Quel air chantois-tu certain ſoir que les filles de ces montagnes étoient aſſiſes autour de toi, & que les Bergers, cachés derriere les boſquets, te prêtoient une oreille attentive ? La lune dardoit ſes rayons argentés dans le lac limpide, bordés de roſeaux vacillans, & le Roſſignol ſe taiſoit ſur les rameaux touffus ?

Casbi. Je vais te chanter cet air : peut-être le chant portera-t-il la ſérénité dans mon ame affligée. *Elle dit, & elle chanta ainſi :*

« Quels ſont vos charmes, campagnes de » l'Egypte, qui captivez dans votre enceinte » le bien-aimé de mon cœur ? les fleurs y » brillent-elles d'un éclat plus vif ? les prés ſe » parent-ils d'une verdure plus agréable ? les » belles y offrent-elles des charmes aſſez » puiſſans pour captiver le cœur fidele de » mon cher Seba, & lui faire oublier les » careſſes de ſa tendre Casbi ?

» Ne vous applaudiſſez pas, filles de l'E- » gypte, ne vous applaudiſſez pas d'en avoir » fait un perfide ! bien-tôt il vous oubliera, » bien-tôt, par une inconſtance auſſi cou- » pable que celle qui m'a fait perdre ſon » cœur, il vous quittera pour prodiguer ſa » tendreſſe à d'autres objets de ſon amour » volage.

Digitized by Google

» Mais fuyez, noires pensées, ouvrage » sinistre de quelqu'esprit de ténebres, qui » veut allarmer la tendresse d'une épouse. » Mon cher Seba ne sauroit trahir sa foi. » Peut-être dans ce moment il soupire pour » moi, & se rappelle le jour de notre douce » union.

» Console-toi, ô mon ame! je ne doute » plus qu'un destin favorable ne le ramene » bien-tôt dans mes bras. Ces jours solitaires, » qui sans lui, sont couverts de sombres » nuages, vont à jamais disparoître, & faire » place à des heures de félicité.

» C'est alors que je ferai fumer l'encens » sur l'autel du Très-Haut; c'est alors que je » chanterai ma félicité, & que je ferai retentir » ces montagnes des chants de ma recon- » noissance.

Mais quelle joie se répand soudain dans mon ame! je vois descendre des montagnes des voyageurs montés sur des chameaux. Ah, sans doute (un pressentiment secret semble me le dire) Séba est avec eux! Pour cette fois je ne serai point déçue dans mon espoir.... Ah, déjà je l'apperçois dans la troupe nombreuse. Le desir & la joie éclatent sur son visage, & m'annonçent la constance de sa tendresse.

Digitized by Google

Le Désert d'Elie (1).

Dans la contrée, où les montagnes d'Ephraïm s'affaissent vers les plaines, arrosées des eaux du Jourdain, est un désert aride, célébre jadis par le séjour du Prophéte de *Thesbé*. Une fontaine qui prend sa source dans ces montagnes, & qui donne son nom au torrent d'Erypth, roule son onde pure sur un lit de cailloux. Rarement cette contrée solitaire est fréquentée par les Bergers du voisinage. Car pendant les ardeurs brûlantes de l'été, les eaux des ruisseaux tarissent, l'herbe qui décore leurs bords se flétrit, & les arbres sont dépouillés de leur feuillage. Cependant les Bergers d'alentour, poussés par une louable curiosité, s'y rendoient quelquefois pour contempler le théatre des prodiges du Très-haut. Excité par un semblable mouvement, un Pasteur voisin entreprit un jour ce penible voyage. En s'approchant de ce fameux désert, il entendit dans un bois une voix plaintive. Pénétré d'une noble compassion, il y court, & il trouve une mere désolée, étendue sur

(1) L'époque de cette Eglogue peut être placée au regne de Joas, Prince cruel qui fit mourir un grand nombre de Prophètes & qui contraignit les autres à chercher leur salut dans la fuite.

la terre, ayant à ses côtés un enfant, qui, par ses regards languissans, sembloit demander de la nourriture. Quelle fatale destinée, lui dit le Berger, t'a conduite dans ce désert! Hélas! je me suis refugiée dans cette retraite sauvage, répondit l'infortunée, pour me soustraire, ainsi que cet innocent enfant, seul gage de l'amour conjugal, à la fureur d'un Tyran farouche qui a teint ses mains du sang d'un Prophète du Seigneur, du sang de mon époux, & qui menace encore de la mort la plus ignominieuse, tous les adorateurs de l'Éternel. Depuis ma fuite, cette grotte a été mon azile, & j'ai trouvé ma subsistance sur cette montagne. Mais l'ardeur de la saison à brûlé toutes les plantes, à desséché toutes les racines, & les lits déserts des ruisseaux, implorent vainement les eaux du ciel. Déjà deux fois les rayons brûlans du soleil ont visité cette contrée, depuis que j'ai cherché inutilement un peu d'eau pour me désaltérer, & quelques plantes pour appaiser ma faim. Je vois, sans pouvoir l'éviter, la fin de mes jours déplorables. Bien-tôt la mort à laquelle j'ai cru me soustraire par ma fuite, exercera sa rage sur moi & sur cet infortuné.... Ah, ne désespere point, reprit le Berger d'une voix consolante! Que ce lieu, jadis le théatre de la providence du Tout-

Digitized by Google

puiſſant (car c'eſt ici que des corbeaux ont nourri le Prophète fugitif) ranime ton cœur & y faſſe naître une ferme confiance dans le défenſeur d'Iſraël. Toujours ſon bras eſt étendu pour ſoutenir le foible, & ſon pouvoir eſt ſans bornes. Eh ne peut-il pas changer ces pierres en pain, & faire jaillir des fontaines de ces roches ſteriles comme du tems de nos peres? Leve-toi, & viens avec moi dans ma cabane, & tu trouveras dequoi ſatisfaire à tes beſoins: mon habitation, ſituée dans un lieu écarté, te mettra à l'abri de tes ennemis.... Ah, tu es pour moi un Ange du Seigneur, dit la mere infortunée! Oui, j'irai avec toi; je goûterai tes bienfaits, je partagerai tes travaux.... A ces mots la Prophéteſſe ſe leve, & prenant dans ſes bras ſon cher & languiſſant fardeau, elle ſuivit ſon conducteur à travers des ſentiers ſauvages. Pendant qu'ils marchoient enſemble, elle vit une troupe de marchands Arabes montés ſur des chameaux, traverſer le bois & prendre la route de l'Egypte. Dans la crainte d'être découverte, à peine oſoit-elle jetter un coup-d'œil ſur ces étrangers. Mais tout-à-coup elle pouſſe un cri de joie en appercevant ſon époux dans la troupe des Arabes. Le Prophète l'ayant apperçue en même-tems, ſe précipite de ſon chameaux dans les bras de ſa

bien-aimée..... Il lui apprend ensuite comment un ami l'avoit soustrait à la poursuite du Tyran en le cachant dans une grotte ; & comment, maintenant déguisé en Arabe, il se réfugioit en Egypte. La tendre épouse, transportée de la joie la plus vive, se résout aussi-tôt à le suivre ; & quittant son conducteur, elle lui dit : Je te rends grâces, Berger bienfaisant, de ton assistance généreuse ! c'est maintenant que je reconnois que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur confiance. Que le Dieu d'Israël, par une plénitude de bénédiction, récompense ta bienfaisance !.... Alors elle partit avec l'homme du Seigneur, pour chercher un lieu de sureté.

La Mort D'ARISTOBULE (1).

Zibeon. LE soleil darde encore ses rayons enflâmés sur la terre ; les fleurs courbent encore leur tête languissante, & les zéphirs dorment dans les bocages. Suspendons un moment, ô Nébat, un pénible voyage !

(1) Le fond de cette Eglogue est tiré de l'Histoire Juive de Josephe. Hérode ne se croyant point en sureté sur le Trône tant qu'il resteroit un Prince de la race d'Asmonée, fit noyer le jeune Aristobule dans un étang près de Jéricho où il se baignoit souvent. Un sujet aussi atroce ne semble guere fait pour la Poésie pastorale.

Digitized by Google

Allons nous reposer au bord de ces étangs qui baignent les palais superbes des environs de Jéricho: là nous attendrons les heures rafraîchissantes du soir. Déjà des vents frais, s'élevant de la surface polie des eaux, caressent nos joues ardentes, & nous invitent à nous asseoir sur les siéges champêtres de ces rives bordées de roseaux.

Nebat. Je le veux bien. Nous pourrons en respirant un air frais nous amuser à considérer les jeux des oiseaux aquatiques, & à voir les bonds des poissons rassemblés par légions. Mais, ne trouves-tu pas, Zibeon, que ces campagnes ont pris un air de tristesse? Il regne de toutes parts un vaste silence. Ces prairies voisines, où n'agueres les Bergers faisoient retentir les airs des chants d'allégresse, sont maintenant abandonnées, & l'on n'y voit plus errer que quelques brebis dispersées. Ces berceaux, azile des plaisirs innocens, sont dégradés; les flûtes & les chalumeaux sont suspendus aux arbres dépouillés de leur feuillage.

Zibeon. Ainsi que toi je remarque ce changement inattendu: sans doute c'est l'effet d'un accident sinistre. Interrogeons ce Pasteur solitaire: .... Pourquoi, ô Berger, ces campagnes que nous avons vues il n'y a pas long-tems couvertes de nombreuses troupes d'habitans sont maintenant abandonnées?

Digitized by Google

Pourquoi les accens de la gaieté ne resonnent-ils plus sur ces rivages ! Pourquoi les jeux folâtres n'animent-ils plus les bocages d'alentour ?

Jetor. O Étranger ! tu ignores donc encore le sujet de la consternation universelle ? Trop juste sujet de douleur !... Hélas ! c'est pour jamais que nos jours d'allégresse sont changés en des jours de deuil.... Aristobule n'est plus ! Aristobule, la joie de nos hameaux, lui qui faisoit les délices des nos campagnes, & qui désormais excite nos regrets superflus.

Zibeon. Hélas ! Aristobule n'est plus ?... Ah Berger, que tes paroles ont déchiré mon cœur !.... Mais quel destin funeste nous l'a enlevé dans le printems de ses ans ?

Jetor. Écoutez l'histoire de la mort d'Aristobule.... Peu de jours après la fête des Tabernacles, où nous l'avons vu pratiquer avec une aimable décence les cérémonies respectables de notre culte, où nous lui avons tous prodigué nos applaudissemens, parce que la noblesse de ses traits & de sa démarche renouvella dans nos cœurs le souvenir de ses ancètres, il vint en ce lieu avec sa mere & le roi Hérode, pour goûter les délices de ces belles campagnes. Pendant les ardeurs d'un jour d'été, l'onde paisible de ce lac l'invita à venir respirer la fraîcheur sur

Digitized by Google

sur ses bords. Des plongeurs sortirent tout-à-coup du sein des eaux, & divertirent le jeune Prince par leurs jeux. Après s'être amusé un moment de ce spectacle, il voulut lui-même (ah faut-il que ce desir fatal soit né dans son cœur!) il voulut lui-même entrer dans ce perfide élément & se mêler parmi les plongeurs. D'abord jouant avec eux, il s'enfonce dans les ondes, & bientôt il reparoît à une longue distance. Mais une nouvelle tentative lui fut funeste: nous ne le vîmes plus reparoître, & lorsqu'on le chercha sous les flots, on le rapporta sur le rivage privé de sentiment. Hélas, ses beaux yeux étoient immobiles! la pâleur de la mort étoit répandue sur son visage florissant, le destructeur de la vie avoit pénétré d'un froid mortel tous ses membres. Aussi-tôt les rives éclaterent de clameurs lugubres & retentirent jusques dans les appartemens du palais: tous les cœurs furent saisis d'une violente douleur. Sa mere désolée, les cheveux épars, & se tordant les mains, accourt, & reste penchée sur le cadavre de son fils: elle veut recevoir son dernier soupir, mais déjà son ame a quitté sa belle demeure. Il fallut arracher cette mere déplorable d'auprès des tristes restes de son fils unique. Mais comment vous peindrai-je la douleur de Marianne, lorsqu'elle apprit la mort

Digitized by Google

tragique d'un frere qu'elle aimoit si tendrement ? On l'a vue remplissant l'air de ses cris, parcourir les lieux que fréquentoit son cher Aristobule : sans cesse elle l'appelloit par son nom, comme s'il pouvoit encore l'entendre; sans cesse elle accusoit la rigueur du destin !

Zibeon. Ah, sa douleur n'est que trop juste ! Aristobule, le dernier de sa race, est une perte que le ciel même ne peut plus réparer. Tout le pays lui doit des gémissemens pour chants funebres. Désormais les rives du Jourdain, les antres du Liban ne répéteront plus que des accens tragiques. Mais.... le fil de ses jours n'auroit-il pas été tranché par une main meurtriere, par un lâche assassin, gagné par ses persécuteurs ! ....

Jetor. Hélas ! l'amour d'un peuple qui l'adoroit, l'envie de la famille regnante, assise sur un trône qui lui étoit destiné, font soupçonner que sa mort n'étoit point naturelle. Et une voix lamentable, qui se fait entendre aux heures silentieuses de la nuit, soit autour de ces étangs, soit dans ce bocage de palmiers, semble confirmer ces soupçons.

Zibeon. Et le ciel ne s'arme point de carreaux vengeurs, pour exterminer les exécrables auteurs de ce forfait ? Et la terre ne

Digitized by Google

refuſe point de porter les monſtres cruels qui l'ont ſouillée par un meurtre ?...

Jetor. Modere ton zéle, de peur qu'il ne te devienne funeſte. Souvent vers les heures de la ſoirée, Hérode déguiſé ſous l'habit champêtre, vient ſe mêler parmi les Paſteurs pour ſonder leurs ſentimens. Souvent par cette ruſe il a découvert les penſées les plus ſecrettes, & toujours le châtiment le plus rigoureux a été le partage de l'indiſcrétion.

Zibeon. Ah, comment étouffer le mouvement de ma douleur & de mon indignation !... Hélas ! tout retrace ici l'image de la déſolation : les oiſeaux, les fontaines ſemblent gémir comme nous.

Digitized by Google

IDYLLE ORIENTALE (1).

PAR M. WIELAND.

Trois Esclaves de PANTHÉE.

Sheristane. Le beau lieu, mes amies ! il nous invite à nous asseoir. Reposons-nous un moment au bord de cette source, dont les flots argentés roulent à travers les fleurs sur un gravier jaunâtre. Le travail croîtra insensiblement sous nos doigts, tandis que nous respirons la fraîcheur & les parfums de ces bosquets de rosiers.

Gulhindi Entendez-vous chanter cet oiseau ?.... & cet autre qui lui répond dans le bocage voisin ?.... Que leurs modulations sont tendres & touchantes ! N'en doutons pas ; c'est l'amour qui les anime & les invite à chanter.

Zelis. Cheres amies, pourquoi ne chanterons-nous pas comme eux ? Il me vient une idée. Répetons la *Chanson des trois Sœurs*,

(1) Ce morceau, extrait d'un Roman dramatique de M. *Wieland*, intitulé *Araspe & Panthée*, forme dans l'original une espece d'intermede qui porte le caractere de l'*Idylle* Voyez *Gazette Litteraire*, *Tome V*.

Digitized by Google

cette chanson que le Roi de Susiane se plaît tant à entendre.

Sheristane. J'y consens. Mais partageons d'abord les rôles. Il me semble que Zelis à lieu de se plaindre de l'amour.....

Zelis. Tu te trompes, Sheristane; à peine l'infidélité de mon amant m'a-t-elle coûté une heure de chagrin. Eh! pourquoi verrois-je avec douleur un papillon quitter une fleur pour voltiger sur une autre. Ce qui m'afflige, c'est qu'il ne nous soit pas permis de voltiger à leur exemple. Hélas! trop semblables aux fleurs, nous sommes condamnées à rester attachées à la terre, & à attendre qu'il plaise à quelqu'un de ces papillons folâtres....

Gulhindi. Tais-toi, jeune fille, réprime tes saillies, & commence le chant.

Zelis. Eh bien! soit! J'ai plus de raison que vous de me moquer de l'amour.

Que la gaieté m'accompagne sans cesse; qu'au milieu des plaisirs innocens mes jours s'écoulent purs & sereins sans être obscurcis par la plus petite inquiétude. Jamais l'amour n'a coûté un soupir à mon jeune cœur; jamais l'aspect d'un jeune homme n'a fait baisser mes regards; je me ris des plaintes des amans; leurs éloges flatteurs passent à mes oreilles comme le bourdonnement des mouches d'été. Ainsi qu'une Gazelle alerte,

Digitized by Google

qui bondit sur les montagnes tapissées de fleurs, je danse, libre & contente, au milieu de mes belles compagnes.

Gulhindi. Ah! ma sœur! aussi gaie, aussi libre que toi, je folâtrois dans nos jeux avant que l'amour eût blessé mon cœur. Mais hélas! dès ce moment le repos & la joie se sont enfuis & m'ont abandonnée. Ce n'est plus pour moi que fleurit le printems, & le bocage ne retentit plus que de mes soupirs. Mes yeux étincelent d'un feu sombre; la guirlande de fleurs dont j'aime à me couronner se flétrit autour de mon front brûlant; j'entre, triste & consternée, dans le cercle joyeux de la danse; & lorsque la nuit a étendu ses aîles humides sur la nature, vainement j'invoque le sommeil; je me roule sans cesse sur mon lit solitaire, & j'étends mes bras vers des ombres fugitives.

Sheristane. Heureux jour où l'Hymen m'unit au meilleur des jeunes hommes! jour fortuné, sois béni mille fois! ô Hymen! dispensateur de la joie! & toi chaste & saint Amour, toi qui réunis les hommes en une grande famille! source des devoirs les plus doux & des plaisirs les plus délicieux! reçois mon encens & mes hommages. O Zemin! auteur de ma félicité! l'instant où je te vis pour la premiere fois, où tu reveillas dans mon sein l'amour assoupi, fut l'instant où commença ma vie. Le regard de tes yeux

n'eſt plus agréable que le lever du ſoleil : le baiſer de ta bouche a pour moi plus de douceurs que les premiers parfums des jardins de roſes de Suſa. Un ſeul de tes geſtes fait ma loi, & ton ſourire eſt la récompenſe de mes plus tendres ſoins.

Zelis. Loin de moi, lâche trompeur qui jures de m'aimer, tandis qu'uniquement épris de mes charmes tu ne cherches qu'à contenter des deſirs criminels ; fuis loin de moi. Le cryſtal uni de cette fontaine qu'ombragent mille plantes odorantes me repréſente mieux que toi le charme d'un ſourire de mes lèvres, & le mouvement gracieux de ma chevelure flottante autour de mon cou d'albâtre. Attendrois-je que tu me diſes que ma taille eſt fine & légere comme celle d'une compagne de la Déeſſe des bois ! Il y a long-tems que mon ombre me l'a dit. Que m'importent tes ſoupirs ? Les zéphirs ſoupirent pour moi : partout où je porte mes pas ils m'accompagnent & rafraîchiſſent l'air brûlant par l'agitation de leurs aîles. C'eſt ainſi que, libre de peines, & non ſans être aimée, je jouis du printems de ma vie.

Gulhindi. O vous ! dont le ſein délicat renferme un cœur tendre & ſenſible ! gardez-vous de l'homme ſéducteur : étouffez le ſoupir amoureux prêt à vous être arraché par les plaintes d'un amant. Tels ſont les gémiſſe-

mens que pouſſe la féroce hyène pour attirer ſa proie. Cœur trop ſenſible! ô que ne puis-je t'arracher de mon ſein! J'ai prêté l'oreille aux diſcours d'un impoſteur: il a ſçu, par le charme de ſes paroles, il a ſçu m'inſpirer une tendreſſe qu'il n'éprouvoit pas. Aujourd'hui il entend mes ſoupirs ſans en être attendri: il voit ſans pitié mes joues ſe flétrir, & la fleur de ma jeuneſſe languir & ſe deſſécher. Le perfide! il ſe rit dans les bras d'une autre de ma crédule tendreſſe.

Sheriſtane. Bienfaiſant Hymen, ſans toi qu'eſt-ce qu'une jeune fille? Une fleur ſtérile qui ſe flétrit ſans laiſſer de rejettons pour le printems prochain. Epriſe d'une liberté inſenſée, elle paſſe inutilement ſa vie à folâtrer, ou ſi malheureuſement elle vient à tomber dans les piéges de l'amour, une paſſion cruelle déchire ſon cœur, un feu dévorant ſe gliſſe dans ſes veines, & conſume l'éclat floriſſant de ſa beauté. Trop ſouvent même, hélas! domptée par la puiſſante nature, elle abandonne les ſentiers de l'honneur & de la vertu.

Zelis Quels plaiſirs peux-tu m'offrir? O amour! de douces peines, de tendres douleurs, des ſoupirs voluptueux, & tout ce qui charme l'ame légere & flottante des filles. Paix délicieuſe d'un cœur virginal, t'abandonnerois-je pour ces objets frivoles?

Digitized by Google

& toi, noble liberté, ame de la vie, renoncerois-je à tes bienfaits? vendrois-je mes jours enjoués à l'homme impérieux? ferois-je dépendre mon bonheur de son sourire! L'esclave qui maintenant se traîne à mes pieds, l'éleverois-je pour en faire mon maître. Non, non, amour, je n'achete point tes vains plaisirs à si haut prix.

Gulhindi. Tant que l'amour me tint dans le délire, je ne rêvai que plaisir & bonheur. Lieux enchantés, collines embaumées, lacs de nectar, tels étoient les objets qui s'offroient sans cesse à mon imagination. Mon ame abusée voltigeoit dans d'immenses jardins de délices. Hélas! le songe s'est dissipé & m'a tirée de ma douce ivresse: aujourd'hui la douleur la plus amere est mon partage. Poursuivie par la honte & par le remord je fuis vainement, semblable à la biche timide que poursuivent des chiens furieux.

Sheristane. O fille de Susa, que les chastes embrassemens des époux ont de charmes quand la nature & la vertu ont formé la chaîne dont hymen les unit! Quel spectacle enchanteur que celui d'une jeunesse riante qui fleurit autour de nous & qui doit son heureuse existance à notre chaste amour! Quoi de plus doux que de former à la vertu le cœur docile de cette jeunesse & de tra-

Digitized by Google

vailler à ſon bonheur à-venir ! Chaque inſtant nous découvre une nouvelle perſpective de bonheur & de joie ; & quand un jour je ſerai flétrie, quand une race future danſera ſur les fleurs qui naîtront de mes cendres, alors exiſteront des portions de moi-même, des hommes qui auront puiſé la vie dans mon ſein, & qui béniront ma mémoire. Dites-moi, mes ſœurs, dites-moi, l'amour ne me rend-il pas heureuſe ?

Zélis. Si je ſentois moins vivement le prix de l'auguſte liberté, ta félicité, ma ſœur, pourroit arracher des vœux à mon cœur : l'hymen n'aura pour moi des charmes que quand la liberté aura perdu les ſiens.

Gulhindi. Hélas! pourquoi ma deſtinée n'a-t-elle pas voulu que je trouvaſſe un Zémin ? Pourquoi n'ai-je pas rencontré celui pour qui mon cœur avoit été formé ſi tendre ? Imprudente que j'étois, j'en croyois le conſeil de mes yeux & la douce impoſture qui couloit de deux levres vermeilles. Hélas ! j'apprens trop tard qu'il n'appartient qu'à l'amour ſage de faire notre bonheur.

Toutes trois. Jeunes filles, fermez l'oreille aux propos de l'amour ſéducteur. Si la ſageſſe & la vertu ramenent le charmant hymen, accompagné de la tendre ſympathie, qu'alors votre cœur céde à la douce perſuaſion, & qu'il s'enflâme de l'amour

Digitized by Google

ſacré, ſource de la vie & du bonheur domeſtique.

Sheriſtane. Les Poètes ne diront pas de nos chants qu'ils ſuſpendent le cours des aſtres. Tandis que nous chantons, le ſoleil eſt déjà parvenu juſqu'au ſommet du ciel. Allons, mes ſœurs; d'autres ſoins nous appellent ailleurs.

Digitized by Google

POÉSIES PASTORALES
DE M. ROST.

M. *Roſt* eſt né à Leipzig, où il a fait ſes études, & aujourd'hui il remplit un emploi à Dreſde. Ses Poéſies paſtorales, publiées en 1744, étoient ce que nous avions de mieux dans ce genre avant que M. *Geſſner* eût donné ſon Daphnis & ſes Idylles. Ceux qui l'ont précédé dans cette carriere, entr'autre *Neukirch*, avoient dégradé la paſtorale, par la baſſeſſe de leur ſtyle & par la groſſiereté des mœurs de leurs Bergers. M. *Roſt* a fait parler ſes Paſteurs un langage plus poli & plus ſpirituel, ſans les faire ſortir cependant du caractere de naïveté qui leur convient. Ce Poète a fait ſouvent un mauvais uſage de ſes talens : ſes contes paſtoraux, quelque bien tournés & quelque gazés qu'ils ſoient, ne laiſſent pas que d'être licencieux & dangereux pour les mœurs. Les Muſes Allemandes en général ſont des vierges très-chaſtes. Je n'ai traduit que trois morceaux de M. *Roſt* : parce que ſes beautés ſont trop inhérentes aux tours & à la verſification, & je me ſuis bien gardé de traduire ſes pieces licencieuſes.

Digitized by Google

A DORIS.

Chanson pastorale.

VIENS, Doris, viens ! hâtons-nous de gagner les cabanes champêtres qui nous offrent la plus agréable des retraites. Là, tu ne regretteras point les plaiſirs tumultueux de la ville : là, l'expreſſion libre de ma tendreſſe te fera trouver mille délices dans le ſein de la nature.

Que trouvons nous ici qui puiſſe nous charmer ? Notre jeuneſſe fuit au milieu de la contrainte qu'on impoſe à nos amours. Nous n'avons à attendre que des jours de peines & d'allarmes : la perſpective la plus éloignée ne nous offre point de jours de plaiſir.

Oui Doris, de tous les états il n'en eſt point de plus favorable à l'amour, que celui qui s'éloigne de toute contrainte. En quel lieu, belle Doris, fait-il meilleur d'aimer, que là où l'on n'apprend que de ſon cœur le langage des doux regards & des tendres careſſes.

Rien ne s'oppoſe aux penchans des Bergers. Ainſi, à l'ombre des bois, nous ne craindrons plus les regards de l'envie ; car

Digitized by Google

là, le plaisir n'est point un crime; là, chacun éprouve les mêmes sentimens que nous: nos cœurs unis par la tendresse, n'ont pas besoin des sermens, pour être liés par des nœuds indissolubles.

L'appât de l'ambition ou de l'avarice, ne sauroit séduire des Bergers. Ils goûtent dans leurs amours la satisfaction la plus pure. Liés par la candeur & par l'amitié, ils trouvent tous de gras pâturages pour leurs troupeaux, & ils méconnoissent les sentimens abjects de la jalousie.

On n'y bâtit point de maisons d'une orgueilleuse structure: il suffit que notre habitation dure autant que la contrée fournit à notre subsistance & à celle de nos troupeaux. Parmi les Bergers, on peut dormir les portes ouvertes, on n'a point de trésors à perdre, & l'on tient dans ses bras tout ce que l'on aime.

Dès l'aube du jour, lorsque les chiens commenceront à aboyer & les moutons à bêler, par mes tendres baisers, je t'inviterai à veiller sur nos troupeaux. Ne t'inquiéte point de la soirée, tu sais que mes mains ont soin de préparer les feuilles les plus tendres pour te faire goûter les douceurs du sommeil.

Belle, dans ton simple habit de Bergere, tu n'emprunteras point ta parure de l'or

& de la soie. Enchanté de te voir dans tes naïfs atours, je te prodiguerai mille baisers. Ma bouche a prononcé cent fois un serment dont mon cœur n'avoit pas besoin.

C'est ainsi qu'au milieu des jeux & des plaisirs, la vieillesse viendra nous surprendre sans être accompagnée par la douleur. La seconde des voluptés, c'est le repos : alors d'un esprit plus tranquille, nous contemplerons encore dans l'ardeur des jeunes Pasteurs, l'image de nos premieres amours.

Un jour en te promenant à l'ombre des antiques tilleuls, tu trouveras encore sur leurs écorces les traces de ton nom. Tu viendras alors chercher ton Hilas ; tu montreras ton nom au fidéle vieillard, qui jadis l'avoit gravé sur ce tendre arbrisseau, pour être un monument de sa foi.

Viens, Doris, viens ! hâtons-nous de gagner les cabanes champêtres qui nous offrent la plus agréable des retraites. Là, tu ne regretteras point les plaisirs tumultueux de la ville : là, l'expression libre de ma tendresse te fera trouver mille délices dans le sein de la nature.

Digitized by Google

THYRSIS.

DÉJA les Bergers, prêts à ramener leurs troupeaux, avoient ferré leurs hautbois & leurs flacons. L'on voyoit au loin la fumée s'élever des cabanes, où l'on préparoit le repas ruftique du foir. Les chévres raffaffiées, marchoient lentement, portant avec peine l'abondance de leur lait: les ombres s'alongeoient, les troupeaux bêlans, accouroient en bondiffant vers leurs Bergeries. Enfin, la nuit prête à paroître, tous les Bergers firent rentrer leurs brebis. Déja le filence régnoit dans les pâturages.

Thyrfis feul, affis à l'écart & abforbé dans fes triftes penfées, fembloit avoir oublié fon troupeau: il etoit nuit, & il ne fongeoit pas encore à fon devoir de Pafteur. Ses chévres erroient à l'aventure, dans la forêt; & fes brebis diperfées couroient les champs ou s'arrêtoient auprès des Bergeries étrangeres. Son chien devenu pareffeux & négligent, dormoit, & ne s'embarraffoit pas de la garde du troupeau. Thyrfis fe plaignoit que depuis tant d'années qu'il habitoit les campagnes, il avoit effuyé bien des peines & goûté peu de plaifirs. La vie paftorale n'avoit plus pour lui de charmes, depuis

Digitized by Google

depuis qu'il se voyoit en butte aux traits de l'amour. C'étoit en effet l'amour qui étoit l'auteur de tous ses ennuis. En parcourant les jours de sa vie, qui formoient à peine vingt ans, il trouvoit toujours qu'une Bergere étoit la source de ses tourmens. Sylvie avoit eu son premier baiser, Sylvie avoit eu ses premiers sermens, & maintenant il voyoit Sylvie dans les bras d'un autre : que ne peut pas sur les ames frivoles, l'éclat des richesses ! le riche Tityre avoit su la charmer. Par-tout où il conduisoit ses troupeaux, elle y menoit ses chévres. Dès qu'il jouoit du chalumeau, elle affectoit de danser, quelque mal qu'il en jouât. Elle n'avoit point de ruban, dont elle ne voulût orner son chapeau, ou décorer sa panetiere : souvent elle feignoit de dormir, dans la douce espérance, d'être reveillée par un baiser amoureux ! Thyrsis traversoit-il les guerets, Sylvie ne manquoit pas, pour ajoûter l'outrage à l'infidélité d'animer son chien contre ce pauvre Berger. N'étoit-ce point assez pour désespérer Thyrsis ?

Non, il falloit encore que sa chere Philis lui vînt dans l'esprit ; Philis, qu'il avoit tant aimée, qui l'avoit payé de retour & qui lui avoit fait oublier l'infidelle Sylvie. Et Philis avoit disparu de ces campagnes, où tant de fois elle lui avoit juré un amour

Digitized by Google

éternel. Les jours de fêtes, la jeune Bergere ne paroissoit point parmi les danses de ses compagnes. Retirée dans son verger, elle faisoit venir Thyrsis; & quand le Berger, pour l'amuser, jouoit un air sur sa flûte, elle y mêloit les accens de sa voix. Sylvie n'en auroit jamais fait autant! Avec quelle tendresse elle savoit l'interroger: Thyrsis, dis-moi la vérité, avoue que tu ne m'aimes plus, que ma fidélité t'importune, que tu n'as plus pour moi qu'une feinte tendresse? Ah! Sylvie te tient encore au cœur! mais n'en dois-tu pas plus à Philis qu'à cette infidelle!... Et Thyrsis, par mille baisers l'empêchoit de continuer ses questions.

C'est ainsi que la Bergere s'amusoit avec son Berger. Thyrsis étoit-il obligé de la quitter, on auroit cru qu'il vouloit se séparer d'elle pour jamais. Elle lui prenoit la main, elle l'arrêtoit, & s'il restoit elle craignoit bientôt qu'il ne fût grondé par son pere: & d'un air triste elle lui ordonnoit d'elle-même de s'en aller bien vîte.

Mais qu'étoit devenue Philis? Thyrsis l'ignoroit. Le ravisseur lui étoit inconnu, quoiqu'il soupçonnât tantôt Amyntas, tantôt Damete. Dévoré de chagrin & de jalousie, il parcouroit tous les bocages, & s'arrêtant à tout moment, il appelloit à haute voix: Philis, Philis! Sans doute,

Digitized by Google

un Satyre l'avoit enlevée ; mais il étoit trop tard pour aller à la pourſuite du raviſſeur.

Cependant, la jeune Galathée étoit touchée des peines de ce Berger. Dès qu'elle le voyoit ſeul dans les champs, elle s'approchoit de lui & tâchoit de le conſoler. Ceſſe tes plaintes, lui diſoit-elle, Philis ne les entend plus. Et puiſque tu l'as perdue tu es libre de faire un autre choix : dans ces beaux vallons, il ſe trouvera peut-être une Bergere digne de Thyrſis... Mais ces diſcours ne faiſoient qu'augmenter les regrets du Berger. Il s'étoit apperçu que la jeune Galathée n'agiſſoit que par un tendre intérêt. Il ne la haïſſoit point il eſt vrai, mais il avoit autant de peine à lui donner ſon cœur, qu'à ne plus penſer à Philis. Depuis quelque tems, la petite Nymphe ſuivoit ſes pas en tout lieu ; & quoiqu'il n'eût pas répondu à ſon empreſſement, elle n'avoit pas laiſſé de lui faire accepter deux agneaux. Chaque fois qu'il les entendoit bêler, il ſe rappelloit que du moins il devoit être reconnoiſſant. Il vouloit à ſon tour lui faire préſent de deux chevreaux, mais la Bergere s'opiniâtroit toujours à les refuſer. Elle ne vouloit point des chevreaux, elle n'en vouloit qu'à ſon cœur.

Que fera le pauvre Thyrſis ? Habitant du

Digitized by Google

même séjour, il ne pouvoit fuir la Bergere. Obligé de conduire souvent ses troupeaux dans les mêmes pâturages, il ne pouvoit éviter de la voir. Tandis qu'il rouloit toutes ces pensées dans son esprit, il avoit oublié que le soir étoit venu, & qu'il étoit encore dans les champs.

LA BERGERE ENCHANTÉE.

Conte pastoral.

DANS ces campagnes délicieuses, où l'on connoît peu les nations étrangeres, où les vices sont presqu'ignorés, où le bon sens tient lieu d'esprit, & la simplicité de vertu, où les cœurs s'unissent encore par les liens de la tendresse; dans ces contrées charmantes, si souvent décrites par les Poètes, une ancienne histoire s'étoit transmise de famille en famille. Je n'ajoûte guère de foi il est vrai, aux faits connus par traditions; cependant je ne laisserai pas de rapporter fidélement tout ce que je sais de cette aventure.

La jeune Philis avoit atteint ces belles années, où l'amour & le desir commencent à regner dans les cœurs; mais Philis

Digitized by Google

portoit encore sur son front la candeur de la jeunesse. Ses yeux étoient sans malice, sa parure, un simple habit de Bergere. Encore elle négligeoit d'entrelacer de rubans sa brune chevelure, elle ne portoit d'autre ornement de tête qu'un petit chapeau de paille. Elle chantoit peu de chansons pastorales, encore n'étoit-ce que des hymnes en l'honneur du Dieu Pan. Elle aimoit à danser, mais elle ne cherchoit point à captiver par ses grâces, les suffrages de Bergers. Novice dans l'art de charmer, elle ne dansoit que pour son plaisir. Mais telle est la nature de l'amour, qu'il ne se montre pas d'abord à notre cœur, quand on le sent, il en est déja le maître. Aussi rapide qu'une fléche, il sait toujours nous trouver pour nous enflâmer. Tel fut aussi le sort de la jeune Philis.

Les Pasteurs, suivant un ancien usage, célébroient chaque année une fête en l'honneur de Palès. Dans une de ces fêtes, le hazard avoit voulut que Philis vît le beau Lycidas. Un seul regard ravit à la Bergere son repos & sa liberté, & ce qui est plus encore, la moitié de son innocence. Elle ne cessoit de regarder le beau Berger, & toujours avec un ravissement secret, toujours avec un intérêt nouveau; mais si vous lui aviez demandé pourquoi elle trouvoit tant de plaisir à cette vue, elle n'auroit su que

Digitized by Google

vous répondre. . . Toutes les fois que le Berger lui adressoit la parole, elle baissoit d'abord les yeux, puis elle les relevoit d'un air timide. Elle ne parloit qu'avec crainte & d'une voix basse; mais le Berger étoit trop pétulant pour entendre ce langage. Sans se mettre en peine d'elle, il la laissoit aller comme une Nymphe farouche.

Ce ne fut qu'après cette fête que Philis sentit des émotions inconnues. Ce n'étoit toutefois que les premieres émotions de l'amour: mais ce sentiment étoit trop nouveau pour elle pour ne pas lui donner de l'inquiétude. Ce feu qui la dévoroit, cette agitation qui causoit son martyre, ces desirs qui lui étoient encore inconnus, convertirent ses jours de paix & de tranquillité, en des jours de trouble & d'inquiétude. Elle exhaloit sa douleur par des plaintes & des soupirs, sans pouvoir en dire la cause. Egarée, éperdue, les campagnes les plus riantes n'avoient plus pour elle de charmes; les pâturages les plus gras lui sembloient trop stériles pour ses troupeaux. Souvent, pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil, elle cherchoit la fraîcheur de l'ombre, mais le feu qu'elle portoit dans son sein, la consumoit en tout lieu. Sans cesse occupée à gémir, ce n'étoit plus la Bergere qui conduisoit le troupeau, c'étoit

le troupeau qui conduisoit la Bergere ; elle s'arrêtoit, elle marchoit avec lui. Toute gaieté étoit bannie de son cœur : elle n'avoit plus d'autres desirs que d'avoir auprès d'elle le Berger Lycidas. Mais qu'en vouloit-elle faire ? C'étoit ce qu'alors elle ignoroit encore elle-même. Lycidas ne paroît point, Aussi ne s'en flattoit-elle point. Toute occupée à gémir & à pleurer, elle ne se livre qu'à ses ennuis & à ses allarmes. Elle accuse le Berger d'être l'auteur de ses maux. Hélas ! s'écrie-t-elle, Lycidas me fait souffrir par ses enchantemens ! Elle dit, mais le mal reste. C'est ainsi que jour & nuit la plainte la plus amere, s'exhale de sa bouche. Ah ! Philis, cesse de gémir & de te plaindre : songe au seul remede qui peut calmer tes maux. La passion dont elle est dominée, augmente de jour en jour, & son cœur en est tellement embrâsé, que déjà ses larmes brûlantes, commencent à flétrir sa beauté. Il est tems, pour guerir la Belle de lui proposer un remede à ses maux. Elle conte à Sylvie son amie, les maléfices du jeune Berger. Ecoute, ma chere amie, lui dit Sylvie, il y a ici du danger ! Il n'y a personne qui puisse t'en délivrer que Lycidas, l'auteur du mal. Si tu veux m'en croire, tu iras trouver ce Berger, tu reclameras ses conseils & ses secours. Mais ne va pas lui

F iv

parler d'enchantemens : la crainte l'empê- cheroit de soulager ton martyre. Va, conte lui ingenuement tes peines, & tu m'en diras des nouvelles. Philis va trouver le Berger, & si l'on m'a fait un fidele récit, elle ne lui a rien caché de son mal. Quel est le malade qui voulût en imposer à son médecin ? Un Berger n'est point difficile à fléchir : Lyci- das fut aussi-tôt sensible à ses peines, & partagea ses tourmens. Il prit la Bergere par la main & la conduisit dans sa cabane. Depuis ce tems Philis n'a jamais voulu dire à Sylvie, si l'art du Berger avoit su guerir son mal.

Digitized by Google

IDYLLES
DE M. DE KLEIST.

Ces Idylles, excepté la premiere & la quatrieme, ont paru pour la premiere fois en 1758, & elles ont été composées au milieu du tumulte de la guerre. M. *de Kleist* a remarqué dans sa préface que les François ont trop limité ce genre de Poème; il n'a pas cru que les Bergers fussent les seuls acteurs convenables à l'églogue; & il a voulu essayer d'y introduire des jardiniers & des pêcheurs à l'exemple de *Sannazar*, de *Grotius* & de *Théocrite* lui-même. Les ames sensibles & honnêtes trouveront qu'elles respirent les sentimens de vertu & de tendresse, qui caractérisent tous les ouvrages de cet Auteur. Comme M. *de Kleist* n'étoit pas moins recommandable par la bravoure dans les dangers, que par la beauté de son génie, je vais rapporter ici les circonstances les plus remarquables de sa vie & de sa mort glorieuse.

Ewald-Chrétien *de Kleist* nâquit à Zeblin en Poméranie, le cinq Mars 1715. Il descendoit de parens illustres; sa mere

étant de la maiſon de *Manteufel*, qui ne le céde point en gloire & en mérite à celle de *Kleiſt*. Dès l'âge de neuf ans il fut envoyé à Cron en Pologne, & de la ſucceſſivement à Dantzig, & à Koenigsberg pour y faire ſes études. Ce fut dans cette derniere ville qu'il apprit avec une ardeur incroyable le Droit, la Philoſophie & les Mathématiques. Après avoir fini ſes études, il fit un voyage en Dannemarc pour voir des parens qu'il y avoit, & qui l'inviterent de s'établir dans ce pays. Il crut d'abord que ſes connoiſſances & ſa probité, lui faciliteroient la route des charges civiles; mais ayant fait d'inutiles efforts, ſes parens, les généraux *de Stafelt* & *de Folkerſam*, le perſuaderent d'entrer au ſervice. A l'âge de 21 ans, il fut donc fait Officier dans l'armée Danoiſe. Alors il ſe mit à étudier les ſciences, relatives à l'art militaire avec la même application qu'il avoit appris auparavant celles qui concernent la Juriſprudence. En 1740 au commencement du regne glorieux de Fréderic le grand roi de Pruſſe, M. *de Kleiſt* vint à Berlin & ſe fit préſenter à ce Monarque, qui lui donna une lieutenance dans le régiment du prince Henri ſon frere. Il fit toutes les campagnes qui ſignalerent les cinq premieres années du regne du héros

Digitized by Google

Pruffien. Il eut occafion alors de fignaler fa valeur, & d'appliquer la théorie à la pratique de l'art militaire.

En 1749, il obtint le grade de capitaine. Ce fut cette année qu'il donna fon Poème du printems, fruit de fes promenades folitaires, qu'il avoit coutume d'appeller *fes chaffes poétiques des images*. Les années fuivantes, il en donna de nouvelles éditions, augmentées de diverfes pieces nouvelles. Avant que la derniere guerre s'allumât, le Roi le choifit, avec quelques officiers de Potzdam, pour faire compagnie au jeune prince Fréderic-Guillaume de Pruffe, & manger à fa table. Dès la premiere campagne de 1756, il fut nommé major du régiment de *Haufen* qui fut mis en garnifon à Leipzig. Pendant ce tems de repos il mit la derniere main à différens Poèmes nouveaux qu'il donna au public; & en 1758, il envoya à fes amis de Berlin pour l'impreffion, un recueil complet de fes Poéfies qu'il avoit foigneufement corrigées; mais cette édition ne parut qu'après fa mort.

Après la bataille de Rosbach, le Roi lui donna, par un ordre écrit de fa main, l'infpection fur le grand hôpital établi à Leipzig. Dans cette occafion, fon humanité & fa bienfaifance ont été célébrées

par les malades & les blessés des deux partis, & son désintéressement fut également admiré par tous les habitans de la ville.

Au commencement de 1758, il fut envoyé à Zerbst avec quelques troupes, pour arrêter le Marquis de Fraignes. Immédiatement après il fut envoyé à Bernbourg en exécution. Dans ces deux expéditions, très-désagréables en elles-mêmes, M. *de Kleist*, par sa douceur & par sa probité, s'acquit l'estime de ceux même contre qui elles étoient faites.

Peu de tems après, le prince Henri étant venu à Leipzig, M. *de Kleist* lui demanda à servir dans son armée avec le régiment de *Hausen*; ce qui lui fut aisément accordé. Les occasions de se distinguer sous ce grand Capitaine ne pouvoient lui manquer, & il communiqua toujours son courage au bataillon qu'il commandoit. Vers la fin de cette campagne, lorsque les forces Autrichiennes s'approcherent de Dresde, & que l'armée Prussienne traversa la ville, le régiment de *Hausen*, forma l'arriere-garde, & eut à essuyer pendant quelques heures, dans la plaine de Plauen, la canonade de toute l'artillerie ennemie.

Il servit encore sous ce Prince au com-

Digitized by Google

mencement de la campagne de 1759; il fut avec lui en Frankonie & assista à toutes les expéditions de cette armée, jusqu'à ce qu'il fut détaché, avec le corps du général *de Fink*, pour joindre l'armée du Roi. Le 12 d'Août se donna la sanglante bataille de Kunersdorf, où ses vœux de mourir pour la patrie furent malheureusement exaucés.

Les gens qui ont vu M. *de Kleist* la veille & le jour même de l'action, lorsque l'armée marchoit à l'ennemi, disent qu'il fut de l'humeur la plus enjouée. Il n'avoit jamais été lâchement attaché à la vie, & il ne l'aima jamais moins qu'à cette heure où il avoit le choix de vaincre ou de mourir sous les yeux de Fréderic. Il attaqua le flanc des Russes, sous les ordres du général *de Fink*; &, avec son bataillon, il aida à remporter trois batteries. Dans ces sanglantes attaques il reçut douze fortes contusions; &, blessé aux deux premiers doits de la main droite, il fut obligé de porter l'épée de la main gauche. Son poste en qualité de major l'obligeoit à rester derriere les rangs, mais si-tôt qu'il vit le Commandant du bataillon blessé & hors de combat, il n'hésita pas un instant à se mettre à la tête de sa troupe. Il mena son bataillon, au milieu d'un feu terrible de

Digitized by Google

l'artillerie ennemie, contre la quatrieme batterie. Il appella à lui les drapeaux du régiment, & prit lui-même un Porte-enseigne par le bras pour le faire avancer. Il reçut encore un coup de feu dans le bras gauche, de sorte que ne pouvant plus tenir l'épée de cette main, il la reprit de la main droite déjà blessée avec les deux derniers doits & le pouce. Il avançoit toujours, & il n'étoit plus qu'à trente pas de cette derniere batterie, lorsqu'un coup du canon à cartouche, lui fracassa la jambe droite. Il tombe de cheval. Il crie encore à ses gens : *Enfans, n'abandonnez pas votre Roi !*

Aidé de ceux qui l'entourent, il essaye deux fois de remonter à cheval : mais ses forces l'abandonnent & il tombe évanoui. Deux soldats de son régiment, & un de celui du prince Henri, de la compagnie qu'il avoit eue autrefois, le porterent derriere la ligne. Un chirurgien visita ses blessures, & en les pansant il reçut un coup de feu à la tête ; M. *de Kleist* fait un mouvement pour secourir son chirurgien, qui tombe sans vie à ses côtés.

Bien-tôt après les Cosaques arrivent, le dépouillent & le jettent tout nud dans un endroit marécageux. Fatigué par la violente commotion, il s'endormit-là

Digitized by Google

aussi tranquillement que s'il eût été couché dans sa tente.

Pendant la nuit quelques Housards Russes le trouverent le tirerent de ce lieu, & le mirent sur un peu de paille auprès du feu de la grand'garde : ils le couvrirent d'un manteau & lui mirent un chapeau sur la tête ; enfin ils lui donnerent de l'eau & du pain. Sur le matin il furent obligés de partir, & l'un d'eux lui offrit une piece d'argent de huit gros ; M. *de Kleist* voulut s'en défendre, mais le Housard plein d'un noble dépit, jetta l'argent sur le manteau dont le blessé étoit couvert & s'en éloigna avec ses camarades. Les Cosaques revinrent bien-tôt & lui reprirent tout ce que les Housards généreux lui avoient donné. Ainsi il se trouva de nouveau couché nud sur la terre, & il resta jusqu'à midi dans cette cruelle situation ; alors il se fit connoître à un officier Russe, que le hasard avoit amené dans cet endroit ; celui-ci le fit mettre sur un chariot & conduire à Francfort sur l'Oder. Il y arriva vers le soir dans un extrême épuisement, & alors il fut pansé dans toutes les regles.

Il fut toujours fort tranquille, malgré la vive douleur que lui causa l'appareil. Il fit plusieurs lectures ; il entretint avec la plus grande gaieté les gens de Lettres

Digitized by Google

de Francfort, & les officiers Ruſſes qui venoient le voir. Pendant la nuit du 22 au 23, les os fracaſſés ſe ſéparerent & rompirent un artère. Il perdit une grande quantité de ſang avant que les chirurgiens puſſent venir l'étancher. Après cet accident, il s'affoiblit à vue d'œil. La douleur violente lui occaſionna même quelques mouvemens convulſifs. Cependant il conſerva toujours ſa tête, & le 24 Août à deux heures du matin, il mourut avec une fermeté héroïque, aſſiſté de M. le profeſſeur *Nicolaï* qui lui ferma les yeux.

Le héros Pruſſien fut enterré le 26 Août avec toutes les marques d'honneur dans la ville de Francfort, alors au pouvoir des Ruſſes; le commandant de la Place, M. *de Scheitnow*, & le major, M. *de Stackelberg*, s'empreſſerent d'y contribuer. M. *Nicolaï* prononça ſon oraiſon funebre, précédée & ſuivie d'une muſique funebre. Le cercueil, porté par douze Grenadiers à cheval, fut ſuivi par le Commandant, & par un grand nombre d'Officiers; les Profeſſeurs, & divers membres du corps des Magiſtrats, venoient enſuite; les Etudians fermoient la marche.

Quand on fut arrivé au lieu où le corps devoit être dépoſé, & quand on vit qu'on n'avoit point d'épée d'officier, pour mettre,

Digitized by Google

tre, suivant la coutume, sur le cercueil, un officier Russe, de l'état major, tira la sienne & la donna pour cet usage. *Non dit-il, il ne faut pas qu'un aussi digne Officier soit enterré sans cette marque d'honneur.*

Ainsi mourut *Kleist*; aimé pendant sa vie par tous ceux qui l'ont connu, & honoré à sa mort par ses ennemis même. Son Roi & sa patrie ont perdu en lui un officier plein de bravoure & d'expérience; l'Allemagne regrette un grand Poète; ses amis pleurent le meilleur des amis.

Digitized by Google

MENALQUE.

MENALQUE plongé dans la douleur, fuyoit les charmes des vallons & des prairies. L'ombre des bois, le murmure des ruisseaux n'avoient plus d'attraits pour lui: sa seule tristesse pouvoit lui plaire. Son troupeau erroit dispersé; seul dans une grotte, le Berger, dès avant l'aube du jour, nourrissoit les chagrins de son cœur. Infortuné, Menalque se disoit-il, faut-il que tu vives encore! le destin te hait: ses decrets viennentde bannir Doris de ces hamaux. Ah! pourquoi dans ce moment ton ame n'a-t-elle volé sur ses pas! pourquoi ce corps inutile & méprisable n'est-il pas tombé en poussiere!

A la mort d'Amintas, j'ai été insensible au plaisir que m'offroit le Printems: mais enfin le tems a surmonté mes chagrins. Maintenant, me disois-je, il est dégagé du néant d'ici bas; peut-être dans ce moment, tout éclatant de lumiere, il te contemple du haut de l'Empirée, où, plus heureux que toi, il voit les astres sous ses pieds. Mais desormais le tems ne peut plus adoucir mes éternelles souffrances: Doris respire, & elle respire loin de moi? ...... Viens, ô mort!

Digitized by Google

toi seule, tu peux les adoucir ? viens, le monde, la fortune & la vie me sont également en horreur ! Rochers, écroulés-vous; ensevelissés-moi sous ces ruines qui menacent ma tête ?.....

Et vous bruyeres ombragées, qui nous avez souvent reçus dans votre sein, vous verrai-je encore reverdir? Vous affligez mon ame, quoique vous charmiez ma vue; vous me retracez l'image de Doris, & vous ne m'offrez pas Doris. Ah ! fuyons vers le rivage lointain de la Baltique ! ... Mais qui peut t'échapper, ô Amour ! Hélas ! qu'elle illusion séduit mes sens épuisés ? Quand mes ennuis, quand mes tourmens conduiroient mes pas jusqu'aux antres glacés de l'Ours, toujours l'image de Doris me suivroit comme mon ombre.

C'est ici même ou j'ai joui tant de fois de sa présence..... Je la vois encore bondir sur le trefle bigaré, ou souvent elle m'a serré dans ses bras délicats. Il me semble encore entendre les sons enchanteurs de sa voix, lorsqu'elle & Galathée, assises au bord de l'étang, chantoient les amours de Diane. J'étois l'Endimion à qui elle adressoit secrétement ses regards, tandis qu'elle me serroit tendrement les mains. Un jour, reposant seul dans le bosquet de rosiers au bord du ruisseau, je goûtois les douceurs du sommeil, & je rêvois à ses appas, lors-

Digitized by Google

que la Bergére rusée, se glissant derriere les arbrisseaux qui bordent la rive, s'aprocha de moi sans que je l'apperçusse, & quoique l'importun Damon l'épiât sans cesse, elle sut si bien prendre son tems, que sans qu'il s'en apperçût elle me donna un baiser; puis, aussi tôt s'enfuit derriere le bosquet. J'entendis le frémissement des feuilles, & enchanté de cette surprise, je sus bien deviner de qui me venoit ce charmant baiser.

Hélas! on ne viendra plus maintenant me surprendre: ô tems heureux, qu'êtes-vous devenus? ah! que n'ai-je aussi perdu le jour avec la jouissance de ces plaisirs? Aujourdhui le zéphir, en agitant le feuillage des arbres, ne viendra plus sous l'ombrage me caresser dans les bras de Doris Je ne verrai plus comme autrefois les Faunes errer dans les bois, ni les chévres gravir sur les cîmes escarpées des rochers. Et toi, mon troupeau, jadis heureux! je ne peux plus veiller sur toi. Que cette grotte, image du tombeau, renferme & nourrisse sans cesse mes douleurs.

C'est ainsi que Menalque s'entretenoit de ses malheurs, lorsque Philomele fit entendre ses tendres accens, & que le chant de la caille retentit dans le rocher: il se leve, il voit que les ombres s'alongent dans la

Digitized by Google

plaine, & que déjà le soleil sur son déclin, couvroit de pourpre les hameaux d'alentour.

CEPHIS.

JE te salue, Philinte, je te salue. Béni soit le jour qui te rend à mes vœux! Vertueux vieillard, combien de tems s'est écoulé depuis que je ne t'ai vu? Depuis ce jour la vieillesse a jetté encore sur ta tête une neige plus épaisse. Viens avec moi te récréer à l'ombre : viens! cette treille que tu vois nous invite : ce figuier nous invite aussi. Leurs fruits, que la saison vient de mûrir, serviront à te rafraîchir & à réparer tes forces. Ainsi parla Cephis, un jour que Philinte le vint trouver dans son jardin. Ils s'avancerent vers le figuier : le pauvre vieillard infirme se rafraîchit, & loua beaucoup l'arbre & les fruits. Cet arbre est désormais à toi, cher Philinte, dit Cephis. C'est pour toi seul que je prendrai maintenant le soin de le couvrir lorsque le froid resserrera la terre. C'est pour toi qu'on le verra fleurir dans ce jardin & porter des fruits savoureux. Mais peu de temps après Philinte mourut, & l'arbre ne porta plus pour lui de fruits savoureux. Cephis pleura

ſur ſon ami : il deſira de mourir comme lui ; pauvre & vertueux. Cependant il l'enterra ſous le figuier & lui conſtruiſit un tombeau autour duquel il planta des roſes & des cyprès.

Souvent depuis, au clair de la lune, il entendit un doux & ſaint frémiſſement dans le feuillage de l'arbre ; un léger ſifflement s'élevoit du tombeau comme pour le remerçier. Des fruits & des raiſins en abondance, naiſſoient pour lui chaque année. La bénédictiou du Ciel accompagne toujours la bienfaiſance.

MILON & IRIS.

A M. LESSING.

VIENS, Iris, viens avec moi goûter la fraîcheur de l'ombre : ce berceau de chevrefeuille qui répand ſes parfums, nous attend ſous ſon vert feuillage. Il y a bien long-temps que je n'ai entendu ta voix gracieuſe, cette voix dont les touchans accens me faiſoient goûter les joies du Ciel, & dont la douceur faiſoit naître dans mon cœur le calme & le plaiſir. Les muſes me prennent auſſi en affection : elles m'enſeignent les airs, chéris par les cœurs des nym-

Digitized by Google

phirs, & répétés par les échos des bois. Viens avec moi! viens chanter, ô charme de ma vie!

Iris. Quelle joie, ô Milon, répandront dans mon ame tes chants que l'amour & les grâces t'ont enseignés! Le son de ta voix, quand tu parles, me charme plus que lorsque le zéphir folâtre dans la vallée fleurie, que lorsque le ruisseau fuit en murmurant à travers la prairie verdoyante: ô combien plus ne serai-je pas ravie par tes chants? Viens sous ce feuillage, viens: le cœur me bat.

D'un air gai ils allerent sous le feuillage & Milon chanta:

Milon. « Écho, toi qui as su mes peines, » lorsqu'Iris étoit insensible, apprens désor- » mais mon bonheur inexprimable, répete » sans cesse: Iris est sensible!

» Iris m'aime; quel ravissement est égal au » mien! quelle beauté est égale à la sienne! » l'aurore, lorsqu'elle s'avance de l'horizon, » parée des atours de roses, est moins belle » que mon Iris ».

Iris. « Et toi, cher Milon, que tu es » beau! que tu ravis mon cœur! Tu surpasses » en beauté la rose couverte des pleurs de » l'avant-courriere du jour; tu surpasses en » beauté le tendre lis, coloré par les rayons » matineux du soleil »!

Milon. « Quand je vois l'image du jar-
» din, & tous les arbres en fleurs, suspen-
» dus dans l'étang; quand je vois une lé-
» gion de papillons aux ailes bigarées,
» voltiger & se poursuivre : alors quelle joie
» me transporte !

» Mais quand mon Iris, parée d'une guir-
» lande de roses, se promene sur le bord de
» l'étang, alors je ne vois plus l'image du
» jardin, je ne vois que mon Iris ».

Iris. « Quel plaisir de voir ce ruisseau,
» lorsque les zéphirs, secouant leurs aîles,
» le couvrent de la fleur des arbres ! l'onde
» argentée, fiere de sa parure, fuit avec un
» gazouillement agréable, en embaumant
» les airs des parfums les plus délicieux.

» Mais quel plus grand plaisir encore,
» lorsque la fleur des arbres & la jonquille
» des prés entrelace & décore les ondes de
» la brune chevelure de Milon ! fuis alors,
» ruisseau murmurant, je ne vois que la che-
» velure de Milon ».

Milon. « Ah qu'un amour fidele est un
» bonheur délicieux ! Lorsque tes yeux me
» disent dans leur doux langage que tu m'ai-
» mes, je leve mes regards vers le siege des
» Immortels, je soupire, des larmes s'échap-
» pent de mes yeux : dans mes transports
» je rends grâce au Ciel de mon bonheur;
» je ne lui demande point de richesses,

Digitized by Google

» je ne lui demande que le repos & mon
» Iris.

» Ah sois pour moi sans cesse ce que tu
» es maintenant! sois ma richesse, ma for-
» tune, ma gloire! avec toi le desert le plus
» affreux sera pour moi un jardin de délices,
» & sans toi, l'univers ne sera pour moi
» qu'un vaste tombeau ».

Iris. « Lorsque tes yeux me disent que tu
» m'aimes, je sens aussi toute l'étendue de
» mon bonheur : mon sang circule avec plus
» de vitesse, mon sein palpite avec plus de
» force, tous mes sens sont en agitation. Je
» cherche alors les allées solitaires où rien ne
» trouble mes pensées. Je vois ton image,
» je soupire après toi, & je rends grâce au
» Ciel de mon bonheur.

» Sois aussi pour moi sans cesse, ce que
» tu es maintenant! sois l'objet de mes
» vœux, sois ma consolation, & ma gloi-
» re! avec toi le desert le plus affreux sera
» pour moi un jardin de délices, & sans
» toi, l'univers ne sera pour moi qu'un vaste
» tombeau.... »

Pendant qu'ils chantoient, les vents du bocage retenoient leur haleine ; le Ciel écoutoit ; les habitans des airs, cachés dans le feuillage, étoient attentifs à leurs chants. La petite Lalagé, à l'abri d'un bosquet touffu, les écoutoit aussi, & s'en étant ap-

Digitized by Google

prochée ; elle dit avec émotion : Je viens de vous écouter.... Ah que vous chantez bien! cependant elle soupiroit, son sein palpitoit.... Pourquoi ces soupirs ? lui demanda Milon, pourquoi cette émotion ? Mais elle rougit, elle soupira encore, & elle n'en voulut point avouer la cause.

AMINTAS (1).

ELLE fuit ! ah ç'en est fait ! une espace immense s'épare de moi l'aimable Themi-

(1) M. *Marmontel* dans sa *Poétique Françoise*, a donné une traduction en vers de cette Idylle ; il a fait voir par ce morceau comment il faudroit que les Poëtes fussent traduits : Qu'il me soit permis de le rapporter ici.

Elle fuit : une espace immense
Dérobe Thémire à mes yeux :
Ici même, ô cruelle absence !
Ici j'ai reçu ses adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire ?
Oui sans doute elle t'attiroit.
Viens, approche, & que je respire
Le souffle qu'elle respiroit.
Ruisseaux, sur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés ;
Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs ;
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.

Digitized by Google

re ! c'est vers ces lieux qu'elle a pris la fuite ! viens, zéphir, viens me rafraîchir de ton souffle ! tu reviens peut être de la contrée qu'elle habite.

Elle fuit ! dites à Themire, ruisseaux murmurans, que son départ a flétri la parure des prairies ! Précipitez vos flots sur ses pas, dites-lui que son absence fait languir le bocage, fait expirer son Berger.

Quel vallon, fréquenté par Thémire, étale maintenant des fleurs d'un plus brillant éclat ? Dans quelle prairie forme-t-elle des labyrinthes de pas cadencés ? Dans quelle contrée, ses chants font-ils resonner les forêts ? Quelle onde fortunée s'embellit de son image ?

Fais, ô fortune, qu'elle me serre encore la main, qu'elle me lance encore des regards dérobés ! Ah ! qu'elle me donne encore un de ces doux baisers qu'elle me donnoit autrefois ! alors, alors tu peux si tu le veux me précipiter dans la nuit du tombeau.

C'est ainsi que se plaignoit Amintas, les

Quel heureux vallon ma Bergere
Orne-t-elle de ses appas ?
Foulé par sa danse légere,
Quel gazon fleurit sous ses pas ?
Quel est le fortuné bocage
Que ses accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaisir
De lui retracer son image ?

yeux inondés de larmes ; c'est ainsi qu'il contoit aux campagnes la fuite de Themire : les campagnes sembloient prendre part à ses ennuis & repéter en gémissant : Themire !

PHILETE.

A M. GESSNER.

PENDANT une belle soirée, Philete, accompagné de son fils, monta dans sa barque, &, cotoyant la mer, alla poser des filets dans les roseaux qui bordoient de toutes parts le rivage de plusieurs petites îles. Déjà le soleil sur son déclin commençoit à se plonger dans la mer, & l'onde & le ciel paroissoient tout en feu.

Que cette région est belle ! s'écria le jeune enfant, instruit par Philete à remarquer toutes les beautés de la nature. Vois, dit-il, le cigne, entouré de ses enfans joyeux, se plonger dans le réflet rougeâtre que forme le ciel embrâsé ! vois, comme il vogue, en déployant les voiles de ses aîles ! vois, comme il trace dans les eaux des sillons de pourpre.... Quel plaisir d'entendre frémir les feuilles tremblantes des peupliers élancés dont ce rivage est orné ! quel charme

Digitized by Google

de voir flotter en ondes verdoyantes, ces moiſſons agitées par de doux zéphirs? Quel parfum exhale maintenant ce rivage, cette mer & ce ciel! que tout ce qui nous environne eſt beau! que la nature nous rend heureux & contens!

Oui, dit Philete, la nature nous rend heureux & contens, elle te rendra toujours tel, ſi tu conſerves la droiture du cœur; ſi la fougue des paſſions, n'étouffe pas en toi, le ſentiment de la beauté. O mon cher fils! bientôt je te quitterai; bientôt j'abandonnerai cette belle contrée pour recevoir, dans des régions encore plus belles, la récompenſe de la probité. Ah, demeure toujours fidele à la vertu! pleure avec l'affligé, & donne de tes proviſions à l'indigent. Contribue, autant qu'il eſt en ton pouvoir au bien-être de tes ſemblables: ſois laborieux; élevé ton eſprit vers le maître de la nature, à qui les vents & les mers obéiſſent, qui gouverne tout pour le bien de l'univers: choiſis plutôt l'ignominie & la mort que de conſentir au crime. La gloire, la richeſſe, la puiſſance n'eſt qu'une chimere: un cœur tranquille eſt notre plus beau partage.... C'eſt en penſant ainſi, ô mon fils, que j'ai vu mes cheveux blanchir au milieu de la joie. Et quoique j'aie déjà vu quatre-vingts fois fleurir le bocage qui entoure notre ca-

bane, cependant mes années nombreuſes ſe ſont écoulées, comme un jour ſerein du printems, au milieu des plaiſirs les plus doux.... J'ai eſſuyé, il eſt vrai, plus d'un revers. Quand ton frere expira, mes yeux verſerent un torrent de larmes, le ſoleil, le ciel me parut ſombre.... ſouvent auſſi la tempête m'a ſurpris au milieu de la mer dans ma barque légere, & m'a lancé avec les flots dans les airs, où ſouvent ma barque a été ſuſpendue ſur la cime d'une montagne d'eau; puis, les flots venant à ſe rabattre, je tombois, avec fracas dans les précipices des ondes. Les habitans de la mer épouvantés, lorſque le tonnerre des vagues grondoient ſur leur tête, ſe précipitoient au fond des abîmes. Et je croyois à chaque inſtant que les flots en s'ouvrant m'offroient un humide tombeau. Le vent de la tempête, plongeant ſes aîles dans la mer, & les ſecouant enſuite dans les airs, me couvroit d'un nouveau déluge.... Mais bientôt la fureur des vents s'appaiſoit, l'air s'éclairciſſoit, & l'onde calmée me montroit de nouveau l'image du Ciel. Bientôt l'eſturgeon aux yeux rouges, ſe montroit à travers l'algue-marine, & une multitude d'habitans de la vaſte mer, danſoit à l'éclat du ſoleil. Le calme & la joie rentroit dans mon cœur.... Maintenant le tombeau m'attend. Je ne le

Digitized by Google

crains point. Le soir de ma vie sera aussi beau que l'ont été le matin & le midi.... O mon fils, sois bon, sois vertueux, & tu seras heureux comme moi, & la nature aura sans cesse des charmes pour toi...

Le jeune-homme se pancha sur le sein de Philete, en lui disant : Non, non mon pere, tu ne mourras pas encore! le Ciel te conservera encore pour ma consolation. Et bien des larmes coulerent de ses yeux.... Pendant ce tems leurs filets se trouverent tendus. La nuit sortant peu à peu du sein de la mer, ils voguerent doucement vers leur cabane....

Philete mourut bientôt. Son fils vertueux le pleura long-tems, & jamais cette soirée ne lui sortit de l'esprit. Un saint tressaillement le saisissoit quand l'image de son pere se présentoit à son ame : il suivit toujours les instructions du respectable vieillard. Le Ciel répandit ses bénédictions sur ses travaux. Il vécut long-tems, & sa vie ne lui parut aussi qu'un jour du printems.

Digitized by Google

IDYLLES NOUVELLES

DE M. GESSNER.

Je ne m'étendrai point sur la personne ni sur les ouvrages de M. *Gessner*, l'ayant déja fait à l'occasion des différentes traductions que j'ai données de ce Poète. Les Idylles suivantes sont celles que l'Auteur à composées depuis peu d'années ; & elles paroissent ici traduites pour la premiere fois. Jespere que les partisans de la Muse de ce Poète liront avec le même plaisir ces nouvelles Idylles qu'ils ont lu les anciennes : dans ces dernieres productions il ne s'est pas contenté d'imiter la naïveté de Théocrite, il a aussi pris pour modele le badinage d'Anacréon.

L'Idylle intitulée, *l'Amour mal recompensé*, à déjà paru dans le Journal étranger (1), où l'on peut lire ce qui a été dit sur ce morceau. M. *Gessner* y offre un tableau grotesque, où dans la personne de son Satyre, exactement dessiné d'après l'antique, il a voulu peindre l'excès de la grossiereté

(1) Septembre 1762.

fierté & de la rusticité des mœurs. Il semble que le Polyphême de Théocrite lui en ait fourni l'idée. Du reste, ceux dont la délicatesse à été revoltée à la lecture de *la Cruche cassée*, feront bien de ne pas lire *l'Amour mal recompensé*.

Digitized by Google

MYRTILE & DAPHNÉ.

Myrtile. DÉJA, ma sœur, si matin! le soleil n'est pas encore avancé derriere la montagne. A peine l'hirondelle a-t-elle commencé son ramage; à peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, & déjà tu cours dans la rosée : Quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs?

Daphné. Te voilà, mon cher frere, bon jour! d'où viens-tu, pendant l'humidité du matin? Quel ouvrage as tu entrepris dès la pointe du jour? Pour moi, je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses, & pendant que notre pere & notre mere dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant leurs doux parfums, & se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

Myrtile O ma chere sœur! ma vie ne m'est pas si chere que toi. Quant à moi, ma sœur, tu sais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre pere tournoit les yeux vers ce côteau sur lequel il se repose souvent, il disoit : Oh quel plaisir s'il y avoit là-bas un berceau pour nous recevoir sous

Digitized by Google

ſon ombre! je l'entendis & je fis comme ſi je ne l'avois pas entendu. Mais long-tems avant le lever du ſoleil, je ſuis venu ici, j'y ai conſtruit un berceau, & j'ai attaché fortement à l'entour les branches pendantes des coudriers. Regarde ma ſœur, l'ouvrage eſt achevé : ne me décele pas; juſqu'à ce que lui même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

Daphné. O mon frere! comme il ſera ſurpris agréablement quand il appercevra de loin le berceau, Je m'en vais à l'inſtant; je vais me gliſſer légérement auprès du lit de nos parens, & repandre ces fleurs autour d'eux.

Myrtile. Lorſqu'ils ſe reveilleront au milieu de ces doux parfums, ils ſe regarderont avec un ſouris tendre & diront : C'eſt Daphné qui a fait tout ceci! où eſt-elle, cette enfant? Avant que nous fuſſions éveillés elle étoit occupée de nos plaiſirs.

Daphné. Eh vraiment : quand notre pere de ſa fenêtre verra le berceau : Me trompé-je, dira-t-il alors? voilà un berceau là-bas ſur le haut de la colline, ſûrement c'eſt mon fils qui l'a conſtruit. Qu'il ſoit béni! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de ſonger à rejouir notre vieilleſſe. Alors, mon cher frere, le jour entier ſera

Digitized by Google

rempli de délices. Car celui qui a commencé la matinée par une bonne action, réussit dans tout ; & la joie s'épanouit pour lui sur chaque fleur.

MILON.

Un jour dans un bois de sapins, le jeune Milon prit par adresse un oiseau d'un beau plumage, mais dont le chant étoit encore plus beau. Il lui fit, du creux de ses deux mains jointes, une petite cage à jour, & l'apporta plein de joie dans le lieu où son troupeau reposoit à l'ombre. Là, posant à terre son chapeau de paille, il plaça dessous le prisonnier, & courut au premier saule, chercher les rameaux les plus déliés pour en construire une belle cage. Dès que la cage sera faite, mon bel oiseau, je te porterai bien vîte à Chloé, dit le Berger. Pour ce présent j'exigerai d'elle un doux baiser ! elle entend raison : elle me le donnera bien, & si elle m'en donne un, j'en déroberai adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh que la cage n'est-elle déjà finie ! il dit & courut vîte, un faisceau d'osier sous le bras, auprès de son chapeau de paille. Mais de quelle douleur

Digitized by Google

il fut saisi ! un vent perfide avoit retourné le chapeau, l'oiseau & avec lui tous les baisers s'étoient envolés.

Chanson du Matin.

Je te salue diligente aurore : jour naissant je te salue. Déjà ta lumiere éclate derriere la sombre forêt qui couvre la montagne.

Déjà elle se joue dans les eaux de cette cascade, dans la rosée qui couvre chaque feuille ; la joie & les plaisirs arrivent avec tes rayons.

Le zéphir qui dormoit sur les fleurs abandonne son lit ; il voltige d'une fleur à l'autre, & reveille ceux qui dorment encore.

La troupe bigarrée des songes quitte en voltigeant le front des mortels : tel on voit l'essaim des amours errer autour des joues de Chloé.

Hâtez-vous, zéphirs ! dérobez à chaque fleur ses plus doux parfums ; hâtez-vous, volez vers Chloé dans cette instant où elle va s'éveiller.

Allez voltiger autour de son lit de duvet ! éveillez doucement cette Belle en vous jouant sur son sein & sur ses levres vermeilles.

Digitized by Google

Aussi-tôt qu'elle s'éveillera, murmurez tout bas à son oreille que dès avant l'aurore, seul aux pieds de la cascade, je soupirois son nom.

L'Amour mal recompensé.

EMBARRASSÉ dans des filets de chasse, un Satyre resta jusqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ses pieds fourchus, étendu en l'air, sortoit des filets; malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de dégager un seul de ses membres. Les oiseaux qui voltigeoient à l'entour des roseaux commençoient à s'approcher de lui, & les grenouilles coassoient & bondissoient à ses côtés, effrayées & surprises de cette singuliere capture. Je vais crier, dit il, à gorge déployée, jusqu'à ce qu'on vienne à mon secours. Et il se mit à jetter des cris qui retentirent dans les vastes campagnes, de collines, en collines à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un Faune sortit du fond des bois: D'où viennent ces cris horribles, dit-il? fais encore entendre ta vilaine voix, si tu veux que je te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où

Digitized by Google

gissoit tout de son long le Satyre captif.... Ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets : depuis le lever de la lune je suis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets, se prit à rire de toute ses forces; puis après l'avoir débarrassé de ses liens & l'avoir mis sur pied : De grâce, dit-il, reponds, par quelle avanture as-tu trouvé ce gîte merveilleux? O Ciel, répondit le Satyre, voilà donc la recompense de l'amour le plus ardent! ah, maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois! Mais allons nous asseoir sous ce saule touffu; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'asseoir sous le saule, & le Satyre commença son histoire tragique. Depuis une année entiere j'aime la Nymphe de ce ruisseau qui sort d'entre les broussailles du rocher, là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année je passois la moitié des nuits devant sa grotte, je lui contois mon martyre, & toujours sans être écouté. Je soupirois, je me lamentois; tantôt pour la divertir, je lui jouois un air sur mon sistre; tantôt je lui chantois une chanson de mon amour, mais une chanson si tou-

Digitized by Google

chante, que les rochers en auroient été attendris, & toujours ſans être écouté.

Je ſerois curieux d'entendre cette chanſon, dit le Faune.

C'eſt la meilleure que j'aie faite en ma vie, repliqua le Satyre; je vais te la chanter. Alors il commença ainſi:

« O toi, la plus belle des Déeſſes! car » Venus n'eſt auprès de toi qu'une femme ordinaire; ne veux-tu jamais écouter mon amour? Veux-tu toujours être » inſenſible comme cette pierre ſur laquelle » je ſuis aſſis? Ah! pauvre malheureux que » je ſuis! Il faudra donc que pendant l'ardeur du midi, qu'à la fraîcheur de la » nuit, je ſiffle, je chante, je crie & me » lamente envain devant ta grotte? Oh! » ſi tu ſavois combien il eſt doux d'avoir » un jeune époux! Interroge cette paiſible Chouette qui habite derriere ton rocher dans le creux d'une ſouche, & qui » pendant la nuit pouſſe des cris de joie, » tels que j'en pouſſois dans mes bons jours, » quand je revenois ivre dans ma grotte. » Oh! ſi tu le ſavois, tu volerois à moi, » tu paſſerois tes bras blancs autour de » mes reins rembrunis, & d'un air gracieux, tu me conduirois dans ta demeure: alors je ſauterois de joie, comme » un veau folâtre. Cruelle! combien de

» fois n'ai-je pas décoré ta grotte de bran-
» ches de ſapins pour te ſurprendre agréa-
» blement au retour de la danſe & des jeux,
» (hélas ! que je ne partageois pas avec
» toi.) Combien de fois, ingrate que tu
» es! n'ai-je pas, aux premiers jours du
» printems, étalé dans de grands paniers
» devant ta grotte les premieres mûres ſau-
» vages, & dans les autres ſaiſons ne t'ai-
» je pas offert des noiſettes & les meil-
» leures racines ? Ai-je laiſſé paſſer un ſeul au-
» tomne ſans t'apporter dans mon plus grand
» vaſe des raiſins écraſés dont les grains
» ſurnageoient dans le jus écumeux ? t'ai-
» je jamais laiſſé manquer de bons fro-
» mages de chévre ? Déjà depuis long-
» temps j'inſtruis un bouc noir & lui enſei-
» gne mille tours qui te réjouiront : quand
» je l'appelle, il ſe dreſſe & me baiſe ; &
» quand je joue ſur mon ſiſtre, il faut voir
» comme il ſe leve ſur ſes pieds de der-
» riere ; il danſe comme je danſe moi-
» même. Ah, cruelle! depuis que l'amour
» me tourmente, je ſuis dégoûté du boire
» & du manger, & je paſſe ſouvent une
» heure entiere dans la journée ſans ou-
» vrir mon outre de vin. Autrefois mon
» viſage étoit rond comme une calebaſſe;
» maintenant je ſuis maigre & tout dé-
» charné : le ſommeil, le doux ſommeil

» m'a quitté. Comme je dormois autre-» fois! je dormois jusqu'à ce que l'ardent » soleil du midi me brûlât dans ma grot-» te, ou que je fusse réveillé par la soif. » O Nymphe! ne fais pas durer plus long-» temps ma peine : j'aimerois mieux me » rouler dans une touffe d'orties, je pré-» férerois d'être couché sur le sable brû-» lant, exposé pendant une heure entiere à » l'ardeur du soleil, sans boire une goutte » de vin! Viens donc, ô Nymphe plus » blanche que le lait! quitte ta solitude » & viens dans ma grotte : c'est la plus » belle de tout le bocage. J'ai étendu des » peaux molles de chévres pour toi & pour » moi; mes vases à boire, grands & pe-» tits, y sont rangés des deux côtés dans » un ordre élégant, & une odeur déli-» cieuse de vin & de cîdre s'y fait sentir » lorsqu'on en approche. Ah! songe donc » combien il nous sera doux de voir un » jour nos enfans enjoués courir l'un après » l'autre autour de nos cruches de vin, ou » de les entendre, assis sur nos outres, bal-» butier des mots sans suite. Tu verras de-» vant ma grotte un chêne élevé, & sous » son ombre la figure de Pan : ce Dieu » pleure sur la Nymphe qu'il poursuivoit » & qui fut métamorphosée en roseau. Sa » bouche a une vaste ouverture; tu pour-

Digitized by Google

» rois y faire entrer une pomme entiere, tant
» j'ai donné d'expreſſion à ſa douleur! ſes
» larmes mêmes, ſes larmes, je les ai taillées
» dans le bois. Mais hélas! tu ne viens point:
» il faut que je reporte encore mon déſeſ-
» poir dans ma grotte ſolitaire ».

Le Satyre ſe tut, ſurpris des ris moqueurs de ſon libérateur : mais dis-moi, repartit le Faune, comment t'es-tu trouvé pris dans les filets?

Hier, dit l'amoureux, je chantois à mon ordinaire, ma chanſon, mais d'une maniere plus touchante que jamais : je l'ai bien chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros ſoupirs. Comme je m'en retournois triſtement, une de mes jambes ſe trouva tout-à-coup embarraſſée dans un filet qu'on venoit de jetter ſur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarraſſai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi: la Nymphe & ſes compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus en plus. Me voici, dit la cruelle en ſe tenant près de moi avec ſes compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embraſſe tes reins rembrunis? & tu ne ſautes pas comme un veau folâtre? Eh bien, cruel! repoſe donc ici, & moi, je vais porter mon déſeſpoir dans ma grotte ſolitaire.

Digitized by Google

A ces mots elles s'en retournerent en effet ; & du plus loin je les entendis qui pouſſoient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, ſi jamais je retourne près de ſa cabane. Crois-moi, dit le Faune, va danſer avec ton bouc, & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.

A CHLOÉ.

TE ſouviens-tu, Chloé, de cette feuille de roſe qui nageoit hier au milieu des airs, tandis qu'un doux parfum s'exhaloit autour de nous. Je veux te dire ce que je vis dans cet inſtant, ce que tu ne pus voir. Aſſis à tes côtés, je te preſſois dans mes bras : mes regards paſſionnés & mes ſoupirs parloient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis (car à nous autres Poètes il eſt ſouvent donné de voir bien des choſes :) je vis le petit Amour porté ſur cette feuille de roſe. Il étoit debout comme le Dieu des mers ſur ſa conque : des zéphirs plus petits que les abeilles étoient attelés à ſon char léger. Le petit Dieu étoit raviſſant comme un de tes regards & charmant comme ton ſourire. Il dirigea ſa courſe directement ſur ton ſein & s'arrêta ſur le bord de ton corſet. Les zé-

Digitized by Google

phirs chercherent un abri ſous les fleurs de ton bouquet dont les ombres flottantes ſe jouoient ſur ta gorge. Le petit Dieu deſcendit de ſon char & ſe mit à voltiger autour de ton ſein palpitant, ſe repoſant juſte au milieu, & s'y étendit. Dieu ! avec quelle volupté ! Puiſſant dieu d'amour, lui dis-je en ſoupirant tout bas, ô le plus puiſſant des dieux, entens ma priere ! aucun mortel n'a encore ſenti ton pouvoir autant que moi. Recompenſe enfin mes agitations & mes peines, recompenſe un Poète qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais que la tendreſſe de Chloé qui dans cet inſtant ſe peint ſi éloquemment dans ſes yeux, ne s'éteigne jamais dans ſon cœur. Qu'aiſément, (ô penſée plus affreuſe que la mort,) ah qu'aiſément elle pourroit manquer de foi, elle audevant de qui volent tous les cœurs, auſſitôt qu'elle ſe montre avec ſes attraits irréſiſtibles ! Entens, entens ma priere, ô le plus puiſſant des dieux !

L'Amour alors appuyant un de ſes bras ſur le haut de ton ſein de lis, élevant de ſa droite ſon arc ſûr de la victoire.... Les grâces, dit-il d'une voix que moi ſeul pouvois entendre, les grâces inviſibles ont élevé ſon enfance, & les divinités qui préſident à l'amour, ont pris ſoin de perfectionner chacun de ſes charmes. Son regard & ſon ſou-

Digitized by Google

rire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les fleches de mon carquois. Celui qui l'entend, est transporté; celui qui la voit, est forcé de l'aimer. Elle t'aime, elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera, je le jure, par mes fleches inévitables. Elle qui possede réunis tous les attraits de l'amour, qui, partagés entre les compagnes de Venus, charment encore tous les yeux. Elle t'aimera, ô le plus fortuné des mortels.

Ainsi parla le dieu de l'amour & descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein, il remonta dans son char de rose..... Je me hâte, ajouta-t-il de retourner a Gnide: là je veux que la statue de Chloé en marbre éclatant, se voie à côté de celle de ma mere. Elle sera l'image de la tendresse fidelle & quiconque nourrira dans son cœur une flâme pure, offrira des fleurs sur son autel.

Aussi-tôt la feuille de rose remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet, ma bouche ne put t'exprimer mon ravissement, je ne pus que te presser contre mon cœur, serrer mes bras autour de ton cou, & soupirer.

Digitized by Google

LA NUIT,

PAR M. GESSNER.

Ce petit Poème rempli d'images champêtres, trouve naturellement sa place à la suite des Idylles. C'est la premiere piece que M. *Gessner* ait donnée au public : elle parut en 1753, en Allemagne, où elle fut regardée comme un original qui n'avoit point de modele parmi les modernes. C'est un tableau de fantaisie, où se trouvent des nuances de comique & de grotesque. Voici ce que l'Auteur m'écrivit autrefois sur ce morceau : « J'ai toujours » regardé d'un œil de complaisance le petit » Poème de la *Nuit* : c'est, si vous voulez, » une carricature, composée dans une » heure de folie, ou d'ivresse. Il a eu quel- » que succès en Allemagne. Je viens de le » corriger avec soin : j'ai retranché des » sotises, j'en ai ajouté d'autres. Vous » trouverez surtout, qu'au moyen d'un » petit conte, j'explique la raison pour- » quoi les vers-luisans portent de la lu- » miere sur leur derriere, & cela d'une » maniere aussi édifiante que solide ». La

Digitized by Google

traduction que je donne de ce morceau est en grande partie nouvelle, quoiqu'il en ait déjà paru une, mais avec des retranchemens, dans *le Journal étranger*, Juillet 1762.

NUIT silencieuse! avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse! J'ai vu encore Phœbus, au moment qu'il se perdoit derriere les degrés de ces montagnes. Il jetta un dernier sourire à travers le brouillard léger, qui, semblable à une gaze d'or, étoit étendu sur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflâmée par la douce reverbération du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages, célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur derniere chanson, & cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le Berger, accompagné de son ombre qui s'allongeoit, jouoit, en s'en retournant à sa cabane, son air du soir sur son chalumeau, lorsque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Est-ce toi, Philomele! qui par tes tendres accens m'aurois éveillé? seroit-ce un Faune aux aguets? ou est-ce une Nymphe timide qui traverse les bosquets touffus?

Oh,

Digitized by Google

Oh, que tout ce qui m'environne est beau! que cette contrée sommeille paisiblement! Quelle douce ivresse se répand dans mon cœur palpitant!

D'un air timide, mes yeux parcourent la sombre forêt, & se reposant sur des espaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaisse des feuilles tremblantes, la lune forme ici sur ce tronc couvert de mousse, là sur ce gazon agité, ailleurs sur les rameaux tremblotans étendus dans l'obscurité. Souvent, frappés par les formes bizarres des tiges tortueuses, ou des branches qui frémissent dans l'obscurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi; souvent aussi, ils se promenent sur les flots qui bondissent comme des lumiéres sur le noir ruisseau, dont les ondes se précipitent à mes côtés. Car Phœbé, assise sur son char, tantôt traînés par des biches légeres, tantôt par des dragons au corps grêle & circulaire, plane sur le sommet resplendissant des arbres.

Quel parfum suave, vous exhalez, tendres fleurs! Et toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le silence de la nuit pour répandre tes odeurs balsamiques! Ah, quel doux parfum vous exhalez dans cette obscurité! invisibles, & sans la parure

Digitized by Google

relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je respire. Vous bercez dans votre sein délectable des zéphirs assoupis, qui s'étoient fatigués à se jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent, à leur réveil, un amas de rosée, conservé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel son aigu, quel chant enroué, se fait entendre du sein de cette prairie marécageuse? Ce sont de petites raines de buisson, assises sur des feuilles, chantant leur air assoupissant, accompagné par les voix plus grosses des grenouilles qui habitent l'étang voisin, dans lequel elles se balancent sur des tiges flotantes, se reposent dans les roseaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les attraits de la lune: aussi ravies dans leurs chants rauques, que le rossignol dans ses accens mélodieux. Tel un misérable rimailleur chante d'un air riant les vertus de son Mécene: dans sa fureur poétique, autant que peut la supporter sa pauvre tête, lorsqu'il voit en esprit la table de son patron, couverte de mêts & de bouteilles, il ne se croit point inférieur dans ses vers insipides à Haller & à Klopstock dans leurs chants immortels.

Digitized by Google

Là-bas derriere cette prairie, s'éleve doucement un côteau, revêtu de buissons, où, dans les intervalles des chênes élancés, l'on voit les rayons de la lune se confondre & sautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruisseau gazouillant : j'entens, j'entens le bruit de ses eaux ; il se précipite sur des pierres couvertes de mousse, il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ses flots bondissans semblent vouloir baiser les fleurs qui bordent ses rives.

C'est-là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai sur les bords émaillés la plus belle des mortelles. Mollement étendue sur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe aussi légere que la nue la plus transparente, dont la lune se plaît à se voiler comme d'une gaze déliée. Son bras délicat soutenoit un luth, posé sur ses genoux, tandis que sa main rapide tiroit des cordes sonores les sons les plus mélodieux : accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomele.

Elle chanta : toute la contrée célébra ses concerts, le rossignol se tut pour les entendre ; l'Amour, appuyé sur son arc écouta avec ravissement derriere un bosquet. Je suis le dieu de la tendresse, le dieu des transports les plus doux ; mais, par le Styx ! depuis que je suis Amour, j'ai goûté peu

Digitized by Google

de félicités qui égalent ce ravissement, cette volupté! Ainsi dit en lui-même l'Amour.

Phœbé commande à ses dragons de rallentir le bruit de leurs aîles. D'un air attentif elle se panche sur le côté de son char d'argent, elle pousse un profond soupir, la chaste déesse!

La belle cessa de chanter. Déja dans les grottes d'alentour, Echo avoit répété trois fois les derniers sons de sa voix: la nature célébroit encore ses chants, le rossignol muet restoit encore perché sur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille! Beauté divine! Déesse!.... Ainsi lui dis-je, en balbutiant, en lui pressant la main, & en soupirant. Interdite, la jeune fille baissa les yeux, elle rougit, elle sourit: sans force je tombai à ses côtés; mes paroles entrecoupées, mes levres tremblantes, lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouoit avec ses mains mignonnes, posées sur ses genoux légérement vêtus; tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre, ombragé par les ondes de sa chevelure, & que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira, je le sentis: pleine de langueur, elle baissa les yeux, & par un foible effort, elle détourna ma

Digitized by Google

main de ſon ſein ſoulevé. Intimidé, j'abandonnai le ſein de la belle, & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! qu'eſt-ce que j'éprouve! je crains biens que tout volage que je ſuis, tu n'aies fait de moi un éternel eſclave!

Mais! dieux! qu'apperçois-je là-bas ſur cette plaine obſcurcie? je vois des flâmes bondir avec des flâmes, je les vois fuir & ſe pourſuivre: les voilà qu'elles danſent en cercle, les voilà qu'elles s'élancent avec la rapidité des éclairs par deſſus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des dieux! le pieux villageois tremble à votre aſpect, & l'audacieux philoſophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflâmées. Oui, vous êtes des divinités bienfaiſantes, qui daignez apparoître la nuit, pour conduire l'amant égaré, auprès de ſon amante, qui l'attend avec impatience; ou, vous éclairez leurs pas, lorſqu'ils vont chercher les bocages diſcrets: mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudroient les trahir, vous les conduiſez dans des marais fangeux.

Mais, qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives! Echappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuſe: je n'y apperçois plus qu'un petit vermiſſeau,

Digitized by Google

qui, ſemblable à une petite lampe, brille ſuſpendu à la tige d'une plante : il jette une foible lumiére, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave ſavant, qui s'eſt endormi au milieu des *in-folio*, tandis que ſa chere moitié, pleine de dépit, occupe ſeule la couche nuptiale. Muſe ! dis-moi, tu le ſais, pourquoi d's inſectes portent-ils une lumiére ſur la partie inférieure de leur corps, d'où vient ce prodige ? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit aſſez ſouvent, une belle mortelle. Junon toujours tourmentée par ſa vieille jalouſie, le pourſuivit ſans ceſſe : elle ignoroit, la bonne déeſſe, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui ſourient ſans colere, & qui ſavent prendre une vengeance plus modérée, lorſqu'elles voyent que leurs maris les négligent, pour appaiſer l'ardeur de leurs feux auprès d'une ſuivante plus jeune & plus fringante. Enflâmée de colere, ſes yeux vigilans éclairerent toutes ſes démarches : elle le trouva un jour à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage ſolitaire, métamorphoſé en Scarabée, qu'il folâtroit ſur le ſein naiſſant, & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille ; dans ſa bouillante fureur, elle conſidéra long-tems du haut d'un nuage cette ſcene merveilleuſe. Les inſectes n'aiment d'ordinaire que les inſectes : quel prodige de voir un vermiſſeau

Digitized by Google

ailé, brûler pour une jeune fille! Ainsi, dit-elle, avec une raillerie amere, lorsque Jupiter reprit sa premiere forme, & serra dans ses bras la belle effrayée. Malheureuse! s'écria Junon en fureur, tu seras ce qu'il étoit tout-à-l'heure! & soudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphosée en vermisseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné, elle monta la tige foulée d'un lis. Et pour laisser à jamais un monument de son ignominie, Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du soir, & qui fut communiqué à toute l'espece de ces vermisseaux.

Dans le firmament, parsemé d'étoiles, flottent désormais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtrent sur leurs surfaces éclatantes, & font distiller la rosée féconde sur les fleurs qui demain doivent briller sur le sein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la vigne; car souvent ces petits dieux malins prennent leurs ébats sur les gorges des belles, ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi, ils pâlissent, les nuages? Pourquoi te caches-tu, ô Diane! sous l'épaisseur de ce voile? chaste déesse, ta pudeur seroit-elle allarmée à la vue des jeux pétulans

Digitized by Google

de ces dieux fur les nuages? Ou un fatyre malin a-t-il fait retentir l'air du nom d'Endymion!

Répands ta clarté fur ma route, douce divinité! je veux fortir de ce bocage; je veux vifiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruiffeau qui ferpente dans le vallon. Sur la crête de cette colline, dont la vue s'étend au loin, eft fitué un berceau, où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là fouvent appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de rofes, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Gleim*, ces airs que leur avoient dictés les plaifirs & les amours.

Le voilà qu'il s'éleve, le berceau ceintré! une douce horreur fe mêle à l'obfcurité qui repofe fous fa voûte: car Bacchus a pris ce berceau fous fa protection.

Souvent, au milieu du filence de la nuit, on y entend avec furprife les accens des chanfons à boire, & les fons argentins des coupes pleines. Le paffant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien: alors il recule d'effroi, & faifi d'étonnement & de refpect, il paffe fon chemin.

Ah! je te fa'ue, fombre berceau! Oh, que ces tiges, chargées de raifins, forment

Digitized by Google

un ceintre agréable ! quel charme de voir ſautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémiſſement parcourt ton feuillage, & bondit de grappe en grappe ? Ce ſont des zéphirs, &.... croyez en ma Muſe ſincere ! ce ſont des ames de buveurs & d'amans futurs, portées ſur les aîles embaumées des zéphirs complaiſans qui voltigent avec les amours, qui s'aſſemblent ſur la ſurface de la grappe, qui folâtrent, qui jouent, qui ſe pourſuivent dans le labyrinthe de la grappe balſamique, & qui, fatiguées de leurs jeux, ſe raſſemblent dans le creux de la feuille de pampre, ou qui ſe baignent dans les gouttes de la roſée, conſervées dans les fleurs, & qui ſommeillent ſur les œillets, & ſe mettent à rire, lorſqu'à leur réveil, ils voient qu'une jeune beauté les a cueillies & les a placées ſur ſon ſein.

O vous, mes amis ! enſevelis maintenant dans un lâche ſommeil ! Ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi, ſi de loin j'avois vu briller à travers le feuillage, la lumiere qui vous éclaire ! ſi de loin j'avois entendu vos chanſons ! comme j'aurois volé dans vos bras, & enivré de joie, comme j'aurois mêlé ma voix aux refreins de vos airs !

Mais qu'eſt ce que j'éprouve ? queſt - ce que j'entends ? la gaieté, les jeux & les ris

Digitized by Google

montent la colline : seroit-ce Bacchus, accompagné de son joyeux cortege !

Mais non ! Ah ! quel transport de joie ! c'est vous que je vois, ô mes amis ! vous montez la colline ! ça ! couronnons nous de bourgeons de vignes ! asseyons-nous en rond dans ce berceau !..... qui de nous entonnera une chanson bacchique ? je veux qu'elle retentisse à travers le bocage voisin ; je veux que les antres d'alentour la disent aux antres lointains.

Le Faune qui dort dans sa grotte l'entend & se réveille : étonné, il prête une oreille attentive, il se leve en sautant, répéte notre chanson, & entâme son outre de vin.

Phœbus, lorsqu'il s'avance dans son char d'or de derriere cette montagne, nous trouve encore assemblés. Hélas ! s'écrie-t-il alors, depuis que je suis Phœbus, je n'ai jamais été si gai que ces mortels ! il dit, & amassant de tristes nuages, il pleut pendant toute une journée.

Digitized by Google

IDYLLE.

Une personne dont je respecte le goût, m'a communiqué ce morceau pour en orner ma collection, avec la note suivante : « Cette Idylle est l'ouvrage d'un » jeune Prince (1) âgé de onze ans, élevé » sous les yeux d'une mere encore plus » respectée par son esprit éclairé, sa bonté » & ses vertus que par son rang. Nous » n'osons nous flater d'avoir conservé dans » la traduction la douceur & l'harmonie de » l'original. Il y a plus de trois ans que » nous avons dérobé celui-ci à son Auteur, » qui a écrit plusieurs morceaux du même » genre avec une simplicité, une douceur, » une poésie que M. *Gessner* ne désavoueroit pas. Nous voudrions que notre lar» cin fût plus considérable, persuadé que » le Public nous en sauroit gré ».

(1) Le prince Auguste de Saxe-Gotha.

Digitized by Google

L'AMITIÉ.

Le jeune Amyntas étoit lié avec un Berger de ſon hameau par les ſaints nœuds de l'amitié ; il l'aimoit comme un autre lui-même, & il partageoit avec lui ſes joies & ſes ſatisfactions. Le troupeau d'Amyntas étoit auſſi le troupeau de Philémon (Philémon étoit le nom du Berger. , Leur amitié étoit ardente comme le ſoleil, & leur ſentiment, pur comme le plus beau jour d'été : mais hélas, cette tendre union fut de courte durée !... la mort de Philémon vint la rompre.

Chaque jour Amyntas ſortoit de ſa cabane pour aller pleurer ſur la tombe de ſon ami, & pour arroſer de ſes pleurs ſes cendres. Après dix années de deuil & de larmes, il lui chantoit des chants funéraires, & il diſoit :

Déplorable deſtin ! je n'ai donc reçu la vie que pour être conſumé par le chagrin ! mais tels ſont les decrets de la divinité : ſes arrêts ſont irrévocables, ſes voies ſont incompréhenſibles.

Pourquoi falloit-il que j'aimaſſe tes vertus ? pourquoi, Paſteur périſſable, faut-il que je te ſurvive ? que ne ſuis-je maître de

Digitized by Google

mes jours pour déposer mes cendres à côté des tiennes ! Qu'ai-je fait ? comment ai-je mérité que mes années fussent prolongées au-delà des tiennes ?

Je passe les nuits sur ta tombe, & j'y verse des larmes ameres : je n'ai pu graver sur ta pierre, que ces mots : *Ici repose le Pasteur Philémon, qui fut le plus heureux & le plus accompli d'entre les hommes.* Ton nom sera sans cesse sur mes levres : lorsque je rendrai mon dernier soupir, je t'aimerai encore : tu fus le charme de ma vie, tu seras la cause de ma mort.

Déplorable destin ! je n'ai donc reçu la vie que pour être consumé par le chagrin ! mais tels sont les decrets de la divinité : ses arrêts sont irrévocables, ses voies sont incompréhensibles.

Philémon, ah cher Philémon ! la douleur arrête ma voix, la parole expire sur mes levres, elle ne peut exprimer les sentimens de tendresse qui m'attachoient à toi. Suffoqué par de profonds sanglots, déchiré par d'éternels chagrins, mon cœur défaillit & fait incliner ma tête.

Que je suis abattu ! que mon ame est débile & languissante, quand je songe que mes troupeaux ne paîtront plus à côté des tiens dans la prairie ! que ma voix séparée de ta flûte ne surpassera plus le chant des

Digitized by Google

oiſeaux! qu'elle ne ſera plus la conſolation de la vieilleſſe de mon pere! Tout eſpoir m'eſt interdit, excepté celui d'être bientôt à côté de toi..... eſpoir trop retardé!

Déplorable deſtin! je n'ai donc reçu la vie que pour être conſumé par le chagrin! mais tels ſont les decrets de la divinité: ſes arrêts ſont irrévocables, ſes voies ſont incompréhenſibles.

Ma douleur eſt ton éloge, ton triomphe, ta gloire: c'eſt toi que j'aimois, que j'aime, que j'aimerai toujours. Ceſſez, larmes, ceſſez de couler; ceſſez, ſoupirs, je me ſens défaillir, je meurs.....

Déplorable deſtin! mais tels ſont les decrets de la divinité: ſes arrêts ſont irrévocables, ſes voies ſont incompréhenſibles.

Il termina ſes chants & ſa vie comme le cygne du Méandre, & il fut pleuré par ſes amis, comme il avoit pleuré le ſien.

FIN des Poéſies paſtorales.

FABLES.

Digitized by Google

FABLES ET CONTES

DE M. DE HAGEDORN.

Je commence le recueil des Fables & des Contes, par ceux de M. *de Hagedorn*, Poëte aimable, sur la tombe duquel les Muses Allemandes versent encore des larmes. Le nom de cet Auteur est déjà connu en France par divers Poëmes qui lui ont obtenu les suffrages des gens de goût : je me flatte donc que le Public verra avec plaisir quelques particularités de sa vie.

Fréderic *de Hagedorn* naquit en 1708, à Hambourg, où son pere étoit Résident pour le roi de Dannemarc. Il fit une partie de ses études en cette ville & le reste à Jéna. Dès l'an 1728, il mit au jour un recueil de vers, sous le titre *d'Essai de Poësies Allemandes*. Ce recueil fut bien reçu, & il le méritoit par le goût & par l'esprit qui y regnoit. Il sembloit que M.

Digitized by Google

de Hagedorn fût d'intelligence avec M. *de Haller*, qui fit paroître très-peu de tems après son *Essai des Poésies Suisses* (car c'est sous ce nom que ce Poète a paru pour la premiere fois aux yeux du Public) pour ramener ensemble les Allemands à la source de la belle Poésie que les rimeurs d'alors avoit corrompue. Il fit ensuite un voyage en Angleterre, où il fréquenta les gens de Lettres; à son retour il fut fait Secrétaire de la compagnie Angloise du commerce à Hambourg, emploi lucratif, & qui lui laissoit assez de tems pour cultiver les Muses. Ce fut en 1738, qu'il publia son *Essai de Fables & de Contes*, la premiere collection en ce genre dont l'Allemagne puisse se glorifier. Il donna ensuites d'autres Poésies de différens genres: des *Poèmes moraux*, des *Epigrammes*, & cinq livres de *Chansons*, qui sont de toutes ses Poésies les plus estimées. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces différentes productions, me réservant de le faire à la tête des traductions que j'en donnerai.

Dans le sein de la liberté, M. *de Hagedorn* jouissoit de sa réputation & d'une vie aisée, lorsque la mort vint le frapper du coup fatal: il le reçut en Philosophe & en chrétien le 18 Octobre 1754, à l'âge de 46 ans.

M.

Digitized by Google

M. *de Hagedorn* (1) étoit d'un commerce aimable, quoiqu'il fût très-sçavant ; outre les langues anciennes, il possédoit très-bien l'Anglois, l'Italien & le François ; & aucun de nos Poëtes n'a écrit dans la langue Allemande avec plus d'élégance & plus de correction. Les notes qui accompagnent son texte, prouvent qu'il étoit profond dans toutes les parties de la littérature & des arts. Cette jalousie, qui ne regne que trop souvent parmi les gens de Lettres, ne trouvoit point d'accès dans son ame. En liaison avec tous les hommes à talens de son pays, il recevoit leurs critiques, & leur communiquoit les siennes : les Poëtes trouvoient en lui un ami qui les encourageoit. M. *Rabener*, si connu par l'agrément de son esprit, oublie sa gaieté en se rappellant la perte de son ami & de son Aristarque. A la tête du quatrieme volume de ses Satyres, il regrette d'être privé des conseils de ses amis dispersés en différentes villes : « & notre pere *Hage-* » *dorn*, ajoute-t-il, hélas il n'est plus,

(1) Ce Poëte nous a laissé un frere qui se distingue comme lui par mille belles qualités, & par une vaste connoissance dans les arts & les sciences. C. L. *de Hagedorn*, Conseiller intime de légation de S. A. S. l'Electeur de Saxe, & Directeur des Arts & des Académies, est Auteur des *Considérations sur la Peinture*, Ouvrage, qui décele un grand connoisseur dans cet art & qui est rempli d'observations neuves sur les Artistes tant anciens que modernes.

Digitized by Google

» lui qui guidoit si souvent mes pas chancelans, & à la mémoire duquel je consacre ces larmes qui coulent de mes yeux »....

M. *de Hagedorn* tient un rang distingué parmi les fabulistes Allemands ; & quoiqu'il ne soit inventeur que d'un petit nombre de Fables, il a su se rendre propre les inventions des autres & leur donner l'empreinte de son caractere, qui étoit plus porté au sérieux qu'à la gaieté. Il a traité d'une maniere qui est à lui tous les sujets qu'il a empruntés, soit de la Fontaine, soit des autres Fabulistes. Ses Fables portent le caractere de la liberté dont il faisoit si grand cas ; & sa Satyre pleine de hardiesse, est cependant sans aigreur.

J'ai cru devoir donner par préférence celles des Fables *de Hagedorn* dont l'invention lui appartient. L'accueil que l'on a fait à celles que j'ai déjà insérées dans le Journal étranger (1) me fait espérer que le Public ne verra pas celles-ci avec moins de satisfaction.

(1) *Voyez* Juillet, 1760.

Digitized by Google

I.

LES CONNOISSEURS.

A M. WILKENS.

DANS une assemblée de chanteurs aîlés, un jeune Oiseau fit entendre un jour son ramage. Il ne cherchoit que les suffrages des vrais Connoisseurs, n'étant point du nombre de ces chanteurs vulgaires, qui s'applaudissent des éloges d'une foule d'amateurs imbécilles; il savoit que les suffrages de ces faux Connoisseurs, font plus de honte que d'honneur à l'art.

Le chant de notre Oiseau fut loué à l'envi par l'Etourneau, & par le Pivert: deux Cigognes, grandes voyageuses, avouerent qu'elles n'avoient jamais rien entendu de si beau; le Vaneau enroué, & la Pie babillarde, s'épuiserent en éloges sur l'agrément de son gosier. L'Oiseau excédé de leurs fades louanges, leur dit: si vous voulez qu'il ne manque rien à mes desirs, permettez que je me choisisse moi-même un juge; & c'est le Rossignol que je choisis.

O toi, cher Wilkens, aimable Juge de la vérité! toi qui es l'ami & le modéle des

Digitized by Google

Poètes germains ! que mes chants me pa-roîtroient ravissans, que je me plairois à moi-même, si je parvenois à te plaire !

II.

Le CERF *malade*, & *les* LOUPS.

Un Cerf qui ne se portoit pas des mieux, resta pendant quelque tems dans son fort pour se rétablir. Les hôtes des bois ses amis, accouroient de toutes parts lui tenir compagnie ; ils s'efforcoient à l'envi, de l'amuser & de l'aider de leurs conseils.

Au bout de quelques jours, arrivent aussi deux honnêtes Loups, qui demandent d'un ton de commisération, comment alloit le malade : En a-t-on bien soin ? dirent-ils ; comment a-t-il passé la nuit ? ne le tient-on pas trop enfermé ? La Biche les congédia en leur disant : allez, Messieurs, allez, il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez.

Digitized by Google

III.

L'Ane, le Singe & la Taupe.

Un Ane pouſſoit des cris horribles, & ſe déſoloit de ce que la main avare du deſtin, ne lui avoit point donné de cornes; pendant qu'elle en avoit pourvu le Taureau. Un Singe ſe lamentoit de ſon côté, & ſe plaignoit de la cruauté du ſort, de ce qu'il lui avoit refuſé une queue. Comme ils s'exhaloient ainſi en plaintes ameres, une Taupe qui les entendoit, leur cria de l'entrée de ſon trou: Voulez-vous vous trouver moins malheureux? comparez-vous à moi: le deſtin m'a refuſé des yeux.

IV.

Le Perroquet.

Il y avoit dans l'île de Cuba, un Perroquet, objet du mépris de tout le monde: on prétendoit qu'il n'avoit aucun talent; on lui refuſoit même la beauté du plumage.

Notre Perroquet tranſporté à Madrid, ſurpaſſa bientôt en eſprit & en gentilleſſe les Perroquets les plus renommés. Dom Ver-

Digitized by Google

vert diſoit-il un mot, rioit-il, faiſoit-il un mouvement, tout le monde étoit extaſié ; ſon maître même, malgré ſa gravité & ſes pompeuſes lunettes, ſe déridoit le front, & le trouvoit charmant.

Il ſe conſole dans ſon nouvel état, où il ne manque rien à ſes deſirs : Voyez, s'écrie-t-il ; ce n'eſt pourtant que hors de ſon pays qu'on fait valoir ſes talens !

V.

La MONTAGNE *&* *le* POÈTE (1).

AU ſecours, grands dieux ! fuyez, mortels ! une montagne enceinte entre en travail, & va lancer autour d'elle des quartiers de rochers & des torrens de métaux. Ses entrailles mugiſſent, & tous les environs ſont remplis d'une juſte crainte : un prodige va s'opérer, quelque ville, quelque nouvelle Rome va naître de ſes flancs.

Suffénus écume & ſe démene comme un forcené ; rien ne peut réprimer ſa ſublime fureur. Il frappe la terre de ſon pied, il fait d'horribles contorſions : pour quel ſu-

(1) J'ai rapporté cette Fable, contée par l'inimitable *La Fontaine*, pour montrer la maniere de l'Auteur dans les ſujets empruntés des autres.

Digitized by Google

jet ? il rime & il veut surpasser Homere. Telle la Pythonisse, se place à demie enragée sur le sacré trépied, & éprouve dans son cerveau & dans son sein une agitation convulsive. Quel est le fruit de sa plume audacieuse ? quel sera le résultat du délire du Poète ? il enfante, je pense, au moins une odyssée !

Que vois-je, d'un côté un sonnet, de l'autre une souris !

VI.

PHILLIPPE, roi de Macedoine, & ASTER.

« SOIS imbécille, mon cher enfant, sois » imbécille, disoit une mere à son fils, & » rien ne te manquera jamais ». L'esprit est souvent un grand obstacle à la fortune : l'imbécillité est muette ; sa bouche béante ne mord & ne blesse personne. L'esprit au contraire aime à briller, & souvent aux dépens d'autrui : il se répand en plaisanteries offensantes, qui, semblables à ces traits dont la fable dit qu'ils retournoient sur ceux qui les avoient lancés, sont presque toujours nuisibles à leurs auteurs.

Philippe, roi de Macédoine, marchoit contre la ville de Méthone. Aster, excellent

Digitized by Google

tireur d'arc, lui offrit ses services, en se vantant d'arrêter avec ses fléches, le vol du plus petit oiseau. Eh bien, dit Philippe en souriant, Aster nous accompagnera quand nous ferons la guerre aux étourneaux. Ce mot fut admiré, applaudi, porté de bouche en bouche: un Roi l'avoit dit. Cependant, l'Archer, vivement piqué, se jetta dans la ville, encouragea les citoyens, & arrêta par une vigoureuse défense, les armes du roi de Macédoine. Ce ne fut pas assez pour sa vengeance; il décocha une fléche, avec cette inscription: *Aster à Philippe.* La fléche atteignit son but, & creva l'œil droit du Roi. Philippe la fit lancer dans la ville, avec ces mots: *Si Aster tombe entre les mains de Philippe, il sera mis en croix;* ce qui arriva en effet, après que le Roi eut accordé la paix à la ville, à condition qu'elle lui livrât Aster.

L'exemple de Philippe prouve qu'on a toujours tort de se faire un ennemi, quelque méprisable qu'il paroisse. Le sort d'Aster nous apprend que les traits de la vengeance retombent sur ceux qui les dardent.

Digitized by Google

VII.

Le COUCOU & l'ALOUETTE.

POURQUOI (disoit un jour l'Alouette au Coucou) les Cigognes qui ont vu tant de pays, n'en savent-elles pas plus que nous ? Elles nous prouvent, répartit le Coucou, que les voyages ne rendent pas les sots plus habiles.

VIII.

Le SERIN.

UN Serin venoit de construire son nid, & chantoit au lever de l'aurore pour dissiper le sommeil & les soins du ménage. Le plaisir & la beauté du matin, excitoit son cœur à l'allégresse: inspiré par la sérénité du ciel, il chantoit dans son ramage, la lumiére vive du soleil. La joie aime à se communiquer; aussi notre Serin ne cessoit de vanter à l'Alouette la beauté de ce jour. Cependant le soleil n'est pas au milieu de sa carriere, qu'il est obscurci par des nuages. Les Mouettes grisâtres crient & voltigent sur le rivage: la sinistre Corneille se promene seule

ſur le ſable qu'elle gratte, & appelle par ſon croaſſement l'orage qui s'avance: l'Hirondelle raſe la terre auprès des roſeaux: le Choucas cherche le chêne, le Héron le haut des airs, & les bêtes fauves, le fond des bois: le Bœuf ſous le joug dreſſe la tête & mugit: les Chevaux henniſſent & s'empreſſent de gagner leur écurie. Et voilà tout-à-coup un tourbillon qui diſſipe les zéphirs, & fait mugir la forêt. La pluie & la grêle, lancés par l'ouragan, fondent ſur les arbres: c'eſt alors que le pauvre Serin perdit ſon nid. L'orage fini, le chanteur mouillé, vole chez ſon amie l'Alouette, auprès de laquelle il trouva heureuſement un azile, & il lui dit: *Devenu plus ſage par cette expérience, j'ai appris à ne pas louer la beauté d'un jour, avant que le ſoir en ſoit arrivé.*

IX.

La Martre, le Renard & le Loup.

La Martre dévora le Coq de bruyere; le Renard étrangla la Martre; le Loup mit en piéce le Renard.

Cher lecteur, ces trois bêtes voraces nous font voir que preſque toujours les grands ſe nourriſſent du ſang des petits.

Digitized by Google

X.

Le CONDOR *& les* ETOURNEAUX.

IL y a bien des occasions où les Princes des petits états, ne font pas mal de prendre pour modéles les souverains des grands royaumes : cependant les plus sages d'entre eux doivent se ressouvenir toujours, soit qu'ils parlent, soit qu'ils agissent, que cette ressemblance n'est qu'imparfaite.

Jadis le grand Condor (1) se préparant à la guerre, assembla les légions des oiseaux divers pour prendre leurs avis. Les plus redoutables d'entre eux vinrent se ranger autour de leur chef sous lequel ils avoient coutume de combattre & de vaincre, & ils opinerent tous pour la guerre. Il se trouva aussi dans l'assemblée, une troupe d'étourneaux, qui crierent tous d'une voix : Et nous aussi, nous opinons pour la guerre, & nous nous comporterons en tout comme le Condor.

C'est ainsi qu'autrefois la Germanie, pour attaquer avec plus de succès la maison de

(1) Le Condor, le plus fort & le plus redoutable des oiseaux, se trouve au Pérou ; cependant on voit aussi de ces oiseaux dans les montagnes de la Suisse & on les appelle vulgairement *Laemmergeyer*.

Digitized by Google

Bourbon, convoqua une diète générale, où la guerre fut résolue. Les états divers étant venus à voter sur le contingent, les ambassadeurs d'Autriche promirent de mettre en campagne une armée de trente mille hommes. Le député d'un petit Prince ecclésiastique ne laissa pas tomber à terre cette conclusion; l'Huissier lui ayant crié de donner sa voix, il dit: *Nous nous comporterons en tout comme l'Autriche.* (1)

XI.

L'Oie & le Loup.

Ce furent des Oies qui sauverent le Capitole, disoit d'un ton rauque une Oie au milieu d'un étang: qu'on nous dispute l'intrépidité. Ce fut une Louve qui allaita Romulus, disoit d'un ton doucereux un Loup assis sur le bord de l'eau: qu'on nous accuse d'être cruels. Oui, se disoient-ils l'un à l'autre, l'homme est injuste à notre égard; il jouit de nos bienfaits, & feint d'ignorer nos vertus. Oui, sans doute, la nature a fait les Oies courageuses, & les Loups humains. Pendant ce dialogue, un Milan dirige son vol rapide vers l'étang, l'Oie pousse des

(1) *Keissler* dans ses voyages rapporte ce trait.

Digitized by Google

pris de frayeur, & se plonge au fond des eaux D'un autre côté, un Agneau avoit quitté le troupeau, le Loup se jette sur lui, & le dévore.

Méfiez-vous de ceux qui se vantent de quelques vaines apparences de vertu: il ne leur manque que l'occasion de déployer & d'exercer leurs vices.

XII.

L'Espérance & la Crainte.

L'Espérance & la Crainte, curieuses de voir un peu le monde, se mirent à voyager. En quel tems? peut-être de nos jours. Quoi qu'il en soit, la premiére trouva partout des amis, qui la recevoient à merveille, pendant que la derniere fut obligée de se loger chez ceux qui la détestoient le plus. Leur présence avoit la plus grande influence sur les mortels, qui changeoient aussitôt d'état & d'opinion. Tantôt l'on voyoit l'indigence relevée, s'étaler avec assurance: tantôt l'on voyoit l'abondance abbatue, se livrer au désespoir. Pourquoi? c'est que l'Espérance se logeoit chez le plus pauvre Chimiste, & la Crainte chez le plus riche Usurier.

Digitized by Google

XIII.

Moyen de vieillir à la Cour.

QU'IL eſt difficile de ſe maintenir & de vieillir à la Cour! Là ſouvent vous voyez aujourd'hui un homme tout-puiſſant & comblé de faveurs; demain vous le voyez chaſſé ignominieuſement, & tombé dans une éternelle diſgrâce. Certain Vieillard cependant avoit toujours vécu en faveur à la cour de ſon Prince: les jours de ſon printems avoient vu ſa fortune naiſſante, & ceux de ſon automne voyoient ſon crédit conſtant. On lui demanda un jour en ſecret comment il avoit fait pour réuſſir dans une entrepriſe où tant de gens avoient échoué. « Je ne me ſuis » jamais fâché de rien, répondit le Cour» tiſan, & j'ai toujours rendu grâces aux » ennemis de ma fortune, des mauvais ſer» vices qu'ils cherchoient à me rendre ».

XIV.

Songe d'un DERVICHE.

UN Derviche demandoit ſans ceſſe à Dieu de pouvoir connoître & apprécier les hom-

mes. Un jour un Ange de lumiere le transporta en songe dans l'autre monde. Tout, lui dit-il, est faux & changeant dans la vie; ce n'est qu'après la mort qu'on peut évaluer les hommes à leur juste prix. Te voilà dans le séjour des ames: vois & juge. Le Derviche parcouroit à droite & à gauche leurs diverses demeures: il vit avec surprise dans les champs de la joie un Monarque qui n'avoit pas rendu ses peuples heureux, & dans le lieu des supplices un Derviche qui avoit eu des mœurs pures. Je ne rêve pas, se disoit-il à lui-même: non, je les vois, je les reconnois bien; c'est ce Roi, c'est ce Derviche....L'Ange s'apperçut de sa surprise. Tu t'étonnes de voir ce Roi heureux, & ton confrere malheureux. Eh bien! sache que ce Roi fut un bon prince, & ton Derviche un mauvais citoyen. Le Roi voulut toujours le bonheur de ses peuples, & il l'eût fait, s'il n'eût été séduit & égaré par ses ministres & ses courtisans: ton confrere connut les erreurs du Monarque, & la crainte de perdre son crédit, lui fit approuver des fautes qui entraînoient la ruine de l'état. Le Derviche s'éveilla en louant la Providence de venger ainsi les peuples & les rois.

XV.

Le Coursier & le Bidet.

Un Cheval belliqueux, plein de force & d'ardeur, digne enfin de sa race, portoit son maître, aux champs de Mars. Là, au milieu du tumulte, & des allarmes, il hennissoit de joie, & affrontoit les dangers. Sorti toujours avec gloire du combat des hommes & de la course de chevaux, Dom Coursier tomba malheureusement entre les mains d'un second Maître, Gentilhomme campagnard, qui, sans faire cas de la beauté de son encolure, le négligea, & lui préféra toujours un chetif Bidet; le Palfrenier même ne put s'empêcher de rire du choix bizarre de son Maître, & de le trouver injuste. Un vieux Cavalier réformé, témoin de cette préférence, gémit de voir que le mérite des Chevaux n'étoit ni mieux connu, ni mieux recompensé, que celui des hommes. Cependant notre Gentilhomme s'étant cassé le cou, le coursier passa dans l'écurie d'un Prince, qui sût en faire usage, & le traiter avec distinction. Le Cheval déja avancé en âge, dit d'un air content: Il faut tôt ou tard que le tems recompense le mérite; il ne s'agit que de vivre.

XVI.

Digitized by Google

XVI.

L'ANE vert.

LE Fabuliste tourne à sa guise les fictions des tems reculés : le Conteur s'en tient aux singularités de son siécle ; il s'accomodera, par exemple, comme *Wohlgemuth* (1), de l'aventure de l'âne vert, dont je vais faire le récit : c'est ainsi qu'Esope instruisoit quelquefois par des bagatelles.

Une Veuve avancée en âge, avoit conservé quelque goût pour le plaisir, après avoir perdu les agrémens qui l'inspirent : un gros garçon d'une encolure appétissante, nommé Léandre, lui parut mériter une attention particuliere. Elle forma son projet *in petto* pour n'être pas prévenue ; mais il fallut en faire part à sa commere, fine mouche, rusée comme une fille d'Ulysse. « Commere, lui » dit-elle, là, franchement, comment trou- » vez-vous Léandre ? c'est tout le portrait » de feu mon mari ; & si Léandre n'étoit » plus doux & plus complaisant, je croirois » que c'est lui. Je crains ces mauvais plai- » sans qui font métier de médire ; je crains

(1) *Wohlgemuth*, ancien fabuliste. *Voyez* la préface de M. *Gellert*, qui a traité le même sujet.

» la langue des femmes, sans cela M. le » Curé...mais....Oh! ma commere, lui dit » l'autre, à cela ne tienne, mariez-vous: » vous serez chansonnée, blasonnée, ber- » née, pendant sept à huit jours; le neuvie- » me, on ne pensera pas plus à vous qu'on » ne pense aux amis que l'on a quittés de- » puis trois mois Cet âne que vous voyez-là, » si vous le voulez, fera taire toute la ville » le lendemain de vos noces.... Cet âne?... » Oui, cet âne: mariez-vous, & laissez-moi » faire ». La Veuve partit de là. Elle avoit de l'argent: Léandre trouva fort bon de lui vendre sa personne. Grand charivari dans la ville: tous les goujats & les chiens sont ameutés devant la porte de la nouvelle mariée. Sa commere fait tout-à-coup sortir son Ane qu'elle avoit peint en Perroquet. Voilà les acteurs du charivari, attroupés autour de l'Ane; ils le suivent au marché tout en glosant sur ce prodige..Un Ane vert; parbleu, qui l'auroit cru? il faut avouer que la nature est admirable dans tout ce qu'elle fait... Oui, si c'étoit un Cheval, la nature auroit mieux fait encore.... Que parlez-vous de la nature? vous ne voyez pas que c'est une couleur artificielle?.... Non, Monsieur, avec votre permission, il n'y a point d'art à cela. Cet Ane est du pays....du pays des Anes verts....Du Cap-vert, crie un Barbier, bel-

esprit, qui aimoit à parler de ses grands voyages, il est du Cap-vert, & je parierois que ces Anes verts meurent jaunes comme les feuilles des arbres : je me connois en Anes, moi.... Hélas, s'écrioit une bonne vieille : je l'ai songé cet Ane toute la nuit. C'est sûrement un prophète de malheur ; il parut dans ma jeunesse des souris blanches, & il y eut une grande mortalité ; mon pere & deux de mes tantes en moururent Depuis que Paris est peuplé de ces Chats gris qu'on appelle Chartreux, tout est bouleversé dans le royaume. Des Chats Chartreux ? voyez la belle chose, le moyen que nous n'ayions pas la guerre : tels étoient les discours du peuple.

La fureur de voir l'Ane vert, dura huit jours, pendant lesquels on ne parloit d'autre chose : après quoi, il ne fut pas plus question d'Anes verts, qu'il ne l'avoit été de la nouvelle Mariée, un moment après que l'Ane eut paru.

XVII.

LYSIMACHUS & PHILIPPIDÈS.

DANS le tems que les talens de l'esprit faisoient parvenir aux dignités, & que la fa-

gesse des Poëtes avoit droit de prétendre à la faveur & à la fortune, il y avoit plus d'un Prince qui ne rougissoit pas de lire, & même de faire des vers : ce fut dans ce tems là que le Roi Lysimachus appella le Poëte Philippides à sa cour, & l'éleva aux honneurs.

Ami, lui dit le Monarque, prenez part au gouvernement de mes états, & à tout ce qui regarde mes intérêts & ceux de mes peuples. Prince généreux, reprit Philippides, quelque grand que soit le fardeau que vous m'imposez, je reçois avec reconnoissance l'administration que vous daignez me confier : je n'ai plus qu'une grâce à vous demander ; c'est de ne jamais me confier vos secrets importans.

XVIII.

ABDALLAH.

ABDALLAH, prosterné devant le grand Vizir, comme devant Mahomet, lui demandoit avec de très-humbles supplications, un emploi considérable. Le Ministre avoit jugé que le Bacha Bajazet, qui étoit son parent, le méritoit mieux que lui. Tu ne l'auras point, répondit-il brusquement à

Digitized by Google

Abdallah. Celui ci lui témoigna la plus vive reconnoissance. Eh, quoi! lui dit le Vizir, je t'ai refusé ta demande? Oui, lui dit Abdallah, en embrassant ses genoux, mais tu ne m'as pas fait attendre ton refus.

XIX.

CRISPIN de Pass (1).

On pardonne volontiers de certains caprices aux Artistes célébres. Crispin de Pass fut de ce nombre: il s'etoit acquis la réputation du burin, qui distingue aujourd'hui un *Ridinger*, un *Schmidt*, un *Preisler* (2). Mais il avoit aussi ses idées: cet Artiste n'aimoit point à faire le portrait d'un Prince déjà mort, ni celui d'un Sçavant encore vivant. On fut long-tems sans en savoir la raison: un de ses amis lui en ayant demandé la cause, il répondit: « C'est que, mon » ami, on ne fait cas des Princes, que tant » qu'ils sont en vie: & on n'estime les Sça- » vans qu'après leur mort. »

(1) *Crispin de Pass*, ou *de Paas*, Graveur à Cologne, fut éléve de *Thédor Cornhardt*, & maître de *Corneille Blomart*. Il mit au jour un livre de dessein, avec le texte Italien, Hollandois, François & Allemand. *Crispin de Pass* instruisit dans son art tous ses enfans, parmi lesquels sa fille Madelaine s'est beaucoup distinguée.

(2) Célébres Graveurs, encore vivans.

XX.

PHILÈMON & BAUCIS (1).

LA Renommée ne portoit pas fidélement aux Dieux les nouvelles de ce bas monde, ou du moins les Dieux ne pouvoient se persuader que les hommes fussent tels quelle les leur peignoit. Jupiter voulut s'en éclaircir par lui-même: pour cet effet, & peut-être encore pour se soustraire quelque tems à la mauvaise humeur de sa femme, qui mêloit toujours du fiel dans son nectar, il se dépouilla de tout l'attirail de la divinité; & Mercure son compagnon de voyage en fit autant. Ils partent tous les deux *incognito*, au moment où Junon récrépissoit à sa toilette sa vieille beauté.

Nos Dieux eurent bientôt fait le tour du globe, peuplé de méchans & de foux, que l'on nomme la terre. La plus longue vie ne suffit pas pour la visiter; mais pour eux, c'est un point qu'ils parcourent en un instant. La nuit commençoit à ensevelir le jour

(1) M. *de Hagedorn* dans ce conte, inventé par *Ovide*, traité par *la Fontaine* & par *Swift*, a jetté une nuance de comique que j'ai tâché de conserver; mais à l'exemple de *Swift*, il est tombé dans le grotesque, & c'est-là ce qu'on a retranché.

Digitized by Google

dans ses ténébres, lorsque Jupiter & Mercure se trouverent sur les bords du Méandre, auprès d'un château décoré par le luxe, habité par la mollesse, gouverné par la débauche. Un Dinaste orgueilleux, favori d'un Despote, qui regardoit son empire comme un moyen de satisfaire impunément tous ses desirs; un Dinaste, dis-je, se nourrissoit avec pompe dans ce château, du sang & des larmes des peuples. Nos voyageurs harassés lui demanderent humblement l'hospalité : ce mot n'étoit plus d'usage parmi les gens de la cour. Le Dinaste en rit, & renvoya les voyageurs avec mépris. Ceux-ci se flattoient de toucher du moins ses domestiques, mais ils en furent aussi rebutés : rien n'est plus insolent que ces bas grands seigneurs, si ce n'est leurs bas valets. Les Dieux visiterent plusieurs autres châteaux; c'étoit par-tout de ces Grands qui avoient oublié qu'ils étoient hommes, & qui ne l'étoient point en effet. Ils s'adresserent à des riches, à des pauvres : les uns sembloient en les repoussant, avoir le plaisir de se venger sur eux de leur mal-être; les autres paroissoient ne pas se douter qu'il y eût du plaisir à faire du bien. Les caresses & les coups de la fortune, rendent également insensible.

Il ne restoit aux Dieux, à visiter, qu'une

Digitized by Google

pauvre chaumiere, située dans un vallon écarté. Une bonne femme appuyée sur des béquilles, leur en ouvre la porte; son nom étoit Baucis. Un vieillard appellé Philémon, les y reçut avec cette gaieté ingénue qu'inspire l'amitié. Ces deux époux s'aimoient tendrement dans un âge avancé. Sans passions, ils vivoient contens; ils s'estimoient riches, parce qu'ils possédoient tout ce qu'ils desiroient. Ils ne concevoient point comment on pouvoit faire grand cas de l'or qui ne peut servir, ni à labourer les champs, ni à assaisonner des mêts, ni à étayer une chaumiere Ils étoient simples comme la nature, & heureux comme l'innocence. Baucis présenta la main à Jupiter: Jupiter l'embrassa, non pas comme il avoit embrassé Léda, sur les levres de laquelle il allumoit les feux de l'amour, mais en insinuant dans le sein de la bonne vieille un plaisir pur, & la vigueur de la jeunesse. Déja Philémon a formé un tas de paille, sur lequel il jette un fagot de bois sec. Une étincelle tombe sur la paille, & la flâme s'éleve en petillant Baucis d'un air leste, apporte une coupe pleine de lait, & la met sur le feu; elle étend sur la table une toile neuve qu'elle avoit filée, & jette pardessus des fleurs. Du lait chaud & sans apprêt, des fruits tels que la nature les assaisonne sur les ar-

Digitized by Google

bres, & des légumes servis dans des plats de terre, composerent le festin de ces Dieux, Philémon, pour les amuser, leur faisoit des contes dont il rioit le premier; il leur parle des champs, de la moisson, de sa cabane, de Baucis & des Dieux. Dame Baucis leur raconte l'histoire de leur mariage & de leur vie; ces bonnes gens ne savoient pas médire.

A la fin du repas, Baucis alla chercher une tasse de bois de hêtre, sur laquelle étoit gravé Jupiter, enrichissant les campagnes de ceux qui l'honorent. « Je veux, » dit-elle, faire graver sur le couvercle, Phi» lémon; après les Dieux, c'est lui qui fait » mon bonheur ». Philémon présenta ensuite cette coupe pleine d'un vin doux à Jupiter, en lui disant: « Je serois content si j'en avois » toujours autant à offrir aux hôtes que le ciel » m'envoie ». Jupiter avala ce vin avec autant de plaisir que si ç'eût été du nectar. Il rendit la tasse à Philémon, qui fut étonné de la voir encore pleine. Mercure but, & la tasse ne désemplit point. Philémon & Baucis jetterent des regards d'admiration sur leurs convives. « Cette tasse sera toujours pleine, » comme vous le desirez; c'est Jupiter qui » vous en assure ».

En disant ces mots, Jupiter orna sa tête & celle de Mercure, des rayons de la Di-

Digitized by Google

vinité. Les vieillards se prosternerent à ses pieds : un saint frémissement fut l'expression de leur reconnoissance. « Vous êtes les seuls » de ce canton, qui ayiez exercé envers nous » l'hospitalité, leur dit le Maître du monde ; » voyez comment les dieux recompensent les » bons, & punissent les méchans ».

A l'instant le Méandre submergea les maisons où on leur avoit refusé un azile ; la cabane de Philémon fut changée en un temple superbe, sa table en un autel, sa tasse en vase de libation, ses meubles simples en magnifiques ornemens, & ses petites provisions en victimes pour les sacrifices. Philémon est établi Prêtre du temple : le premier grain d'encens fume, & le vin coule sur l'Autel. Jupiter, avant de les quitter, leur ordonne de lui faire conjointement une demande. Les deux époux le prierent de leur accorder, dans le même tems, une mort tranquille, afin que l'un deux n'eût pas à regretter la perte de l'autre. Leurs vœux furent exaucés.

Un jour que Philémon venoit d'offrir un sacrifice, il se promena avec Baucis dans le parvis du temple. Tout-à-coup son corps se couvrit d'écorce ; sa tête se chargea de feuilles ; des rameaux sortirent de ses bras : enfin il fut transformé en Chêne, tandis que Baucis, à côté de lui, étoit métamorphosée en

Digitized by Google

Tilleul. Leurs branches entrelacées, formerent un berceau : des tresses vertes les lierent aussi étroitement que les nœuds de l'amour & de l'himen les avoient unis pendant leur vie. On dit que ces deux arbres eurent ensuite une propriété merveilleuse attachée à leur ombrage : ceux qui n'avoient jamais aimé, y sentoient naître dans leur cœur les premiers feux de l'amour. Le Berger y conduisoit sa Bergere, pour s'assurer de sa fidélité. L'épouse y perdoit le souvenir de l'amant qu'elle avoit préféré à son époux : l'amour n'eut point d'azile plus chéri, ni l'himen de séjour plus heureux. Hélas ! ils ne sont plus, ces précieux arbres ! ne s'élevera-t-il jamais parmi nous de Philémon & de Baucis ?

Digitized by Google

FABLES ET CONTES

DE M. GELLERT.

M. *Gellert*, que l'Allemagne met au rang de ses plus beaux génies, est né à Hænichen, près de Freyberg, en Saxe. Il a fait ses études à Leipzig & s'est distingué de bonne heure par ses talens pour la Poésie. Depuis plusieurs années il est Professeur de Philosophie & de Belles-Lettres dans cette même ville. M. *Gellert*, malgré la foiblesse de sa santé, est d'un accès facile & d'une société agréable; son air de douceur, qui fait le fond de son caractere, lui gagne tous les cœurs, & le fait aimer sur-tout de ses jeunes disciples. Il est lié d'amitié avec tous les gens de lettres qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne, & qui joignent aux talens de l'esprit, les qualités du cœur Il s'applaudit de cette amitié, qui fait le charme de sa vie, &, dans une de ses lettres, il écrit à son ami M. *Rabener* dans ces termes (1):

(1) *Voyez* les Lettres de *Rabener* & de *Gellert*, dans le Journal étranger, Octobre 1761.

Digitized by Google

« Vous m'avez honoré comme je le » mérite, en disant au Prince Henri » que j'étois votre plus ancien & votre » meilleur ami : pour ma considération » je lui en aurois dit la même chose. » Oui, je regarde comme le bonheur » de ma vie, d'avoir mérité que *Ra-* » *bener*, *Gærtner*, *Schlegel*, *Cramer*, » *Giesecke* m'ayent accordé leur amitié. » Cela me fera autant d'honneur chez la » postérité, qu'il a été glorieux pour » *Racine* d'avoir eu *Moliere* & *Boileau* » pour amis ». Je rapporterai encore quelques traits des lettres respectives de M. *Gellert* & de M. *Rabener*, parce qu'ils peignent leur constance & leur fermeté dans les disgrâces qu'ils ont essuyées pendant la derniere guerre. « Que faites- » vous, écrit ce dernier, mon bon ami » *Gellert !* Des Elegies ! Hem ! il ne se- » roit pas trop édifiant qu'un Philosophe » tel que vous se laissât abattre par les » malheurs du tems.... Je viens d'appren- » dre que le Roi de Prusse a ordonné » que votre pension vous fût exactement » payée. Que notre ennemi, que le Roi » de Prusse m'a paru grand au moment » que j'ai reçu cette nouvelle ! La joie » que j'en ai ressentie, m'a fait oublier

» qu'il me retenoit mes propres appointe-
» mens.... »

« Ma pension, *Rabener!* ainsi répond M. *Gellert.* « Non! on ne me la paye » point. J'ai serré sans la moindre émo- » tion, mes quittances qui m'ont été ren- » voyées de *Meissen.* Cela ne me chagrine » point, quoiqu'à la vérité je n'en sois » pas plus content.... Je ne demande pas » ma pension, mais le Roi devroit du » moins vous donner ce qui vous appar- » tient....

» Si je pouvois acheter à ma patrie la » paix & des tems plus heureux par la » perte de cent rixdales par an, moi qui » n'ai plus rien dès que je ne peux plus » travailler, oh je les sacrifierois de grand » cœur! »...

Tous les écrits de M. *Gellert* respirent le sentiment, & portent l'empreinte de son caractere de douceur. Les plus considérables de ses ouvrages sont ses Comédies, ses Cantiques spirituels, ses Poëmes moraux, mais sur-tout ses Fables & ses Contes, qui font nos délices. C'est en 1748 que M. *Gellert* en a fait paroître les deux premieres parties, & depuis ce tems, ils ont été souvent réimprimés. Rien de plus naïf ni de plus

Digitized by Google

naturel que l'expreſſion dans ces petits Poëmes; & il regne en général dans ſa maniere de conter une ingénuité qui le diſtingue de tous les autres Fabuliſtes.

Feu M. de *Riveri*, le premier des François qui ait cherché à donner une idée avantageuſe de la Poéſie Allemande, a traduit en vers pluſieurs des Fables & des Contes de ce Poëte (1). « La Poéſie » de M. *Gellert*, dit cet Auteur, a une » force naturelle & une harmonie tou- » chante qui la caractériſent. Ses ouvra- » ges traduits, ſeront dépouillés de ces » avantages & ſe ſoutiendront encore » par la ſublimité & ſur-tout par la vé- » rité des ſentimens ». En liſant ce Poëte dans ma traduction, on doit ſe rappeller cette remarque de M. de *Riveri*.

Dans la ſuite M. *Wæchtler* a donné dans le Journal étranger (2) une traduction en proſe de pluſieurs Fables & Contes de M. *Gellert* avec un mémoire intéreſſant ſur les anciens Fabuliſtes Allemands. Cette traduction, à quelques changemens près, m'a ſervi dans cinq ou ſix pieces; toutes les autres paroiſſent ici traduites pour la premiere fois. Au reſte les Fables

(1) Fables & Contes, avec un diſcours ſur la littérature Allemande. A Paris, chez *Ducheſne* Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût. 1754.

(2) *Voyez* Janvier & Février 1757.

Digitized by Google

ſuivantes ne forment pas le quart de l'ouvrage de M. *Gellert* : un homme de Lettres (1) en promet depuis long-tems une traduction complette, qui fera connoître plus à fond le mérite de ce Poète.

I.

Le ROSSIGNOL & *l'*ALOUETTE.

LE Roſſignol chantoit un jour avec tant de charmes qu'il s'attira les ſuffrages de toute la contrée. Les feuilles ſe taiſoient ſur les extrémités des rameaux & paroiſſoient ſentir un plaiſir ſecret. Le chœur des oiſeaux, ſe dérobant aux douceurs du repos, étoit attentif aux accens de Philomele. L'Aurore elle-même s'arrêta ſur l'horizon pour l'admirer... car il n'eſt pas juſqu'aux Dieux qui ne ſoient ſenſibles à l'harmonie de ſes chants. L'Oiſeau mélodieux, pour rendre hommage à la Déeſſe, Avant-couriere du jour, redoubla ſes efforts, puis il ſe tut. Auſſi-tôt l'Alouette s'approche & lui dit : Tu mérites ſans doute le prix du chant; tu n'as qu'un ſeul défaut qui nous déplaît à tous; c'eſt que dans toute l'année à peine tu chantes quelques ſemaines. Le reproche que tu me fais, répond Philomele, n'a rien qui m'afflige; il ne peut que me faire honneur. Je ne chante

(1) M. *Touſſaint*, de l'Académie de Berlin.

que

que pendant peu de jours, mais c'est pour chanter avec plus d'agrémens. Je suis, en chantant, l'impulsion de la nature. Quand elle m'inspire, j'éleve la voix; cesse-t-elle de m'animer, je garde le silence : car je ferois de vains efforts pour forcer la nature.

Favoris des Muses, souvenez-vous de Philomele! n'écoutez pas vos desirs. La nature ne vous inspire que pendant peu d'années. Voulez-vous enchanter l'univers par votre génie, profitez de la saison favorable : frayez-vous par des chef-d'œuvres une entrée au temple de l'immortalité. Chantez avec goût, pour faire honneur à la nature; cessez dès que vous ne la trouverez plus favorable, & finissez avec gloire, avant que vous y soyiez forcés, mais trop tard, par le mépris public. Le Poète, dites-vous, n'est point assujetti au tems : toute saison lui est égale. Eh bien! chantez donc jusqu'à la décrépitude, & flétrissez sur le déclin de vos jours, les couronnes du bel âge.

II.

L'HISTOIRE du CHAPEAU.

Livre premier.

Le premier qui, d'une main savante, inventa le chapeau, ce bel ornement de l'hom-

me, le porta sans être retapé; & quoique les aîles fussent rabattues, il le portoit de maniere, que ce chapeau lui donnoit de la considération.

Il mourut, & laissa le chapeau rond à son plus proche héritier.

Celui-ci, ne le trouvant pas trop commode à manier, se mit à réfléchir, & prit enfin le parti de relever deux bords. Il paroît ensuite devant le peuple qui s'arrête, saisi d'admiration, & qui s'écrie: Ah c'est à présent que le chapeau fait bien!

Il mourut, & laissa le chapeau retapé à son héritier.

L'héritier le prit en grondant. Il y manque quelque chose, dit-il; & après l'avoir bien tourné dans ses mains, il ajouta la troisieme corne au chapeau. Ah! s'écria le peuple, c'est lui qui a du génie. Admirez l'invention d'un mortel! c'est lui qui rehausse la gloire de sa patrie.

Il mourut, & laissa le chapeau à trois cornes à son héritier.

Le chapeau n'étoit plus trop propre; comment pouvoit-il être autrement, il passoit déjà par la quatrieme main. L'héritier le teignit donc en noir, afin d'inventer aussi quelque chose. Heureuse idée, s'écria la ville! personne n'a encore eu des vues si étendues que lui. Un chapeau blanc étoit

Digitized by Google

ridicule. Ah ! il n'y a rien tel qu'un chapeau noir.

Il mourut, & laissa le chapeau noir à son héritier.

L'héritier l'ayant porté chez lui, s'apperçut qu'il avoit perdu tout son lustre. A force de réflexions, il trouve le secret de le remettre sur la forme, de le retourner ; & après l'avoir nétoyé avec des brôsses trempées dans de l'eau chaude, il l'entoure d'un cordonnet, alors il se fait voir en public. Que voyons-nous, disoit-on, est-ce un enchantement ? mais ce chapeau est tout neuf ! Vive notre siecle pour les découvertes ! Heureux notre pays qui a produit un génie dont les lumieres font disparoître les ténebres de l'ignorance ! un mortel ne sauroit aller plus loin.

Il mourut, & laissa le chapeau repassé à son héritier.

L'invention fait la célébrité des artistes, & c'est par elle que leur nom passe à la postérité. L'héritier arrache le cordon ; entoure le chapeau d'un galon d'or, le décore d'un bouton, & l'enfonce de travers sur sa tête. Oh ! c'est à présent s'écrie le peuple, extasié de joie & d'amiration que nous avons atteint le plus haut degré de perfection. Ce n'est qu'à celui-ci à qui la

Digitized by Google

nature a donné en partage l'esprit & le jugement. Qu'étoient les autres en comparaison de lui!

Il mourut, & laissa le chapeau bordé à son héritier.

Et chaque fois qu'on inventoit une nouvelle mode, elle fut imitée dans tout le pays.

Fin du premier Livre.

Je réserve pour le second Livre les changemens qui survinrent à la forme de notre chapeau. Car les héritiers ne le laisserent jamais comme ils l'avoient reçu. On lui donnoit toujours un dehors neuf, mais le chapeau restoit vieux. Enfin pour dire la chose en peu de mots, le chapeau eut à peu près le sort de la Philosophie.

III.

Le MALADE.

Un Homme tourmenté depuis long-tems par de cruels rhumatismes, faisoit tous les remedes qu'on lui disoit sans pouvoir être délivré de ses souffrances. Une bonne Femme, à qui il contoit ses maux, lui proposa, avec beaucoup de mystere, un remede magique. Ecoutez, lui dit-elle, il

Digitized by Google

faut aller, avant le lever du soleil, vous reposer sur la tombe d'un Juste, & vous frotter trois fois les mains & les pieds avec la rosée du matin. Faites cela, vous m'en direz des nouvelles.

Le Malade fit ce que la Vieille lui dit: que ne fait-on pas pour être guéri de ses maux? Dès la pointe du jour, il s'achemina vers le cimetiere. Là voyant un tombeau apparent, il s'en approcha, & lut cette inscription: « Passant, lis & tu sauras quel » homme repose sous ce monument. Il étoit » la merveille de son tems, le modele de » la vraie vertu; & pour dire beaucoup en » peu de mots, c'est lui que l'église & les » lettres, que la ville & la campagne, » pleurent & regrettent ».

Ce fut là que notre malade se reposa & se lava trois fois; mais ce fut sans effet, & sa douleur ne fit qu'augmenter Il prend son bâton d'un air affligé, &, s'éloignant du mausolé de cet homme de bien, il alla s'asseoir sur une autre tombe, qui n'étoit distinguée par aucune inscription. Là il s'apperçut que sa douleur diminuoit insensiblement; alors s'étant servi de son remede, il sentit aussi-tôt ses membres débiles se ranimer, & il quitta sans douleur & sans bâton la tombe de ce juste. Hélas! s'écria-t-il, aucune inscription, aucun mo-

nument ne m'apprendra-t-il qui a été cet homme de bien? Le Marguiller étant survenu, l'homme lui demanda, qui gissoit sous cette tombe? Le Marguiller, saisi d'horreur à cette demande, hésita longtems avant de répondre. Ha! reprit-il enfin, que Dieu me le pardonne! c'étoit un homme entiché d'héréfies, à qui on accorda à peine une sépulture en terre sainte: c'étoit un homme qui faisoit un métier infâme, qui composoit des vers & qui faisoit des pieces de théâtre: c'étoit (& je le soutiendrai toujours) un Philosophe, un scélérat. Non! s'écria l'homme impatienté, c'étoit un homme de bien, quoiqu'on l'ait décrié comme un impie: mais cet autre là bas, que vous faites passer pour un saint, & de qui l'inscription fait un éloge si pompeux, étoit certainement un scélérat.

IV.

La FEMME *tendre.*

JE ne connois rien de plus ancien, ni de plus injuste, que ce reproche fait au beau sexe: que rien n'est plus trompeur au monde que l'amour d'une femme! L'antiquité par-

Digitized by Google

loit sur ce ton, le fils l'a entendu dire à son pere, & il croit ces absurdités. Vous, maris, revenez d'une prévention si déraisonnable, & pour vous engager, écoutez un exemple que je rapporte exprès pour vous convaincre Mais vous, Amour, qui m'ordonnez de faire des vers, fortifiez ma verve, faites que je produise un ouvrage plein de grâces, qui puisse plaire, qui puisse persuader; & donnez-moi sur-tout, quand il en sera tems, une femme aussi tendre que celle que je vais chanter.

Clarine aimoit le plus fidele des époux; & comme il étoit aussi le plus aimable, elle l'aimoit de tout son cœur. Mais de peur que vous ne trouviez la chose incroyable, il faut que vous sçachiez, qu'une année ne s'étoit point encore écoulée, depuis le jour fortuné qui l'unit à cet époux chéri. Clarine avoit mis en lui tout son bonheur, Clarine aimoit ce qu'il aimoit; ils avoient tous deux la même volonté, les mêmes goûts. Oh! la charmante femme, dites-vous, je desirerois bien d'en avoir une semblable. Je le crois bien; & moi aussi, vous dis-je encore une fois. Au reste il est permis de former de tendres desirs pour Clarine même, car son mari tombe malade, mais très-dangereusement. Pendant quel-

Digitized by Google

ques jours son mal l'agite & le tourmente. Son visage est inondé des sueurs de la mort, mais plus encore des larmes de son épouse. O mort, s'écrie-t-elle d'un ton lamentable, ô mort, si tu n'es pas entiérement inflexible, prends-moi plutôt & laisse mon mari! Mais pourtant si la mort l'avoit entendue! Oui, elle l'a entendue; elle accourt aux tristes clameurs de Clarine: Qui m'appelle, demande-t-elle? Le voilà, s'écrie Clarine, c'est cet homme étendu sur ce lit!

V.

Le MARI *tendre.*

Et vous, femmes, qui, dans l'excès de votre jalousie, reprochez sans cesse l'inconstance aux hommes! Prenez sur vous de lire ces vers, rougissez de vos injustes préventions & soyez à jamais convaincues. Nous autres hommes, nous n'aimons qu'une fois, mais c'est pour toute la vie; la fidélité est gravée dans notre cœur. Il me semble entendre déjà toutes les femmes me crier de prouver ce que j'avance; oh qu'à cela ne tienne! écoutez.

Une Femme charmante tomba malade;

Et de quoi ? De trop de bile ! Mauvaiſe plaiſanterie ordinaire !.. on ſait d'ailleurs que ce mal n'eſt point nuiſible aux femmes... Enfin celle-ci tomba dangereuſement malade. Le Mari fait tout ce qu'on peut attendre d'un Mari ; il eſt ſans ceſſe autour d'elle pour la ſoigner lui-même, il fait prier Dieu pour ſa guériſon dans toutes les égliſes. Cependant le danger augmente ; le Mari ne peut renfermer ſa douleur : il gémit, il pleure, il ſe lamente, il ne veut pas lui ſurvivre. Ah, mon cher cœur, dit la Femme, modere tes plaintes ! calme ta douleur ! ſi tu me promettois de ne pas te remarier, je mourrois ſans regret....

Le Mari jure. « Que ton ombre irritée » vienne me tourmenter, ſi jamais je me » laiſſe ſubjuguer par les charmes d'une ſe» conde femme ». C'eſt ainſi qu'il lui jure, & ſa Femme meurt contente.

Qui pourroit décrire le chagrin dont notre Veuf eſt dévoré ! Dans ſa déſolation, il ne ſait que devenir ; il ſe trouve trop à l'étroit dans ſa maiſon, il ſe trouve trop reſſerré dans l'univers. Les expreſſions manquent à ſa douleur ; il oublie le boire & le manger, il fuit la douceur du ſommeil : la vie lui eſt à charge. Cependant l'inſtant de la porter à la ſépulture arrive. On ajuſte la défunte, on lui met ſa belle

Digitized by Google

robe noire. Le Veuf éploré s'approche de son cercueil. Comment morbleu! s'écrie-t-il tout-à-coup, avez-vous le diable au corps! mettre une si belle robe à une femme morte! & si je voulois me remarier, il faudroit donc que j'en achetasse une neuve!

Ah, ne chagrinez pas ce pauvre homme! allez chercher une autre robe, & laissez faire le reste au tems; à la fin il saura bien prendre son parti.

VI.

L'ARAIGNÉE.

FIERE de son art, une Araignée, du haut de son tissu transparent, jettoit des regards sombres & méprisans sur un Ver-à-soie. Là, cet insecte dégoûtant étoit aussi enflée de son mérite, qu'un pédant, qui, enseveli jusqu'au menton dans les productions de ses doigts, daigne à peine jetter un coup-d'œil sur l'écolier qui le salue. Le Ver-à-soie, que le maître du logis venoit d'apporter pour son amusement, fut long tems à regarder les travaux de l'Araignée : De grâce, lui demanda-t-il enfin, quel tissu formes-tu là? Ignorant! répondit l'Araignée irritée, quoi tu oses me troubler par de pa-

Digitized by Google

reilles demandes ? ne sais-tu pas que je travaille pour l'immortalité ? Mais à peine a-t-elle fait cette reponse arrogante, qu'une Servante, armée d'un balai, s'avance & enleve de la muraille, notre Araignée & son immortel ouvrage.

Rien n'est plus ridicule que de se prévaloir d'un art qui n'est de nulle utilité. Eh quoi, s'écrie un pédant, mon travail assidu ne mérite donc aucune reconnoissance ! Non ! car il n'est pas plus utile que l'oisiveté des autres.

VII.

L'Auteur immortel.

CERTAIN Auteur qui avoit écrit maint volume devint le prodige de son siecle ; les mains benignes des Journalistes lui décernerent l'immortalité. Avant de s'endormir dans le sommeil de paix, il eut la satisfaction de voir la plupart des productions de ses mains à leur sixieme édition, & de se contempler gravé à la tête de chaque ouvrage, en grande perruque & avec une mine érudite. Il n'essuya jamais de contradiction de la part de la critique, & il écrivit jusqu'au jour que la mort l'é-

tendit dans la bière. On ne manqua pas de donner au public la vie de cet homme illustre; on y ajouta le catalogue de ses ouvrages, qui, en comptant ses opuscules, contenoit seul trois feuilles & cinq pages d'impression.

Après la mort de cet homme, on lut ses ouvrages avec réflexion; & admirez l'inconstance des choses humaines, au bout de dix ans, ce prodige de son siecle ne fut plus à la mode. Sa méthode, qui passoit pour divine, ne fut plus appellée qu'une pédanterie seche & ennuyeuse. Cet homme ne devoit sa réputation qu'aux éloges des écrivailleurs qui l'avoient célébré avant qu'il eût été lu par ceux qui étoient en état de juger.

Il est facile d'acquérir de la célébrité; en écrivant beaucoup on séduit les petits esprits : mais pour passer à la postérité, il ne suffit pas d'écrire avec un esprit superficiel suivant les regles de l'art, il faut encore du génie.

Digitized by Google

VIII.

Le BOURGEOIS-BARON.

Le fils présomptueux d'un pere avare, devint par la mort de ce pere, maître d'un million; & à l'aide de son argent il ne tarda pas à devenir Baron. Décoré de ce beau titre, il se mit dans la tête d'être un personnage important, & sans aucun mérite, il ne laissa pas de prendre avec assurance les manieres impérieuses des Grands. Tantôt M. le Baron aspire aux honneurs du ministere, il veut approcher familiérement le Prince; tantôt il desire d'être à la tête d'une armée, & de se voir couronné des lauriers d'Eugene. En un mot, il ne sait qui lui donnera plus de considération, du cabinet ou de l'armée.

En attendant il est toujours Baron; le million son unique mérite, brille aux yeux du peuple ébahi, qui admire ses beaux Coureurs, & ses grands *Heiduckes*. La moitié de la ville est à ses gages, l'or brille sur ses habits & sur ceux de sa suite; & quand il s'étale dans son magnifique carosse, il a l'air plus fier que les chevaux qui le traînent.

Digitized by Google

Il devient le Mecene de tout les flatteurs. Le premier sot qui vient mendier sa protection, admirer son impudence, & flatter sa vanité, est admis à sa table, & partage ses débauches; ou l'on se faisoit un jeu de le piller, en lui persuadant qu'il avoit les yeux d'un argus.

Faut-il autre chose que de l'orgueil & de l'imbécillité pour dissiper des millions? Il n'est point de trésor plus mal assuré que celui qui est entre les mains d'un jeune homme, asservi à la tyrannie de la volupté, du luxe & de l'orgueil. M. le Baron, oubliant le rôle de Ministre & de Héros, devient ingénieux à dissiper, voit en peu de tems ses richesses immenses passer en des mains étrangeres, & meurt pauvre & sans gloire. Enfin il prouve, que les parens sont les ennemis de leurs enfans, lorsqu'ils ne leur laissent que des trésors.

IX.

Le Peintre.

Il y avoit jadis à Athenes un Peintre habile, qui travailloit moins pour l'intérêt que pour la gloire : ce Peintre ayant fait un tableau qui représentoit le dieu Mars,

Digitized by Google

le fit voir à un Connoisseur & lui demanda son avis. Celui-ci lui dit avec franchise qu'il n'étoit pas content de l'ensemble, qu'il manquoit, à la perfection du tableau, le secret d'avoir su cacher l'art. Le Peintre ne manqua pas de raisons pour défendre son ouvrage; le Connoisseur lui allégua les principes de l'art, sans cependant pouvoir le convaincre.

Ils disputoient encore, lorsqu'il entra un jeune Fat, qui, d'aussi loin qu'il vit le tableau, s'écria : Voilà qui est merveilleux! ah! c'est le chef-d'œuvre de la peinture!... Dieux! quel pied, dit-il en regardant de près! quelle finesse dans l'expression des ongles! c'est Mars lui-même, il est parlant. Quel art, quelle richesse dans ce casque, dans ce bouclier, & dans toute cette armure!

Ces éloges firent rougir le Peintre; puis regardant le Connoisseur d'un air embarrassé : C'est à présent, dit-il, que je sens la justesse de votre critique. Le jeune Fat fut à peine sorti qu'il effaça son Mars.

Auteurs, si vos écrits ne plaisent pas aux connoisseurs, c'est déjà mauvais signe : mais s'ils obtiennent même les éloges des sots, il est tems de les effacer.

Digitized by Google

X.

Le malheur des Femmes.

CERTAINE ville (je crois que c'étoit en Grece) fut un jour assaillie par des Barbares & emportée d'assaut. L'ennemi, dans l'excès de sa fureur, voulut passer tous les hommes au fil de l'épée. Ah quels cris plaintifs pousserent à cette nouvelle les pâles troupes des épouses! Qu'on se représente mille femmes qui crient à gorge déployée, quel vacarme cela doit faire! Pour moi, deux qui crient me font déjà trembler.

Dans cette calamité générale, elles courent les cheveux épars, les yeux éplorés, les mains suppliantes, & presque mortes de détresse, se jetter aux pieds du Général des Barbares, & toutes ensembles elles lui demandent la vie de leurs époux. Comment! de mille femmes, il ne s'en est pas trouvée une seule qui n'ait été bien-aise d'être débarrassée de son mari?... Non.... Eh bien, cela me paroît fort: ah le bon tems que ce tems-là!

Quelque dur que fût notre Général, il ne put résister entiérement aux prieres séduisantes des femmes. En effet quel est l'homme, fût-il cent fois plus barbare en-

core,

tête, qui puisse tenir contre les pleurs d'une femme! à cette idée seulement, tout mon cœur est attendri. Je n'eusse pas voulu être le Général, & voir la troupe des femmes dans une posture si touchante. J'eusse pleuré comme un enfant, & pour les tranquilliser j'eusse rendu sans rançon à chacune son mari, & encore un par-dessus le marché, si elle me l'avoit demandé.

Mais le Général en question n'étoit pas tout-à-fait si traitable. Mes Belles! commence-t-il à leur dire...; Mes Belles? Oh! je ne crois pas celui-là! un Général barbare ne parle pas si galamment.... Eh pourquoi vous alambiquer l'esprit? il suffit qu'il l'a dit. Il me semble qu'un vieux Général a bien pu savoir qu'on ne risque rien d'appeller les femmes, mes Belles, qu'elles le soient ou non.... Mes Belles, dit donc le Général, je vous accorde vos maris; mais pour cela il faut que chacune de vous m'aille chercher sur le champ tous ses joyaux. Celle qui retiendra une seule piece, verra périr son mari devant cette tente.

Quoi! les femmes ne frémirent point à cette proposition! donner tous leurs joyaux, tous leurs atours! pour qui? pour un mari. C'étoit un tyran, que ce Général! Mais cependant il s'en fallut bien qu'une seule balançât un instant : transportées de joie

Digitized by Google

elles coururent toutes à l'envi chercher leurs joyaux. Ce ne fut pas encore assez pour le Général. Il ne voulut point faire venir les maris que les femmes n'eussent fait serment (notez qu'il étoit lui du nombre des maris) que les femmes n'eussent fait serment, dis-je, de ne jamais reprocher ce bienfait à leurs époux, ni de leur extorquer de nouvelles parures. Après cela il rendit à chaque femme son mari.

O quelle volupté ! quel transport ! vainement je voudrois exprimer avec quelle ardeur chaque femme se jetta au cou de son époux ! avec quels regards passionnés ses yeux étoient attachés sur ceux de son bien-aimé !

L'ennemi quitte la ville. Les femmes s'arrêtent encore pour voir partir les Barbares ; dès qu'ils sont hors de leur vue, elles volent toutes joyeuses avec leurs maris vers leurs maisons. Eh bien l'histoire est-elle finie ?... pas encore. Au bout de quelques jours toutes ces femmes parurent abatues. Rongées de chagrins, elles n'osoient dire le sujet de leur mal ; on n'aime pas à être parjure. Enfin consumées de langueur, elles tomberent malades, elles se mirent au lit, & dans l'espace de dix jours, il en mourut neuf cens toutes lasses de la vie. Ah le maudit Général !

Digitized by Google

XI.

Le PERE mourant.

CERTAIN Pere avoit deux Fils qui alloient être les héritiers. L'ainé qui s'appelloit Christofle, avoit beaucoup d'esprit; le cadet qui avoit nom George, étoit passablement bête. Le Pere se sentant approcher de sa fin, tourna ses yeux, d'un air triste, sur son cher fils Christofle: Ah mon fils, lui dit-il, je me sens l'ame affligée d'une triste pensée: je vois que tu as de l'esprit, hélas que deviendras-tu un jour! Ecoute, tu trouveras dans mon armoire une cassette, dans laquelle il y a quelques bijoux de prix; prens-les, mon fils, ils sont à toi, n'en donne rien à ton frere.

Le Fils surpris, hésita long-tems avant de répondre. Ah mon pere, reprit-il enfin, si vous me comblez seul de tant de biens, que deviendra alors mon Frere! Pour ton Frere, interrompit le Pere, pour George, je n'en suis pas en peine, il est sot, il fera surement son chemin.

Digitized by Google

XII.

Le Cheval de monture.

Un Coursier orgueilleux, caracolant dans les champs, vit un cheval rustique traîner sa charrue. Eh bien, rustre, lui dit Dom Coursier en hennissant & en levant fiérement ses jambes, quand auras-tu cette grâce, cet air majestueux! quand te feras-tu admirer par les hommes! Tais-toi, impertinent, lui cria le Cheval de charrue; laisse-moi labourer en repos. Eh! dis-moi, si mes travaux ne contribuoient pas à la culture des champs, où prendrois-tu l'avoine qui soutient l'orgueil de tes jambes?

Vous qui méprisez vos inférieurs, illustres fainéans, sachez que votre présomption, que votre supériorité qui vous les fait mépriser, n'est fondée que sur leur industrie. Eh quoi, celui, dont la main laborieuse vous nourrit, ne mériteroit-il que du mépris! quand vous auriez des mœurs plus polies, est-ce une raison pour vous en enorgueillir! si vous fussiez nés dans leurs chaumieres, vous eussiez pris leurs mœurs: & s'ils eussent été élevés comme vous, ils seroient ce que vous êtes, & même ils en au-

Digitized by Google

toient peut-être mieux profité. Le monde peut aisément se passer de vous; mais il ne sauroit se passer d'eux.

XIII.

CLÉANTE.

CLÉANTE, Avocat d'honneur, qui, en vertu de son serment, défendoit la cause des opprimés, & qui, par la subtilité de son esprit, avoit déjà soustrait maint pauvre coquin à la potence & à la roue, se vit chargé d'une affaire épineuse dont il se tira si bien qu'il sauva encore l'innocence de deux Voleurs. Il procéda avec tant d'adresse que ses Cliens ayant été préalablement appliqués à la question, furent ensuite admis au serment & delà renvoyez absous. Ces pauvres gens! Voyez pourtant l'injustice du monde! si l'Avocat n'avoit pas mené cette affaire aussi loyalement, ce brave couple, presque atteint & convaincu du fait, auroit été pendu malgré son innocence.

Mais enfin voilà nos honnêtes gens libres. Le premier usage qu'ils font de cette liberté, est d'aller rendre grâce à leur Avocat de ses fideles soins. Pénétrés de reconnoissance, il lui payent d'abord les frais du procès qui se montoient assez haut; puis il lui font

présent d'une bourse de ducats, en lui jurant sur leur honneur, que si les tems devenoient meilleurs, ils sauroient mieux reconnoître le service qu'il leur avoit rendu.

Sur ces entrefaites la nuit étoit survenue; & comme il étoit trop tard pour s'en retourner, l'Avocat, par reconnoissance, donna un gîte à ses honnêtes Cliens. Ces Messieurs avoient leurs vues dans cet arrangement; car profitant de la nuit, ils garoterent leur hôte dans son lit & lui mirent un baillon. Delà ils vont reprendre ce qu'ils ont apporté, sans oublier de chercher, s'il n'y avoit rien autre chose qui pût leur convenir. Cela fait ils s'approchent de son lit, & lui souhaite civilement la bonne nuit.

XIV.

L'USURIER.

Un Usurier acquit en peu de tems d'immenses richesses. Ce n'étoit pourtant point par la fraude & par l'injustice, comme il le protestoit souvent, mais par la bénédiction du Ciel. Cependant pour montrer à Dieu son cœur reconnoissant, & peut-être aussi par une sainte confiance que Dieu le lui rendroit au centuple, il fit bâtir un hôpital pour les pauvres.

Digitized by Google

Le bâtiment achevé, il s'arrête un jour devant cette maison & il repasse en lui-même combien par-là il se rendoit méritoire auprès de Dieu & des pauvres. Dans ce moment, passe un homme de sa connoissance; notre Avare qui veut à toute force faire admirer son établissement, lui demande d'un air joyeux, s'il croit qu'il est assez grand pour les pauvres. Mais oui, reprit malicieusement l'homme, cette maison peut loger bien du monde à l'aise : je vous avertis pourtant qu'elle est trop petite, si vous voulez y loger tous ceux que vous avez ruinés.

XV.

L'Esprit de Contradiction.

PARMI d'autres belles qualités, Ismene avoit la passion de contredire. Je sais qu'on l'attribue à tout son sexe : mais quand tout l'univers le diroit mille fois, je déclare publiquement que je n'en crois rien. Car je connois autant de femmes qu'un autre; j'ai souvent hazardé, pour éprouver cet esprit de contradiction de vanter la beauté des plus laides, & jamais aucune ne m'a donné un démenti. C'est donc encore une imputation

Digitized by Google

fausse dont on charge les pauvres femmes. Mais revenons à Ismene : quant à elle, ce n'étoit point une calomnie.

Un jour qu'elle étoit à table avec son mari, on leur servit, si je m'en souviens bien, un brochet cuit au bleu. Me trompé-je, mon cœur, lui dit l'époux, notre poisson n'est pas tout-à-fait assez cuit ! Je me suis bien doutée, repliqua sa moitié, que malgré toutes les précautions que j'ai prises, vous ne manqueriez pas de raisons pour gloser sur votre pauvre femme. Mais je vous dis moi, que le brochet n'est que trop cuit. Eh bien ! n'en parlons plus, dit le mari, ce n'est pas la peine de s'échauffer si fort.

Tel qu'un coq-d'inde, appercevant de l'écarlatte, s'enfle de rage ; les perles & les pendants de son col se teignent de rouge & de bleu, ses plumes se hérissent ; son courroux éclate dans ses yeux, & sort de son rauque gosier par des gloussemens précipités : telle Ismene, d'abord pâle & blême de dépit, se sent aussi-tôt monter le sang au visage ; ses veines se gonflent, ses yeux se rétrecissent, son nez & son menton s'allongent, ses levres deviennent grosses & bleuâtres, ses cheveux se dressent sur sa tête & font écarter son bonet de ses oreilles. Oui, dit-elle, d'une voix tremblante de fureur ; oui, c'est moi qui vous le dis, le brochet

Digitized by Google

étoit trop cuit! Puis elle prend le verre d'une main vacillante, & boit à la hâte. Ah, pourquoi la laisser boire dans cet état!

L'époux se leve de table & sort sans dire mot : à peine est-il parti que sa chere moitié tombe dans un long évanouissement. Il n'est pas étonnant ; elle venoit de boire dans un violent accès de colere.

Des cris horribles mettent toute la maison en allarme. On délace Ismene, on lui présente des sels; toutes les odeurs demeurent sans effet; on lui frotte les tempes, on fait brûler des cheveux & des plumes; mais en vain, elle ne sent rien, elle ne donne aucun signe de vie. On court à l'époux, il vient: Ah! ma chere amie, tu te meurs? malheureux que je suis! pourquoi l'ai-je contredite! maudit poisson! mais Dieu m'est témoin qu'il n'étoit pas assez cuit. A ces mots la malade reprenant ses esprits. Il étoit trop cuit, s'écrie-t-elle, il étoit trop cuit! tu ne te rendras pas encore? Ainsi l'esprit de contradiction fit plus d'effet sur elle, que la vertu des odeurs les plus fortes.

Digitized by Google

XVI.

La mort de la MOUCHE *& du* COUSIN.

JE veux chanter la mort de la Mouche & du Cousin. Ecoutez leur fin tragique & ne leur refusez pas vos regrets. La jeune Mouche, remplie de courage, se posa sur les bords d'un verre de liqueur. Elle en but à long traits, & enivrée de plaisir, elle tomba dans le verre. Le Cousin voyant le sort de son amie, se dit en lui-même : Oh, je saurois bien me garantir d'un pareil tombeau ; j'aime bien mieux me divertir autour de cette lumiere que sur un verre de liqueur. Il dit, & se mit à voltiger autour de la lumiere ; mais ébloui par son éclat, il se laissa emporter par le plaisir ; il se brûla les aîles & les jambes, & il expira après quelques gémissemens.

O vous petits insectes, qui pour suivre votre instinct, avez péris dans le sein du plaisir : reposez doucement, & souffrez que je dise à votre gloire, que vous êtes morts en humains.

Digitized by Google

XVII.

La jeune Fille.

Un Jeune-homme épris des charmes d'une jeune Beauté, se servit d'un Ami pour la demander en mariage. Le Pere qui ne vouloit pas encore marier sa Fille, fut néanmoins charmé de la demande, & fit mille instances pour faire rester cet ami à diner.

On a beau en faire un mystere à la fille, elle se doute du fait. Elle raisonne ainsi en elle-même : Mais que vient faire ce Monsieur qu'on fait rester à diner? Oh, ce n'est pas pour rien qu'il me fait de si profondes révérences. On a beau se cacher de moi, je crois bien que c'est pour moi qu'il est ici?

Cependant notre Négociateur ne désespere pas encore de réussir, & quand le vin les eut un peu égayés, il se hazarde de porter encore la parole pour son Ami. Monsieur, l'interrompit le Pere, soyez persuadé que ce n'est ni par caprice ni par dureté que j'agis : je ne puis pas encore marier ma Fille ; elle est trop jeune, elle n'a que quatorze ans. Pendant qu'il prononçoit ces dernieres paroles, Lisette entra avec un mêts qu'elle servit sur la table. Eh comment! se mit-elle à dire, que disiez-vous, mon Pa-

Digitized by Google

pa? vous vous êtes trompé! moi, je n'aurois que quatorze ans! non, non, j'ai bien quatorze ans & ſept ſemaines.

Eh bien, le Pere la laiſſa-t-il ſe marier?... Je n'en ſais rien : mais non, je vais le dire : car parmi les perſonnes qui me le demandent, il pourroit bien y avoir des jeunes filles : pour les tranquilliſer, je dirai tout bonnement que le Pere eut honte de ſa mépriſe, & qu'il laiſſa ſa Fille ſe marier.

XVIII.

Le Polyhistor.

Un Sçavant univerſel arriva un jour au bord du fleuve fatal qu'il faut que nous paſſions tous, quoiqu'il nous en coûte. Cet Homme tout couvert encore de la pouſſiere de ſes livres, s'avance vers la barque à Caron. Soyez le bien-venu, lui dit le Nautonnier en bâillant & en s'appuyant ſur ſon aviron; qui êtes-vous, bon homme? Je ſuis un Sçavant univerſel, repartit l'Ombre, un Homme pour qui les écoles ont du reſpect....

Pendant qu'il étoit devant la barque à détailler à Caron toutes les Langues qu'il

ſavoit, tous les ignorans qu'il avoit réfutés, & tous les *in-quarto* qu'il avoit écrit, arrive ſur les mêmes bords un autre Ombre ſimple dans ſes manieres. Et vous, qui êtes-vous ? encore quelque Sçavant ſans doute ?... Je ne crois pas, reprit l'ombre, mériter ce nom glorieux. Je n'ai étudié que mon cœur, qui m'a ſéduit ſi ſouvent, & dont j'ai voulu ſonder les abîmes pour trouver mon repos & celui des autres ; mais malgré mes recherches, malgré mes méditations, j'ai vu, par les fautes qui me ſont échappées, que je n'y ai pas fait de grands progrès.

Le Polyhiſtor l'ayant entendu, rit en lui-même, & s'avance fiérement pour entrer le premier dans la barque. Mais Caron vous le repouſſant rudement avec ſon aviron, lui crie en colere : Retire-toi, inutile perſonnage, il faut que je paſſe d'abord le Sage ; il en vient à peine un ici chaque ſiecle : mais pour des gens de ton eſpece, pour des Sçavans pétris d'orgueil, j'en paſſe tant que j'en ſuis excédé.

Digitized by Google

XIX.

Le Paysan & son Fils.

Un jeune Manant d'un esprit passablement épais, suivit *Junker Hans* dans ses voyages, où, à l'exemple de son maître, il acquit entre autres bonnes qualités, celle de menteur fiéfé. De retour dans son village, son Pere le mena un jour à un marché éloigné. *Fritz*, chemin faisant, trouva l'occasion favorable de parler des belles choses qu'il avoit vues, & c'étoit de mentir avec la derniere impudence. Tout alloit bien, lorsque pour son malheur un grand Chien vient à passer: Oh mon Pere, s'écria le jeune Drôle, vous ne me croirez peut-être pas, mais rien n'est pourtant plus vrai que ce que je vais vous dire.... Dans notre voyage j'ai vu un Chien.... attendez.... c'étoit.... près de la Haie, sur le chemin qui va à Paris, ce Chien.... je veux être un coquin, s'il n'étoit plus grand que le plus fort de vos Chevaux.

Ce que tu me dis-là, mon Fils, me surprend, reprit le Pere: au reste chaque pays offre ses prodiges. Nous, par exemple, nous n'aurons pas fait une lieue, que nous

Digitized by Google

trouverons un pont qu'il faut que nous passions, pont qui a été funeste à bien du monde. Aussi dit-on qu'il y a du sortilege. Enfin quoi qu'il en soit, sur ce pont-là il y a une pierre, contre laquelle on heurte quand on a menti dans la journée, on tombe & on se casse une jambe.

Notre Rustre, à ce récit fut un peu effrayé : Eh mon Pere comme vous courez.... mais pour revenir à ce Chien, combien vous disois-je qu'il étoit grand? comme votre grand Cheval! oh pour celui-là, c'est un peu fort. Ce Chien donc, à présent je m'en souviens, n'avoit encore que six mois: mais je jurerois bien qu'il étoit aussi grand qu'une Genisse.

Ils firent encore un bon bout de chemin. *Fritz* n'étoit point à son aise, le cœur lui battoit: on n'aime point avoir la jambe cassée. Il apperçoit enfin le pont fatal, il sent déjà la fracture. Ecoutez, mon Pere!... le Chien dont je vous parlois étoit bien grand, & quand je l'aurois un peu augmenté, il étoit toujours plus grand qu'un Veau.

Le pont se présente. Fritz, pauvre Fritz, comment t'en tireras-tu! le Pere passe le premier: Fritz l'arrête. Eh, mon Pere! lui dit-il, vous n'êtes pas si enfant, que de croire que j'ai vu un pareil Chien? car

puisqu'il faut que je vous dise la vérité avant de passer outre ; le Chien dont je vous parlois, étoit de la grandeur de celui que nous avons vu passer tout-à-l'heure.

XX.

Le Rossignol & le Coucou.

Un jour le Rossignol entonna ses airs divins pour voir si les Hommes seroient sensibles à la mélodie de ses chants. Des Enfans qui jouoient dans la vallée, continuerent leurs jeux, sans faire attention à ses accens. Pendant ce tems-là le Coucou se fit entendre à son tour, & il obtint mille acclamations de leur part. Ils rirent de tout leur cœur, & ils repeterent vingt fois son joli *coucou*. Entends-tu, dit le Coucou au Rossignol, comme mes chants charment les oreilles de ces Messieurs ? Tu vois même qu'ils préferent mes airs aux tiens.

Sur ces entrefaites, Damete & sa Bergere traversent d'un pas lent l'émail de la prairie, & le Coucou ne manque pas d'entonner ses chants : mais ils passent fiérement sans faire attention à ses cris monotones. Cependant à peine la tendre Philomele a fait entendre sa douce mélodie, qu'ils

qu'ils éprouvent le pouvoir de ses chants. Damete s'arrête, & Philis se repose sur le gazon en prêtant une oreille attentive au chanteur ravissant. Bientôt la Bergere est émue; des larmes de tendresse s'échappent de ses yeux. Le Rossignol dit alors au Coucou : Eh bien! maître babillard, regarde, voilà ce que l'on gagne quand on chante pour les ames sensibles. L'épanchement d'une larme muette fait plus d'honneur aux Rossignols que les applaudissemens les plus éclatans que tu reçois.

Digitized by Google

FABLES ET CONTES

DE M. LICHTWER.

M. *Lichtwer*, conseiller du Roi de Prusse à la régence de Halberstadt, est Brandebourgeois de naissance, & a fait ses études à Leipzig. Dans sa jeunesse, il fit un séjour de deux ans à Dresde, & c'est-là qu'il a composé ses premieres Fables. Ce fut en 1748, que M. *Lichtwer* publia ces Apologues, qui d'abord n'eûrent pas le succès qu'elles méritoient. M. *Rambler*, homme de goût & excellent critique, a été le premier qui ait rendu les Allemands attentifs aux beautés de ces Fables (1), dans lesquelles l'Auteur unit souvent la précision & l'élégance de *Phedre*, à la naïveté & à la gaieté de *la Fontaine*; mais sans s'arrêter aux beautés seules, il fit en même-tems appercevoir le mauvais goût qui regnoit dans quelques unes, & les taches qui déparoient quelques autres. M. *Lichtwer* a donné en 1762, une édition corrigée de ses Fables; il en a retranché

(1) Dans son Introduction aux Belles-Lettres, d'après les principes de M. le *Batteux*.

Digitized by Google

plusieurs anciennes, en a ajouté de nouvelles, qui ont les beautés & les défauts de leurs aînées.

Depuis ce tems-là, il en a paru une traduction Françoise, où le Traducteur a rapporté non-seulement toutes les Fables adoptées par M. *Lichtwer*, mais aussi celles qu'il avoit rejettées (1). Je n'en donne ici que trente, & la traduction complette en contient cent quarante. C'est au lecteur à comparer les deux Ouvrages.

Comme j'ai donné précédemment un essai de ces Fables dans le *Journal étranger* (2). Je vais rapporter le jugement qui en a été porté alors. « M. *Lichtwer* tient » un rang distingué parmi les Fabulistes » Allemands. L'invention lui appartient » entierement ; il a le talent de conter ; » ses moralités sont belles & bien ame- » nées ; il releve les allégories les plus » communes par des applications ingé- » nieuses ou par des tours piquans. On » voit qu'il a beaucoup observé : il a bien » vu, & il fait parler le sentiment. Quel- » ques-unes de ses Fables péchent par trop

(1) Fables nouvelles divisées en quatre livres. Traduction libre de l'Allemand de M. *Lichtwer*. A Strasbourg, chez J. G. *Bauer*, & à Paris chez *Langlois*, rue de la Harpe 1763.

(2) *Voyez* Mars 1761. *Voyez* aussi les Réflexions judicieuses sur l'utilité de l'Apologue de M. l'Abbé *Arnaud*.

Digitized by Google

» de longueur ou de négligence. D'autres
» manquent de simplicité dans le sujet, &
» l'application n'en est pas toujours assez
» générale ou assez sensible, mais il y en
» a un grand nombre d'excellentes, &
» que les Allemands mettent à côté des
» plus belles de M. *Gellert* ».

Quoique ce jugement ait été porté sur les premieres éditions de l'Auteur, il ne laisse pas que d'être vrai encore à tous égards. M. *Lichtwer*, dans un Poème *sur le Droit Naturel* en cinq livres, s'est montré comme Poète didactique, mais avec peu de succès.

I.

La FABLE *dépouillée.*

La Déesse des Poètes, la Fable, s'étant mise à parcourir les pays étrangers, & se trouvant un jour seule sur une route écartée, fit rencontre d'une bande de voleurs. Ces brigands l'arrêterent & lui demanderent la bourse, qui se trouva vide, elle fut obligée de réparer ce malheur par la perte de ses habits : outrage que la Déesse souffrit avec patience. Ils trouverent sur elle, plus qu'ils n'avoient osé espérer, & ils lui enleverent

Digitized by Google

tout: qu'en arriva-t-il? La Fable disparut, & la Vérité toute nue s'offrit à leurs yeux. Confuse à cette vue, la troupe scélérate se prosterna aux pieds de la Déesse, en s'écriant : Déesse pardonnez-nous notre attentat, nous vous rendons vos habits, qui pourroit soutenir la vue de la Vérité toute nue?

II.

La FORTUNE *&* le SONGE.

La Fortune accablée de fatigue, avoit passé une partie de la nuit à dormir sous le berceau d'un Berger. Ah! si quelque conquérant l'avoit sue là, il l'auroit investie avec cent mille hommes. Sur le matin, un Songe folâtre vint à passer devant le berceau, & le bruit de ses aîles réveilla la Fortune : Ah! tu viens fort à propos, lui cria celle-ci en se frottant les yeux, tu vas m'égayer & dissiper mon humeur noire: Dis-moi, où t'es-tu amusé si tard? Je viens de la ville avec les zéphirs du matin, répondit l'Ombre, je quitte une jeune Beauté à qui ma présence a fait passer la nuit la plus agréable. Ah! de grâce, reprit la Fortune en souriant, conte-moi un peu les belles choses que tu lui as fait voir. Je suis arrivé, poursuit le Songe, dans un superbe

équipage, suivi d'un beau cortege de laquais couverts d'or; les portes se sont ouvertes à mon aspect: j'étois Baron, & point de ces Barons de nouvelle datte; j'étois riche, & je venois pour épouser: ce sont-là des choses contre lesquelles une jeune Fille ne tient guere. D'ailleurs, je n'ai point épargné les présens, & tu sais, ma chere Fortune, de quelle efficacité ils sont; or, ce langage plaît aussi beaucoup aux Belles. Enfin, m'étant jetté aux pieds de la jeune Fille, je la suppliois, je la pressois, & j'ai obtenu son aveu: elle me donnoit sa main à baiser, lorsque le jour qui commençoit à paroître, m'a obligé de me retirer. Je suis persuadé que ma prétendue va se réveiller contente, & si elle ne parle de moi à personne, sûrement elle s'occupera agréablement de moi en secret toute la matinée. Je ne suis pas si heureuse que toi, dit la Fortune d'un air triste; j'entre l'autre jour dans la maison d'un marchand, je l'enrichis, je l'éleve, enfin, j'en fais un petit Marquis: hier je lui tourne un moment le dos, voilà mon homme qui se pend à un arbre. Eh! pourquoi es-tu plus heureux que moi? ne suis-je pas un songe comme toi?

Digitized by Google

III.

Les CRIMES *& les* CHATIMENS.

UN jour les Crimes sortirent du goufre de l'ancien Tartare, & dans une heure funeste, ils prirent la route de notre globe. Alors on vit sous leurs pas, l'herbe des prairies se flétrir, le feuillage des bois se dessécher, les campagnes fertiles devenir agrestes; des couleuvres fourmilloient sur leur passage, & des hiboux remplissoient les airs de leurs cris lugubres. Cependant la troupe infernale tournant la tête par hazard, vit qu'elle étoit poursuivie, & par qui? par le Châtiment, qui, appuyé sur des béquilles, suivoit les Crimes à pas lents. Ah! s'écrierent ceux-ci, pour cette fois nous ne craignons pas que tu nous attrape. Continuez de courir, reprit le Châtiment, je suis quelquefois long-tems avant de vous attraper, mais vous ne pouvez jamais m'échapper.

IV.

Le Lion & le Loup.

Le roi Lion étoit assis sur son tribunal au pied du mont Carmel : il avoit à ses côtés son ministre l'Ours, & autour de lui les habitans des forêts. C'étoit dans le tems où les rois donnoient audience à leurs sujets. La Vache vint en larmes réclamer son enfant, son cher Veau ; on le lui avoit enlevé, on le lui avoit enlevé la nuit. Le Lion examinoit la physionomie de ses sujets : le crime se peint ordinairement sur le visage. Je ne suis point l'auteur du crime, s'écria le Loup ; non, Sire, j'en jure par votre Majesté : depuis plusieurs jours, une incommodité m'oblige à la diète : en vérité ce n'est pas moi. C'est donc toi, lui dit le Lion ? en te défendant quand personne ne t'accuse, tu t'accuses toi-même ; tu as dévoré le Veau, & l'Ours va te rendre la pareille. Sans autre forme de procès, le Loup fut mis en piéces, & son ventre déposa qu'il étoit en effet coupable.

Le scélérat est tourmenté sans cesse par le souvenir de son crime, & il lui semble que tout ce qui l'environne le lui reproche.

Digitized by Google

Qui se justifie sans être accusé, dépose contre lui-même.

V.

Phœbus & son Fils.

La Lune se trouvant un beau jour entre le Soleil & la Terre, la nuit survint tout-à-coup, & obscurcit les montagnes & les vallons. Un Berger, fils de Phœbus, avoit conduit ses troupeaux dans un pâturage: Oh! mon Pere, s'écria-t-il, comment as-tu perdu ton éclat? qu'as-tu fait de ton char radieux? comment la source de la lumiére s'est-elle donc obscurcie? Mon fils, lui dit Phœbus, l'obscurité n'est que pour toi; ma lumiere est toujours la même.

Quand nos passions se mettent entre nous & la Divinité, les ténébres qui nous la dérobent, sont-elles les ténébres de Dieu, ou celles de l'homme?

Digitized by Google

VI.

Le Géant & le Nain.

Un Géant anthropophage étant à faire sa tournée, rencontra un Nain potelé. Oh! dit-il, voilà de quoi exercer ma dent: c'est ma foi un morceau friand qui me fera boire un coup. Ah! Monseigneur, dit le petit Homme, je suis entre vos mains, de quoi me serviroient mes pleurs, de quoi me serviroit ma résistance? Mais avant que je vous serve de repas, infortuné que je suis! j'ose encore vous demander une grâce, jurez-moi de me l'accorder. Le Géant jure. Alors le Nain dit: Voici la grâce que je vous demande: ne me mangez pas. Déjà le Nain gagnoit pays, lorsqu'il sentit la main du Géant s'imprimer sur son cou. Hélas, s'écria le petit Homme, ô bois, ô prairies, témoins de mon triste destin, c'est ici que ce Géant m'a juré de m'épargner, & c'est ici qu'il me donne la mort. Le Géant, mauvais plaisant, reprit avec un sourire amer: Va, je suis fait à cela; celui-là ne craint pas les Dieux, qui n'épargne pas les Hommes.

Digitized by Google

VII.

L'AIGLE & le PAPILLON.

UN Aigle qui dans ſon vol hardi franchiſſoit les nues, & s'élançoit juſqu'au ſoleil, fut célébré dans les forêts par mille voix, comme le Roi des oiſeaux. La louange fait naître l'envie : un Papillon, inſecte foible & préſomptueux, eut la témérité de défier l'Aigle, & de ſe vanter, non-ſeulement de voler auſſi-bien que lui, mais encore de le devancer. L'Aigle, ſans faire attention aux fanfaronades du Papillon, s'éleve vers les hauteurs de l'Olympe. Le petit Arlequin le voit, & déployant ſes aîles bigarrées, il prend auſſi ſon vol ; mais il ne fut pas long : un zéphir lui ayant fait faire la pirouette, le fit tomber à terre aux yeux de tous les oiſeaux. Sa chute divertit fort tous les ſpectateurs.

Petits Rimeurs, c'eſt à vous que ceci s'adreſſe : mettez un frein à votre préſomption : ne vous expoſez pas trop, ou vous aurez le ſort du Papillon. Un Bavius ne ſauroit être un Virgile.

Digitized by Google

VIII.

La TULIPPE.

Un parterre, émaillé des fleurs les plus variées, les délices du printems, portoit une Tulippe, dont la parure étaloit toutes les couleurs d'Iris, & dont le pourpre éclatant ressembloit à celui des levres de ma Philis. Le zéphir retenoit son haleine toutes les fois qu'il osoit dérober un baiser à ce chef-d'œuvre de la nature; la belle Tulippe captivoit le cœur du Jardinier, qui la servoit avec affection, comme la Reine de son jardin. Mais il n'y a rien de si beau, de si précieux, qui ne soit sujet aux coups du destin. Pourquoi? C'est-là la question. A peine la Tulippe étoit épanouie, que dans un jour ardent, le ciel se couvrit de sombres nuages. Les vents déchaînés siflent & augmentent l'obscurité; le tonnerre gronde; mais à peine a-t-il cessé, qu'une grêle épaisse venant à tomber, abat les feuilles & les branches, les herbes & les plantes, & de ce nombre est aussi la Tulippe. L'orage passé, le Jardinier accourt, & il ne voit de toutes parts qu'horreur & destruction, trop juste sujet de douleur: cependant il envisage son malheur, & se taît, jusqu'à ce que la tige

Digitized by Google

abattue de la Tulipe, sa fleur favorite, vint s'offrir à ses regards. Alors la fureur & le désespoir se peignent dans ses yeux : il maudit la grêle, il maudit la fortune qui lui a ravi sa Tulippe, & il ne cesse de se plaindre. Vous entendites ses imprécations, aimable Flore ! Un Poirier, que la violence de la tempête avoit dépouillé de ses fleurs & de son feuillage, en fut scandalisé : Eh ! quoi, dit-il, la perte d'une fleur t'afflige à ce point ? c'est de nous voir dépouillés, nous autres arbres, qui devroit te déchirer le cœur ! c'est de voir l'espoir de ta subsistance, détruit dans nos fleurs, qui devroit faire couler tes larmes ? mais nous n'excitons pas tes regrets, tandis que la perte d'une fleur stérile te réduit au désespoir !

Tel fut l'homme de tous les tems ; tel il est jeune, tel il est vieux : il est tout de feu pour les petites choses, & tout de glace pour les grandes.

IX.

Le PERE & ses trois FILS.

UN Pere chargé de biens & d'années, prit le parti de distribuer entre ses trois Fils, ses

richesses, fruits de ses travaux. Je me réserve encore un diamant, dit le Vieillard, que je destine à celui qui d'entre vous se distinguera le plus par quelque action noble & généreuse. Pour obtenir ce prix, les Fils se dispersent; mais au bout de trois mois, on les voit de retour dans la maison paternelle. L'aîné des Freres s'adressant à son Pere, lui parla ainsi : Pendant mon voyage, un Etranger m'a confié un dépôt sans avoir de sûreté de ma part, & dès qu'il me l'a demandé, je le lui ai remis fidélement. Dites-moi, cette action ne mérite-t-elle pas des éloges? Tu as fait, mon fils, ce que tu devois faire, reprit alors le Pere, & celui qui agit autrement est un fripon; car la probité est un devoir, ton action est bonne, mais elle n'est pas généreuse. Le second reprit ensuite: Dans ma tournée, je passai un jour auprès d'un étang dans lequel un pauvre Enfant venoit de se laisser tomber; je courus aussitôt à son secours, je le tirai de l'eau, & je lui sauvai la vie: tout le village peut en rendre témoignage. Tu as fait, mon enfant, repartit le Vieillard, ce qu'en qualité d'hommes, nous sommes tous obligés de faire pour nos semblables. Le plus jeune dit à son tour: Un jour je trouvai mon ennemi profondément endormi au bord d'un précipice; sa vie étoit entre mes mains. Je l'ai doucement

éveillé, & je l'ai tiré du danger. O mon fils! s'écria le Vieillard en le regardant tendrement, le joyau est à toi : quelle grandeur d'ame, que de faire du bien à son ennemi!

X

La Linotte.

Une jeune Linotte fit l'essai de ses aîles; elle parcourut les bois, & oubliant le nid de sa mere, il lui prit envie de se bâtir une habitation. Naturellement on aime à être à soi, & comme dit le proverbe, *nos propres foyers valent de l'or.* La Linotte se trouva auprès d'un chêne: la hauteur de l'arbre la séduisit. Je serai ici comme une Reine, se dit-elle en elle-même; je n'ai pas encore vu de nids si élevés. Le nid fut construit; bientôt après, la foudre l'écrasa: heureusement la Linotte étoit absente. A son retour, point de nid, & le chêne fendu en éclats. Il ne fait pas bon loger si haut: voici des broussailles: la foudre ne tombe pas si bas; il vaut mieux être à terre, & y vivre en sûreté. Nouveau nid dans les broussailles: la poussiere & les vermisseaux l'obligent quelque tems après à l'abandonner. Enfin, elle s'établit dans un buisson plus haut & touffu,

Digitized by Google

où elle étoit à l'abri de la poussiere & de l'orage; elle y trouva le calme & le bonheur.

S'il est un état fortuné, n'allons pas le chercher ni sous le chaume, ni sur le trône. Heureux ces favoris du Ciel, qui, loin de la nécessité, peuvent vivre dans une philosophique indépendance! C'est le plus bel apanage de la médiocrité.

XI.

La Chambre Impériale des ANIMAUX.

LASSÉS des guerres intestines, les chefs des Animaux firent la paix, du consentement de toute l'espece animale, sans préjudice toutefois aux droits respectifs. Pour décider tous les sujets de contestations, on établit d'un accord unanime, une espece de Chambre Impériale. Le Serpent, animal madré & rampant, fut nommé à la Présidence. Les Marmotes furent élevées à la charge d'Assesseurs, de maniere qu'il se trouvoit toujours que quand un Juge veilloit, il y en avoit quatre qui dormoient. Des Tortues, d'une fidélité à toute épreuve, étoient à la tête de la Chancellerie; les Escargots remplissoient la fonction d'Avocat, & ils ne demandoient que des

des surfis de cent ans. On prétend que cette Cour n'a jamais fait d'injustice ; & qu'on n'a jamais appellé de sa Sentence, car avant que le Président publiât un arrêt, l'Avocat & la partie étoient morts.

XII.

L'Oiseau PLATEA *& les* HÉRONS.

L'OISEAU Platea, appellé par quelques uns *Pelican*, par d'autres Cuillier, (voilà bien des noms pour un seul animal!) attaqua un jour deux Hérons, leur enleva des Poissons qu'ils venoient de prendre dans un étang voisin, & les traita comme des malheureux & des voleurs. Voilà qui est plaisant, s'écrie un des Hérons indigné! nous cherchons notre nourriture avec bien de la peine : un gourmand paresseux, parce qu'il est le plus fort, nous l'enleve, s'en repaît ; & nous insulte. Paix-là, coquins, leur disoit le Platea tout en dévorant les poissons.... un vol...., & de l'insolence.... oh! c'est un cas pendable. La justice! la justice!

Ces sortes d'oiseaux à plusieurs noms sont assez communs dans certaines villes. Sous le manteau de la justice, ils punissent

le voleur; & pour leur peine, ils s'approprient le vol. Cela s'appelle rétablir l'ordre & venger l'innocent!

XIII.

Le Sage & l'Alchimiste.

PLEIN de joie & de santé, un Sage vivoit sans fortune. Un Etranger vint le trouver un jour & lui dit : Ami, dans mes voyages j'ai entendu vanter ta sagesse & ta probité ! tu es le Phœnix de notre tems. Il ne te manque plus rien que la pierre philosophale : je veux te la faire trouver. Tu vois en moi ce Trismégiste à qui la nature se montre toujours sans voile : je suis possesseur de ce mercure par lequel nous convertissons le plomb le plus vil en l'or le plus pur.

O trois fois grand Trismégiste ! reprit le Philosophe, porte ailleurs ton merveilleux secret. Le Sage fait peu de cas de l'or. Etre content sans or, voilà la pierre philosophale !

Digitized by Google

XIV.

L'ÂNE & la PIEGRIECHE.

UN Âne en belle humeur se mit à faire fête aux passans. Et comment s'y prit-il? En poussant de son rauque gosier un braire à rendre les gens sourds. Dieu sait comment les oreilles des passans s'accommodoient de cette mélodie. Ce n'est pas en pareil cas qu'on tient compte de la bonne volonté: messire l'Âne ne reçut que des injures & des coups. Il ne se rebuta point; & à la fin une Piegrieche l'entendit, trouva sa voix charmante, s'efforça de l'imiter, & le prôna par-tout.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

XV.

Le PRÊTRE & le MALADE.

LA peste & la mort désoloient une grande ville. Les Prêtres s'enrouoient, les Fossoyeurs n'en pouvoient plus, tant les malades étoient nombreux, tant les funérailles étoient fréquentes. Des familles entie-

Digitized by Google

res furent éteintes; spectacle lamentable! jeunes & vieux, la mort moissonnoit tout indistinctement. Un jour un Prêtre fut appellé dans certaine maison où il trouva un pauvre Vieillard luttant contre les angoisses de la mort. Le malade étoit couché sur une paillasse criblée, n'ayant pour garde que la muraille nue, & pour tout avoir une hache & une scie. Mon ami, commença le Prêtre, reprenez courage, vous allez sortir de la prison de ce monde dont vous avez goûté toutes les amertumes sans avoir joui d'aucune de ses douceurs. Pardonnez-moi, Monsieur, répondit le pauvre homme malade, d'aussi loin que je puis m'en souvenir, j'ai toujours bien vécu, & je n'ai jamais manqué de rien. D'ailleurs je n'ai point été tourmenté par l'envie, ni par la haine, ni par les soins de ma subsistance; mes outils que voilà, me gagnoient tous les matins l'entretien de la journée. Sans dettes, d'un tempérament robuste, mon propre maître, que me manquoit-il? Le Pasteur surpris, lui demanda enfin, s'il n'avoit pas regret de mourir! Pourquoi y aurois-je regret ajouta le vieillard, puisque Dieu, comme vous le voyez, m'a fait jouir si long-tems des plaisirs de la vie? . . . . . .

Mortels! puissiez-vous goûter la morale

de ce Vieillard ! Tout homme qui se contente de son état vit heureux & meurt satisfait.

XVI.

L'HABIT & L'OREILLER.

Un Habit de velours, jetté sur le lit du maître, entra en conversation avec l'Oreiller. L'heureux mortel que nôtre maître ! dit l'Habit; avoue, camarade, que les Fées ont soufflé sur lui. Toujours joyeux, toujours dans l'abondance, grand train, beaux habits, dépenses enragées : voilà bien un vrai gentilhomme ! mais sur-tout j'aime sa gaieté; il a certainement le cœur net & tranquille. Je puis t'en dire des nouvelles, moi qui l'accompagne dans toutes ses courses. Il met de l'esprit par-tout; ses regards, sa démarche, son souríre, ses gestes, tout est chez lui ingénieux & plaisant. Comment crois-tu qu'il perd son argent ? en chantant, en folâtrant, en riant de tout son cœur. Que la fortune me fasse un mortel plus heureux !... Ecoute, mon ami, lui dit l'Oreiller en l'interrompant, je crois bien ce que tu me dis : mais explique-moi un peu ce que je vois. Quand il se met au lit, ce n'est pas

pour dormir, c'eſt pour ſe tourmenter, ſe plaindre, changer ſans ceſſe de place, comme ſi la colique le déſoloit. Je ſuis ou trop haut, ou trop bas. Il ſe leve, il ſe recouche, & toujours ce refrain: *Ah malheureux! je ſuis ruiné.* Un jour de lanſquenet, je vis ſa cervelle preſqu'au bout du piſtolet. Eh bien, mon ami, qu'eſt-ce que cela ſignifie? Qu'il faut voir les acteurs hors du théâtre, pour les bien connoître.

XVII.

SOCRATE & le VEUF.

LE cœur le plus tendre, la beauté la plus accomplie, l'Epouſe la plus chérie venoit d'être enlevée aux embraſſemens de ſon jeune Epoux, par une mort prématurée. Déſolé de cette perte, il ſe fût plongé un poignard dans le ſein, s'il n'eût été retenu par des mains fidelles. Pour l'empêcher d'attenter à ſa vie, on fut obligé de le lier, parce qu'il avoit déjà eſſayé de ſe caſſer la tête contre la muraille. A ſes inſtances on lui rend la liberté; mais toujours obſédé de ſa douleur, il va conſulter ſur ſon cruel deſtin le divin Socrate. Hélas! dit-il les yeux inondés de larmes, apprenez-moi, ô

le plus sage des humains, s'il y a un remede à mes maux ! On ne veut pas que je meure ; pendant que la lumiere du jour m'est un supplice. Le Sage baissant les yeux se mit à rêver, & après un moment de réflexion, il dit au Veuf affligé : Revenez dans huit mois.... Dieux ! dans huit mois ! quel terme !... Avant le tems expiré, notre Veuf s'étoit remarié.

XVIII.

Les HOMMES singuliers.

Un Curieux avoit parcouru le monde & observé les différentes comédies que les hommes jouent sur la terre. De retour dans sa patrie, ses amis s'empressoient de lui demander ce qu'il avoit vu dans ses voyages ? Par-tout des hommes, leur dit-il, c'est-à-dire des fous qui se piquent d'être sages ; mais j'en ai trouvé à onze cens lieues du pays des Hurons une espece des plus singulieres. Ces hommes-là s'assemblent pour s'asseoir vis-à-vis les uns des autres, & rester assis les journées & même les nuits entieres sans bouger. Là ils s'occupent, devinez à quoi ? Ils perdent le souvenir du boire & du manger ; ils deviennent muets & sourds ; ils n'entendroient pas Dieu tonner, & le ciel s'écrou-

Digitized by Google

leroit avec fracas, qu'ils n'en resteroient pas moins immobiles sur leurs sieges. De leur bouche s'exhalent des mots entrecoupés qui ne forment point de sens. Ils s'expriment par des grimaces, des contorsions & des roulemens d'yeux. La crainte, l'espérance, l'inquiétude, la joie maligne, la colere, la fureur, le désespoir se peignent tour-à-tour sur leur visage mobile. A leur détresse, on les prendroit pour des criminels; à leur gravité, pour des Juges infernaux; & à leurs emportemens, pour des Furies. Ce qu'il y a de singulier encore, c'est une foule de spectateurs qui se plantent à côté d'eux pour les contempler. Mais quel est donc l'objet de ces gens-là, demandent les amis? Cherchent-ils des remedes aux calamités publiques?... Bon, quelle idée!... La pierre philosophale, ou la quadrature du cercle!... A d'autres..... Seroit-ce un rendez-vous de malheureux, de pénitens, d'énergumenes!... Point du tout..... Mais que font-ils donc?... Ils jouent!...

XIX.

Le Fusil & le Lièvre.

Un Chasseur dormoit à l'abri d'une meule de foin, la tête appuyée sur une de ses

mains, & ayant à ses pieds son Fusil, chargé de grosses dragées. Un Liévre timide apperçut l'arme à-feu & prit la fuite; mais il se rassura bientôt, & s'en approchant insensiblement, il l'a heurta même du bout du nez. Retires-toi, téméraire, reprit le Fusil d'un ton menaçant! ne sais-tu pas que dans un instant, je puis précipiter ton ombre aux enfers! la foudre que je lance, fait trembler le Lion, le Tigre, l'Ours & le Sanglier, tous animaux plus courageux & plus prudens que toi. Va, tu te trompes, mon ami, repartit Longue-oreille, je t'assure que tes menaces ne feroient pas fuir un Chat. C'est ton maître que nous craignons tous. Tant que ses yeux veillent; tout animal te redoute: mais dès qu'ils se ferment, tu n'es plus à craindre.

A quoi servent les loix, à quoi servent les châtimens, si les Princes, si les Magistrats dorment?

XX.

Les CHEVREUILS.

MON fils, vous êtes trop téméraire: vous courez le bois comme s'il n'y avoit

Digitized by Google

point de Tigre. Croyez-moi, soyez plus prudent : si notre ennemi vous apperçoit c'est fait de vous. Ainsi parloit un vieux Chevreuil à son petit. Mon bon papa, lui dit le jeune Faon, je vous remercie ; mais dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un Tigre ? comment est fait ce méchant ? Ah ! mon fils, c'est le monstre le plus hideux, le plus horrible ; à ses regards enflâmés, on voit qu'il ne respire que le meurtre : sa gueule est fumante de sang, & l'Ours & le Lion sont moins épouvantables. Suffit, papa, je connois le Sire, & je saurai l'éviter. Il dit, & de courir les champs. Il rencontre un animal qui jouoit sur l'herbe. Interdit, il s'arrête, examine, & reprend bientôt courage. Ce n'est pas l'animal dont m'a parlé mon pere ; celui-ci est si charmant. Je ne vois point le sang fumer sur sa bouche : il a même l'air gracieux. Ses yeux sont à la vérité pleins de feu ; mais ils n'ont rien de sinistre.... Eh, non ! s'écria-t-il d'une voix assurée, ce n'est pas là le Tigre. Le Tigre l'entendit, se jetta sur lui & l'étrangla.

N'exagérez point à la jeunesse la difformité des vices. Prévenez-la, si vous ne voulez point qu'elle les méconnoisse, que leur poison est souvent caché sous des dehors agréables & enchanteurs. Peres & meres,

Digitized by Google

ce sont presque toujours vos fausses leçons qui perdent vos enfans.

XXI.

Les deux RENARDS.

PLEINS de mauvais desseins, & dans un profond silence, deux Renards, pere & fils, rodoient vers l'heure de minuit, autour d'un village endormi. S'étant approchés d'une basse-cour, ils entendirent les Chiens aboyer, & les Coqs chanter. Alors le vieux Renard s'écrie : Retirons-nous d'ici, l'attaque n'y réussiroit point ! Ils trouverent ensuite une autre basse-cour où tout étoit tranquille, au caquet près que faisoient des Oies babillardes : C'est ici qu'il fait bon, dit le pere à son fils, que ce bruit avoit un peu intimidé, je n'entends point de Chiens, je ne vois point de lumiere. Ces mots dits, ils s'approchent, forcent l'entrée, & font un ample butin de volailles.

Rarement les malheurs viennent fondre sur un état, où le peuple se tait, & où le gouvernement veille.

Digitized by Google

XXII.

Le Cheval & l'Ane.

Un Cheval gros & gras apperçut, en quittant son râteller, un Ane décharné. Eh pauvre Grison, comme te voilà fait! Que tu es maigre! serois-tu malade, ou le chagrin t'auroit-il dégraissé! Hélas! lui répond l'Ane, c'est la faim, ce sont les fardeaux, ce sont les coups & les mauvais traitemens, qui me réduisent dans cet état. Que la misere est pesante! puisse la mort m'en délivrer bientôt! c'est le bonheur où j'aspire. Allons, mon ami, reprit le Cheval, un peu plus de patience. Si vous étiez plus sage, vous trouveriez vos maux moins pesans. Il faut subir son fort, quand on ne peut pas le changer. Songez d'ailleurs à tant de malheureux qui souffrent plus que vous: qu'avez vous fait, pour être mieux traité qu'eux! Le destin distribue à son gré les biens & les maux. La peine vous est échue: à qui sait en tirer parti, elle est plus utile que la prospérité. La leçon étoit bonne; mais le Cheval étoit dodu, & l'Ane trouva qu'un ventre plein étoit un mauvais consolateur pour un ventre affamé

XXIII.

Les Souris.

DANS le ſénat du peuple des Souris, un jeune Magiſtrat, contoit ſes voyages & ſes avantures. Il détailloit ponctuellement tout ce que, ſous les voûtes obſcures des toîts, il avoit vu, goûté, tâté, & entendu. Oui, Meſſieurs, continuoit-il, j'ai vu dans pluſieurs greniers des animaux qui parlent le langage des Souris, qui ont les oreilles pointues, & la peau veloutée comme nous, enfin qui nous reſſemblent de la tête aux pieds. Mais écoutez encore; je ne vous en impoſe pas : ces animaux-là s'enveloppent tous dans de certains manteaux bruns, tres-déliés; ainſi affublés, ils volent comme des oiſeaux. Peſte ſoit du ſot, s'écrierent deux vieillards expérimentés ? Eh ! c'étoit des Chauve-Souris qu'on peut voir ici tous les jours. Vraiment c'étoit bien la peine, de t'envoyer dans les pays étrangers, pour y faire des obſervations ſi curieuſes.

C'eſt ainſi que nos jeunes Allemands diſſipent leur patrimoine, pour aller voir à Paris, ce qu'ils pourroient voir ſans ſe mettre en dépenſe dans leur propre pays.

Digitized by Google

XXIV.

Le Colin-Maillard.

Quatre drôles dégourdis & malins, ſuivant les droits de la jeuneſſe, gambadoient dans la cour d'une ferme, en attendant mieux : (le mieux pour ces Meſſieurs n'eſt pas toujours le meilleur). Camarades, jouons à Colin-maillard, dit l'un; tous y conſentent : on tire au ſort, & le ſort tombe ſur Blaiſe : on lui bande les yeux. Quand j'approcherai de ces piliers, vous me crierez au moins, *gare le pot au noir.* Et de courir ſus, à droite, à gauche : il jette les mains de tous les côtés; il avance, il recule, il s'allonge; & l'oreille levée, il demande ſouvent : ſuis-je loin des piliers ! Oh ! fort loin. Le jeu continue. Ses camarades le houſpillent, il croit en tenir un; & il ſe trouve avec un mouchoir dans les mains. Enfin à force de tourner autour de lui, ils l'amenent à leur but. Un d'entre eux ſe cache derriere un pilier : Et le pot au noir ? s'écrie Blaiſe. Oh ! lui répond l'autre, tu en es loin. Blaiſe entend une voix près de lui; il s'élance, donne contre le pilier, & tombe tenant ſa tête à deux mains.

Digitized by Google

Lecteur, ce Blaise c'est toi. Les passions te fascinent les yeux : tu cours en aveugle où t'appelle leur voix : elles te promettent de longs jours, & tu vas, sur leur parole, te briser contre les écueils que la mort a semés sur tes pas.

XXV.

Le Hibou parmi les Oiseaux.

Maitre Hibou rongé d'ennui, entreprit un jour de rendre visite aux autres Oiseaux ; mais il fut sifflé, & traité de personnage grossier. Voyant qu'il réussissoit si peu dans la société, il reprit le chemin de sa solitude. Depuis ce tems il ne cessa de se déchaîner contre la frivolité du tems, & de louer le charme de la retraite.

L'amour de la société nous est inspiré par la nature. Ceux qui n'ont de liaison avec personne, s'emportent volontiers contre la frivolité du siecle. Eh, Messieurs ! parlez franchement : c'est que vous ne savez pas vivre dans la société.

Digitized by Google

XXVI.

Le FRELON *& le petit* GARÇON.

JEANNOT, (c'eſt le nom d'un jeune Garçon) Jeannot s'amuſoit à cueillir des pommes dans un jardin. Un Frelon, inſecte foible & méchant, le pique à la main, ſans en avoir reçu de mal. L'Enfant étoit délicat & ſenſible, il verſa quelques larmes. Le Frelon, voltigeant autour de lui, ſembloit par ſes bourdonnemens s'applaudir du coup & menacer encore. L'Enfant s'élance pour le ſaiſir, & l'attrape en effet. Grâce, grâce, s'écria l'inſecte en baiſſant les aîles; (car rien n'eſt plus humble dans le malheur que les impudens) grâce, aimable Garçon, épargne un innocent : c'eſt le beſoin, c'eſt l'inſtinct qui m'a porté à te bleſſer; je ne ſubſiſte que par mon aiguillon, & c'eſt la nature qui l'a voulu. La nature! dit Jeannot? & à moi la nature m'a donné de la force pour t'écraſer, inſecte inutile & mal-faiſant; meurs.

Digitized by Google

XXVII.

Le Rossignol & le Pivoine.

La gloire des Oiseaux, le charme des Humains, le Rossignol, curieux de respirer l'air étranger, quitta son pays. La forêt sembla déserte après son départ; tous ses admirateurs étoient plongés dans l'affliction, ses envieux seuls en marquoient de la joie. Un jeune Pivoine, d'une beauté admirable, voulut être de la partie. Sa gorge brilloit d'un rouge enflâmé, sa tête étoit d'un noir foncé & son dos d'un gris cendré; jamais oiseau ne fut mieux paré! Portés sur leurs aîles légeres, ils franchissent les fleuves & les lacs, & laissent derriere eux les montagnes & les vallons. Après quelques jours de voyage, une vaste forêt se présente à leurs yeux; & nos oiseaux, ravis à cette vue, ne tarderent pas de s'y abattre. A peine étoient-ils perchés, que la Renommée annonça leur arrivée parmi les Citoyens emplumés du bocage, qui arrivoient par légions pour voir leurs nouveaux hôtes. La voile détermine la course du navire, la parure bigarée fait la gloire des oiseaux, & l'habit très-souvent décide du mérite des hommes. Aussi on exaltoit à l'envi la ma-

gnificence du Pivoine : Ah ! disoit-on, que de talens doit avoir un oiseau d'un si magnifique plumage ! Le Rossignol fut peu considéré ..... C'est apparemment le valet ; & de même que nos petites maîtresses, on jugeoit du fruit par l'écorce. On prie le Pivoine de chanter ; on ne doute point que ses accens ne soient divins. Il chante, & les Oiseaux trompés dans leur attente, éclattent de rire : sa voix étoit traînante, aigre & monotone. On vit avec chagrin que souvent on est trompé par l'extérieur. Cependant Philomele se fait entendre à son tour ; le plaisir & l'admiration succedent dans le cœur des oiseaux ; ses accens charment l'envie même : la force & la douceur de sa voix ravissent tous les enfans du chant. La beauté de tes airs, ô étranger, s'écrierent les Oiseaux, donne du lustre à la simplicité de ton plumage.

C'est ainsi que l'extérieur simple releve l'excellence d'un génie supérieur, tandis que dans les ames communes, nous mettons les dehors brillans au nombre des défauts.

Digitized by Google

XXVIII.

L'ESCARGOT & LA CIGALE.

UN Escargot se traînoit lentement vers une haie. Elle n'étoit pas loin; mais tout chemin est long, quand on est bien chargé. l'Escargot s'en plaignoit; & d'allonger ses cornes, & de les retirer, & puis s'arrêter; L'aiguille d'un cadran va bien aussi vîte. Notre Escargot dans une de ses stations, apperçoit une Cigale qui faisoit ce que font les Cigales: elle chantoit. Quelle est contente! qu'elle est heureuse: comme elle chante! que sa course est légere! qu'elle est alerte! & moi, avec ma maison sur le dos; je ne puis faire quatre pas. Heureux Escargot, lui cria la Cigale aussi mécontente que lui, que le ciel t'a favorisé, en te mettant sous ce toît, à couvert de l'intempérie des saisons! Tu reposes tranquillement, tandis que pendant la nuit, transie de froid, épuisée de fatigue, je ne puis goûter de repos; & lorsque tu te repais à l'aise dans ta maison, je meurs dans les frimats ou de froid ou de faim.

Nous ne considérons dans l'état d'autrui, que ce qui manque au nôtre, & dans

Digitized by Google

le mariage & dans le célibat : mais dans le fond, chacun de ces états a ses peines & ses douceurs ; & celui qui est chargé d'un ménage, & celui qui n'en a point, ne se doivent point porter envie l'un à l'autre.

XXIX.

Le Voisin envieux.

Un homme conservoit dans son verger un arbre qui portoit des fruits dorés. Son Voisin poussé par l'envie, vint la nuit en abattre plusieurs branches ; mais pour le coup l'envie le conseilla mal, car l'année suivante, l'arbre rapporta trois fois plus de fruits qu'à l'ordinaire.

Tant il est vrai, que souvent un ennemi nous est utile : il nous sert, quand il pense nous nuire.

XXX.

L'Hirondelle & le Moineau.

L'Hirondelle à la fin de l'automne, songeoit selon son ancienne coutume, à se mettre en route. Je suis fâché, voisine,

Digitized by Google

lui dit un Moineau, de voir que nous allons te perdre. Je voudrois bien savoir pourtant où vous passez l'hiver? Ami! répondit l'Hirondelle, la question que tu me fais est plus hardie que tu ne penses : écoute, je veux satisfaire ta curiosité : nous mourons dès que l'hiver se fait sentir, & nos corps reposent dans le creux des arbres & au fond des étangs; mais le printems nous rapelle à la vie. Hélas, dans peu de jours, reprit le Moineau, j'aurai donc à pleurer ta mort? infortunée! mourir si jeune! Quant à l'espérance de te voir revivre, je n'en donnerois point une mouche. Va, ma chere amie, ne te flatte point de jamais ressusciter. Eh bien, je me tais pour le présent, dit l'Hirondelle, le printems te convaincra. Le printems vint, le Moineau n'étoit plus.

Esprit-fort, que cet exemple fasse impression sur vous! Le jour de la conviction arrive, mais je crains qu'il n'arrive trop tard.

Digitized by Google

FABLES ET CONTES

DE M. SCHLEGEL.

La patrie de Messieurs *Schlegel*, trois freres célebres dans la littérature allemande, est l'Electorat de Saxe. Jean *Elie*, l'ainé, un des meilleurs Poetes dramatiques Allemands, fut attiré, par les bienfaits du Roi Frederic V, en Dannemarc, où il est mort à la fleur de son âge. Jean Henri, le troisieme, ne s'est fait connoître encore que par quelques traductions en vers de tragédies Angloises, & par des remarques pleines de goût & de saine critique, dont il vient d'enrichir la nouvelle édition des Œuvres de son frere aîné. Jean *Adolphe*, le second, & celui dont je donne ici quelques morceaux, est aujourd'hui Pasteur à Zerbst, dans la principauté d'Anhalt. Il s'est fait connoître de bonne heure par différentes productions ingénieuses, insérées dans des ouvrages périodiques. Il a autant de génie que son aîné, mais il a travaillé dans un tout autre genre de Poésie. Le plus remarquable de ses Poèmes est son *Mécontent*, épopée sa-

Digitized by Google

tyrique, en huit chants, écrite dans le goût des Metamorphoses d'*Ovide*, où se trouvent les plus grandes beautés.

M. *Schlegel* a sur-tout le mérite de saisir les ridicules, & d'être excellent Peintre des moeurs de son pays. C'est-là le plus grand mérite des Fables dont je donne ici une traduction: elles sont dénuées d'action, & ne portent souvent que sur un centon connu. Mais la versification aisée, & la gaieté de la morale leur donne beaucoup de grâces, quand on les lit dans l'original.

M. *Schlegel*, outre son talent pour la Poésie, tient un rang distingué parmi les Orateurs de la Chaire, & parmi les critiques Allemands. Il est Auteur d'un recueil de Sermons & d'une traduction *des Beaux Arts, réduits à un même principe*, de M. l'abbé *Batteux*, ouvrage si estimable par lui-même, & que le Traducteur a encore augmenté de notes critiques, & de neuf dissertations sur les différens genres de Poésie.

Digitized by Google

I.

Le Chien & le Bœuf.

On voit toujours l'envie & l'avarice réunir leurs forces pour nous faire la guerre. Un cœur qui donne une fois accès à l'une, est bientôt disposé à recevoir l'autre. L'envie rend l'avare Orgon encore plus avare, en le rendant plus odieux : pour entasser or sur or, rien ne lui coûte, ni la trahison, ni l'imposture ; il a beau avoir, tant qu'il restera quelque chose aux autres, il n'aura jamais assez.

Gardien de son trésor, on le voit sans cesse veiller, comme le dragon d'Eson: il ne veut pas qu'un autre profite de ce qui lui est inutile. Orgon & le Chien d'Esope ont la même manie.

Un jour ce dernier semit à garder de son chef une meûle de foin, & lorsqu'un Bœuf, pressé par la faim, vint pour en manger, il aboya après & lui montra les dents.

Eh quelle est ton extravagance, lui dit le Bœuf en colere! Tu me refuses, par une envie ridicule, ce qui ne te sert de rien, ce qui ne nourrit pas les Chiens, & ce qui fait ma subsistance!

Ne peut-on pas dire aussi à Orgon! Eh mon ami, quel plaisir trouves-tu à tour-

menter ton cœur! Tu n'as pas eu de cesse que tu n'ayes acquis des monceaux d'or. Aujourd'hui ton trésor oisif, qui ta coûté tant de peine à amasser, moisit dans ton coffre-fort. Insensé! laisse à d'autres plus sages que toi cet or inutile qui te ravit ton repos. L'envie qui te tourmente, ne veut pas à présent que tes héritiers en profitent: mais, *tu mourras*, voilà leur consolation. Oh qu'alors ils se riront de toi! au lieu que, si dès à présent, tu leur en faisois part, ils t'en sauroient encore gré. Tu ne veux pas? Eh bien, sache que tu as beau l'enfermer sous cent verroux, tes héritiers sauront bien un jour l'en tirer.

II.

L'Empereur SIGISMOND.

QUEL Prince posséda jamais mieux l'art difficile de régner que l'Empereur Sigismond! Les flatteurs, ces insectes nuisibles des cours, voyant qu'il ne se contentoit pas d'épagner ses ennemis, qu'il les combloit même de ses bienfaits, ne pouvoient rien comprendre à ce procédé. Oh, s'ils avoient été à sa place, qu'ils s'y seroient pris bien différemment! Ménager ses ennemis,

les combler même de ses bienfaits ; c'est ce qu'ils ne feroient jamais comme particulier, encore moins comme Empereur. Ah je les crois, la magnanimité excede la sphere des petites ames. Les courtisans, guidés par l'intérêt personnel, sont persuadés qu'un Prince ne regne que pour donner des ordres arbitraires, & que tout un peuple n'est né que pour entretenir les plaisirs & la débauche d'un seul. Enfin l'envie ouvre la bouche à ces Messieurs ; humblement prosternés, ils conseillent à l'Empereur de se venger des audacieux qui avoient osé lui résister. La bienfaisance lui disent-ils n'excite qu'à des crimes atroces.

Est-ce que je ne me venge pas assez de mes ennemis, leur dit en riant l'Empereur? Je les force à rougir de leur inimitié, & à se repentir de leur faute. Bientôt ils n'oseront plus être les ennemis de leur Prince. Ils ne sauroient s'empêcher de m'estimer, quoiqu'ils fassent pour s'en défendre. Mais si je faisois ce que vous desirez, leur inimitié ranimée par ma haine, auroit acquis le droit de me haïr. Eh leur laisserai-je prendre sur moi cet avantage!

Ah que la grandeur d'ame est une gloire digne d'envie! que le plaisir qui en résulte est supérieur à celui de la vengeance! Un

Digitized by Google

Prince qui pense comme Sigismond, mérite l'empire du monde.

III.

Le PAON & la CIGOGNE.

Le Ciel en dispensant ses dons, ne les prodigua point à un seul : ce qu'il donna à l'un, il le retrancha à l'autre. Cette diversité de caracteres parmi les hommes, devoit coopérer à l'harmonie de notre monde : il ne devoit y avoir personne d'inutile. Son but très-sage, étoit que chacun auroit des prétentions sur les talens d'autrui. Mais que faisons-nous ? nous méprisons le bien que nous voyons dans nos semblables ; ou pour nous placer au dessus des autres, nous sommes aveugles à dessein, nous ne voulons pas le voir. Ingénieux à n'estimer que nous, nous n'avons devant les yeux que notre propre mérite.

Un Paon, enflé d'orgueil, faisoit sa roue, qui frappée des rayons du soleil, offroit toutes les couleurs du printems. Ce Paon, promenant ses regards à l'entour, apperçut une Cigogne à qui il dit d'un ton arrogant : « Comment oses-tu t'approcher de » moi, chetive créature ! essaye donc à faire » la roue comme je la fais. Retire-toi, vi- » laine bête : on ne peut te regarder sans » rire. Que tu es difforme en comparaison

» moi ! » La Cigogne, pour abaisser l'orgueil du Paon, s'éleve d'un aîle légere, & lui crie du haut des airs : « Beau Paon, essaye donc de voler comme je fais! tâche » donc de prendre ainsi l'essor! que tu es » lourd en comparaison de moi ! »

Selinde, entourrée d'une troupe semillante de petits maîtres, sembloit être le modele de la Vénus de Phidias. Selinde, si vous lui passez l'esprit, étoit ornée de toutes les grâces. Avec quel air de complaisance elle se contemploit dans sa glace! Ensuite d'un air triomphant elle se tournoit vers sa sœur, à qui elle disoit en souriant : « Ma » sœur, essaye donc de plaire comme je fais! » si tu veux toucher un cœur, il faut que » tu me prie de ne pas me montrer. Que tu » es laide en comparaison de moi ! » Sa sœur sans lui répondre court prendre un livre, & pour humilier la vanité de Selinde, elle lui dit : « Selinde, essaye donc d'entendre ce li» vre comme je fais! si tu veux fixer la ten» dresse de ton amant, il faut que tu me » prie de t'apprendre à parler avec esprit. » Que tu es sotte en comparaison de moi! »

Un Philosophe présomptueux, contemplant l'édifice de son sistême, s'applaudit lui-même de la profondeur de son savoir. Son orgueil philosophique méprisoit sou-

Digitized by Google

veritablement le Poète badin, qui, en peignant les ridicules, ou en enseignant une vérité, n'observoit point l'ordre mathématique. « Va, lui disoit-il, on a beau applaudir à tes fadaises, tu n'amuseras jamais » que des esprits superficiels! sois aussi pro» fond que je le suis! essaye, mon ami, es» saye de faire des démonstrations! A quoi » sert à l'état ton joli jargon! Que tu es fri» vole en comparaison de moi! » Le Poète lui montre des vers & lui dit d'un air riant: « Va, mon ami, tu as beau être enchanté de » tes vaines subtilités! le public ne les verra » jamais qu'avec dégoût. Essaye donc d'é» crire avec grâce, tâche de faire des vers » comme j'en fais. Que tu es froid en com» paraison de moi! » C'est ainsi que je pourrois tracer le portrait du Gentil-homme qui méprise tout homme, quelques talens qu'il ait, parce qu'il n'a pas ses seizes quartiers: je pourrois crayonner le Noble à chaumiere, dont tout le mérite consiste à vivre, confiné dans son village, à tourmenter ses paysans & à mépriser les Arts & les Sciences.

Mais si je voulois d'écrire tous ceux, qui, pleins d'eux mêmes, méprisent le mérite d'autrui, j'étendrois sans peine cette Fable à des volumes. Celui qui, fier de son néant, se pavane comme le Paon, n'a

qu'à interroger sa conscience. Au lieu de la réponse de l'objet de son mépris, qu'il s'applique celle que la Cigogne a faite au Paon.

IV.

L'HOMME RICHE & ARISTIPPE.

QUEL est le plus grand devoir des parens? est-ce d'amasser des richesses afin que nos enfans vivent dans le faste, afin que nous mourions sans être regrettés? Non. C'est de fomenter, par de bonnes instructions, leur foible penchant pour la vertu; de veiller de bonne heure sur leur esprit, & de ne l'enrichir que des trésors de la sagesse.

C'est là le devoir des parens; c'est là pourtant ce que la plupart semblent ignorer. Toujours entraînés par le torrent de leur passion dominante, ils s'occupent fort peu de cultiver l'esprit & le cœur de leurs enfans. Si par fois, pour se conformer à la mode, ils sacrifient quelque chose à leur instruction, ils croient que c'est de l'argent mal-employé.

Rempli de cette maxime, un riche d'Athene, pensoit aussi sagement que ceux de nos jours, & méprisoit tous les arts, ex-

Digitized by Google

cepté l'art d'amasser. Cet Homme alla trouver Aristippe, ce sage de la Grece qui réunissoit à la sagacité du jugement, la politesse de l'esprit, ce Philosophe que la cour présomptueuse fut obligée d'admirer & même de trouver aimable. Il voyoit bien néanmoins qu'Aristippe n'étoit qu'un pédant; mais qu'importe! Aristippe étoit à la mode; on le prônoit par-tout, & il étoit bienaise de remettre entre ses mains son fils, pour le voir briller un jour comme son maître. Il l'aborde d'un air moins soucieux que quand il fait faire des obligations: Seigneur Aristippe, lui dit-il, j'entens dire du bien de vous par-tout; je voudrois que vous instruisissiez un peu mon fils; combien prenez-vous pour cela? Mon ami, répond le Philosophe, je prens un talent... Comment? un talent, y pensez-vous? l'esprit seroit-il si cher? je ne le crois pas. Le meilleur esclave ne revient qu'à un talent. Eh bien, reprit Aristippe, allez-en acheter un, vous en aurez deux.

V.

Le DAIN & le SANGLIER.

Le Fou ne ferme son colombier que quand la bête y a tout ravagé. Toujours

Digitized by Google

dans une pleine sécurité, il ne voit que ce qui arrive : mais le Sage voit aussi ce qui peut arriver. La surprise le trouve sous les armes ; il sait qu'il n'est plus tems d'enrôler des soldats, de forger des armes, de réparer les murailles, lorsque l'ennemi est déjà aux portes de la ville.

Un Sanglier aiguisoit un jour ses défenses contre un pin antique, dont le tronc étoit aussi dur qu'un roc, & dont le front, élevé jusqu'aux nues, défioit les orages. Un Daim voyant le Sanglier préparer ses armes, lui dit : Eh mon ami, quel danger te menace, quel ennemi se présente pour faire ces grands préparatifs ? Passe encore, si un Ours, si seulement un Loup se présentoit pour te livrer bataille. Je ne te conçois point, car je vois que tout est tranquille. Tu t'échauffes & tu te fatigues-là inutilement. Je crains que tu n'ayes quelques grains de folie dans la tête. Tais-toi, repartit le Sanglier, je vois que tu as la vue bien courte. Malheur à tout animal assez stupide pour s'en rapporter à toi. Eh quand vois-tu le Chasseur avide de notre sang, avoir assez peu de prévoyance pour ne mettre son fusil en état que lorsque je le menace de mes défenses. Vraiment, il seroit bien tems de songer à aiguiser mes défenses, quand je verrois l'ennemi venir fondre sur moi !

La

Digitized by Google

La prévoyance gagne la moitié de la bataille. Combien n'a-t-on pas vu de Généraux, à qui une trop grande sécurité a arraché des mains une victoire presque certaine.

VI.

COLBERT & LOUVOIS.

On prétend que la vérité n'est pas fort amie des Courtisans : les anciens l'ont dit, les modernes l'ont répété. Cela se peut; mais je soutiens, moi, qu'il est des tems où elle se trouve même dans leur bouche; a nature a quelquefois ses écarts. Je sais qu'il n'y a point de riche Usurier qui n'ait éprouvé des mouvemens de générosité. En n'a-t-on pas vu des sots avoir des saillies, dont n'auroit point à rougir un Haller! A moins de faire cette réflexion, il n'y a point de Lecteur, qui, en lisant ce Conte, ne croie que ce ne soit une pure fiction, parce qu'il paroît d'abord peu vraisemblable; je serai content, s'il ne la dépouille pas de tout son mérite; en le croyant du moins possible.

Tout le monde connoît ces deux Ministres François qui, toujours rivaux dans

la carriere de la gloire, partageoient l'amitié du précédent Louis, tout le monde connoît Colbert & Louvois? Le Courtisan lisoit son destin dans leurs yeux; & la Cour, qu'un rien fait alternativement trembler ou rire, observoit la sérénité & les nuages de leurs regards avec la même attention que l'Equipage d'un vaisseau observe le ciel, réglant sans cesse son ame agitée sur le cours des nuées, & voyant le trouble & les inquiétudes venir & fuir avec les orages.... Un jour il prit fantaisie à nos deux Ministres, de faire un tour de promenade. Dans la vûe de jouir d'un peu de repos, ils se transportent aux Tuilleries, le Paphos de Paris, où l'on voit briller les élégans & les coquettes, également avides de conquêtes, également contens de leur personne. Ces Messieurs, suivant l'usage établi à la Cour, ne s'aimoient pas; mais ils ne laissoient pas que de se faire en toute occasion de grandes démonstrations d'amitié; on savoit là dessus à quoi s'en tenir, & quand ils venoient jusqu'à s'embrasser, on ne doutoit point que leur haine ne fût augmentée. Un homme de vieille roche qui liroit ceci, penseroit que le Poëte radote. Qu'il changeroit bientôt de sentiment, si sa mauvaise étoile le conduisoit dans ce pays là; c'est alors qu'il apprendroit à ses dépens que les

Digitized by Google

visages de Cour ne sont que des masques. Nos deux Hommes d'état se promenent dans le jardin en long & en large. Tout s'incline à leur aspect. Vous eussiez vu les Comtes & les Marquis se surpasser en courbettes. Rempli de l'orgueil de sa dignité, le Magistrat, qui a presqu'oublié de se courber, se promene d'un air de gravité; il apperçoit les Ministres, soudain il s'incline plus humblement que le Client de son audience. A peine se montrent-ils de loin que tous les dos se tiennent prêts; Croix, Cordons, Ducs, Princes, Maréchaux, enfin tout ce qui les apperçoit, jusqu'aux Eminences, leur témoigne son respect par de profondes révérences. Un inconnu, peut-être un Poëte, de ces hommes qui ne sont point éblouis par l'éclat qui environne les Grands, traverse tranquillement l'allée, sans faire attention aux Ministres ni sans leur faire la moindre révérence. Nos Ministres qui daignoient à peine remarquer ceux qui leur rendoient les plus profonds respects, remarquent celui qui ne les salue pas. Ils se tournent pour le voir passer, & Colbert dit à Louvois : *Que cet homme-là est heureux ! il paroît n'avoir besoin ni de vous ni de moi.*

Digitized by Google

Le HIBOU & le ROSSIGNOL.

Métamorphose.

A M. GIESECKE.

AMI, laisse-là les sots, ils sont indignes des traits de ta satyre, ils ne peuvent sentir la délicatesse de ton esprit, & la pire espece est celle des Sçavans. Comment guérir le malade qui ne sent pas son mal? puisque la fange dans laquelle leur esprit lourd se traîne est pour eux une vallée de *Tempé*: laisse-les se traîner dans leur bourbier. Ton secours leur est-il de quelqu'utilité! que t'en reviens-t il? toujours prêts à t'accabler d'injures, ils ressemblent à cet enfant de la Fable, qui, étant tombé dans un ruisseau profond, alloit se noyer, sans le secours d'un bon Vieillard qui se jetta dans l'eau & qui lui sauva la vie au risque de perdre la sienne. Les remercimens de l'enfant furent de lui jetter des pierres, de l'accabler d'injures en lui reprochant de lui avoir arraché les cheveux. Tu auras beau les tirer de leur bourbier! semblables aux grenouilles, ils s'y précipitent dans l'instant: c'est leur élément.

Laissez-les s'élever réciproquement au

ciel. Ennemis des talens, ils ont beau fulminer contre le goût; à l'abri de leur atteinte, il eſt comme le laurier, que jamais la foudre ne frappe, quoiqu'elle paſſe avec bruit au deſſus de ſa cime.

Laiſſe les ſots érudits inſulter à l'eſprit des modernes! épargne leur tes railleries: vainement tu tenterois de les corriger par tes vers. Les ames de cet eſſaim, ſont des ames inſenſibles. Pédants avec Tibulle, arides avec Virgile, peſants avec Horace, ſans eſprit avec Ovide, ils n'élevent ces génies que parce que l'antiquité les prône. Heureux Ciceron d'être né à Rome! ſi tu étois Allemand, ce ſeroit fait de ton mérite. Quoique ton eſprit enchante, quoique ton feu ne s'éteigne jamais, tu ſerois ſifflé, ſi tu n'écrivois point en Latin.

Il eſt vrai que Cicéron ne s'en mettroit pas fort en peine, & s'il les connoiſſoit, il rougiroit de leurs éloges. Pourvu que Hagedorn nous liſe ſans ennui, que nous importent les fureurs de Bavius? Pourvu que Gartner s'amuſe de nos chanſons, que nous font les mépris de Scioppius?

Tu ſais que depuis long-tems l'aimable Poéſie & la peſante Erudition ſe font une guerre obſtinée; j'ai entendu raconter l'origine de cette diſſention. Je ne me flatte pas, il eſt vrai, de faire revenir par-là no-

Digitized by Google

tre siecle, il me suffit, mon ami, que tu m'accordes ton suffrage.

Dans un canton inconnu des Géographes, entre les provinces Belgiques & les états François, est situé un vallon étendu, dont la Mélancolie & la Gaieté ont fait leur partage. Une partie offre un paysage riant, une autre, remplie de ruines affreuses, présente un aspect sauvage. La partie que la nature s'étoit plue d'orner de prés fleuris, & de bosquets charmans, étoit le siege d'un Rossignol. Dans l'autre canton, où des masures ruinées par le tems, restes malheureux d'un superbe palais, offroient un siege à la Mélancolie, étoit le nid d'un Hibou.

Souvent la joie conduit le Rossignol à l'amour, & l'amour l'invite à chanter : il suit la nature, il chante, lorsqu'elle le lui ordonne, il se taît lorsqu'elle ne l'inspire plus, & n'arrache point avec effort des soupirs amoureux! Souvent, pendant la nuit, le petit Orphée par la magie de son art, attire les Oiseaux du canton sur les branches voisines, & ranime les folâtres zéphirs : aux accens de sa voix, les fleurs altérées qui déja inclinoient leur tête apesanties, les relevent comme rafraichies par la rosée ; les arbres se balançent & semblent se faire des caresses.

Tandis que tout cédoit avec joie au pou-

toir de ses chants, le Hibou ne se laissa point entraîner; il voyoit d'un œil d'envie que la vallée l'écoutoit avec transport. Il étoit furieux de se voir troublé dans ses spéculations, lorsque sur son nid, comme sur le trépied, il mesuroit la forme & la dimension de chaque pierre. Dans son orgueil sçavant, il se croit descendu en ligne directe du Hibou de Pallas, qui, selon lui, s'occupoit gravement à compter les Serpens de la tête de Méduse. Furieux, le Hibou cherche souvent à déprimer l'art du chanteur par des hurlemens critiques.

Te tairas-tu, maudit bavard, lui dit-il un jour, pourquoi viens-tu par tes sottises me troubler dans mes sçavantes recherches? C'est en vain que tu t'efforces de plaire aux sages. Jadis les chants des Rossignols resonnoient d'un ton bien différent; mais il est oublié, cet art que la nature n'a donné en partage qu'aux Rossignols de l'antiquité. Comment oses-tu chanter à leur exemple; comment les oiseaux peuvent-ils supporter ton jargon insipide? Mais non, transporté de joie, on prête l'oreille à ce jeune écervelé; & moi, vieux Hibou, bien plus sçavant que lui, on me méprise. O tems! ô meurs! où l'on écoute des babillards, & où les Hiboux sont sans considération, pendant que la faveur de Minerve a élevé un de mes ayeux au rang de

Digitized by Google

l'Aigle qui sert Jupiter. Ce Hibou, exalté par tous les Sages, a souvent écouté les chants des Rossignols de l'Attique; & c'est par lui que ma famille a hérité d'un de leurs airs. Il l'a chanté à son fils, qui l'a enseigné à ses neveux, & c'est ainsi que par une suite d'ayeux il a été transmis sans alternation jusqu'à moi. Cependant si tu es encore avide de gloire, mérite d'être mon disciple, je t'enseignerai la vraie maniere de chanter.

Enfin tout ce que dit le Hibou, n'étoit que le langage de l'aveugle prévention : mais qu'attendre autre chose d'un Hibou ? Cependant le nouveau chanteur, affectant l'air grave d'un pédant de Collége, se met en devoir de mettre au jour son chant antique. Mais quel mélange désagréable d'accens de Rossignols, & de cris discordans, objets de la raillerie de tous les oiseaux, sort de son rauque gosier! Il se démene comme un Peintre grimacé dont le pinceau grossier cherche vainement d'attraper l'art magique de Dürer. Quelque coups de pinceau de maître, attrapés comme en songe, percent encore ce cahos, mais l'art & la délicatesse sont ensevelis sous un amas de traits lourds & grossiers. Aux cris lugubres du Hibou, la verdure naissante des feuilles pâlit, les fleurs, la tête panchée, se flétrissent, & du fond des bocages retentissent les éclats de rire des

Faunes. Quel fort funefte? fon art ne lui attire que du mépris.

Son cœur qu'enflâme déja le defir de la vengeance, s'irrite encore davantage, en voyant le Roffignol rire avec les autres oifeaux; & c'eft le Roffignol qui portera la peine de la rudeffe de fon gofier. Le Hibou invoquant le fecours de la Nuit, fe met à la pourfuite de fon ennemi, & il eft prêt de de l'atteindre, avant que celui-ci ait pu foupçonner le danger.

Déja tout efpoir de falut eft évanoui de fon cœur: mais Appollon le protecteur des arts, prend auffi la défenfe du Roffignol. Il tremble à la vue du péril, mais il eft encore plus faifi de frayeur en fe fentant abattre: fon petit corps s'appefantit, & fes pieds qui déjà touchent à terre, commencent à s'allonger & à fe gonfler. Il court fur le gazon en cherchant à s'élever dans les airs. Tel en Afrique un pefant Autruche fuit à travers les plaines arides; il déploie fes aîles, qui, fans l'élever, ne laiffent pas que de procurer à fes longs pieds une courfe plus rapide. Son corps s'élance, & à mefure qu'il s'alonge, il prend auffi de la largeur: fon plumage forme un habillement complet: fes aîles déployées pour voler, préfentent des bras qui font encore élevés. Le bec fe perd & s'applatit; toute la

Digitized by Google

tête offre des traits humains. Le feu brille dans ses yeux, la sérénité sur son front, & la candeur sur ses joues. L'harmonie des tons devient au milieu de ses chants un poème touchant, rempli de plaintes amoureuses. Le Chanteur des airs, échappé à la mort, par la faveur d'Apollon, devient parmi les hommes, un Poète, un tendre Racine, dont les touchans accords rempliront la scène tragique, & forceront les cœurs sensibles à répandre des larmes.

Le nouvel homme qui d'abord se contemple avec admiration, cherche des yeux son ennemi. Le Hibou étoit disparu : saisi de crainte à la vue de ce prodige, il s'étoit retiré avec précipitation, lorsqu'au milieu de son vol il étoit sur le point de l'atteindre. La colere qui l'avoit excité à la vengeance, fait place à la crainte. Perché sur un vieux sicomore, il regarde de loin, & semble douter encore de ce qu'il voit. A peine a-t-il apperçu le Rossignol, sous la figure d'un homme, que sa fureur redouble de voir échouer son projet. L'impuissance de sa rage le fait retourner à son nid : là il remplit l'air de ses cris lugubres, & maudit son destin.

Dieux injustes, s'écrie-t-il, quels tourmens vous me faites souffrir ! voilà donc comme vous punissez l'audace ! Eh quoi !

Digitized by Google

feroit-ce sa présomption, nourrie par la frivolité qui le rendroit digne de participer à la nature de l'homme? Il ne vous suffit pas de l'épargner, & de ne pas me venger: non, vous le récompensez encore! Et moi qui à force d'application, évite la lumiére, moi qui veille pendant la nuit: moi, vous ne me récompensez point! O Minerve, je te conjure par la faveur que tu as daigné accorder au Hibou dont je descens, sauve ma gloire! vole à mon secours, fais-moi éprouver la métamorphose! Par reconnoissance tu me verras toujours combattre pour ta gloire, & être l'ennemi de tes ennemis.

Minerve est sourde à ses cris. La Déesse jadis n'avoit fait choix de cet oiseau que pour sa vigilance; & qu'est-ce que c'est que la vigilance dénuée d'esprit & de sagesse?

Au lieu de la Déesse de la Sagesse, le Hibou est exaucé par la Déesse de la Stupidité; elle espere qu'un jour il lui fera des Disciples. Le Hibou éprouvant les effets de la métamorphose, saute de son nid dans le vallon: à la place de sa large poitrine, s'avance un gros ventre, gonflé d'orgueil, & dont le poids énorme est soutenu par des jambes lourdes & épaisses. Ses aîles s'allongent, & leurs extrémités forment des mains qui répondent aussitôt à leur vocation; car

Digitized by Google

la droite ſemble déja tracer des lignes pour ſe rendre immortelle par des *in-folio*, tandis que la gauche ſe meut comme pour feuilleter des livres. Les plumes de ſon corps ſe transforment en habits poudreux, pendant que celles de ſa tête ſe changent en cheveux poſtiches, & mal arrangés: enfin, ſa phiſionomie paroît dans tout ſon jour. L'envie & l'application imbécille paroiſſent dans ſes yeux; l'orgueil & le mépris ſillonent ſon front, tandis que la groſſiere ironie lui contracte le nez. Le bec, qui hurloit ci devant, eſt maintenant une bouche qui vomit des torrens d'injures; le Hibou eſt déſormais un pédant, un Orbilius redoutable. L'eſprit lui manque encore, la Stupidité ne peut lui donner ce qu'elle n'a pas elle-même; mais au lieu d'eſprit elle lui remplit la tête de préjugés.

Cependant le Fils apocryphe de Minerve ayant paru dans le monde, reſta toujours ce qu'il étoit; ſous la figure de l'homme, il paſſoit la journée dans ſon cabinet à grifonner, & ſous celle d'Hibou, il reſtoit dans ſon nid à hurler. Entraîné par ſon inſtinct, il ſe retire ſouvent dans les maſures, où il s'efforce de reſtituer les tombeaux, de déterrer des urnes, de déchiffrer des inſcriptions, & de meſurer tous les traits. Il veut faire des mo-

Digitized by Google

numens sacrés, dignes de toute nôtre application, des bévues faites par quelque Tailleur de pierre de Rome.

Les qualités du corps se communiquent à l'ame. Comme autrefois ses yeux ne pouvoient supporter la lumiere du jour, & qu'ils ne s'ouvroient que pour voir la nuit, ainsi son ame ne peut supporter aujourd'hui la lumiere de la sagesse, cherchant toujours dans les ténébres où ses rayons se perdent. Un chemin droit conduit-il à la connoissance, il se gardera bien de le suivre; il aime mieux égarer son Lecteur dans des labyrinthes. Les notes ne lui servent qu'à embrouiller ce qui étoit clair. Lorsqu'entassant citation sur citation, & qu'infatué de lui-même, il ensevelit sous la fange de ses variantes la beauté qui nous touche dans Horace, il pense que la derniere postérité lui en doit des hommages, & de la reconnoissance. Celui qui lit autrement que lui, est un sot, un imbécille, il deshonore sa patrie.

Sa haine implacable poursuit sans cesse le Rossignol devenu Poète: il lui intente procès, ainsi qu'à tous les modernes, il le cite au tribunal de la Stupidité, où il est juge & partie: mais on ne l'écoute pas: il crie; le Poète le laisse crier, & à peine a-t-il pincé les cordes de sa lyre, que les cœurs sont à lui.

Digitized by Google

Le Hibou laisse sa haine pour héritage à ses Disciples, qui tous à l'envi cherchent à diminuer le parti du goût, & qui chantent victoire avant d'avoir combattu l'ennemi. Le feu de cette guerre ne sera jamais éteint, tant qu'on verra parmi nous de ces essaims de Hiboux, sous la forme humaine, acharnés à mutiler les Grecs & les Romains.

Digitized by Google

FABLES

DE M. GLEIM.

M. *Gleim* eſt né à Halberſtadt, où il a rempli différens poſtes pour le ſervice du roi de Pruſſe. Aujourd'hui il eſt Secrétaire du Chapitre de cette même ville & Chanoine de celui de Walbeck. Ce n'eſt qu'en 1756, qu'il a donné ſes Fables, diviſées en deux Livres, dont chacun en contient vingt-cinq : celles du premier Livre ſont toutes de ſon invention : celles du ſecond ſont pour la plûpart imitées de *Phédre*, de *la Fontaine* & de *Gai*. Il faut avouer que ſi M. *Gleim* n'avoit que le mérite d'avoir compoſé ſes Fables, il ne tiendroit pas un rang fort diſtingué parmi nos Poètes : car, on chercheroit vainement dans ſes Apologues cette vérité & cette moralité qui caractériſent celles d'Eſope. Ce Fabuliſte a cependant un mérite; c'eſt celui de poſſéder dans un degré éminent le talent de narrer; il regne d'ailleurs de la briéveté dans ſon expreſſion ſans tomber dans la ſechereſſe, & de la naïveté dans ſon ſtyle ſans dégénérer dans

le burlesque. Mais c'est le genre lyrique qui paroît être celui de M. *Gleim* : ses Chansons anacréontiques & ses Chants de guerre, lui ont acquis parmi nous une réputation immortelle.

I.

Le Lion, le Tigre & le Voyageur (1).

A son Altesse Royale, le Prince FRÉDÉRIC *de Prusse, qui avoit demandé à l'Auteur, en lui montrant les gravûres pour les Fables de la Fontaine, s'il savoit aussi faire des Fables.*

L'AUTRICHE & la Saxe s'étoient liguées pour envahir ta chere patrie, ô mon Prince! Déjà elles avoient fait le partage des diverses Provinces, lorsque Frédéric notre Pere quitta nos murs, & vola à la tête de son Armée, au-devant de notre ennemi ; il le vit, le battit, & revint son vainqueur. C'est quand je vis le Héros de retour que je racontai la Fable du Tigre.

Un Tigre décoré de l'extérieur le plus beau, mais d'un naturel farouche & cruel, attaqua un pauvre Voyageur, qui, conti-

(1) Cette Fable se rapporte à l'année 1746.

nuant

nuant tranquillement son chemin, chantoit un cantique à la gloire du Créateur. L'Animal féroce étoit sur le point de le déchirer de ses griffes tranchantes..... Qu'en arriva-t-il? Un Lion généreux voit du fond de son antre, ce combat inégal. Aiguilloné par son grand courage, il s'élance de sa retraite, il se jette sur le Tigre, & le tient à la gorge..... La vaste Forêt retentit au loin de ses terribles rugissemens. Enfin, il sort vainqueur du combat; le Tigre nageant dans son sang est étendu sur l'arène. Le Lion le foule aux pieds...... Le Voyageur, craignant le courroux du Héros, lui demande la vie: alors le Lion d'un air majestueux le regarde, & il retourne satisfait dans son antre.

II.

Le Milan & la Cigogne.

Un Milan, à la vue d'une Cigogne, fondit sur une Alouette; & dès qu'il l'eut entre ses serres, il la plume & il la croque. Ah! s'écrie la Cigogne, la pauvre Alouette! Il n'y a qu'un moment qu'elle chantoit encore si bien! Treve de soupirs, dame Cigogne, dit le Milan!..... Je plains bien plus cette pauvre Grenouille que tu viens d'avaler. Il

Digitized by Google

n'y a qu'un moment qu'elle coassoit encore si bien !

III.

Le Lion & le Renard.

SIRE, dit le Renard parlant au Lion, je suis fâché de vous apprendre une chose, mais je ne puis plus m'en taire. Savez-vous que l'Ane a l'insolence de gloser sur le compte de votre Majesté. Il dit qu'il ne voit pas ce que je trouve de si grand en vous, & que votre courage lui paroît assez équivoque : il prétend que vous ne donnez pas de grandes preuves de générosité, ni de justice, & que vous égorgez sans distinction : enfin, pour lui, qu'il ne pouvoit vous louer.

Le Lion se tut un moment, & puis il dit : Renard, qu'il dise de moi ce qu'il voudra ! que m'importent à moi, les discours d'un Ane ?

Digitized by Google

IV.

L'AIGLE & l'ALOUETTE.

Un Aigle prenant ſon eſſor vers le Soleil, rencontra une Alouette qui ſe balançoit dans le vague des airs, & qui tiroit de ſon goziet la plus douce mélodie. Le Roi des airs, pour mieux écouter ſon chant, ralentit ſon vol, prête une oreille attentive, & ſe ſent ravi de plaiſir. Ainſi quand *Frédéric* joue de ſa flûte, *Graun* (1) prête une oreille attentive, & ſent un plaiſir céleſte. Poſe-toi ſur mes aîles, dit l'Aigle à l'Alouette, je te porterai dans une de ces ſpheres élevées! Non, dit-elle; je chante ici-bas ſur la terre, les louanges du Créateur de tous les Etres, & toi, tu voles pour ſa gloire dans une ſphere ſupérieure!

V.

Le CIGNE & le CANARD.

Un Cigne auſſi blanc que la neige, voguant, les aîles déployées ſur la Sprée paiſi-

(1) Célébre Muſicien & compoſiteur.

ble, rencontra un Canard. Dis-moi un peu, mon cher Cigne, se mit à lui dire le Canard, tu ne sais donc pas chanter ? car je ne t'ai jamais entendu. Pourquoi est-ce que tu gardes ainsi le silence ? est-ce que tu serois muet ?......

Mon ami, comme je ne chante pas des mieux de ce monde, je prends le parti de me taire; je suis surpris que toi, avec ta voix aigre & désagréable, tu n'imite pas mon silence. Que gagne-tu par tes cris ? Voit-on le Rossignol louer tes efforts ? mais non, tu vas toujours ton train. Pourquoi est-ce que tu chantes ? est-ce que tu serois imbécille ?

Qu'appelle-tu imbécille ! s'écrie le Canard, imbécille toi-même ! Et aussi-tôt il vomit un torrent d'injures contre le Cigne, qui ne lui répondit point, & qui poursuivit tranquillement sa route.

VI.

Le CERF, *le* LIEVRE *& l'*ANE.

UN Cerf, décoré d'une ramure superbe, se promenoit à l'entrée d'une Forêt. Un Liévre venant à passer par-là, s'arrête, & se met à regarder le Cerf; ensuite s'avançant en bondissant, il dit : Regarde-moi donc ! je suis

Digitized by Google

aussi un petit Cerf; car je n'ai qu'à dresser mes oreilles, & je me trouve décoré d'une ramure comme toi! Un Ane qui broutoit près de là, l'ayant entendu, s'écrie aussitôt: Va, tu as raison, nous sommes tous trois de la même race, moi, le Cerf, & toi. Le Cerf jettant sur eux un regard de dédain, s'en retourne au fond du bois.

VII.

La Jardiniere & l'Abeille

D'un air empressé, une Abeille voltigeoit çà & là, & tiroit la douceur de toutes les fleurs. Petite Abeille, lui dit la Jardiniere, qui la prit sur le fait, tu tires le suc de toutes les fleurs, tu ne sais donc pas qu'il y en a beaucoup qui enferment du venin? Oui, je le sais, reprit l'Abeille, mais je n'en tire que la douceur, pour le venin je l'y laisse.

VIII.

Le Renard & le Dogue.

Dans le Royaume de sa majesté Lionne, pays dont Esope, Phédre & la Fontaine,

Digitized by Google

nous ont raconté tant de merveilles, quand une riche Bête venoit à mourir, ses héritiers chargeoient toujours maître Renard d'en faire l'oraison funébre. Un Loup-Cervier, dont la taniere regorgeoit de provisions, étant décédé, l'Orateur monta sur une éminence, & exposa le cours de sa belle vie de la maniere suivante:

« En ce jour de deuil & d'affliction, je » viens, mes chers freres, r'ouvrir vos plaies. » Vous savez tous quelle consolation les veu» ves & les orphelins ont perdu dans celui » que nous louons ici par nos pleurs; car les » pleurs sont les meilleurs orateurs. Hélas! » quel ami des Bêtes étoit ce Loup! le mal» heureux entroit les larmes aux yeux dans » sa taniere toujours ouverte, il n'en sortoit » jamais que ses larmes ne fussent essuyées! » Hélas! il déchargeoit toujours ses épau» les du fardeau qui l'accabloit, & il soula» geoit son cœur par ses conseils & par ses » bienfaits. Qu'est-il donc de plus juste » que notre douleur? ainsi répandons un » torrent de larmes sur le tombeau de celui » qui, par sa bienfaisance & par sa piété, » nous servoit à tous d'exemple ».

Un Dogue étant accroupi près de là, écoutoit & faisoit la grimace : Renard, dit-il enfin, je t'en prie, ne mens pas comme tu fais! Il y a six mois que j'ai entendu pronon-

Digitized by Google

cet ton discours pour ton Loup-Cervier par un Homme : oui, je te jure, par un Homme : Je l'ai écouté pendant long-tems : à la fin, voyant qu'il ne disoit pas un mot de vrai, je me suis enfui. Eh ! pourquoi louer les coquins après leur mort ? Va, Renard, laisse cette mode aux Hommes !

IX.

Le LION *& les trois* TIGRES (1).

Un Lion étoit assoupi. Les soins de son empire & la garde de ses sujets, ne lui permettoient pas de se livrer à un sommeil tranquille; il reposoit en se tenant sur ses gardes, toujours prêt à s'élancer, soit pour épouvanter, soit pour châtier ses ennemis.

Trois Tigres le virent ainsi couché : Voyez-vous, dit l'un d'eux ! voici le moment de surprendre notre ennemi dont la puissance ne peut être domptée à force ouverte : Son empire nous appartient, nous en ferons le partage. Nos Tigres d'accord entr'eux forment une ligue qu'ils cimentent de leurs sermens. Quelque précaution qu'ils prirent pour jurer leur alliance, le bruit en parvint aux oreilles du Lion qui en fut étonné, &

(1) Cette Fable est de 1756.

qui crut à peine ce qu'il entendoit. Deux des Tigres avoient déjà juré, lorsque le Lion, dans l'ardeur de son courage, s'élance & se jette à la gorge du troisieme Tigre, & l'étrangle avant qu'il ait eu le tems de jurer l'alliance. Le second en fut quitte pour un coup de dent, le troisieme, prenant la fuite à propos, loua la prudence du Lion, & se moqua du Tigre blessé, qui, en courant de toute sa force, répétoit souvent: le Lion seroit à nous, s'il nous avoit attendu.

X.

La Délibération des CHEVAUX (1).

« AH! s'écria un jeune Coursier, esclaves » que nous sommes, nous méritons bien de » porter le joug. Où voit-on encore des » Chevaux généreux qui aspirent à la liberté? » Oh! que jadis nos peres étoient heureux! » Quels héros! ils étoient libres, & coura- » geux: ni l'Anglois, ni l'Espagnol, ni le » Polonnois, ne savoient ce que c'étoit que » de fléchir; la vaste forêt leur offroit un » séjour commode, & sans craindre de s'ex- » poser dans la campagne, ils paissoient à » leur gré dans l'univers entier. Et nous,

(1) Fable, imitée de *Gai*.

Digitized by Google

» viles Esclaves, nous subissons le joug, » nous travaillons comme des Bœufs. Forts » comme nous sommes, l'Homme foible » nous tient assujettis, l'Homme!.... Amis, » considérez seulement cet animal imparfait! » Voyez ce qu'il est, ce que nous sommes! » Ce n'est pas une pareille créature que la » Nature a destinée à être le maître des su» perbes Coursiers; & si donc, il ne marche » que sur deux pieds! Fait-il comme nous » trembler la terre sous ses pas? sent-il com» me nous de loin le combat? est-il plus cou» rageux que nous; & fait-il flotter une cri» niere comme celle qui pare notre cou? Et » toutefois, mes amis! c'est-là le maître qui » nous gouverne: nous le portons, nous » faisons ses guerres, nous livrons ses ba» tailles, & c'est lui qui triomphe & qui » entend les chants de victoire: cependant, » la bataille qu'il a gagnée est notre ouvrage. » Et quelle est notre récompense? à décorer » son char de triomphe; & peut-être hélas! » quelques jours après, à traîner une odieuse » charrue. Ah! mes amis, sortons de cet in» digne esclavage, brisons le joug, rendons» nous libres! Eh! y a-t-il rien de plus aisé, » si nous nous servons de toutes nos forces? » qu'en pensez-vous?

A ces mots il se tut. Un bruit confus, un hennissement d'approbation s'éleva dans l'as-

Digitized by Google

femblée, & chacun fut de fon avis. Il n'y eut qu'un Cheval blanc expérimenté, un Neftor dans fon efpece, qui s'y oppofa, & qui leur parla ainfi: « La nature, il eft vrai, nous a » doué de cette preftance majeftueufe, & » elle a donné de la force à la corne de nos » pieds; mais par une faveur plus bénigne » encore, elle a pourvu l'homme de raifon, » & d'intelligence. Qui eft-ce qui a bâti l'é- » curie où nous fommes à l'abri du Loup » & du Tigre, des orages & des frimats? » Qui eft-ce qui nous garantit des atteintes » de la faim, lorfque nous voyons mourir » avec douleur la verdure des pâturages? » Qui eft-ce qui détourne alors la mifere de » nos rateliers? C'eft l'Homme, mes amis, » c'eft l'Homme bienfaifant que le Ciel nous » a donné. Il nous répand l'avoine qu'il a » moiffonnée pour nous; il féche pour nous » l'herbe nourriffante, & il la ferre fous le » toît. Il eft vrai, nous y mettons du nôtre; » mais nous ne faifons pas un pas pour rien, » chaque jour il nous donne le boire & le » manger, & s'il fête un jour, nous le fêtons » avec lui: nous le fervons, il nous fert, » nous vivons enfemble. C'eft ainfi que ce » Grec célébre, le Courfier Bucéphal qui » portoit jadis l'Homme Alexandre, étoit » Roi dans l'Écurie, comme fon Maître l'é- » toit fur le Trône: arrivoit-il dans un champ

» où il y avoit de la Gloire à moissonner,
» Bucéphal étoit un Héros; tous deux, le
» Cheval & l'Homme firent la conquête de
» l'Univers, & partagerent la gloire du
» triomphe. Sans l'Homme, saurions-nous
» les hauts faits de Bucéphal? Il seroit ense-
» veli dans une nuit profonde, l'animal gé-
» néreux »!

Jamais l'orateur Cicéron n'adoucit si bien les Romains emportés, que ce Nestor n'adoucit ses Confreres. Toute la troupe des Rebelles, jusqu'à leur Avocat, se mit à l'entourer, & il la conduisit paisiblement dans l'Écurie.

Digitized by Google

FABLES

DE M. LESSING.

M. *Lessing*, un de nos plus beaux génies, est né dans l'Electorat de Saxe, & a fait ses études à Leipzig. Il a presque toujours vécu à Berlin, où il a publié ses premiers Ouvrages: mais depuis quelques années il demeure à Breslau, où il est revêtu d'un emploi de finance. Quoique cet Auteur se soit exercé avec un succès presqu'égal dans tous les genres de littérature, c'est dans la Poésie dramatique qu'il s'est le plus distingué. Sa *Miss Sarah Sampson*, Tragédie Bourgeoise est remplie de situations vraiment tragiques: ses Comédies sont pleines d'esprit, de bonnes plaisanteries, & sont surtout bien dialoguées, qualité qui manque souvent aux comédies Allemandes. On ne peut pas dire cependant qu'aucune de ses pieces soit sans défaut: mais elles ont toutes un ton original qui enchante, soit à la lecture, soit à la représentation. Il seroit à souhaiter, pour la gloire du théatre Allemand, que M. *Lessing* remplît la promesse

Digitized by Google

qu'il a faite de donner une édition corrigée de toutes ses Œuvres. Le recueil de ses Fables, qu'il a donné comme le premier volume de tous ses Ouvrages refondus, a paru il y a déjà six ans, & fait desirer la suite.

L'Auteur s'est beaucoup attaché au genre de l'Apologue : non-seulement il a augmenté ses Fables de plus des deux tiers ; mais il les a encore accompagnées de cinq dissertations sur la théorie de l'Apologue. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus ; les François étant en état de juger de tout l'ouvrage, par la traduction que M. *d'Anthelmy*, Professeur à l'Ecole royale militaire vient de donner au Public (1).

Il regne en général dans les Fables de M. *Lessing*, une briéveté & une simplicité qui le distinguent de tous les autres Fabulistes, & si j'ai réussi à bien rendre l'esprit de l'Auteur, on y remarquera l'art de dialoguer, qui se trouve aussi bien dans ses Fables que dans ses Comédies. J'avois donné autrefois quelques unes de ces Fables dans le Journal étranger (2) : on les trouvera ici augmentées presque des deux tiers. Le caractere de simplicité que l'Au-

(1) Fables de *Lessing*. A Paris, chez *Vincent*, & *Panckoucke*, 1764.

(2) Novembre, 1761.

teur a imprimé à ces Apologues, & la préférence qu'il a donnée à la prose, l'ont rendu plus facile à traduire que tous les autres Fabulistes Allemands.

I.

L'APPARITION.

ASSIS au fond d'un bois solitaire où j'avois coutume d'observer les animaux, je voulus donner à une de mes Fables cette parure vive & légere de la Poésie, sous laquelle la *Fontaine* a fait paroître l'Apologue. Je méditois, je choisissois, je rejettois; mon front brûloit, & tous mes efforts étoient inutiles. Plein de dépit, je me levai avec précipitation, lorsque tout-à-coup la Muse de la Fable m'apparut.

Jeune Disciple, me dit-elle en souriant, à quoi bon la peine que tu prends? La vérité a besoin des grâces de la Fable; mais pourquoi la Fable auroit-elle besoin des grâces de l'harmonie! Tu veux donc assaisonner les épices. C'est par l'invention que tu dois te montrer Poète, quant à ton style, il doit être celui du simple Historien.

Je voulus répondre; mais la Muse dis-

parut. « Elle disparut, entens-je dire à un » de mes Lecteurs ? Si tu veux nous faire » illusion, tâche d'observer un peu mieux » la vraisemblance. Est-ce dans la bouche » d'une Muse que tu devois mettre ces mau- » vais raisonnemens que ton incapacité te » suggere ? Cette adresse à la vérité, est as- » sez ordinaire. «

Fort bien, mon Lecteur; il ne m'est point apparu de Muse : je racontois une simple Fable, dont tu as tiré toi-même la morale. Je ne suis pas le premier, ni ne serai le dernier qui aura cherché à faire passer ses rêveries pour des oracles.

II.

JUPITER & le CHEVAL.

PERE des animaux & des hommes, (ainsi s'exprima le Cheval en haranguant Jupiter assis sur son trône) je passe pour une des plus belles créatures dont tu aies décoré la terre, & mon amour-propre m'ordonne de le croire; il me semble cependant qu'il y auroit encore bien des choses à perfectionner en moi.

Parle, dit Jupiter en souriant, quelles perfections, desirerois-tu de plus!

Digitized by Google

Mais, reprit le Cheval, si mes jambes étoient plus hautes & plus souples, je serois sans doute plus agile; un cou de cigne ne me siéroit pas mal; avec un poitrail plus large, je serois bien plus vigoureux; & puisque tu m'as destiné à porter l'Homme ton favori, la selle que le cavalier me met sur le dos pourroit bien m'être naturelle.

Un moment, repartit Jupiter. Alors il prononça d'un air grave les paroles de la création. Aussi-tôt la poussiere se réunit, s'organisa, fut animée, & soudain parut devant le trône de Jupiter le hideux chameau.

A cet aspect, le Cheval fut saisi d'une secrète horreur.

Voilà des jambes plus hautes & plus souples, un long cou de cigne, une poitrine plus large, une selle naturelle : veux-tu que je te transforme ainsi?

Le Cheval frémit encore davantage.

Va, reprit Jupiter, pour cette fois sois instruit sans être puni. Cependant, pour te faire souvenir de tems en tems de ta témérité, ainsi dit Jupiter en jettant un regard conservateur sur le chameau, continue d'exister, & que le Cheval ne t'apperçoive jamais sans frémir.

III.

Digitized by Google

III.

Le Rossignol & le Paon.

Un Rossignol trouva parmi les chantres des bois beaucoup d'envieux & point d'amis. Peut-être serai-je plus heureux parmi les oiseaux d'une autre espece : il dit, & vole vers le Paon.

Beau Paon, je t'admire..... Je t'admire aussi, aimable Rossignol.... Eh bien, soyons amis, reprit le Rossignol : nous n'aurons pas sujet de nous porter envie; tu es aussi agréable à l'œil que je le suis à l'oreille.

Le Rossignol & le Paon devinrent amis.

Kneller & *Pope* étoient meilleurs amis que *Pope* & *Addisson*.

IV.

Le Loup & le Berger.

La contagion enleva à un Berger tout son troupeau : le Loup l'apprit & se hâta de venir en faire au Berger son compliment de condoléance.

Est-il possible que tu aies perdu tout ton troupeau! ce troupeau si joli, si bon, si

Digitized by Google

gras ! Ah ! je suis si touché de ton malheur, que je ne saurois retenir mes larmes.

Je te remercie, reprit le Berger : je vois que tu as un cœur bien compâtissant.

Oui, ajouta le Chien du Berger ; toutes les fois qu'il souffre du malheur d'autrui.

V.

Le Rossignol & le Milan.

Un Milan fondit sur un Rossignol qui charmoit la contrée par la douceur de ses accens. Puisque tu chantes si bien, dit l'Oiseau vorace, tu dois être un morceau des plus friands !

Etoit-ce par malice ou par simplicité que le Milan raisonnoit ainsi ? C'est ce que j'ignore. Mais hier j'entendis dire à certain homme : Cette femme qui fait si bien des vers, doit être une femme charmante ! Et c'étoit assurément par simplicité !

VI.

Le Phœnix.

Après bien des siecles le Phœnix jugea à propos de se faire voir de nouveau.

Digitized by Google

Dès qu'il parut, les Animaux & les Oiseaux de toute espece, s'assemblerent autour de lui. Tous les regardoient avec surprise & avec admiration : puis, dans leur ravissement, ils s'exhalerent en louanges.

Mais bientôt un mouvement de compassion força les meilleurs & les plus sociables d'entre eux, de détourner leurs regards, & de s'écrier en soupirant : Le malheureux Phœnix! son sort est de n'avoir ni compagne, ni ami : car il est l'unique dans son espece.

VII.

Le Loup belliqueux.

Mon Pere, de glorieuse mémoire, disoit un jeune Loup au Renard, mon Pere se rendit formidable dans toute la contrée : il triompha successivement de plus de deux cens ennemis dont il précipita les ames dans le sombre empire de la mort. Faut-il être surpris qu'à la fin il ait succombé ?

C'est ainsi, reprit le Renard, que s'exprimeroit chez les hommes un Orateur empoulé dans son oraison funebre ; l'Historien diroit tout simplement : les deux cens ennemis dont il triompha successivement, furent

Digitized by Google

des Brebis & des Anes; & l'ennemi qui le fit succomber, fut le premier Taureau qu'il osa attaquer.

VIII.

La Cigale & le Rossignol.

JE t'assure, dit la Cigale au Rossignol, que mes chants ne manquent point d'admirateurs.... Ah nomme-les moi un peu reprit le Rossignol.... Par exemple, les Moissonneurs laborieux m'écoutent avec plaisir, & tu ne disconviendras point que ce ne soient-là les gens les plus utiles dans la société des hommes ?

Non, je n'en disconviens pas, dit le Rossignol; mais malgré tout cela tu n'as pas lieu de t'enorgueillir de leurs suffrages. Ces bonnes gens, tout occupés de leur travail, n'ont pas pour l'ordinaire le goût bien délicat. Ne t'imagine donc pas que tes chants soient de quelque mérite, à moins que le Berger tranquille, qui joue lui-même très-bien de la flûte, ne te prête l'oreille avec un doux ravissement.

Digitized by Google

IX.

Les CHIENS.

O QUE notre race a dégénéré dans ce pays-ci, dit un Barbet qui avoit voyagé ! Dans la partie du monde que les Hommes appellent les *Indes*, c'est là qu'on trouve encore de vrais Chiens, des Chiens (le croirez-vous, mes freres ?) qui n'ont pas peur d'un Lion, & qui l'attaquent hardiment.

Mais viennent-ils à bout de le vaincre, demanda au Barbet un vieux Chien de chasse ?

C'est ce que je n'ai pas vu & je n'oserois l'assurer. Mais, penses-y donc, attaquer un Lion !

Oh ! continua le Chien de chasse, s'ils ne peuvent pas le vaincre, tes Chiens des Indes que tu nous vantes tant, ne valent pas mieux que nous ; ils sont seulement beaucoup plus stupides.

Digitized by Google

X.

Le HIBOU & le CHERCHEUR de Trésor.

C'ÉTOIT un Homme bien injuste, qu'un certain Chercheur de trésor! Pendant qu'il fouilloit dans les ruines d'un vieux château, il apperçut un Hibou qui prit une Souris maigre & la mangea. Quelle action abominable pour l'Oiseau philosophe, pour le favori de Minerve, s'écria l'Homme!

Eh quoi, reprit le Hibou, parce que j'aime la solitude & la méditation, tu veux que je vive de l'air? Je sais bien que vous autres Hommes, vous voudriez exiger cela de vos Sçavans.

XI.

Le PÉLICAN.

LES Parens ne sauroient faire trop pour des Enfans d'un bon naturel. Mais lorsqu'un imbécille de Pere s'épuise pour un vaurien de Fils, l'amour, dans ce cas-là, devient une extravagance.

Un bon Pélican, voyant languir ses petits, se déchira la poitrine avec son bec

Digitized by Google

tranchant, & les rafraîchit de son sang. J'admire ta tendresse, lui cria un Aigle, & je plains ton aveuglement. Eh ne vois-tu pas, que parmi tes petits, tu as couvé plus d'un indigne Coucou!

En effet il en étoit ainsi: car le froid Coucou avoit introduit ses œufs dans le nid du Pélican..... D'ingrats Coucous méritoient-ils que leur vie fût achetée à un tel prix?

XII.

Esope & l'Ane.

L'Ane dit à Esope: La premiere fois que tu parleras de moi, fais-moi dire quelque chose de bien sensé, & de bien spirituel.

Te faire dire quelque chose de bien spirituel! mais alors tu serois le Moraliste, & moi l'Ane.

XIII.

La Statue de Bronze.

Une Statue de bronze, sortie des mains d'un excellent Artiste, se fondit en masse par la chaleur d'un affreux incendie. Cette

Digitized by Google

masse tomba entre les mains d'un autre Artiste, qui, par la supériorité de son génie, composa une nouvelle Statue, différente de la premiere, quant au sujet, mais ressemblante, à l'ancienne, quant au goût & à la beauté.

L'Envie l'ayant vue en grinça les dents; elle eut recours à cette foible consolation: « Cet Homme-là n'auroit jamais composé » ce morceau, assez passable d'ailleurs, si » la matiere de l'ancienne Statue, ne lui en » eût pas fourni les moyens.

XIV.

L'ENFANT & le SERPENT.

Un petit Garçon jouoit avec un Serpent apprivoisé. Ma bonne petite bête, disoit l'Enfant, je n'en agirois pas si familiérement avec toi, si l'on ne t'avoit pas ôté ton venin. Vous autres Serpens, vous êtes bien les créatures les plus méchantes, les plus ingrates: oh! je n'ai pas oublié ce qui arriva à un pauvre Campagnard, qui, ayant ramassé un Serpent, peut-être de tes ayeux, qu'il trouva transi de froid, le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il repris ses forces, qu'il mordit son bienfaiteur qui en mourut.

Digitized by Google

Tu me surprens, dit le Serpent : il faut que vos Historiens soient bien partiaux ! les nôtres racontent la chose tout différemment : ton Homme prétendu charitable, croyoit que le Serpent étoit réellement gelé ; & comme il lui vit une très-belle peau, il ne le ramassa & ne le mit dans son sein que pour l'écorcher. Cela étoit-il bien ?

Ah, tais toi ! reprit l'Enfant, quel est l'ingrat qui ne sait pas s'excuser !

Fort bien, mon Fils, interrompit le Pere qui avoit écouté cette conversation. Cependant si jamais tu entendois parler d'un trait d'ingratitude extraordinaire, commence avant de rien croire, par examiner toutes les circonstances. Les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats ; mais l'univers est plein de protecteurs à vues petites & intéressées, qui méritent bien, mon Fils, de ne trouver, au lieu de reconnoissance, que du mépris & de l'ingratitude.

XV.

Le Lion & l'Ane.

QUAND le Lion d'Esope alla au bois avec l'Ane, qui, par sa voix terrible devoit lui aider à chasser les animaux sauva-

ges, une Pie babillarde, lui cria ainsi du haut d'un arbre : Belle compagnie pour un Lion ! n'as-tu pas honte d'aller avec un Ane !... Tais-toi, bavarde, repartit le Lion, je peux bien permettre de marcher à mes côtés à celui qui m'est utile.

C'est ainsi que pensent tous les Grands, lorsqu'ils daignent admettre un inférieur dans leur société.

XVI.

L'AVARE.

Que je suis malheureux ! Ainsi s'écria un Avare en se plaignant à son Voisin. La nuit passée on m'a enlevé un trésor que j'avois enterré dans mon jardin, & on y a mis une maudite pierre à la place.

Eh bien, répondit le Voisin, dès que tu ne faisois point usage de ton trésor, je ne vois pas qu'il y ait grand mal à cela. Tu n'as qu'à t'imaginer que cette pierre est ton trésor, & tu n'en sera pas plus pauvre.

Et quand je n'en serois pas plus pauvre, repartit l'Avare, un autre n'en est-il pas plus riche? Un autre plus riche! ah! j'en enrage!

XVII.

Jupiter & la Brebis.

La Brebis avoit beaucoup à souffrir de la part de tous les autres animaux ; elle s'en plaignit à Jupiter qui l'écouta favorablement & lui dit : Je vois bien, ma bonne créature, que je t'ai créée avec trop peu de défense ; c'est une injustice qu'il faut que je répare. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes & ta bouche de dents terribles ?

Oh non, dit la Brebis, je ne veux rien avoir de commun avec les animaux carnassiers.

Aimes-tu mieux que je mette du venin sous tes dents ?

Ah ! reprit la Brebis, les bêtes vénimeuses sont si détestées !....

Eh bien que veux-tu donc ? Je vais attacher des cornes à ton front & donner de la force à ton cou.

Point du tout, Pere bienfaisant : je pourrois devenir aussi querelleuse que le Bouc.

Cependant si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même.

Digitized by Google

Il faut cela, dit la Brebis en gémissant? Oh, en ce cas, Pere bienfaisant, laisse-moi telle que je suis : car le pouvoir de nuire en excite, à ce que je crains, le desir, & il vaut mieux souffrir le tort que de le faire.

Jupiter bénit la bonne Brebis, & dès ce moment elle oublia de se plaindre.

XVIII.

Le Cerf & le Renard.

Le Cerf dit un jour au Renard : Ah malheur à nous autres animaux, plus foibles ! Le Lion vient de faire alliance avec le Loup. Avec le Loup ! reprit le Renard. Oh passe encore ! Le Lion rugit, le Loup hurle ; de cette maniere nous pourrons toujours nous sauver à tems par la fuite. Mais ce seroit fait de nous tous, si jamais le redoutable Lion s'avisoit de faire alliance avec le Linx patelin.

Digitized by Google

XIX.

Les FURIES.

MES Furies commencent à vieillir, dit Pluton au Messager des Dieux, il m'en faut qui soient plus fraîches & plus jeunes : va-t-en faire un tour-là haut sur la terre, & choisis-moi trois personnes propres à remplir l'emploi que je leur destine. Mercure obéit & partit.

Peu de tems après, Junon dit à Iris : ne pourrois-tu pas me trouver parmi les Mortelles deux ou trois Filles sages, mais parfaitement sages ? Tu m'entends bien : j'aurois grande envie de confondre Venus qui se vante d'avoir assujetti tout le Sexe. Va, & tâche de me faire cette découverte. Iris part & parcourt tous les coins de la terre, mais inutilement. Elle prend le parti de revenir. Ah ! s'écria Junon en la voyant arriver toute seule, est-il possible ! O vertu ! ô chasteté !

Déesse, dit Iris, j'aurois bien pu t'amener trois filles, qui toutes trois étoient parfaitement sages, qui toutes trois n'avoient de leur vie souri à un homme, qui toutes trois avoient détruit dans leur cœur jusqu'au

Digitized by Google

germe de l'amour ; mais hélas ! je suis arrivée trop tard. Comment trop tard, dit Junon ? Oui trop tard : Mercure venoit de les enlever pour Pluton....

Pour Pluton ! Et que veut faire Pluton de ces Filles vertueuses !... Des Furies.

XX.

MINERVE.

LAISSE, Ami, laisse ces petits rivaux tout paîtris de fiel ; ces petits envieux de ta réputation croissante ! Pourquoi ton esprit veut-il immortaliser leurs noms destinés à l'oubli ?

Dans la guerre insensée que les Enfans de la terre entreprirent contre les Immortels, les Géants opposerent à Minerve un Dragon effroyable. Mais la Déesse saisit le Monstre, & d'une main formidable, elle le lança contre le firmament. Là il brille encore ; & ce qui fut si souvent la récompense des hauts faits, devint le châtiment digne d'envie d'un Monstre.

Digitized by Google

XXI.

L'Ombre de SALOMO[N]

UN bon Vieillard supportoit le poids & la chaleur du midi pour cultiver son champ de ses propres mains, quand tout-à-coup il apperçut sous le vaste ombrage d'un tilleul un Fantôme céleste. Je suis Salomon, dit l'Esprit: que fais-tu là bon-homme?

Mais si tu es Salomon, comment peux-tu me le demander? Ne m'as-tu pas conseillé de suivre dans ma jeunesse l'exemple de la Fourmi? Eh bien, je l'ai suivi, je l'ai observé & j'ai appris d'elle à amasser.

Tu n'as appris ta leçon qu'à demi, répliqua l'Ombre: retourne une seconde fois auprès de la Fourmi, & apprends aussi d'elle à te reposer dans l'hiver de tes ans & à jouir de ce que tu as amassé.

XXII.

Le présent des FÉES.

DEUX Fées bienfaisantes se rendirent près du berceau d'un jeune Prince qui de-

vint un des plus grands Monarques de son tems.

Je fais présent à mon Favori, dit l'une des Fées, du regard perçant de l'Aigle, à qui rien n'échappe dans son vaste empire, pas même le plus petit insecte.

Ce présent est beau, ajouta la seconde Fée : le Prince deviendra un Monarque pénétrant. Mais l'Aigle ne possede pas seulement l'avantage d'appercevoir les plus petits insectes ; il a de plus le mérite de ne point les poursuivre & de les mépriser. Et c'est-là le présent que je veux faire au Prince.

Je te remercie, ma Sœur, de cette restriction, repartit la premiere Fée : j'avoue que beaucoup de grands Princes eussent été encore plus grands, si, doués d'un esprit transcendant, ils ne s'étoient point abaissés jusqu'aux plus petits détails.

XXIII.

Contestation des Animaux sur le droit de préséance ; en quatre Fables.

(1)

Il s'éleva une vive contestation parmi les Animaux sur le droit de préséance. Pour terminer notre différend, dit le Cheval, consultons

consûltons l'Homme : il n'est point partie dans la cause, ainsi il ne sauroit être partial dans son jugement.

Mais, repliqua la Taupe, a-t-il assez de sagacité pour cela ? Car pour bien connoître nos perfections, souvent très-cachées, il a besoin de l'esprit le plus subtil.

Voilà qui est sagement pensé ! ajouta le Mulot.

Oui, sans doute ! s'écria l'Hérisson. Pour moi, je ne saurois croire que l'Homme ait assez de pénétration pour cela.

Taisez vous ! leur cria le Cheval d'un ton imposant. Nous savons bien, que ceux qui ont le moins sujet de se fier à la bonté de leur cause, sont toujours les plus portés à révoquer en doute la sagacité de leur Juge.

XXIV.

(2)

L'HOMME fut pris pour Juge.... Un mot, l'Homme, lui cria le Lion majestueux, dis-moi un peu avant de prononcer, quelle regle prétens-tu suivre pour déterminer notre mérite ?...

Quelle regle je prétens suivre ? Vraiment,

je marquerai vos rangs suivant le degré que vous m'êtes plus ou moins utiles....

A merveille ! repartit le Lion offensé. En ce cas-là, je ne manquerois pas d'être placé fort au-dessous de l'Ane. Tu ne peux pas être notre Juge, l'Homme ! sors de l'assemblée !

XXV.

(3)

L'HOMME s'éloigna.... Eh bien, dit la Taupe d'un air moqueur.... (le Mulot & l'Hérisson lui applaudirent) vois-tu, Cheval ! le Lion pense aussi que l'Homme ne peut pas être notre Juge. Le Lion est de notre avis.

Oui, mais par de meilleures raisons ! Ainsi dit le Lion en leur jettant un regard de mépris.

XXXI.

(4)

LE Lion ajouta ensuite : Cette dispute de prééminence, quand j'y pense bien, me paroît une dispute ridicule ! Regardez-moi

Digitized by Google

pour le premier ou pour le dernier ; il m'importe fort peu. Suffit je me connois !... A ces mots, il se retira de l'assemblée.

Il fut suivi du sage Eléphant, de l'intrépide Tigre, du grave Ours, du fin Renard, du noble Cheval, en un mot de tous ceux qui sentoient leur mérite, ou qui croyoient le sentir.

Ceux qui se retirerent les derniers & qui se plaignirent le plus de la rupture de l'assemblée, furent le Singe & l'Ane.

XXVII.

L'HIRONDELLE.

CROYEZ-MOI, mes Amis, le grand monde n'est point fait pour le Philosophe, n'est point fait pour le Poète. On n'y sait point apprécier leur vrai mérite, & malheureusement ils ont souvent assez de foiblesse de le changer pour un mérite frivole.

Dans les premiers tems du monde, l'Hirondelle étoit un oiseau dont le chant étoit aussi mélodieux que celui du Rossignol. Mais bientôt elle s'ennuya d'habiter les bocages solitaires, & de n'être entendue & admirée que du diligent Villageois & de l'innocente Bergere. Elle quitta son Ami

Digitized by Google

plus humble dans ses desirs, & s'établit dans la ville.... Qu'en arriva-t-il? comme on n'y avoit pas le tems de prêter l'oreille à ses chants divins, elle oublia insensiblement à chanter, & elle apprit à la place à bâtir.

XXVIII.

Le jeune & le vieux Cerf.

Un Cerf, à qui la nature bienfaisante avoit prolongé la vie pendant plusieurs siecles, dit un jour à un de ses petits-fils: Je me souviens encore très bien du tems où l'Homme n'avoit pas encore inventé l'arme à feu.

Que ce tems dut être heureux pour notre espece, dit le jeune Cerf en gémissant!

Tu conclus trop vîte, dit le vieux Cerf: le tems étoit différent, mais il n'étoit pas meilleur. L'Homme, à la vérité, n'avoit point alors d'armes à feu, mais il avoit des arcs & des fleches, & nous étions tout aussi mal dans nos affaires qu'à présent.

Digitized by Google

XXIX.

Le BERGER *& le* ROSSIGNOL.

FAVORI des Muſes, la foule importune des inſectes du Parnaſſe, te chagrine & t'irrite! Ecoute & apprend de moi ce qui fut dit un jour au Roſſignol.

Chante, dit un Berger au Roſſignol qui ſe taiſoit pendant une des plus agréables ſoirées du printems.

Hélas! dit le Roſſignol, les Grenouilles font tant de bruit, qu'elles m'ôtent l'envie de chanter. Ne les entens-tu pas?

Oui, ſans doute, reprit le Berger; mais ce n'eſt que parce que tu ne chantes pas que je les entens.

XXX.

*L'*OURS *danſeur* (1).

UN Ours fort habile à la danſe, ayant rompu ſa chaîne regagna la forêt qui l'avoit vu naître. Là, entouré de ſes confre-

(1) Les Fables ſuivantes ne ſe trouvent point dans le recueil nouveau de l'Auteur; je les ai tirées du premier volume de la collection de ſes Œuvres. Elles ſont en vers, & c'eſt au ſujet de ces Fables que M. *Leſſing* dit, que ſi ce n'eût été la ſingularité, il les auroit miſes en proſe.

res, il se campa sur ses pieds de derriere & leur dansa un menuet. Voyez, Messieurs, leur cria-t-il, voilà ce qu'on appelle la perfection de l'art : voilà ce qu'on apprend dans le monde, imitez mon adresse, imitez mon talent si vous le pouvez! Va, lui dit un Ours, le doyen de son espece, cette adresse, cet art, quelque difficile, quelque rare qu'il soit, ne nous offre que ta servitude & la bassesse de ton esprit.

Etre un Homme à qui l'artifice & la flatterie tiennent lieu d'esprit & de mérite; être un Homme qui s'éleve par la cabale, qui usurpe la faveur de son Prince, qui se joue de sa parole & de ses sermens; être enfin un habile Courtisan, est-ce un éloge, ou une satyre?

XXVI.

Le Soleil.

L'ASTRE qui nous ramene la clarté du jour.... « Halte là, Poëte, apprends à parler intelligiblement : quand tu viens nous conter tes sornettes, il faut encore se rompre la tête pour te comprendre.... » Eh bien soit. Le Soleil fut donc interrogé un jour, s'il n'étoit pas bien fâché de voir,

Digitized by Google

que le vulgaire, trompé par l'apparence, croyoit que sa grandeur immense, ne comprenoit guères plus d'un palme dans son diamètre. Moi, dit-il, je m'affligerois de voir que de petits esprits pensent avec petitesse? Non, pourvu que ces génies éminens, qui suivent les sentiers obscurs de la vérité, qui séparent l'être de l'apparence, pourvu que ceux-là ayent une connoissance plus exacte de mon essence, je m'embarrasse peu de l'ineptie des autres qui ne parlent de moi que d'après leur sens.

Poètes que le beau feu du génie soustrait aux regards du vulgaire, ne vous laissez point abattre par la critique des petits esprits, satisfaits de vous-même, apprenez à penser avec fierté comme le Soleil.

L'AMOUR Conjugal (1).

CLORINDE mourut. Au bout de six semaines, son époux la suivit : son ame, dégagée des liens du corps, s'arracha du tumulte du monde & prit tout droit le chemin du Paradis. Ah bienheureux saint Pierre, s'écria-t-il, ouvrez-moi s'il vous

(1) Ce Poète a fait aussi quelques Contes, dont voici deux d'un contraste frappant.

plaît !... Qui est là ?... Un bon Chrétien. Et qu'a-t-il fait ce bon Chrétien !... Hélas depuis que la ptisie m'a étendu sur le grabat, j'ai passé les jours & les nuits dans la priere & dans la crainte. Ouvrez vîte, je vous prie !... La porte s'ouvre. Ah, ah, c'est le mari de Clorinde ! Entrez, entrez, mon ami, lui dit saint Pierre : allez là-bas près de votre chere moitié, vous y trouverez de la place. Quoi ! ma Femme dans le Paradis ? Comment vous avez reçu chez vous Clorinde ? Adieu ! grand merci de vos peines, bienheureux saint Pierre ! je trouverai de la place ailleurs.

XXXI.

DAMON & THÉODOR.

Le ciel obscurci menaçoit la terre de terminer le plus beau jour d'été par un horrible orage. Damon & Théodor reposoient tranquillement sous un berceau rafraîchissant : deux Amis qui eussent été un rare exemple d'amitié, s'ils eussent eu besoin du monde pour témoins de leur tendresse mutuelle. L'un rencontra dans les bras de l'autre, ce que le ciel ne fait trouver qu'aux âmes vertueuses. Ils s'amusoient par les en-

Digitized by Google

tretiens les plus affectueux, où l'enjouement se mêloit sans cesse à la gravité. Cependant le tonnerre grondoit dans les airs & faisoit fléchir le genoux de l'esclave du vice. Mais la vertu, qu'a-t-elle à craindre, lorsque Dieu menace le méchant! Damon & Théodor restoient calmes & tranquilles.... Mais tout-à-coup il s'éleva une pensée terrible dans l'ame de Damon : « Si un trait de la » foudre m'arrachoit mon ami de mes cô- » tés.... » Avec la même vîtesse que cette pensée répandit la terreur dans son cœur & effaça la sérénité de son front, avec la même vîtesse, ô destin impénétrable, il l'a vit accomplie. Privé de vie, Théodor tomba aux pieds de Damon, & le foudre s'en retourna triomphant dans les airs. Bras du Dieu du tonnerre, si c'est moi que tu as visé, tu n'as que trop bien atteint ton but. Il dit, tire son épée, se la plonge dans le cœur, & expire sur le sein de son Ami.

Tendres amis, faites hommage à cette Histoire par une sainte larme. Pleurez; mais représentez-vous vivement la douceur de mourir avec un Ami.

FIN des Fables & Contes

Digitized by Google

CONTES POÉTIQUES,

DE M. DE KLEIST.

NOS Poètes ont ſouvent mis en vers des avantures touchantes & tragiques, qu'ils ont données ſous le titre de *Contes* (1), & que je donne ici ſous celui de Contes poétiques. M. *de Kleiſt* & M. *Gellert* ſe ſont acquis beaucoup de réputation dans ce genre : ils y ont répandu cette douceur & cette ſenſibilité qui fait le fond de leur caractere. Le premier a inventé la plupart de ſes ſujets, le ſecond n'y a mis que ſon ſtyle, ayant tiré une grande partie des ſiens de divers ouvrages Anglois & François. Quant aux Contes

(1) Il eſt à obſerver que le mot Allemand *Erzæhlung*, n'a pas la même ſignification que celui de Conte dans la langue Françoiſe. *Erzæhlen* ſignifie plutôt *narrer*, ou *raconter* que *conter*. On entend par conte, une hiſtoire faite à plaiſir & dans le deſſein d'amuſer. Les fictions déjà connues & le merveilleux de la Fable, ne doivent pas même entrer dans ce que les François déſignent par le mot conte. C'eſt aſſez pour faire juger de la différence qu'il y a entre les contes que je traduits & l'idée que ce mot doit préſenter naturellement aux François.

Digitized by Google

de M. *Gessner* & de M. *Wieland*, ils sont déjà d'un genre différent : le style y est beaucoup plus poétique ; & les tableaux sont d'une composition plus riche, surtout ceux du dernier.

Thémire & Agathocles.

Thémire abandonnée par le volage Agathocles, commença à prendre la vie en aversion. Toute livrée à sa douleur, elle fuyoit le grand monde dont elle étoit aimée : elle fuyoit jusqu'à l'amitié même. La terre ne lui paroissoit plus un séjour de plaisirs : la prairie lui sembloit moins riche en fleurs, & le Soleil avoit perdu de son éclat. Elle alla se confiner dans un Château situé au milieu d'une sombre forêt, où elle se promenoit souvent sous les voûtes des arbres, sans être touchée du chant de Philomele, ni du murmure d'une source qui fuyoit à travers la plaine : la vie lui étoit un fardeau, & n'être plus lui paroissoit le plus grand bonheur & l'unique objet de ses vœux.

Ah ! se disoit-elle souvent, faut-il que j'aie aimé Agathocles pour le détester à présent, & pour m'affliger à jamais ? Hélas ! je le croyois aussi fidèle qu'aimable : ce n'est

que sa douleur, ce ne sont que ses larmes qui lui ont gagné mon cœur! J'étois plus touchée de sa vertu & de sa candeur, que de tous les attraits de la jeunesse. Mais toutes ses protestations, tous ses fermens, ne venoient pas du cœur, ils ne venoient que de ses levres. Va! cruel! je suis, il est vrai, la victime de ton imposture, mais tromperas tu le Ciel comme tu m'as trompée: Crains-le! il punit le par ure! Peut-être un jour tes remords te feront sentir doublement les maux que tu me fais souffrir.... Je ne le souhaite pas Je ne veux pas que tu nourrisses dans ton ame une douleur éternelle. Viens une fois seulement visiter ma tombe, & donne quelques pleurs à mes cendres, en disant: Ici repose celle que j'ai tant affligée! elle vivroit encore, la fidelle Thémire, si elle m'avoit moins aimé.

C'est ainsi que Thémire passoit sa vie dans ce séjour solitaire: le chagrin secret qui la dévoroit, paroissoit de la résignation & de la tranquillité, mais n'en étoit pas.... Agathocles cependant recherché par les honneurs & par les faveurs des grands, s'étoit oublié dans les Cours étrangeres. Un repentir tardif s'empare enfin de son ame: sa premiere tendresse renaît dans son cœur léger: il retourne tout-à-coup....... Il vole sur les aîles de l'Amour, vers la retraite de sa Thé-

Digitized by Google

mire ; il espere obtenir son pardon. Il arrive, il la voit, il s'empare de sa belle main..... Mais quelle est sa frayeur!... Il semble atteint de la foudre.... Cette main étoit froide...... Arrête, s'écrie-t-il, arrête seulement un instant! Thémire, entens mes cris, rappelle ton esprit égaré! Arrête! je ne t'ai pas connue, je n'ai pas connu la moitié de mon bonheur. Je ne t'ai pas quittée par infidélité, ce n'est que par erreur: mon cœur eût donné tous les trésors de la terre, toutes les dignités pour le bonheur de te posséder. O! beauté remplie de vertu & d'innocence, jette encore une fois tes regards sur moi, & dis que ton cœur ne sauroit me haïr!....

Mais déjà son ame étoit dans l'Empirée, où elle recevoit la récompense de sa vertu, & où elle jouissoit de la félicité suprême. Agathocles saisi d'horreur, tombe évanoui! Il revient à la vie; mais le repos & la joie l'ont quitté pour jamais: La contrée à longtems entendu répéter ses plaintes. Tous les objets qui se présentoient, renouvelloient sa douleur. Il ne pouvoit voir, il ne pouvoit oublier les lieux où elle se promenoit & où elle se reposoit, ni le réduit où elle étoit morte. Le Château de Thémire, autrefois ses délices, tout environné qu'il est d'arbres fleuris, ne lui paroît plus qu'un séjour affreux qui l'épouvante. Il envisageoit la mort com-

Digitized by Google

me un bonheur, & la vie comme un châtiment: le chagrin dont il étoit dévoré, le tourmentoit même dans son sommeil interrompu. Ainsi se passoient ses tristes jours, jusqu'à ce que son Prince, attaqué par de puissans voisins, l'eut appellé à l'Armée, où il se distingua, & où il contribua à procurer le repos & la paix à l'Etat: cependant le jour de la mort de Thémire, il alloit chaque année pleurer sur sa tombe, & tout le cours de sa vie ne fut qu'une longue plainte.

L'AMITIÉ.

A M. GLEIM.

LÉANDRE & Sélime, deux amis, liés par les mêmes goûts & par les mêmes sentimens de probité & de vertu, partirent ensemble pour des affaires, & confierent leurs jours à l'Élément perfide. D'abord des vents favorables enfloient leurs voiles, & soufloient vers la contrée que les Passagers voyoient déjà en esprit. Le rivage fuit à leurs yeux, & bientôt ils n'apperçoivent plus de toutes parts que l'air & les flots. Le firmament étoit serein, & brilloit dans tout son éclat. Ils naviguoient sur l'onde calme qui réfléchissoit l'astre du jour, & déjà ils appro-

choient du terme de leur voyage, lorsque tout-à-coup les vagues se souleverent. Un ouragan furieux se déchaîne & jette le vaisseau hors de sa route : il est poussé contre un roc, où il se brise avec fracas. Dans cette détresse, chacun cherche à éviter la mort : du moindre débris du navire, on se fait désormais un navire..... Une planche tomba en partage aux deux amis : mais elle étoit trop légere pour un fardeau si pesant. Nous enfonçons ! s'écria Sélime, la planche ne sauroit nous porter tous deux ! je te dis adieu pour jamais, ô mon ami ! je veux que tu conserves tes jours, le monde perdroit trop en te perdant ; & d'ailleurs, si je ne t'avois pas, la vie me seroit un supplice. Non, s'écria Léandre, non mon ami, c'est moi qui mourrai !.... Mais Sélime quitta soudain la planche, & s'abandonna courageusement aux flots irrités. Cependant la Providence qui veille sans cesse sur tous les Etres, jetta un regard favorable sur le courage & sur la magnanimité de Sélime, & ne permit pas que la mer fût son tombeau. Des flots bienfaisans le porterent au rivage ; il y trouva Léandre..... Oh ! qui peut décrire les mouvemens de joie qu'éprouverent ces deux amis à la vue l'un de l'autre !..... Ils s'embrasserent les yeux inondés de larmes. Léandre s'écrie enfin : O ! trop fidéle ami,

Digitized by Google

dans quels tourmens m'a jetté ta cruelle amitié pour moi ! Tu m'as fait éprouver dix fois les angoiſſes de la mort. Ce que tu as fait, je voulois le faire ; car ſans toi, je ne deſire pas la vie..... O! mon ami, reprit Sélime, que ſerois-je ſans toi ? Que le Ciel ſoit loué qui te rend à mes vœux! Viens, adorons celui qui nous a délivré de la mort, & conſacrons-lui le reſte de nos jours. Ils ſe proſternerent ſur le rivage, & rendirent graces à celui qui les avoit ſauvés des flots ; & leurs vœux pénétrerent au travers des nues... Léandre partagea tous ſes tréſors avec Sélime qui étoit pauvre en biens, mais riche en vertu ; & Sélime ne les accepta que parce que ſon ami ne s'eſtimoit heureux qu'à ce prix. La bénédiction ſe répandit ſur eux & ſur leur maiſon : ils vécurent encore longtems pour le bonheur du monde.

ARISTE (1).

ARISTE, pendant un long voyage, ne vit pas un inſtant le Soleil qui étoit enſeveli dans des ſombres vapeurs : tantôt des vents orageux troubloient l'air agité, tantôt,

(1) L'invention de ce Conte eſt de notre célèbre *Gellert* : elle m'a toujours plu à un tel point, que j'ai riſqué de traiter le même ſujet à ma maniere. (Remarque de M. de *Kleiſt*).

quand

quand les vents se calmoient un peu, un déluge d'eau se précipitoit avec fracas sur la terre inquiéte. L'ame d'Ariste étoit sombre comme la région de l'air. Vainement il espéroit de revoir paroître au firmament le Soleil qui sembloit s'en être éclipsé pour toujours: dans son impatience, il accuse le Ciel d'embrâser tantôt la terre par ses feux, & de la noyer tantôt par ses eaux.... Tandis qu'il exhaloit ces plaintes, une fléche tombe à ses pieds..... Insensé! lui cria une voix du haut du Ciel, de quoi te plains-tu? Cette fléche t'auroit percé le cœur, si la pluie n'avoit détendu la corde de l'arc. Cesse de blâmer avec autant de témérité que de foiblesse, l'arrangement de l'Univers. Eh! quoi! tu prétens avec tes yeux de Taupe, pénétrer jusques dans les cieux! Va, celui que tu entens au sein des tempêtes, & celui que tu vois au dessus de ta tête dans l'éclair, celui-là a soin de tes jours.

Digitized by Google

CONTES POÉTIQUES DE M. GELLERT.

Le pauvre MATELOT.

UN pauvre Matelot avoit des dettes : il vint un jour trouver Philete, & lui raconta sa peine. Hélas ! s'écrie-t-il, ayez pitié de moi, prêtez-moi cent écus !... Malheureux ! je n'ai d'autre gage à vous donner pour votre sûreté, que ma seule bonne-foi : prenez compassion de mon sort, prêtez-moi les cent écus pour un an seulement. Philete, le généreux Philete, le protecteur de l'affligé, le pere des pauvres, lui compte avec joie son argent : Tiens, mon ami, lui dit-il, prens cet argent, & n'aye aucune inquiétude ; je suis trop heureux d'avoir pu t'être utile ; tu es honnête, & tu as de l'ordre, ainsi je te le donne sans assurance.

Un an, deux ans s'écoulent, notre Matelot ne paroît point. Quoi ! auroit-il trompé Philete ? Seroit-ce un fourbe ? Mais non, le voici qui revient. Monsieur, dit-il, en entrant, à Philete ; réjouissez-vous, je n'ai plus de dettes ! Voilà deux cens écus que j'ai

Digitized by Google

gagnés avec votre argent, je vous en conjure, daignez les accepter; vous êtes un si brave homme! Je ne me rappelle point, répond Philete, de t'avoir jamais prêté de l'argent: Voici mon livre de compte, je vais le consulter, mais je suis sûr d'avance que tu n'y es pas. Le Matelot le regarde, il se taît avec tristesse, il se plaint ensuite de ce que Philete ne veut pas recevoir l'argent. Il va, il vient, il sort, il revient les mains encore pleines. Tenez, Monsieur, lui dit-il, voilà le reste de toute ma fortune, voilà encore cent écus! prenez-les, & ne me laissez que la gloire de la reconnoissance. Je suis content, je n'ai plus de dettes; c'est à vous seul que je dois ce bonheur; & si vous voulez mettre le comble à vos bienfaits, sur ce que je vous apporte, prêtez-moi encore cinquante écus. Tiens, lui répond Philete, tiens mon ami, voici ton argent! Garde le fruit de ton industrie: ta bonne foi & ta probité te l'ont justement acquis! Sois mon ami. Cet argent est à toi: tu ne me dois que cent écus, je les donne à tes enfans.

Mortel, que tous tes soins ne tendent qu'au bien des autres mortels: plus tu es généreux, plus tu approches de la Divinité! en contribuant au bien-être des hommes, tu ne fais qu'ajouter à ton propre bonheur.

Digitized by Google

apprens que tu éleves l'ame de celui que tu obliges avec noblesse !

ALCESTE.

PLUS encore par les malheurs que par sa propre faute, Alceste avoit perdu tous ses biens dans le commerce. Saisi pour dettes, il languissoit dans les prisons. Aucun ami ne s'offroit pour lui donner du secours ; Londre étoit cependant remplie de gens qui, dans sa fortune, auroient, disoient-ils, tout sacrifié pour lui. Son fils seul, encore dans la tendre jeunesse, voulut hazarder de lui rendre la liberté. Sa tendresse pour son pere, le fait voler chez Valere, l'un de ceux dont Alceste avoit le plus emprunté. Honteux embarrassé, il le conjure avec les plus tendres larmes, de garantir la liberté de son malheureux pere.

Non, lui répond Valere, je n'y consentirai jamais Quoi ! ce fourbe m'aura-t-il donc impunément dérobé une aussi grande partie de ma fortune ! Alceste ne me paye point, il ne recouvrera point sa liberté..... Combattu par la honte, la tendresse & le devoir, le fils se jette à ses genoux. Dieu ! qu'entens-je ? s'écrie-t-il. Ah ! n'insultez point aussi cruellement mon pere infortuné ! Il n'est

Digitized by Google

point fourbe, il n'eſt que malheureux ! Laiſſez-moi prendre ſa place dans les priſons où languit ſa miſere. Je ne ceſſerai point d'embraſſer vos genoux, que vous n'accordiez cette grâce à ma vive priere.

La grandeur d'ame du jeune homme, ſurprend, étonne Valere. Bientôt la tendre compaſſion s'empare de ſon cœur; il ſe laiſſe émouvoir, &, fortement touché, le releve avec douceur. Oui, lui dit-il, tu as vaincu ma réſiſtance; laiſſe-moi t'embraſſer, ton cœur eſt digne de ta priere. Je remets en ta faveur toute la dette à ton pere; mais qui pourra dépoſer l'argent dû aux autres créanciers pour obtenir ſa délivrance? Le jeune homme gémit..... Eh bien! écoute, je ſuis riche, je n'ai qu'une fille, je l'aime à l'idolâtrie, ſon cœur eſt digne du tien: ſois mon Gendre! je te donne tout mon bien, avec la main de ma fille.

La Belle préſente la main au vertueux jeune homme. Ah! quel fût le bonheur de ce couple charmant! Ils ſortent tous les deux, & vont briſer les chaînes de leur pere. Le fils s'offre le premier à ſa vue, ſon épouſe le ſuit...... Dieu! quel tranſport me ſaiſit & m'enchante! Je les vois.... Arrêtons-nous, une ſcène auſſi tendre ne peut qu'être ſentie.

RHYNSOLT & LUCIE.

RHYNSOLT avoit fait des tentatives inutiles pour ravir la belle & vertueuse Lucie à son Epoux qu'elle aimoit. Le rang & le crédit de Rhynsolt lui donnoit accès dans la maison de Lucie; mais elle ne se laissa pas éblouir par la faveur dont il jouissoit, & elle lui fit sentir le mépris dû à la bassesse qui ose attenter à la vertu.

De quoi ne vient pas à bout le vice secondé par la grandeur! Pourquoi le feu dont le cœur de Rhynsolt est embrâsé, trouveroit-il des obstacles! Il abuse des forces insurmontables de la justice, il fait arrêter le mari de Lucie, & il se hâte de le condamner à mort. Mais quel est son crime? N'est-ce pas assez d'être l'époux de la plus belle des femmes qui refuse de s'écarter de son devoir, & qui ne veut aimer que son époux? Oui! Rhynsolt, calomnie la vie de Danwelt; & sur des lettres que l'infortuné n'a jamais écrites, il est convaincu de haute trahison; & le jour de l'exécution est fixé au lendemain.

Lucie se jette aux pieds de Rhynsolt, & le désespoir dans l'ame, elle demande la grâce de son époux: mais ses yeux baignés de larmes, ses cris douloureux qui devoient

Digitized by Google

citer la compaſſion, ſes regards qui exprioient la langueur & la fidélité, ſes mains qui ſe levoient vers lui pour l'implorer, ne faiſoient qu'enflâmer de nouveau l'ardeur du Juge. Jamais Lucie ne lui avoit paru ſi belle. « C'eſt de vous, lui dit-il, que la vie » de votre époux dépend ». Il ne lui cache plus ſa flâme criminelle. O! toi, chaſte Muſe, ne répéte pas ce qu'un monſtre décoré de grandeur, a dit à une femme vertueuſe......

Pour tâcher d'ébranler ſa conſtance, il la fait conduire dans le cachot de ſon époux, où il la laiſſe ſeule avec lui : ils ſont dans les plus cruelles agitations, l'amour & le déſeſpoir ſont peints ſur leurs viſages. « O Danwelt! je ne peux donc pas te ſouſtraire à la » mort! tu vas être livré à un ſupplice affreux! » Hélas! ſi je n'oublie pas mon devoir, demain » tu ne ſeras plus: me pardonneras-tu ta honte? » Ordonne »...... Elle n'oſe en dire davantage; elle ſe cache dans le ſein de ſon époux. Cependant les pleurs de Danwelt ſe mêlent à ceux de ſon epouſe. Quel choix affreux! Souffrira-t-il la mort, & la mort la plus cruelle? Ah! ma chere Lucie, je ſuis trop foible! Si tu me délivres par ton ignominie, qui ne ſera pas une tache à ta vertu, & toutefois..... O Dieu! A quels maux dois-je me réſoudre?

Le lendemain arrive, & Lucie qui n'a

Digitized by Google

devant les yeux que la mort de Danwelt, se rend toute éplorée au Barbare qui, sans aucun remord, satisfait sa passion criminelle. Il ose même former des vœux pour l'avenir. Maintenant, lui dit-il en riant, vous êtes libre de tirer votre cher époux de prison; cependant, pour qu'il ne mette plus d'obstacles à mes desirs, je n'ai pas négligé de faire ce que l'amour & la prudence m'ont ordonné. J'espere que vous ne m'en saurez pas mauvais gré.

Elle se retire, confuse d'avoir trahi son devoir, elle court au cachot de son mari: mais, ô Ciel! elle le voit étendu à ses pieds, la tête séparée de son corps. Elle reste sans mouvement, elle ne peut proférer une parole, les larmes ne coulent pas de ses yeux. L'excès de sa douleur la tire de son saisissement; elle ne respire plus que la vengeance. Elle vole à la Cour de Charles: O! Roi, lui dit-elle, si l'outrage fait à la vertu vous touche, soyez attendri par mes larmes & par mes supplications! vous ne pouvez plus être mon protecteur; il n'en est plus tems, infortunée que je suis! vous ne pouvez que me venger: car Rhynsolt.... Punissez son crime; la honte m'empêche de vous le dire. Lisez cet écrit, & sentez l'horreur de mes maux.

Charles lit, ses yeux se mouillent de lar-

Digitized by Google

mes, ils versent des pleurs plus glorieux encore pour lui que pour la vertu qu'ils honorent. Princes, quel éloge! Charles lit, & ses yeux se mouillent de larmes!....

Mais est-ce assez de pleurer sur le crime?.... Le Prince fixe un jour; le favori est obligé de comparoître, & Lucie paroît après. Connois-tu cette femme? dit Charles. Une frayeur soudaine trahit le scélérat; il avoue le crime, & pour couvrir la honte de Lucie, il offre de l'épouser. Le Prince fait aussitôt venir l'Evêque, & il assiste lui-même à la Bénédiction nuptiale. L'acte que tu viens de faire, dit le Roi, ne l'assure point de ta foi: c'est la crainte que tu as de moi, qui te la fait épouser. Pour que Lucie te pardonne ton crime, il faut que tu lui légue tout ton bien. Il le fait. Vous êtes vengée, Lucie, lui dit le Monarque, mais votre époux ne l'est pas, sa mort ne doit pas être impunie: qu'on conduise Rhynsolt au supplice!

INKLE & YARIKO.

L'AMOUR du gain qui nous a enseigné le premier à traverser sur un bois léger les flots furieux, & qui nous a inspiré l'audace d'exposer notre vie, ce bien précieux, sur la

mer inconstante : l'amour du gain, cette notion claire de profit & de perte, fit monter Inkle sur un vaisseau. Il sacrifie aux flots la vigueur de sa jeunesse : car trafiquer étoit tout son esprit, & calculer faisoit son unique vertu.

Dévoré de la soif de l'or, il vole vers ces riches pays que nous avons convertis par le glaive, & que nous avons instruits dans notre religion & dans nos vices. Déjà il voit l'Amérique; mais tout près du rivage, une tempête furieuse s'éleve, & brise le vaisseau. L'Equipage sauvé sur la côte, croit être échappé à la mort; mais une troupe de Sauvages, tombe sur les Anglois, & ceux qui sont échappés aux flots, deviennent la proie de l'épée dévorante des Barbares. Inkle seul évite la mort; il fuit dans un bois qui lui prête un azile. Hors d'haleine, à force de courir, l'esprit troublé, l'Anglois se jette enfin au pied d'un arbre. Là, saisi de crainte, il se représente l'horreur de sa situation, incertain si la faim ou le glaive lui arracheront la vie.

Un bruit soudain frappe son oreille effrayée. Il voit s'élancer d'un buisson, une jeune Sauvage, qui, appercevant l'Européen couché à terre, le parcourt des yeux. Elle hésite. Que fera-t-elle? Effrayée, fuira-

Digitized by Google

t-elle à la vue d'un homme? Non! Les beautés sauvages ne sont pas si farouches que nos Allemandes. Elle contemple l'étranger; son habillement, son visage blanc & rond, ses cheveux blonds & bouclés, ses regards touchans & gracieux, charment la Belle, & l'arrêtent avec plaisir.

Inkle de son côté est charmé des grâces sauvages de la jeune fille. Elle ignoroit l'art de se déguiser, & ses regards ingénus trahissent les mouvemens de son cœur. Ses yeux exprimoient l'amour, & demandoient du retour. L'Indienne d'ailleurs étoit aimable, & d'une taille avantageuse. Ce couple se parle d'abord par des gestes, & bientôt, s'accoutumant à ce langage, il devient familier. Elle lui fait signe de la main, de suivre ses pas, & elle le conduit dans une grotte, où elle a soin de lui apporter des fruits pour appaiser sa faim; puis elle lui montre une source pour se désaltérer. Elle lui sourit pour tâcher de lui inspirer du courage & de la gaieté: sans cesse elle le regarde, elle joue avec ses cheveux, & paroît surprise de les voir bouclés.

Tous les matins, Yariko (ainsi se nommoit la jeune Indienne) couroit chercher de nouvelles provisions pour son cher étranger, & par la tendresse la plus vive, elle

Digitized by Google

montroit chaque jour, quel cœur étoit placé dans une ſauvage. D'autres fois elle lui apportoit des préſents, & décoroit ſa petite demeure de peaux chamarées, & de plumes de diverſes couleurs; ou quelquefois elle arrivoit, faiſant briller ſur ſa gorge une nouvelle parure de beaux coquillages. Dès que la nuit avoit répandu ſes voiles, elle le conduiſoit près d'une caſcade: là, notre Anglois s'endormoit au murmure des eaux, & aux accens de Philomele, tandis que Yariko, remplie d'une tendre pitié, veilloit preſque chaque nuit ſur ſon ami, couché dans ſes bras. L'Europe a-t-il des cœurs auſſi généreux?

Bientôt l'Amour leur enſeigne un langage. Ils s'entretiennent par des ſons inventés par leurs beſoins & par leur tendreſſe: enfin, Inkle entend ſon amante, & ſon amante l'entend. Souvent Inkle lui parle des avantages de ſon pays, des richeſſes de Londre & de la vie délicieuſe qu'on y mene. Il ne deſire que de pouvoir la conduire un jour dans cette ville; elle l'écoute avec tranſport, & déjà elle eſt fâchée de n'y pas être. C'eſt-là, dit-il, que je te vêtirai de robes magnifiques; c'eſt-là que tu rouleras commodément dans des maiſons tranſparantes, traînées par de ſuperbes Courſiers.

A ce récit, la jeune Sauvage pleure de

Digitized by Google

joie : impatiente de voir paroître un vaisseau, elle jette sans cesse ses regards sur la vaste mer. En peu de tems, la fortune lui fait découvrir ce qu'elle souhaite avec tant d'ardeur. Elle voit un vaisseau à la rade ; aussitôt elle court avec une frayeur mêlée de joie, avertir son cher étranger. Par tendresse pour lui, elle oublie sa patrie, &, conduite par sa main, elle monte aussi gaiement sur mer, que si le vaisseau qui la reçoit, étoit une maison de Londre.

Cependant le vaisseau continuant sa course par un vent favorable, aborde à l'île de la Barbade (1) ; c'est-là qu'Inkle consterné, réfléchit sur son destin, & que tout-à-coup l'esprit de Marchand se réveille dans son cœur. Revenir les mains vuides des Indes : quelle idée funeste pour son avarice ! Je n'aurai donc, disoit-il, traversé l'Océan terrible, & essuyé mille dangers que pour m'en retourner pauvre ? Bientôt pour assouvir la soif de l'or qui le dévore, il se résout de vendre son amante. Il conduit Yariko au Marchand d'Esclaves, &, convertissant la reconnoissance en cruauté, il vend, il livre à l'esclavage, celle qui lui a conservé ses jours.

(1) La Barbade, île de l'Amérique & une des Antilles, appartenante aux Anglois. On y fait un grand commerce d'Esclaves.

Digitized by Google

Yariko se précipite à son cou, elle se jette à ses genoux, elle prie, elle pleure, elle se lamente. Rien ne le touche. Il la vend. « Moi,
» s'écrie-t-elle d'un ton plaintif, moi qui suis
» enceinte, moi !.... En est-il ému ! Oui !
» Pour la renchérir. Vous l'entendez, Mar-
» chand, encore trois livres sterling!... Tenez,
» dit l'Anglois satisfait, voici la femme, elle
» s'appelle Yariko ».

Digitized by Google

CONTES POÉTIQUES

DE M. GESSNER.

INKLE & YARIKO (1).

Seconde partie.

MUSE, viens m'inſpirer, je veux chanter la ſeconde partie de l'hiſtoire d'Inkle & de Yariko. Si le Lecteur ne voit cette Fille arrachée à ſon triſte ſort, il reſtera en proie à l'horreur; ſon ame ſera douloureuſement affectée, s'il ne trouve enfin dans Inkle la trace du repentir, & un caractere d'humanité. Ce caractere n'eſt jamais tellement effacé du cœur de l'homme, qu'il n'éprouve quelque retour à la vertu & cette crainte ſalutaire qui naît des remords. Le germe de bonté qu'il porte en lui peut ſe

(1) Il eſt fâcheux pour l'honneur de l'humanité, que le morceau précédent ſoit une hiſtoire réellement arrivée, & que celui-ci ne ſoit qu'un conte de l'invention du Poëte. Du reſte cette piece, qui ne ſe trouve point dans les œuvres de M. *Geſſner*, a été traduite par M. *Riviere*, ſecrétaire d'Ambaſſade de S. A. S. l'Electeur de Saxe, & a déjà paru dans le Journal étranger, Décembre 1761. Le Traducteur a bien voulu me permettre de l'inſérer dans mon recueil.

Digitized by Google

faire jour au travers de l'ivraie des passions. Je chante donc la délivrance d'Yariko, & le repentir d'Inkle.

Yariko fut vendue par son cruel amant au Gouverneur de l'île, qui n'eut pas plutôt appris l'histoire de ses malheurs & l'infidélité d'Inkle, qu'il ordonna au chef des esclaves de courir après lui & de le lui amener. Je veux, dit-il, que ce monstre subisse cinq années d'esclavage pour la juste punition de son crime.

Cependant Inkle étoit resté sur le rivage, enseveli dans une profonde rêverie. Qu'ai-je fait, s'écrioit-il! j'ai vendu à vil prix celle qui a sauvé mes jours, celle qui m'aimoit si tendrement!... La vue de cet argent gagné par un forfait n'est plus pour lui qu'un objet d'horreur; il le rejette avec indignation. Où suis-je, malheureux!.... Oui, mon crime est affreux.... mais il est commis.... je l'ai vendue à un bon maître qui la traitera avec douceur.... Ah! je ne le prévois que trop; le souvenir de cette indigne action va empoisonner le reste de mes jours. Mais comment la réparer?... A ces mots il porte sa main encore avide vers cet argent qu'il desire & qu'il déteste. Un frissonnement affreux s'empare de son corps, un torrent de larmes coule de ses yeux. Ne me donne point à d'autres, ne m'abandonne

pas...

Digitized by Google

pas.... je ne te refuse point d'être ton esclave, tu me verras supporter avec joie les travaux les plus rudes, pourvu que je sois avec toi, que je jouisse toujours de tes regards.... Oui, prends moi pour esclave, & avec moi le malheureux fruit.... le malheureux fruit de ton amour. Voilà, disoit-il, voilà ses dernieres paroles, voilà le triste adieu qu'adressa sa bouche tremblante au plus coupable des hommes. Inkle devient pâle, une sueur d'angoisse inonde son front, ses genoux chancellent.

Tel est l'effroi d'un homme qui veut attenter à l'innocence d'une jeune beauté, lorsque tout-à-coup la foudre tombe à ses côtés, & brise l'arbre sous lequel il projettoit de commettre le crime.

Inkle étoit dans cet état d'anéantissement, quand les chefs des esclaves vinrent le saisir. Scélérat, lui dirent-ils, le Gouverneur te punit, & te punit légérement; il te condamne à cinq années de servitude. Quitte sur le champ tes habits, voici ceux qui te conviennent Inkle se dépouille de ses vêtemens, & en prenant ceux des esclaves, les larmes couloient le long de ses joues. Ce châtiment est doux, s'écrioit-il, mon crime est effroyable! heureux encore qu'il soit vengé! le souvenir m'en deviendra peut-être moins douloureux.... On l'ha-

bille en esclave, on le traîne au travail; il se soumet sans murmure, & se croit plus tranquille depuis qu'il est puni.

Cependant la tendre Yariko pleuroit toujours l'infidélité de son Amant. Le maître à qui elle avoit été vendue, eut pour elle toutes sortes d'égards; peu après il la combla de présens, & la fit partir sur un vaisseau pour le rivage où elle avoit reçu le jour. Triste, abattue, elle considere la rapidité avec laquelle le vaisseau fend les ondes, & ses yeux humides ne quittent point la côte qui disparoit. Le Pilote la voyant plongée dans cette sombre rêverie, l'aborde & lui dit: Yariko, pourquoi ton ame est-elle en proie au chagrin? N'as-tu pas plutôt sujet de te réjouir, puisque nous te ramenons dans ta patrie, & que nous t'arrachons à une contrée où l'on t'a sacrifiée, où l'on t'a vendue? Moi, me réjouir, répondit cette Fille! Hélas! j'abandonne sur le rivage qui fuit devant nous un Amant infidele.... je le quitte sans avoir même la consolation d'arroser son visage de mes larmes.... Oui, quand même le cruel m'eût repoussée, j'eusse fait un heureux effort pour le serrer encore une fois entre mes bras. Ah! dites-moi.... où est-il, ce trop cher & trop perfide Amant? Le Gouverneur de l'île, reprit le Pilote, vous a vengée, & l'a con-

damné à cinq ans d'esclavage. Je l'ai vu au milieu d'une troupe d'esclaves succombant sous le fardeau du travail. Malheureux Inkle, dit-elle, oh pourquoi m'as-tu connue! Tu ne subirois pas à présent le châtiment d'un crime! Mais, Ami, dis-moi, comment supportoit-il ce triste état? que faisoit-il, que disoit-il au milieu des esclaves, où tu l'as vu? Quand je l'apperçus, repartit le Pilote, il travailloit le corps courbé sur terre: puis tout-à-coup se relevant, il considéroit ses habits d'esclave, sa hache, & pleuroit. Livrée de l'indigence, s'écrioit-il, vous êtes aujourd'hui mon plus riche ornement: & toi, ô ma hache, ma main s'enorgueillit de te manier, plus qu'elle ne feroit de porter un sceptre. Ah! si quelque rayon de joie peut éclairer encore ma triste vie, je le dois au plaisir que je goûte dans la punition de mon forfait. O Yariko.... ô ma chere maîtresse.... Mais qu'osai-je dire, malheureux! comment ma bouche peut elle profaner le nom d'une Fille qui a de si affreux reproches à me faire! Tel étoit le langage de sa douleur, & les esclaves, compagnons de son infortune, quittoient leur travail, & l'écoutoient appuyés sur leurs haches. Amis, leur disoit-il, Amis.... si toutefois ce nom peut sortir de ma bouche, s'il m'est permis d'appeller quelqu'un

Digitized by Google

mon Ami; mais j'ai manqué d'humanité; quel homme voudroit me le permettre! méprisez, abhorrez-moi tous tant que vous êtes, je suis l'opprobre de la nature, je n'ai d'humain que la figure.... & je ne suis pas digne d'en porter le sacré caractere. Hommes, détestez-moi, fuyez-moi comme un monstre qui n'appartient pas à votre espece. Ecoutez, & frémissez.

Sur ce rivage lointain une jeune & belle Fille a sauvé mes jours: elle m'a tendrement aimé; je lui promis de la conduire dans ma patrie, & de lui faire trouver dans mes bras la recompense de tous ses bienfaits. Pleine de confiance & de tendresse, elle me suit sur les ondes: nous abordons ici, & ici (tremblez au détail de la plus noire ingratitude) ici je l'ai vendue pour être esclave, & avec elle le gage de notre union, le malheureux enfant qu'elle portoit dans ses flancs. Que de larmes elle répandit! que de marques de désespoir me donnoient ses mains étendues vers le Ciel & vers moi! Ayez-moi en horreur.... je ne suis plus fait pour vivre avec des hommes. Oiseaux, ne chantez pas quand je travaille, fuyez l'endroit où je suis comme un désert qu'infectent des cadavres.

Yariko sanglotte à ce récit, elle croise ses mains sur sa tête, & se désespere à

Digitized by Google

mesure qu'elle s'éloigne de la côte. Inkle... mon bien-aimé.... tu pleures ton infidélité.... tu pleures! ah! je te la pardonne. Pourquoi m'éloigné-je de toi! ne te reverrai-je jamais.... & l'enfant que je porte est-il condamné à ne jamais sourire dans tes bras paternels, à ne jamais bégayer le doux nom de pere! Ah! que ne puis-je à tes côtés partager la moitié de ton malheur! & quand tu serois épuisé de fatigue, essuyer la sueur de ton front. Ce furent-là les plaintes de Yariko. Cependant on perd le rivage de vue, les yeux n'apperçoivent plus que l'immensité de la plaine liquide, & enfin elle voit à travers un brouillard épais sortir de loin le rivage natal.

Le sort d'Inkle étoit toujours le même; la triste pensée de sa méchanceté avoit creusé des rides sur son front; le repentir & les remords, le souvenir des vertus & de la tendresse d'Yariko avoit rallumé l'amour dans son cœur. Où es-tu, Yariko? je t'ai perdue pour jamais, toi! & mon enfant.... jamais il ne me nommera son pere.... si ce n'est peut-être pour frémir d'horreur quand tu lui apprendras combien ce pere fut barbare. Que je suis à plaindre! ce que j'ai de plus cher au monde ne peut se rappeller mon idée qu'avec tous les transports de la haine & du désespoir; & lorsque mon nom

échappera à leur voix plaintive, autour d'eux tout recevra l'empreinte de l'épouvante.

Le malheureux Inkle vécut ainsi un an entier. Un soir il étoit couché sous un arbre, au clair de la lune, & il versoit des pleurs. Un chef d'esclaves vient le trouver, & lui ordonne de le suivre. Il le conduit au jardin du Gouverneur de l'île. Inkle, lui dit celui-ci, tes remords & ton repentir ont fléchi le Ciel; on vient de m'apporter les présens les plus riches pour ta rançon. Inkle l'écoute tristement, la douleur qui siége dans son cœur & sur son front en défend l'entrée à tout sentiment de joie. Eh quoi! lui demande le Gouverneur, tu ne ressens aucune satisfaction de recouvrer la liberté? Seigneur, répondit Inkle, les yeux baissés & mouillés de larmes, comment mon ame pourroit-elle s'ouvrir à la joie & à l'espoir d'obtenir grâce du Ciel? Infortuné! les soupirs continuels d'une maîtresse trahie, les cris d'une innocente créature, ne se reproduisent-ils pas tous les jours pour m'accuser? Moi! je sentirois ce doux tressaillement du plaisir, moi qui suis rongé de l'horreur que je m'inspire à moi-même! Où trouver le bonheur? Que dis-je, où trouver le repos? En est-il encore pour moi? Ah! plutôt daignez per-

Digitized by Google

mettre, Seigneur, que je reste accablé sous le châtiment de mon crime, daignez permettre que je reste votre esclave. Inkle se tut; aussi-tôt les branchages de quelques arbres qui étoient proches de lui s'agiterent; une personne en sortit avec précipitation: c'étoit Yariko superbement vétue, des plumes de différentes couleurs garnissoient sa robe, ses cheveux étoient entrelacés de fleurs, un jeune enfant reposoit sur ses bras. Ah! mon cher Inkle, s'écria-t-elle en sanglotant! & elle court à lui, le presse contre son enfant & contre son sein. Ah.... cher Amant, ne te refuse pas à mes caresses, c'est moi qui te rachette de l'esclavage; voici ta fidelle Epouse, voici le bel Enfant qui te doit le jour. Inkle tombe à ses genoux, les embrasse; le saisissement lui ôte pendant quelque tems l'usage de la parole. Ah! Yariko.... tendre Epouse.... & tu ne recules pas d'épouvante à ma vue! & c'est toi qui me donnes la liberté! Quoi tu peux aimer encore si tendrement un Homme qui a commis la plus détestable trahison, un Homme qui est indigne que tu laisses tomber sur lui un regard, si ce n'est un regard de haine & de mépris.... Leve-toi, mon bien-aimé, reprit Yariko, ne differe plus d'embrasser ton Epouse, & de donner à notre Enfant la bénédiction paternelle.

Digitized by Google

TABLEAU DU DÉLUGE.

SEMIRE & SEMIN.

DÉJA les tours de marbre étoient ensevelies sous les flots, déjà des vagues noires rouloient leurs masses énormes sur les têtes des montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher s'élevoit seul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnoit autour de ses flancs battus par les flots; les malheureux, qui dans leur désespoir, cherchoient à gravir sa cime, poussoient des cris lamentables, pendant que la mort, portée sur les ondes, poursuivoit la plante de leurs pieds. Là, une portion de la montagne se détache, & se précipite avec tout son fardeau d'hommes gémissans dans les flots mutinés: ici, des courans impétueux, formés par les pluies orageuses, emportent le Fils qui cherche vainement à sauver son Pere mourant, ou à traîner plus haut sa Mere désolée, entourée de ses autres Enfans. Il ne restoit plus que le sommet supérieur qui s'élevoit encore du fond des abîmes. Ce fut sur ce sommet, que Semin, jeune-homme généreux, avoit sauvé Semire, sa bien-aimée: deux tendres Amans qui venoient de se jurer un amour éternel. Ils étoient seuls, les flots

Digitized by Google

ient englouti tout le reste, ils étoient s au milieu de l'orage & des vents fu- ix. Les torrens de pluie se précipitoient eux, le tonnerre grondoit au dessus de rs têtes, une mer en furie, mugissoit sous rs pieds. D'affreuses ténebres régnoient oui d'eux, à moins qu'ils ne vissent bril- les éclairs au milieu de cette scene d'hor- ir. Chaque nuage portoit la terreur sur n front obscur, & chaque flot, chargé cadavres, se rouloit à travers la tem- te & cherchoit de nouvelles destructions. mire pressa son Amant contre son cœur ilpitant, des larmes, mêlées avec les gout- s de la pluie, ruisseloient le long de ses joues âles; elle dit avec des paroles entrecou- ées : Il n'est plus de salut pour nous, ô non bien-aimé! mon cher Semin! environ- iés de tous côtés par la mort affreuse!... O destruction! ô désolation! Toujours elle s'avance de plus près, la mort! Laquelle de ces vagues, ah! laquelle sera celle qui nous ensevelira? Soutiens-moi, ah! mon bien-aimé, soutiens-moi dans tes bras tremblans! Bientôt bientôt, entraînés dans la destruc- tion universelle, tu ne seras plus, je ne serai plus!... Voici.... ô Dieu! .. vois-tu ce flot! qu'il est terrible! le vois-tu à la lueur des éclairs! comme il s'avance! voici, ô Dieu!

ô Juge !... Elle dit & se pancha sur le sein de Semin...

Les bras défaillans de Semin serrerent la jeune fille évanouie, ses lévres tremblantes se turent : il ne voyoit plus la destruction d'alentour, il ne voit que son Amante évanouie, panchée sur son sein, & à cette vue, il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie & la pressant plus fortement contre son sein, il dit : Semire ! ma chere Semire ! reveille-toi ! ah, reviens encore une fois sur cette scene d'horreur ! Que tes yeux se tournent encore une fois sur moi ! que tes levres décolorées, me disent encore une fois que tu m'aimes, que tu m'aimeras jusqu'à la mort ! encore une fois, avant que nous soyions emportés par les ondes.

Il dit & elle se réveilla : elle tourna sur lui un regard dans lequel étoit exprimé la tendresse la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jettant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria : O Dieu ! ô Juge ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous ? Oh comme les eaux se précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Eternel ! O Dieu ! Nos années s'écouloient dans l'innocence, toi, des jeunes hommes le plus ver-

tueux!... Malheur! ah malheur à moi! Ils ne sont plus, ceux qui combloient ma vie de mille douceurs! Et toi qui m'as donné la vie!... aspect cruel!... les flots t'ont emporté de mes côtés: tu as encore une fois levé la tête & les mains; tu voulois me bénir, mais tu fus englouti.... Hélas, ils ont tous péris! & cependant..... ô Semin! Semin! le monde solitaire, détruit, seroit pour moi un jardin de délices à tes côtés! Dieu! les années de notre jeunesse s'écouloient dans l'innocence.... Hélas! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde à espérer.... mais que dit mon cœur déchiré? O Dieu! pardonne! nous mourons! Qu'est-ce que l'innocence de l'Homme devant toi!

Le Jeune homme soutenoit son Amante qui chanceloit aux assauts des autans, & il lui dit: Oui, ma bien-aimée! tout être vivant a été détruit sur la terre: on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Semire! ma chere Semire! l'instant qui va venir, sera notre dernier instant! Oui, elles sont toutes évanouies, les espérances de cette vie! toutes les perspectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuses de notre amour, elles sont toutes évanouies!

Digitized by Google

Nous mourons ! la mort s'élance vers nous ! Déjà elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas comme le Réprouvé, le destin général ! nous mourons ! Et.... Ah ma bien-aimée ! que seroit notre vie la plus longue, la plus délicieuse ? Une goutte de rosée, suspendue à un rocher, & que le soleil du matin fait couler dans la mer. Releve ton courage ! une éternité de bonheur nous attend au delà de cette vie. Ne tremblons pas, maintenant que nous y passons. Embrasse-moi, & attendons avec résignation notre destin. Bientôt, ô ma Semire ! bientôt nos ames s'élanceront au dessus de ces abîmes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'essor. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon ame espere. Oui, ma chere Semire ! élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies ? Celui dont le souffle nous a animés, envoie la mort aux justes & aux injustes. Mais heureux celui qui a marché dans le sentier de la vertu ! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juste ? enleve-nous dans ton jugement ; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez, tonnerres ! soulevez-

Digitized by Google

vous, abîmes! venez sur nous, ô vagues! loué soit à jamais le Dieu juste! Que ce soit là notre derniere pensée.

La joie & le courage reparurent sur le visage embelli de Semire; puis, élevant ses mains au milieu de l'orage, elle dit: Oui, je suis remplie désormais de toutes ces grandes espérances! Loue le Seigneur, ô ma bouche! versez des larmes de joie, mes yeux, jusqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un Ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez si chers! nous vous suivons, & bientôt nous vous reverrons! Ils entourent maintenant le trône du Très-haut, les justes; Dieu après son jugement les a ressemblés devant sa face. Grondez, tonnerres! mugissez, abîmes! vous êtes les cantiques de sa justice! ensevelissez-nous, ô flots!... Voilà.... ah, mon bien-aimé! embrasse-moi! Voilà qu'elle vient, la mort! elle s'avance sur cette vague noire! embrasse-moi, Semin! ne m'abandonne pas! Ah déjà l'onde me souleve!

Je t'embrasse, Semire! dit le Jeune-homme, je t'embrasse! O mort, je te salue! Nous voici! loué soit l'Etre éternellement juste!

Ils parloient ainsi, &, se tenant embrassés, ils furent entraînés par les flots.

Digitized by Google

CONTES POÉTIQUES
DE M. WIELAND.

M. *Wieland* est de Biberach, ville impériale de la Suabe, où il remplit aujourd'hui une charge de Magistrature. Il s'est exercé avec succès dans presque tous les genres de Poésie. Le premier Ouvrage qui l'ait fait connoître avantageusement dans la république des Lettres, est un Poeme didactique en six chants, intitulé : *La Nature, ou le plus parfait des Mondes* ; Poème dans lequel il se montre le rival de Lucrece Cet Ouvrage, reçu très-favorablement en Allemagne, parut en 1752, lorsque l'Auteur avoit à peine vingt-ans ; il fut suivi d'un recueil d'*Epitres morales*, & d'un petit poème en deux chants, sous le titre d'*Anti-Ovide, ou l'Art d'aimer*. Toutes ces productions sont écrites en vers iambes rimés, & mériterent à leur Auteur un rang distingué parmi les Poètes Allemands. Ensuite, s'étant retiré à Zurich, où il avoit été invité par M. *Bodmer & Breitinger*, il changea sa maniere, &, abjurant la rime, il adopta le

vers hexamètre de *Klopstock*, & le vers iambes de dix syllabes. Pendant son séjour en cette ville il composa un grand nombre d'Ouvrages, dont les plus considérables sont, les *Epitres des Morts aux vivans*, à l'imitation de Madame *Rowe*; l'*Epreuve d'Abraham*, Poème en trois Chants; les *Contes poétiques; Jeanne Gray*, Tragédie, & cinq Chants d'un Poème épique, intitulé, *Cyrus*, où le Poète représente son Héros comme le destructeur de la tyrannie orientale. M. *Wieland* est doué d'une imagination brillante, & il regne dans toutes ses compositions poétiques une certaine fraîcheur de coloris, qui les fait assez généralement goûter; mais ce qui rend surtout ses Ouvrages infiniment estimables, c'est la morale vraie, sublime & touchante qu'il y a répandue. *M. Gessner*, ami de l'Auteur, vient de donner une belle édition, en cinq volumes, des Ouvrages de M. *Wieland*.

Ses Contes, en vers iambes de dix syllabes, sont de tous ses Ouvrages ceux qui ont eu le plus de succès. Ces Poèmes, revêtus de toutes les richesses de la Poésie, respirent les sentimens de la vertu la plus vraie & de l'amour le plus pur. Le Poète n'a point eu d'autre modele dans ce genre que Thomson, qui a inséré comme des

Digitized by Google

épisodes dans ses *Saisons* quelques contes de cette nature. La plupart de ces Contes sont déjà connus en France ; il en a paru une traduction dans l'ancien Journal étranger, & depuis, cette même traduction a été imprimée à la suite des Poésies de M. *de Haller*. Les deux Contes que je donne ici, paroissent traduits pour la premiere fois : ils ne sont point inférieurs aux autres, mais bien des gens trouveront que le second est trop simple & trop dénué d'action.

SELIME & SELIMA.

NATURE infinie, miroir de la Divinité, que tu es féconde en beauté & en plaisir ! Source inépuisable de joies, des *myriades* de créatures s'abreuvent de tes eaux, depuis l'Ange & l'habitant éthéré des spheres qui roulent au dessus de nos têtes, jusqu'à l'homme allié de la brute, jusqu'aux citoyens des airs & des eaux, jusqu'au grain de sable habité, & jusqu'aux mondes qu'un Leuwenhock nous montre dans la poussiere & dans les gouttes de liqueur ; tous ces Etres divers boivent à longs traits dans tes ruisseaux. Mais plus ils boivent, plus ils sont inondés des flots de ton abondance C'est ainsi

Digitized by Google

ainsi que, puisant dans le plaisir leur nourriture, ils flattent leurs desirs satisfaits. L'homme seul, tout environné qu'il est de tes richesses, se plaint, & fuit la jouissance; il évite la joie qui le cherche, & il la cherche où elle ne se trouve jamais. Envain le Créateur lui a donné des organes pour jouir de tes dons, ô bienfaisante Nature, & pour s'élever ensuite sur les aîles des sensations, jusqu'à lui; envain tu avois mis en harmonie la beauté qui resplendit de tes ouvrages, avec les cordes délicates de son ame: l'insensé méprise tes soins, & dans le tumulte de ses passions, il n'entend pas ta voix douce qui l'appelle. O! vous qui vous dites des hommes, quand est-ce que vous sentirez l'excès de votre extravagance? Jusqu'à quand, vous détournant du sentier de la sagesse, ramperez-vous dans la poussiere avec les insectes, ou vous élancerez-vous follement au-delà des nues dans des spheres qui vous sont interdites? Tantôt vous ravalant au rang de la brute, vous oubliez l'éternité, & vous vous traînez dans la fange de la terre; tantôt vous parant d'un clinquant frivole, vous imitez l'éclat des Anges. Apprenez d'abord à connoître ce qui est à votre portée, apprenez à jouir, & par la jouissance à vous rendre dignes des cieux, où la vérité que vous cherchez vainement au milieu de ces brouillards, se montrera à vous

Digitized by Google

dans une beauté éclatante. O ! tems trois fois heureux, âge sacré, si souvent visité par les Poètes, si fécond en tableaux ravissans, dont la puissante vérité, malgré ce tems de corruption, agit encore sur toute ame qui porte le caractere de l'humanité. O siécle d'or dans lequel le Poète est souvent ravi en extase ! il y voit les merveilles, dont ton Paradis, ô Homere des Anglois, charme les sages ; il y voit les belles lui sourire, ces filles de la nature que Bodmer nous montre aussi aimables que le premier printems du monde, mais qui paroissent encore plus extraordinaires à notre-siécle, que les Séraphins de Klopstock. Viens, ô Muse, viens me guider encore une fois dans ce monde où je me sauve lorsque je suis excédé du triomphe des insensés. Dispense-moi de fréquenter des hommes qui ne le sont que de loin ; mais lorsqu'à l'ombre sacrée de la méditation, je jouirai de moi-même, conduits dans ma retraite des songes gracieux, & les images chéries de ces hommes formés par la nature & par la vertu ; afin que je puisse ensuite crayonner ces visions poétiques à mes amis, qui ont le cœur sensible, & qui se consacrent à la sagesse : c'est pour eux que je vais encore raconter les avantures de Sélime.

Sélime, jeune homme aimable, vivoit

jadis dans le sein paisible d'une vallée, séjour de la liberté. La nature s'étoit plue à répandre sur sa personne toutes les grâces, & à montrer sur son visage, toutes les vertus du cœur; il ne lui manquoit que la vue, la nature la lui avoit refusée à sa naissance. Jamais il n'avoit vu les formes variées des corps, briller à l'éclat du Soleil, source des plaisirs les plus purs. Cependant jamais sa bouche n'importunoit la nature par ses plaintes. Dans sa sphere, toute bornée qu'elle étoit, il lui suffisoit de goûter les joies qui étoient à sa disposition. Mais ce qui répand sur-tout un charme inexprimable sur sa vie nocturne, c'est Sélima, la plus aimable des filles de son tems, sa parente, & dès l'enfance destinée pour lui. Ils s'aimoient comme l'innocence qui, ignorant la contrainte, ne connoît pas cette fausse retenue de n'oser exprimer ce qu'elle ne rougit pas de sentir. Tous les attraits que les Poëtes amoureux ont chanté en leurs belles, brilloient en Sélima. Une lumiere plus douce que celle que la Lune répand sur les nuits du Printems, un reflet de la plus belle ame resplendit de ses yeux bleus; un rouge plus beau que celui des roses, un blanc plus doux que celui des lis, relevés par le pourpre de sa bouche mignonne, se marie sur ses joues charmantes. Mais pour Sélime, cet éclat des couleurs

Digitized by Google

brilloit vainement dans Sélima, souvent il lui avoit prodigué ses caresses, & jamais il ne l'avoit vue: il ne l'en aimoit pas moins, quoiqu'il fût curieux de connoître des charmes qu'il avoit souvent entendu vanter.

Dans une de ces belles journées de la suite du mois de Mai, il invita sa douce amie à venir avec lui, goûter la fraîcheur de la campagne fleurie & il lui dit: « Viens, Sélima, le » zéphir nous appelle! une influence vivifian-» te, répand la sérénité dans l'atmosphere; » les habitans des airs, ranimés par le plai-» sir, chantent d'allégresse, & des vents » doux nous apportent déjà sur leurs aîles » le parfum des orangers fleuris. Viens, ma » Sélima, viens dans les champs goûter les » délices du printems. Le Rossignol à ton » arrivée, entonnera des airs plus tendres; » & la *jeunesse* des bocages marquera sa joie » par ses petits cris; les fleurs foulées légére-» ment par tes pas, trembleront de volupté, » & t'exhaleront à l'envi leurs parfums les » plus doux; les plantes se plieront noble-» ment autour de tes pieds ».

Sélima l'accompagna dans la prairie où des bosquets verdoyans de chevrefeuille & de rosiers, ornoient les bords d'un ruisseau murmurant. Là ils se reposerent, & ils sentirent tes influences, alimens de l'amour, ô

Printems! Un Grenadier fleuri étendoit sur eux ses branches touffues, & ces amans épanchoient toute la tendresse de leurs cœurs.

Que cette sérénité du Ciel est délicieuse, s'écria Sélima! son aspect lance une lumiére éthérée dans nos ames, & les remplit de calme & de gaieté. Quel doux éclat tremblote sur ces bruyeres! Quel charme de voir l'or du Soleil, éteinceler sur la verdure naissante de ces boccages! O mon ami! plût aux Dieux que tu pusses goûter les joies que la vue trouve dans la lumiere & dans les couleurs!

Ah! reprit Sélime, quel doit être le charme du sentiment qui te transporte avec tant de force! Pour moi, je n'éprouve rien, quand j'entends parler de la lumiere & de l'ombre, de la variété des couleurs, de la verdure des bocages, de l'émail des prairies, & quelqu'effort que je fasse, je ne sens que le parfum des fleurs, & la mollesse de l'herbe, qui flattent l'odorat, & le toucher d'une sensation aussi variée & aussi agréable que l'harmonie des sons. Le Soleil, quel qu'il soit, mais dont je n'ai aucune idée, me délecte par la douce chaleur qui effleure ma peau, & qui dilate mon sang. Qu'est-ce donc, ô Sélima, que cet éclat que tu me dépeins souvent? Est-il plus délicieux que l'odeur

Digitized by Google

des roſes du matin ? Fait-il tresſaillir l'ame d'un friſſonnement plus doux que celui que j'éprouve, ô ma Sélima, quand ton cœur bat contre mon cœur ? Oh ! s'il étoit poſſible, que le ſens que vous nommez la vue, ſeroit digne de mes vœux ? Quelle peut donc être la joie qui me manque, moi qui nage dans la joie ? Quand abſent de toi, je repoſe au bord d'un ruiſſeau, que ſon murmure m'enchante ! Tout aſſoupi je lui prête longtems l'oreille ; un zéphir ardent accourt d'une vallée de fleurs, pour ſe rafraîchir dans l'onde, & agitant ſes aîles embaumées, il répand ſur moi la volupté ; inſenſible à toute autre impreſſion, il me ſemble que je ſuis dans un tourbillon de doux parfums, juſqu'à ce que du fond d'un bocage, les accens du Roſſignol me tirent ſoudain de mon extaſe. Toutes mes penſées, tous les ſentimens de mon ame ſont alors dans une douce harmonie ; je me ſens ravi dans l'empyrée, j'entens les concerts des Anges, la ſymphonie des ſpheres, & j'éprouve en friſſonnant la préſence de la divinité .... Mais, ô Sélima ! rien n'égale les tranſports qui me ſaiſiſſent quand tu me ſerres dans tes bras. Comme mon cœur palpite lorſque j'entends de loin les pas de tes pieds ! Ah ! quel ſentiment j'éprouve, lorſque tu viens m'accabler de baiſers !

Digitized by Google

Qu'est-il de comparable au baiser de ta bouche? à la douceur de ta voix, lorsque tu me dis que tu m'aimes?

Que tu me ravis, repartit Sélima, de m'aimer ainsi! Ah! en suis-je digne? Te paroîtrai-je toujours aussi aimable? M'aimeras-tu toujours?.... Hélas! un simple soupçon m'accableroit de douleur! Mais tu ne cesseras jamais de m'aimer! La nature a réuni nos ames par les plus tendres sympaties; notre amour sera éternel. Cependant dis-moi, mon bien-aimé, à quoi mon bonheur doit-il ton cœur précieux? L'amour s'introduit souvent dans le cœur par l'éclat des yeux; toi-même, tu as plus d'une fois prêté l'oreille aux Poètes lorsqu'ils chantoient l'empire de deux beaux yeux. L'un est captivé par les charmes d'un teint de roses, l'autre par les grâces d'une bouche riante qui sollicite des baisers. Qu'étoit-ce enfin, par où j'ai sçu te charmer? Satisfais ma curiosité.

De tout tems, reprit le Jeune-homme, l'harmonie des sons a eu plus de charmes pour moi, que tout ce qui peut flatter les autres sens que la nature m'a accordés. Encore enfant, je me plaisois dans les bocages touffus à écouter pendant des heures entieres le tendre ramage des oiseaux. Le gazouillement des fontaines, le frémissement des buissons, le bruit semblable à celui

des flots de la forêt de sapin, le bourdonnement des Abeilles, & tout ce qui dans cette saison charme l'oreille, m'enchantoit plus que je ne puis dire. Un jour reposant à l'ordinaire sous la feuillée du bocage, & n'étant accompagné que des enfans de mon imagination, (c'étoit dans le printems, & jamais la Lune n'avoit versé de plus douces influences sur la terre; je rêvois en moi-même:) mon oreille fût tout-à-coup frappée par une voix enchanteresse qui réveilla mon ame. Transporté d'admiration, j'écoutois. C'étoit toi, ô Sélima! Ne croyant être entendue que par les Nymphes des bois, tu exprimois les tendres sentimens de ton ame! Pour moi, ravi en extase, tous mes sens, excepté l'ouie, devinrent muets, je savourois les sons enchanteurs dont il me sembloit entendre dans mon ame le fidéle écho. Tu cessas... Quels soupirs m'échaperent alors! il sembloit que je cessois d'être, que je retombois dans le néant, je ne me sentois plus. Sorti enfin de mon extase, je prêtois une oreille attentive pour entendre encore l'harmonie qui m'avoit ravi le cœur: envain! un vaste silence régnoit dans l'étendue du bois. Il me sembloit cependant que cette voix frémissoit sans cesse à mes oreilles, & un écho intellectuel la rendoit une infinité de fois à mon ame. J'ignorois encore si c'étoit une mor-

Digitized by Google

celle, ou si ce n'étoit pas plutôt un chanteur de l'Olympe qui eût ainsi ravi mes sens. J'aimois cette voix au-delà de l'expression; ses accens touchans & variés demeurerent enfermés dans mon imagination. Je sentois alors s'élever dans mon ame, mille mouvemens nouveaux, mille desirs secrets qui ne cesserent de l'agiter que lorsque tu me serras pour la premiere fois dans tes bras. L'image de cette voix que mon cœur dans son égarement, revêtoit d'un corps, m'accompagnoit par-tout où je portois mes pas; à mon réveil, dans mes songes, elle se tenoit à mes côtés, elle me serroit la main, elle me chantoit l'air qui m'avoit ravi; transporté de joie, je l'embrassois, lorsque soudain l'illusion s'évanouissoit, & me laissoit triste & abandonné dans une affreuse solitude. J'errois alors dans le bocage, & appellant d'une voix plaintive la belle inconnue, je conjurois la nature en silence de me la donner. De t'exprimer ce que je sentis lorsque je te trouvai, lorsque je découvris dans tes discours la douce mélodie de cette voix qui m'avoit enchanté; de te dépeindre ce sentiment, ô ma Sélima, aucune expression n'y peut suffire. Tu sais comment depuis nos cœurs se sont reconnus; comment ils ont compris que le Pere de tous les Etres, les avoit formés l'un pour l'autre; comment

ton Sélime te chérit, &, satisfait de ton amour, ne connoît & ne desire d'autre bonheur que de t'aimer toujours. Je ne puis m'empêcher toutefois de souhaiter en secret cet avantage dont la nature vous a doués, & dont elle m'a privé ! Oui, ma Sélima, ce n'est que pour toi, ce n'est que pour te contempler que je desirerois de jouir de la vue. Je me priverois aisément de l'éclat de l'Aurore, du coloris des nuages, de la pompe du Printems, de l'azur du Ciel, & de tant d'autres objets que tu me vantes souvent..... Mais! parle, est-ce un crime si je souhaite de te voir ? Souvent j'écoute avec dépit, quand nos Bergers chantent tes louanges, de ne pas comprendre le sens de leurs paroles. L'Ebene des boucles de ta chevelure, qui releve l'albâtre de ta gorge, nuancée par des veines azurées; l'incarnat de tes joues sur lesquelles on voit briller la candeur, le vif éclat de tes yeux animés.... Ces expressions m'enchantent, mais elles ne me présentent aucun sens. Je réfléchis & je recherche si ces images ne seroient pas cachées dans les plus profonds replis de mon ame; absorbé dans mes réflexions, des fantômes sans nombre m'environnent, mais s'évanouissent soudain. Enfin, quelqu'effort que je fasse, ce que vous nommez éclat & couleurs, est impénétrable pour moi.... O! ma chere Sélima! quel se-

Digitized by Google

roit mon bonheur, si, (comme tu te vantes de le faire souvent) je pouvois lire sur les traits de ton visage les sentimens de ton cœur! Si je te sentois présente, quoique je ne te visse encore venir que de loin! Si je sentois tes regards ardens & tes bras étendus, se hâter au-devant des miens. Quelle faveur du Ciel n'est-ce pas, que, par ce langage des yeux, sans le secours de la bouche & des oreilles, de se comprendre & de s'entretenir; & que, sans l'entremise des sons, d'entendre les pensées les plus intimes de l'ame! quels prodiges d'harmonie doivent émaner des yeux qui remplissent en même tems les fonctions de la bouche & des oreilles!

Peut-être, repartit Sélima en soupirant, peut-être quelque Divinité exaucera tes vœux! peut-être es-tu plus près de goûter ces joies que tu ne l'oses espérer.... C'est ainsi que ces tendres amans s'entretinrent jusqu'à ce que le Soleil se fût abaissé derriere la montagne, & que la fraîcheur de la nuit les eût appellés à leur demeure, & de-là dans les bras du sommeil.

Environnée de la douceur du repos, Sélima dormoit d'un profond sommeil, lorsque son Génie tutelaire lui apparut en songe. L'éclat d'une jeunesse céleste, rayonnoit autour de sa tête, & les boucles de ses cheveux étoient entrelacées de roses immortelles qui

Digitized by Google

exhaloient les plus doux parfums. Il lui dit d'une voix plus douce encore que le son d'une lyre harmonieuse :

Tes vœux, ô jeune fille, ont trouvé mon oreille ; je ne me suis jamais rendu visible à tes regards, quoique j'aie vu croître ta jeunesse dans mes bras. A ta naissance, je fus envoyé pour être ton Génie. Dès le premier instant, je t'ai aimée avec une tendresse plus que maternelle. C'étoit à moi que tu sourirois, quand, panchée sur le sein de ta mere, je rafraichissois du vent de mes aîles de roses tes joues brûlantes, & que je t'invitois au sommeil. Je t'entendois, quand dans les matinées du printems, ton cœur soupiroit de besoin d'aimer & d'être aimée. C'étoit moi qui t'attirois sous le feuillage où Sélime entendit ta voix, & commença de t'aimer. Je veux que le bonheur que je vous ai destiné soit parfait; vous en êtes dignes, & le Maître du destin ne le réserve qu'au petit nombre de ceux qui aspirent à cette félicité. Ton ami verra la lumiere..... Toi-même, ô Sélima, tu ajouteras, au bonheur de te posséder, le présent de la vue. Dans les montagnes qui, vers l'Orient, couronnent cette plaine, un ruisseau rapide prend sa source, & fuit aveo bruit. A l'ombre des saules touffus, suis les sinuosités de son cours, jusqu'à ce que tu découvres sa source. Là, croît une plante

composée de feuilles tendres, semblables à celles du beaume. L'or de ses fleurs, & son parfum restaurateur, la décelent d'abord: cependant elle fleurit sans être apperçue, comme beaucoup d'autres simples qui, sur la surface de la terre, restent cachées à l'homme qui aime mieux enfanter des chimeres, & créer des mondes fantastiques, que de chercher les trésors de la création. Cueilles-en des feuilles naissantes, & le soir, applique-les sur les yeux du jeune-homme. A peine le tendre duvet de ces feuilles les aura-t-il effleurés, qu'une membrane s'écartant des prunelles, procurera à la lumiere l'accès si long-tems interdit.

Il dit & disparut. Cependant la jeune fille se leve avec précipitation; surprise & troublée, elle réfléchit sur la vision qu'elle venoit d'avoir. Dans cette vision elle crut appercevoir quelque chose de plus qu'un songe enfanté par l'imagination, & le desir de la trouver vraie, fit qu'elle envisagea cette apparence comme une réalité. Aux premiers rayons de l'Aurore, elle court vers la montagne que son Génie tutelaire lui a désignée. Elle trouve le ruisseau desiré, & marchant avec une crainte mêlée de joie le long de sa rive sinueuse, elle apperçoit le rocher du haut duquel il se précipite avec fracas. Un zéphir lui apporte de loin le doux parfum de

la plante bénigne ; elle tremble de joie en approchant, & l'ayant apperçue, elle y vole, & saisie d'un doux frisson, elle cueille deux feuilles, suivant les ordres du Génie. Munie de ce précieux trésor, elle s'en retourne d'un pas précipité, & déjà elle voit les transports de son Bien-aimé, lorsqu'elle lui aura rendu la vue, & qu'il verra l'univers & sa Sélima. A cette idée, des larmes de joie roulent dans ses yeux. Enfoncée dans ses rêveries, elle ne songeoit pas aux fatigues du chemin. Le Soleil avoit fourni une grande partie de sa carriere, quand elle fut de retour. Sélime l'attendoit avec la plus vive impatience : Elle s'étoit échappée le matin sans qu'il s'en fût apperçu, & ne la voyant pas venir, son cœur étoit tourmenté de mille pensées, enfantées par la crainte. Mais les caresses ne furent que plus tendres de la part de Sélima, qui dans sa joie, eut bien de la peine à cacher la cause de son absence : Elle lui conte qu'étant sortie le matin dans la campagne, afin de cueillir des fleurs pour lui composer une guirlande, elle s'étoit égarée à la poursuite d'un oiseau extraordinaire, paré des plus brillantes couleurs. Cependant ils sortirent ensemble pour respirer l'air du soir sur une colline voisine, qui, accoutumée à recevoir leur visite, se paroit de la plus fraîche verdure. Un Olivier les reçut sous son ombrage.

Digitized by Google

Sélima dit alors à ſon ami, qui ne croyoit pas ſon bonheur ſi proche: O! Sélime, à l'aſpect des charmes du printems, je me figure quelle doit être la beauté immortelle de l'Empirée, dont la vertu fait jouir les ames qui lui reſtent fidelles dans ce monde? De quel doux friſſonnement ſerons-nous ſaiſis, lorſque perdant tout ſentiment terreſtre, nous ſerons enlevés de ce monde de preſtiges pour être tranſportés dans l'empire de la réalité, dans cette ſphere, la ſource de toute beauté! Cette volupté qui nous enchantoit ici bas, quelle nous paroîtra alors foible & vaine? Elevés pour goûter des joies plus pures, à peine pourrons-nous croire que nous ayions été des hommes.

Elle dit. Sélime l'écoute avec admiration. Tout-à-coup elle ſe leve, elle l'embraſſe en treſſaillant de joie, & preſſe les feuilles ſur ſes yeux; auſſitôt la membrane ſe retire, & Sélima court ſe cacher derriere un arbre.

Le Jeune-homme voit. Un frémiſſement, tel qu'il n'en avoit jamais éprouvé, remue fortement ſon ame, lorſque pour la premiere fois l'univers s'offrit à ſes regards dans la pompe riante du printems, & dans l'éclat du Soleil qui coloroit les côteaux & les boſquets. Il reſta long-tems immobile, muet,

transporté.... Enfin, après un long silence, l'admiration force le passage des levres :

Qu'est-ce que j'éprouve ? En quel monde suis-je ravi ? Où ai-je laissé mon corps ? Quelles formes, quels prodiges nouveaux tremblotent à mes yeux encore timides ! O Ciel ! seroit-ce la vue ? Sont-ce là les couleurs ? Est-ce là l'éclat du Soleil que je vois étinceler là-bas sur ces bosquets vacillans ? O ! quelles joies dont j'ignore même les noms, m'inondent de toutes parts! Un instant m'a donné un nouvel Etre, & une seconde vie ! serois-je dans un autre monde ? Dans l'Empirée ?... Mais pourquoi les sons ne frappent-ils plus mon oreille ? Pour la vue, aurois-je perdu l'usage des autres sens ? Les fleurs n'exhalent-elles plus de parfums ? Ces bois ne resonnent-ils point du ramage des oiseaux ? Mais non ! je jouis encore de mes organes.... Voici mon corps, voici la place que j'occupois ; les couleurs que j'apperçois, sont les douces fleurs que je foule de mon pied : déjà de nouveaux parfums flattent mon odorat.

C'est moi.... & Sélima.... Elle a pressé je ne sais quoi sur mes yeux, & soudain elle a disparu.... Je vois, & Sélima me fuit !... O Sélima ! où es-tu ? Ah ! dis, ma Bien-aimée, dis-moi, ne m'entens-tu pas ? Suis-je

condamne

condamné à ne te pas voir! Hélas! à quoi me serviroit donc la lumiere des yeux? Peut-être es-tu le prix du présent de la vue qu'un Dieu m'a fait? Pour le spectacle de l'univers, je dois t'abandonner à son amour. Ah! Sélima, quelque beau que soit cet univers, si je te perds, toi, pour qui je donnerois ma vie, j'ai tout perdu!... Ciel! que vois-je? Quelle figure divine s'offre à mes regards? Quel sentiment de délices, coulant de veines en veines, me fait tressaillir? T'en croirois-je, ô mon cœur ravi? La Déesse que je vois, n'est-ce pas Sélima? Cependant cette majesté.... Oui Sélima, c'est toi; je le sens, les traits qui partent de tes yeux, c'est l'amour qui les lance! c'est toi.... Ici, le pinceau poétique m'échappe des mains.... Il n'est qu'un Tasse, il n'est qu'un Thomson qui puisse achever ce tableau touchant....

Quand ils se furent remis de leurs plus vifs transports, & que Sélima eut instruit Sélime, frappé d'étonnement de la vision céleste, cause de leur bonheur, le Jeune-homme prit la main de la jeune Fille, & la pressant contre son sein, il s'écria:

O Sélima, ce n'est que maintenant que je commence à vivre! Ma vie passée n'étoit qu'une ombre de la vie réelle! Je te vois désormais! Ah! ne me prive pas de la volupté de te regarder! de te contempler sans

Digitized by Google

cesse !... Et voilà le front autour duquel se perd ta brune chevelure! Voilà les yeux.... Quel doux éclat! L'ame assurément habite dans ces yeux, & se répand dans tes regards. Ah ! détourne tes yeux, leur feu m'éblouit... Mais non, beauté divine, ne me les cache pas; ils dardent dans mon ame une lumiere plus douce que les rayons du Soleil. Je tremble, lorsqu'ils cessent un instant à me parler le doux langage de la tendresse, si intelligible à mon cœur.... Oui, c'est-là que mon esprit communique avec le tien, c'est-là que nos ames attendries se confondent & s'abandonnent à l'ivresse de l'amour !...

Ainsi s'écrie-t-il dans son transport, & ses regards avides parcourent successivement tous les attraits de Sélima, qui s'offrent pour la premiere fois à ses yeux; sa bouche d'œillet que ses baisers teignent d'une rougeur plus vive, ses joues de roses, son cou d'albâtre, nuancé par les boucles flottantes de sa brune chevelure, son beau sein qui éblouit, quoiqu'à moitié voilé, son bras rond, sa main migonne, tout ce qu'il voit l'enchante. Aussi belle, mais pas plus, la Déesse de Cythère se présenta à ton imagination, ô Titien! son œil voit sans se rassasier de voir.

Enfin il promene ses regards éblouis sur

d'autres objets, sur les collines qui étincellent encore des rayons du soleil couchant, sur les forêts de cedres, sur les vallons paisibles arrosés par des ruisseaux argentins fuyant à travers des bosquets de myrthes, sur les vergers délicieux, où le souffle du zéphir couvre la terre d'une neige de fleurs. Ses yeux errent dans un labyrinthe d'agréables perspectives; chaque instant offre à son admiration de nouvelles scênes. Cependant insensiblement les ombres augmentent, un doux crépuscule étend son voile sur les couleurs de Flore: déjà au loin le paysage se perd dans la vapeur azurée de la nuit. La lune se leve dans toute sa splendeur, & déjà les astres, lançant leurs foibles rayons, parcourent les profondeurs de l'éther. Sélime regarde avec surprise le spectacle de la nature changé si subitement; une douce gravité, une agréable horreur s'empare de son ame étonnée; il se tait, une réflexion solemnelle lui fait élever son esprit avec son regard.

Après un long silence, il tourne les yeux sur Sélima, il la presse plus tendrement sur son cœur, des larmes de joie ruissellent le long de ses joues appuyées sur celles de la jeune Fille. O Sélima, ainsi s'écrie-t-il plein de ravissement, à quelle pensée sublime mon esprit s'est-il élevé?.... Qu'il est grand,

Digitized by Google

qu'il est aimable, *Lui* qui nous a formés, qui a créé cet univers ! Il me semble le voir réfléchi dans les objets d'alentour, comme la lune répéte son image dans ce lac paisible. Oui, mon Créateur ! plongé dans une sainte horreur, je te sens présent partout. Tu te présentes à moi dans l'éclat brillant du Printems fleuri, je t'entens dans les accens mélodieux du Rossignol, je te sens dans le doux frémissement des zéphirs du soir qui effleurent mon front. O Sélima, employons nos jours pour le louer sans cesse ! pour le louer par notre joie, par notre bonheur & par nos cœurs satisfaits, *Lui*, le créateur de notre bonheur.

Ainsi s'écria le Jeune-homme dans l'ardeur de ses transports, & il baisa les larmes, qui, pendant ses discours, couloient sur les joues de sa Bien-aimée ; larmes délicieuses, dépositaires de la sublimité d'une ame qui se sent élevée au-dessus de la terre ! C'est ainsi, ô Doris, que mes yeux ont souvent été témoins de la sensibilité des tiens, lorsqu'ils versoient des larmes de tendresse ; des traits célestes étoient empreints sur ta physionomie.... Que ton propre cœur acheve ce tableau ! Le souvenir de ce cœur, à présent que je suis éloigné de toi, jusqu'à ce que la mort nous réunisse, remplit le mien d'une tendre douleur.

MÉLINDE.

MÉLINDE avoit déjà passé dix-sept ans loin de la ville, dans une honnête médiocrité, avec sa généreuse Mere. Un petit bien, conforme à leurs desirs, les receloit dans son sein paisible. C'est là que Mélinde, à qui la mort avoit ravi son Pere dès l'âge le plus tendre, étoit élevée par Elvire. Quelles espérances cette Mere ne lisoit-elle pas déjà dans les grâces enfantines de sa Fille qui se jouoit sur son sein? Avec quels soins elle cultivoit ses panchans pour la vertu qui brilloit dans ses yeux & qui donnoient à ses jeux mêmes quelque chose de plus noble qu'à ceux des enfans de son âge? Tel l'amour te formoit dans ses bras, ô Doris, avant que tu devinsses l'ornement de ce globe! il plaça sur ta bouche son tendre & ravissant sourire, & prit soin de cultiver lui-même tous les sentimens de ton cœur: tes Amies te virent, les Anges te virent aussi & bénirent le Jeune-homme à qui tes regards devoient un jour faire connoître l'amour. Ainsi croissoit la beauté de Mélinde dans les bras de sa tendre Mere qui lui prodiguoit ses douces & sages instructions. Ses yeux charmans n'avoient jamais

Digitized by Google

vu le faste brillant des villes. Nul objet de vanité, nulle chimere frivole des cours n'avoit souillé ses regards innocens. Ils ne tomboient que sur les vallons, & sur les fleurs qui croissoient comme elle, avec une beauté modeste sans être remarquées, ou sur l'Aurore, qui, secouant ses aîles humides, répand les roses sur la terre. Fidelle à l'innocence & à la nature, Mélinde vivoit dans sa retraite, gardée par la tendresse de sa Mere, comme par un Génie tutelaire. Combien de fois, ô Sylphes légers, ne suspendites-vous pas votre vol pour la contempler, lorsqu'au doux murmure d'un ruisseau argentin, elle rêvoit en silence, & s'entretenoit avec ses pensées? Vous repandiez alors de vos aîles embaumées les plus doux parfums autour d'elle & vous badiniez sur son sein doucement ému. Et lorsqu'elle chantoit, le ruisseau ravi couloit avec un frémissement plus mélodieux, le Rossignol écoutoit, & les fleurs se coloroient d'un éclat plus vif.

L'innocente Mélinde n'avoit pas encore senti l'amour, mais dans les jeux qu'elle partageoit avec ses compagnes, son cœur décéloit souvent qu'il étoit fait pour aimer; ses yeux bleus & pleins de tendresse ravissoient sans qu'elle s'en doutât encore. Souvent elle levoit ses regards vers le Ciel, & l'inno-

Digitized by Google

cence & la vertu ſourioient à ſon hommage. Cependant le moment vint où elle éprouva d'autres ſentimens. Iſmene étoit une amie intime d'Elvire; leurs ames étoient faites l'une pour l'autre; leurs habitudes, leurs inclinations pareilles, & le rang ſeul mettoit entre elles quelque différence. Les terres d'Iſmene touchoient à la maiſon de campagne d'Elvire. Mélinde voyoit ſouvent Iſmene : elle étoit auſſi en ſureté auprès de cette Amie que dans les bras de ſa Mere. Ce fut là qu'elle vit un jour le frere d'Iſmene qui étoit nouvellement de retour de ſes voyages. Cette vue change tout le cours de ſa deſtinée.

Lyſandre étoit aimable, complaiſant, généreux, ſpirituel, & auſſi raviſſant que les Poètes enjoués peignent le bel Adonis, ou ce charmant dormeur, à qui Diane, toute réſervée qu'elle étoit, voulut donner en ſecret un baiſer. Toutes ſes manieres étoient engageantes. A peine la jeune & tendre Mélinde vit-elle Lyſandre qu'un frémiſſement extraordinaire s'empara de ſon cœur; elle baiſſe les yeux, elle rougit, non ſans que Lyſandre qui connoît ſon pouvoir ne s'en apperçoive bien. O Mélinde! comme ton tendre cœur ſe réſout! comme tes regards reviennent confus lorſqu'ils rencontrent les

Digitized by Google

ſiens; jamais défaite ne fut plus entiere que celle de la jeune Mélinde.

Avec plus de force, mais avec moins de tendreſſe, les regards de Mélinde avoient auſſi enchanté Lyſandre. Quoiqu'il eût peu vu de Belles qui n'euſſent fait naître en lui des deſirs; cependant aucune n'avoit encore fait tant d'impreſſion ſur ſon eſprit. Depuis ce moment il rêve, & il ſent pour la premiere fois ſon cœur attendri. Il avoit aimé ſouvent, mais il ne croyoit pas plus à la tendreſſe & à la vertu, qu'aux Contes de Fées & aux Sylphes de Gabalis. Il ſembloit que les yeux de cette Beauté ingénue épanchoient la tendreſſe dans ſon cœur. Mais l'habitude des paſſions effrénées, la condition de Mélinde, bien inférieure à la ſienne, l'eſpérance d'en uſer avec elle comme avec les autres femmes, & de goûter des plaiſirs qui ne raviſſent point la liberté chimérique du libertin, triompherent bientôt des deſirs épurés qui s'étoient élevés en lui. Redevenu plus calme, il conçut le deſſein pervers d'augmenter par elle le nombre des infortunées qu'il avoit deshonorées. Cependant le perfide couvrit ſon infâme projet du voile de la tendreſſe. Inſtruit dans l'art de feindre il dépeignoit, avec une candeur hypocrite, tous les ſentimens de l'amour. Souvent, af-

Digitized by Google

fectant un air confus, il jettoit des regards timides sur Mélinde, & par ces regards artificieusement inquiets, il disoit plus que sa bouche n'auroit pu lui dire. . . .

Mélinde retourna dans sa retraite portant dans son cœur le trait qui l'avoit blessée. Elle n'y trouva plus cette joie riante qui habitoit avec elle. Ce fut pour la premiere fois qu'elle se sentit trop à l'étroit dans sa maison. Déjà la nuit avoit étendu ses aîles sur la nature, déjà Elvire goûtoit les douceurs du repos, lorsqu'appellant vainement le sommeil, elle s'entretint ainsi avec elle-même.

Qu'as-tu, trop sensible Mélinde? Pourquoi la sérénité du repos fuit-elle de ton cœur? Quels desirs l'agitent? Ah cœur trop foible! faut il qu'un instant te ravisse ton innocente tranquillité!... Mais que Lysandre est aimable, qu'il mérite bien toute ma tendresse!... Arrête, imprudente, ne crois pas trop légérement le vœu qui t'enchante; connois-tu Lysandre, sais-tu si la beauté de son ame répond à celle de son corps?... Non, non, une ame perverse ne sauroit habiter dans un corps si beau. Quelle candeur est empreinte sur toute sa physionomie? Certainement la sagesse se plaît d'habiter où brille tant de beauté. La nature n'associe-t-elle pas toujours les vertus

avec les grâces ? Eh ne vois-je pas jusque dans les végétaux, le corps charmant de l'hyacinthe, de la rose & de l'œillet, exhaler une odeur plus suave que toutes les plantes vulgaires ?... Ah si ton ame généreuse, (car telle me la représente ton front ouvert) si ton ame éprouvoit pour moi les mêmes sentimens !... Mais ses soupirs ne m'annonçoient-ils pas son amour ? Qu'il rougissoit avec grâce, lorsque ses regards timides rencontroient les miens ! ses yeux languissans ne sembloient-ils pas me dire ce que sa bouche n'osoit hazarder ?... Ah que je serois heureuse si Lysandre m'aimoit! Loin du monde, satisfaits de notre tendresse, nous coulerions d'heureux jours dans ces vallons, où la vertu & la liberté sont séparées de la folie & du vice ! Ah quelles nouvelles espérances s'offroient à mes regards dans les plus brillantes perspectives ? O amour, que tu me parois beau & riant ! c'est sans réserve que mon cœur se livre à ton pouvoir.... Et toi liberté chérie, reçois ces larmes pour dernier adieu. Paisibles grottes, charmans berceaux ; quand désormais je chercherai vos ombrages, mon cœur sera brûlé des feux de l'amour, quand je confierai mon sein à vos fleurs, il sera agité de soupirs. Sombre bocage, séjour des chanteurs aîlés, toi qui as si souvent re-

Digitized by Google

ſonné de mes chants, je vois en pleurant tes boſquets de roſiers, à l'ombre deſquels je goûtois le calme de l'ame & je jettois des regards ſatisfaits ſur l'avenir! Hélas la paix ſera t-elle pour jamais bannie de mon cœur! O amour ne te ſerois-tu offert à mes regards avec tant de charmes, que pour diſparoître à jamais!... Quoi! (à peine mon cœur en oſe concevoir l'affreuſe penſée) ſi Lyſandre me trompoit? ſi j'étois la dupe de mon propre cœur, en croyant le ſien généreux! Ciel! que cette poſſibilité eſt cruelle!.... N'importe, mon cœur ne renoncera jamais à la vertu ni à l'honneur. Que tu ſois plutôt, cœur trop ſenſible, la funeſte victime de ton amour! Que ces flâmes chéries s'éteignent plutôt dans des torrens de larmes, que de te trahir, ô innocence, compagne de ma jeuneſſe!

C'eſt ainſi que Mélinde s'entretenoit avec elle-même, flottant entre la crainte & l'eſpérance, & des ſonges inquiétans la troubloient encore. L'Aurore la trouva éveillée & abatue, des larmes brilloient dans ſes yeux fatigués comme la roſée du matin brille ſur le ſein des fleurs. Mais dès qu'elle voit Lyſandre, dès qu'elle entend de ſa bouche les ſentimens de ſon amour qu'elle croit à l'uniſſon avec les ſiens, ſon cœur & ſes yeux reprennent leur ſérénité. Lyſandre ne

ſoupira pas long-tems. Le tendre cœur de Mélinde étoit trop ouvert pour diſſimuler. Ah, Mélinde, que tu méritois bien d'être aimée par un ami de la vertu! Que tu l'aurois ravi, s'il avoit vu dans tes yeux languiſſans la pudeur de l'amour! Tranſporté de joie, il auroit eſſuyé par ſes baiſers les larmes épandues ſur tes belles joues!

Lyſandre fut auſſi ravi de l'aveu ingenu de Mélinde, mais moins parce qu'il étoit touché des ſentimens de ſon cœur, que parce qu'il ſe promettoit bientôt de ſatisfaire dans ſes bras ſes coupables deſirs. Cependant un vent léger diſſipe dans les airs ſes vœux, ainſi que les eſpérances de Mélinde.

Déjà des mois s'étoient écoulés depuis qu'ils s'aimoient. Ces mois n'avoient paru à la jeune fille, que l'amour avoit prévenu de tous les charmes de la nouveauté, que des jours ſemblables aux jours d'Eden. Lyſandre lui paroiſſoit mériter toute la tendreſſe de ſon cœur. L'inexpérience de Mélinde & ſa crédule innocence qui juge tous les cœurs ſur le ſien, ne lui permirent pas de découvrir ſous le maſque de l'amant l'impoſteur odieux. Mais elle ne vint que trop-tôt, l'heure qui lui découvrit ce qu'elle n'avoit jamais oſé craindre.

Il étoit nuit, un vaſte ſilence régnoit

Digitized by Google

sur la nature entiere & invitoit Mélinde à se promener dans un bois qui joignoit le parc d'Ismene à sa demeure. Ici l'art étoit caché, on ne le croyoit point assez audacieux pour vouloir relever la beauté de la nature, & il la relevoit pourtant. Les arbres rangés en files formoient des voûtes verdoyantes ; au bout de chaque allée, des berceaux de rosiers invitoient à se reposer sur des bancs de gazon. Du sommet d'un rocher élevé, se précipite un ruisseau qui tombant de chute en chute, roule ensuite son onde argentée à travers les prés fleuris, semblable à une glace polie dont la surface reflèchit l'image tremblante de la lune. C'est là que se promenoit Mélinde, accompagnée de l'innocence & de la tendresse, entourée du silence & de la réflexion, telle que Vénus, entourée de jeunes Amours, ainsi que *Hagedorn* & *Utz* l'ont vue souvent. Ce séjour ressembloit moins à une scene terrestre, qu'à ces jardins enchantés, où nous conduisent les Poètes, jardins où les Fées d'un pied léger forment des danses entrelacées ; campagnes célestes semblables à celle où la tendre Rowe, la Muse Britannique, fut souvent ravie en extase.

Lysandre, qui épioit toutes les démarches de Mélinde, crut que la fortune lui avoit amené cette soirée, & se glissa sur

les pas de la jeune Fille, que le calme de la nuit avoit attirée dans le sein d'un berceau & qui reposoit sur un lit de gazon. S'étant approché du berceau sans être remarqué, un zéphir du soir lui rapporta ces paroles que la Belle prononça dans un doux ravissement :

Que tu es délicieux, calme de mon cœur, & vous qui l'interrompez avec tant de charmes, horreurs chéries, terreurs agréables de la nuit & de la solitude, vous qui enfantiez les plus belles espérances.... Que mon ame sent avec force la noblesse de son être! Quelle satisfaction divine, ô innocence, tu verses dans mon cœur! libre des agitations des desirs, je jette des regards satisfaits sur ces jours d'or que m'amene l'amour, l'auguste amour, souverain de mes vertus, & qui couronnera tous mes vœux! Quelle sera ma félicité quand mon ami, dont la noblesse du cœur me l'annonce comme ma tendresse le souhaite, quand il se prosternera avec moi, pour te louer, ô Providence, & quand ensuite, nous élevant sur les aîles de notre amour jusqu'à l'amour de la Divinité ; il oubliera dans la plénitude de la beauté ces mortels & foibles attraits, dont sans doute il est trop épris! Avec quels élans de la joie la plus pure, dont la foible image m'enchante

déjà, je me précipiterai alors dans ſes bras,&, panchée ſur ſon ſein, je t'exalterai, ô amour !

Lyſandre entend l'expreſſion libre de la plus belle innocence & de l'amour le plus tendre ; il en eſt ému, il tremble, ſa réſolution chancele.... Mais bientôt l'emportement funeſte de ſon ame ôte aux mouvemens honnêtes de la nature leur foible impreſſion. Rempli de penſées flatteuſes, il s'approche doucement du berceau, où l'aimable Mélinde ſoupçonnoit ſi peu le malheur dont elle étoit ménacée, & le méchant ſe dit ainſi en lui-même : Que dans cet inſtant ſon cœur eſt attendri ! Certainement elle ſent l'influence de la nature, elle reſpire la volupté. Ce calme profond, ces ombres favorables, cet air frais & embaumé, ces accens mélancoliques du Roſſignol qui fait reſonner ce bocage de ſes plaintes amoureuſes.... certainement tout cela fait impreſſion ſur ſon cœur ſenſible qui n'aſpire qu'à des plaiſirs inconnus...: Que je ſerois inſenſé ſi par une fauſſe délicateſſe, je laiſſois échapper un bonheur que la fortune ne m'offrira peut-être jamais ?... comme elle eſt belle dans ces atours négligés ! l'imagination dans ſon plus vif enthouſiaſme a-t-elle jamais rien enfanté de plus accompli ! O Mélinde, à qui eſt-ce que ton aſpect n'inſpireroit

pas de l'audace ? Te voilà dans une attitude, comme si ton cœur desiroit quelque chose dont la timidité de ton ame n'ose pas s'avouer la pensée.

A ces mots le vicieux Lysandre, transporté de joie & enivré d'espérance, s'approche de Mélinde.... Elle ne le voit point, mais le son de sa voix la retire de l'assoupissement où ses pensées l'ont plongées. Elle l'entend, & toute tremblante, elle leve la tête. Mais quelle est sa surprise de voir Lysandre se précipiter vers elle dans l'ivresse de la volupté.... Tout-à-coup la crainte, l'espérance, la tendresse & l'horreur font frissonner son cœur irrésolu. Elle laisse tomber sur lui un regard si touchant qu'il auroit dû inspirer des sentimens de vertu à l'ame la plus dépravée. Mais Lysandre ne voit en elle qu'un objet qui l'enflâme encore davantage ; il ne songe qu'à profiter de la tendresse & du trouble de la jeune Fille. Animé d'un feu qui l'épouvante, il lui parle d'attraits, de flâmes, de plaisirs des Dieux, des faveurs de la nuit qui prête son ombre aux Amans, de doux transports, & de tout ce que l'emportement de la passion, à qui on donne le saint nom de l'amour, fait exhaler d'extravagances pour étourdir l'innocence ingénue.

Dans sa perplexité elle veut fuir, bien que

que ses yeux, les témoins de sa foiblesse, excitent l'impétueux Lysandre à de plus grandes témérités. Mais lorsqu'il veut la serrer dans ses bras, elle s'en arrache avec force; son insolence lui remplit le cœur d'horreur, l'amour expire tout-à-coup, elle sent l'ascendant de la vertu. Elle veut lui reprocher son crime & lui marquer son indignation; mais rien ne peut l'effrayer. Il regarde sa colere comme celle qu'affectent les femmes du monde lorsqu'elles punissent la témérité d'un Jeune-homme. Elle ne voit plus d'autre salut que d'exciter sa compassion par des prieres & par des larmes. Dans sa détresse, elle se précipite à ses pieds, elle leve ses bras de lis, & d'une voix touchante, elle dit:

« Au nom de ces pleurs, au nom de l'ardeur dont mon cœur sincere a été embrâsé pour toi; au nom de l'espérance dont tu m'as fait décheoir dans un instant pour me plonger dans une nuit d'horreur, rentre en toi-même, Lysandre, & pour prix de ma tendresse, ne cherche point à me rendre malheureuse pour toujours.... Ah ne punis pas la foiblesse de mon cœur, trop peu sur ses gardes, de ce cœur qui croyoit le tien sincere & qui préféreroit mille morts au malheur que tu lui prépares. Hélas, au nom des larmes que j'ai versées, lorsque, remplie des sentimens

Digitized by Google

» de mon amour, je t'ai montré toute ma
» tendresse.... Mais que dis-je? des larmes!
» peuvent-elles te toucher? ah tu ne m'as
» jamais aimée Cruel, quel repos tu as en-
» levé à ce cœur qui étoit heureux avant de
» te connoître?... Je ne formois point de
» vœux qui troublassent la sérénité de mon
» cœur; le Ciel étoit l'unique objet de mes
» tendres desirs. Ah, pourquoi t'ai-je vu?
» pourquoi m'as-tu fais connoître l'amour
» sous un aspect si ravissant! l'amour trom-
» peur qui ne me montroit que des jardins
» de délices, pour m'abandonner mainte-
» nant dans cet affreux désert! Ah laisse-toi
» toucher par ces larmes sinceres! mon mal-
» heur peut-il te rendre heureux! Pour le
» plaisir d'un instant veux-tu me perdre pour
» toujours? Un jour viendra, Lysandre!
» une heure, un instant qui prononcera l'ar-
» rêt à ton ame!... Ah songe, si ton cœur
» est inaccessible à mes prieres, songe avec
» quelle terreur l'ombre plaintive de Mé-
» linde, que tu n'as déja rendue que trop
» malheureuse, saisira à la mort ta con-
» science bourrelée! Ah! que les soupirs que
» tu aurois méprisés, exciteroient alors de
» troubles dans ton ame!... Il est un Dieu,
» Lysandre, il est un Juge, qui recompense
» la vertu & qui châtie le vice! L'éternité
» existe! D'un souffle la mort dissipera un

» jour à tes yeux la vapeur des passions.
» Alors le vertige des plaisirs s'évanouira....
» Arrivé aux portes de l'Eternité, tu jetteras
» tes regards sur tes jours passés, & le dé-
» sespoir saisira ton ame! O combien mé-
» prisables te paroîtront alors les vœux qui
» dans ton ivresse te sembloient mériter de
» leur sacrifier l'honneur, la vertu & l'in-
» nocence de Mélinde! Refrene tes desirs,
» Lysandre, laisse l'infortunée Mélinde se
» confiner dans un retraite inconnue, pour
» y déplorer la vanité de ses espérances. Peut-
» être qu'à la fin mes pleurs effaceront les
» tristes images de mon fatal amour trop
» profondément gravées dans mon cœur!....
» Et toi, Lysandre, oublie la déplorable
» Mélinde, oublie avec quelle tendresse elle
» t'a aimé; oublie aussi, s'il est possible, la
» barbare recompense que tu destinois à
» l'amour le plus fidele ».

Elle dit. Il éclate de ses yeux, à travers des nuages de larmes, une douce majesté qui épouvante le coupable. Frappé de surprise, couvert de confusion, il sent la sublimité de la vertu, il sent la bassesse du vice. Mais avant de pouvoir se remettre de l'excès de son trouble, Mélinde avoit pris la fuite. Il l'appelle vainement par des cris plaintifs. Elle se hâte de gagner son hum-

Digitized by Google

ble demeure pour lui confier sans contrainte ses soupirs & ses pleurs.

Lysandre, vivement touché de cette scene, des grâces de Mélinde, & de ses discours dont les tristes accens frappoient sans cesse son oreille, voulut, à la vérité, pour effacer son crime, dont l'image le poursuivoit par-tout, la prendre pour son épouse. Mélinde fut sourde à sa demande; envain la Sœur de Lysandre fit tous ses efforts pour la toucher; envain il pleure aux pieds de Mélinde : inflexible aux larmes & aux raisonnemens, elle prit la résolution de passer le reste de ses jours dans une cellule, pour ne plus s'occuper qu'aux méditations de l'Eternité, & pour ne plus consacrer qu'au Ciel les penchans de son cœur.

Digitized by Google

ILPHIS
ET
ZULIE,

Petite Piece en un Acte.

Le sujet de cette Piece est tiré d'un Conte de *Wieland*, intitulé : *Zemin & Gulhindy* ; l'Auteur qui a jugé à propos de garder l'anonyme, a bien voulu me la communiquer pour l'insérer dans mon Recueil.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ILPHIS.

ZULIE.

SYRMA, Nymphe de la Cour de Firnaz, destinée à veiller sur l'éducation de Zulie.

FIRNAZ, Roi des Génies.

La Scene est dans les jardins enchantés du Palais de Firnaz.

Digitized by Google

ILPHIS ET ZULIE.

SCENE I.

ZULIE seule, entrant en rêvant, tenant un Livre à la main.

ENVAIN, lieux enchantés, vous offrez à mes yeux mille charmes; envain Firnaz, ce génie bienfaisant, dont dépend mon destin, par la variété de mes études, fait accroître le nombre de mes plaisirs. Zulie n'est plus la même. Un ennui secret se répand sur mes jours : mon cœur inquiet, étonné, semble chercher un bien qui lui est inconnu. Mon ame plus élevée, plus sensible, semble être destinée à des occupations plus grandes & plus nobles. L'amitié même de Syrma, semble ne plus me suffire; vainement je m'efforce à trouver dans sa tendresse, ce contentement sans mélange dont je ne puis jouir. Je ne rencontre point en elle cette vivacité de sentiment que j'y voudrois trouver. Au milieu du bonheur dont je jouis, il semble que j'aurois à former quelques plaintes, & cependant j'ignore de quoi me plaindre. D'où vient, quand je me

Digitized by Google

promene dans les bois, pendant le calme de la nuit, les tendres chants du rossignol, m'inspirent-ils malgré moi une mélancolie secrete & douce? Pourquoi fuir la société de mes compagnes? pourquoi préférer à leurs jeux innocens, la solitude des bois les plus écartés? Hélas.... je me cherche, & je ne me connois plus! Efforçons-nous à dissiper le trouble qui m'agite : lisons, & retrouvons, s'il se peut, dans l'étude, le calme que mon cœur a perdu. (*Elle s'asseoit sur un siege de gazon & lit.*)

SCENE II.

Syrma & Zulie.

Zulie (*levant les yeux, & l'appercevant*)

AH, c'est vous ma chere Syrma!

Syrma. Vous m'aviez inquiétée, j'ignorois où vous aviez porté vos pas. Pourquoi, Zulie, vous séparer si promptement de nous?

Zulie. Pour être plus à moi-même, j'étois venue lire en ces lieux.

Syrma. Non, Zulie, je pénetre dans votre cœur, & j'y vois....

Zulie. Eh! quoi donc, ma Bonne?

Syrma. J'y vois un embarras secret que vous cherchez à me cacher.

Digitized by Google

Zulie. Moi, Syrma! & qui pourroit le causer ?

Syrma. Vous ne me l'avez pas dit : mais je croyois plus mériter votre confiance. Quoi, Zulie, vous avez des chagrins que vous voulez me taire ? quelle injuſtice! Ignorez-vous l'intérêt que mon cœur prend à vous ? Pourquoi me traiter avec tant de cruauté ? que peut-il vous manquer? que pouvez-vous deſirer? parlez !

Zulie. Hélas, je ne le ſais pas moi-même. Juſqu'ici votre tendre amitié me tenoit lieu de tout; je ne croyois pas qu'il pût exiſter d'autres plaiſirs que ceux dont on jouit dans ces lieux. Mes études, vos entretiens, ceux du Génie, les yeux de mes compagnes, nos promenades, nos amuſemens champêtres, diviſoient mes momens, & les faiſoient écouler avec rapidité. Depuis quelque tems, ſombre & mélancolique, je m'accuſe moi-même. Mon imagination plus vive ſe forme mille idées chimériques : mille deſirs que je ne connois pas, s'élevent dans mon cœur. Mon ame ne trouve plus de repos dans un ſommeil doux & paiſible : mes ſonges ne m'offrent plus les objets dont je me ſuis occupée le jour, ou les projets que j'ai conçus pour la journée ſuivante. Ils n'offrent plus à mon eſprit que des êtres inconnus, dont la préſence m'enchante, dont la

Digitized by Google

perte m'accable. Eh! ma tendre amie, que cet aveu ne vous irrite point! oui, je vous aime, je vous aimerai toujours : mais, s'il se peut, faites-moi connoître d'où vient ce changement en moi? dites-moi, pourquoi je ne suis plus la même?

Syrma. Eh! puis-je développer en vous un sentiment que votre cœur ignore? Tâchez, ma chere Zulie, de vous arracher à cette tristesse involontaire; retournez plus tranquille dans votre appartement, reprenez vos occupations : le Génie qui vous aime, ne souffrira point que ce trouble secret nuise au bonheur de votre vie; déguisez-le, s'il se peut, à vous-même, & soyez contente de la tendresse de Syrma.

Zulie. Ah! ma Bonne, je me crains, je crains d'approfondir le secret de mon cœur. Eh quoi! ces sentimens de vertu que m'avoit inspiré Firnaz, qui faisoient ressentir à mon ame une satisfaction si pure, commenceroient-ils déjà à perdre de leur force? Aurois-je perdu mon innocence & ma tranquillité! Ma Bonne, daignez encore me rassurer : pourquoi le bonheur de vous plaire ne semble-t-il plus me suffire? pourquoi, plus occupée du soin de me parer, trouvé-je du plaisir à contempler mon visage dans le cristal d'une onde pure? à assortir à mon teint les couleurs les plus variées des fleurs?

Digitized by Google

pourquoi, en me voyant, me demandé-je en secret à moi-même, pour qui sont les appas qui frappent ma vue? pourquoi, enchantée de me trouver si belle, me plaigné-je de ne vous avoir jamais entendu admirer ma beauté? enfin pourquoi me semble-t-il qu'il existe dans la nature quelqu'autre être que Syrma, avec qui le Ciel m'a destinée à vivre? Quel est le plaisir que je trouve à m'occuper de cette idée confuse, & la peine que j'éprouve lorsqu'il faut m'en distraire! Ma Bonne, cachez bien à Firnaz l'aveu que vous venez de m'arracher! Peut-être en seroit-il irrité, peut-être.... il s'avance! Ciel, s'il m'eût entendue! Je crains de rencontrer ses yeux, mon embarras décéleroit le trouble qui m'agite; j'aime mieux l'éviter. Ma chere Syrma, demeurez avec lui.

SCENE III.

FIRNAZ & SYRMA.

Syrma. AH! Firnaz, jamais votre présence ne nous fut si nécessaire! Bientôt mes tendres soins ne suffiront plus à Zulie; une agitation inconnue trouble la paix de son ame, & la jette malgré elle dans une mélancolie dont les suites pourroient être fâ-

Digitized by Google

cheuſes. Elle perd chaque jour ſa gaieté & ſon enjouement; les ſciences ne ſuffiſent plus pour remplir tous ſes momens; enfin ce changement en elle, m'inquiette & m'effraie. Ne ſauriez-vous trouver quelques moyens pour m'aider à l'en arracher?

Firnaz. Nous ſommes ſeuls : apprenez tout. C'eſt moi qui inſpire à Zulie ces ſentimens ſecrets dont elle & vous, vous ignorez la cauſe. Caché dans un boſquet, j'entendois tous ſes diſcours, & je m'applaudiſſois de mes ſuccès. Vous ſavez qu'elle avoit à peine atteint l'âge de huit ans, que je l'arrachai des bras de ſa mere, & la tranſportai dans ce palais, où je l'ai confiée à vos ſoins. Pour remplir mes projets, je lui fis donner l'éducation la plus brillante, & je l'inſtruiſis moi-même des ſciences les plus élevées & les moins à la portée de ſon ſexe. Son eſprit, ſa pénétration, m'attacherent à elle. Ce n'eſt pas tout : je voulus m'efforcer à rendre ſon ame auſſi parfaite que l'étoit ſon génie. J'y réuſſis : Zulie, aux charmes les plus ſéduiſans, à l'eſprit le plus orné, joint encore le naturel le plus heureux. Je défendis ſur-tout que l'on ne prononçât jamais devant elle le nom de l'amour : je voulois que ſon cœur innocent & pur ne connût que l'expreſſion d'une vive amitié. Mais il eſt tems enfin,

Digitized by Google

qu'en faisant le bonheur d'un Etre aussi vertueux qu'elle, elle jouisse de la douce satisfaction d'aimer & d'être aimée. Au moment qu'elle reçut le jour, naquit un fils au Prince voisin des états de son pere : dès ce même instant, je conçus le dessein de les former tous deux pour mériter de régner un jour sur deux peuples que je chéris. Je fis élever Ilphis loin du bruit de la cour, dans un autre palais, soumis à ma puissance. Là, je pris soin de ne le faire entourer que par les Génies les plus sages & les plus éclairés, dont les leçons ne respirant que l'honnête & l'utile, pussent lui inspirer l'amour de la vertu & de l'humanité. Je ne négligeai rien pour le rendre digne de Zulie: Un air noble, un port majestueux, un son de voix touchant & sonore, les grâces de l'esprit, jointes à l'élévation de l'ame, les talens agréables, unis aux exercices les plus mâles & les plus pénibles, tout en lui est l'image d'un jeune Héros, destiné à faire le bonheur du monde. Son ame sensible & tendre, s'est attachée, sans réserve au jeune Sittim, celui des jeunes gens de son âge dont l'esprit & le caractere sont plus faits pour son cœur. Jusqu'à présent, heureux dans cette union, il n'a pas cru qu'il existoit des sentimens plus vifs. Mais l'amour a ses droits : c'étoit assez long-tems lui

Digitized by Google

cacher ses douceurs. J'ai glissé dans son cœur un desir secret qui lui fait trouver plus de vide dans la tendresse de Sittim ; & cette nuit, j'ai su peindre à son imagination troublée l'image de Zulie. Enchanté de cet objet nouveau dont il ne s'étoit encore formé que des idées vagues, interdit, égaré, il suit par-tout cette vaine image, qui semble le fuir, & qui, par le pouvoir de mon art, doit bientôt l'amener dans ces lieux. Je prendrai soin que Zulie, conduite par le même desir, le trouve aussi dans ce jardin, & qu'endormie sur ce lit de gazon, les traits de son amant se peignent à ses yeux dans un songe enchanteur. Mais je le vois qui porte ici ses pas : dérobez-vous à sa vue. Allez, Syrma, retournez voir Zulie ; je vais entretenir Ilphis ; mais que surtout Zulie ne nous rencontre point ensemble !

SCENE IV.

ILPHIS & FIRNAZ.

Ilphis (arrivant avec précipitation, & ne voyant pas d'abord Firnaz.) Où vais-je?... où m'égaré-je? où trouverai-je cet objet charmant dont l'image s'est offert à mes sens enchantés ! Cruel réveil ! hélas, faut-il

que ton retour détruise mon bonheur! Non, jamais mon cœur n'a ressenti une émotion si vive! non jamais la présence de Sittim n'excita dans mon ame un tel ravissement! Quelle beauté! quels regards! quel feu!... Mais quoi, le Génie en ces lieux!... Ah! Firnaz, je tombe à vos genoux, j'implore votre puissance! si vous m'aimez, montrez-moi cet objet que j'adore! faites qu'il s'offre à mes yeux avec les mêmes attraits....

Firnaz. Quel transport vous égare? quel objet? que voulez-vous dire?

Ilphis. Hélas! je le vois trop, un être si beau ne peut être l'ouvrage de la nature! l'imagination seule peut enfanter de tels miracles. Si vous saviez!... ah! Firnaz, qu'elle est belle! Ce matin, agité par diverses pensées, & ne pouvant goûter les douceurs du repos, je m'échappai d'auprès de Sittim, & j'allai dans les bois qui sont près du palais. Le lever de l'aurore, la fraîcheur de l'air qui commençoit à s'embaumer de l'odeur des fleurs nouvellement écloses, les premiers chants des oiseaux, le gazon reparé d'une verdure plus fraîche, tout sembloit malgré moi, m'inviter au sommeil. Je m'assis sous un myrthe touffu, je m'endormis: aussi-tôt je crus voir s'approcher de moi un Etre tel qu'il ne s'en est pas encore présenté à ma vue; une taille

Digitized by Google

élégante & déliée, une démarche noble, les plus beaux cheveux, le teint le plus animé, des yeux!... ah quels yeux!... Enchanté, mais surpris, je fais un cri d'admiration, je m'approche; un mouvement involontaire me précipite à ses genoux. Un coloris plus vif semble alors animer son visage; je prens une de ses mains, je la baise avec transport; j'allois lui parler, tout-à coup elle disparoit. Je m'éveille, & désolé, je me trouve sans elle au pied de l'arbre où le sommeil m'avoit surpris. Depuis ce moment, je ne me connois plus; je la demande à tout ce que je vois. Mon esprit égaré ne peut plus s'occuper que de son trouble; je marche sans savoir où diriger mes pas; je cherche, je gémis. Firnaz, prenez pitié de mon état cruel: présentez à mes yeux l'objet dont je suis enchanté.

Firnaz. Eh comment puis-je réaliser une illusion qui n'est que l'effet des erreurs du sommeil? Retournez vers Sittim: près de lui vos ennuis vont disparoître. Allez, son amitié pourroit justement s'offenser de cette inconstance qui n'est point faite pour votre cœur. Eh! que pouvez-vous desirer? Firnaz vous aime, il veille sur vous, il vous a choisi lui-même un ami digne de vous: tout prévient vos souhaits. Votre esprit docile

se

se prête à mes leçons, elles ne tendent qu'à vous rendre meilleur & plus fortuné. Que vous faut-il de plus?

Ilphis. Généreux Firnaz, Ilphis ne peut vous rien cacher! Chaque jour je me reproche à moi-même le changement étrange que j'apperçois en moi. Mon cœur qu'occupoient uniquement les leçons des Sages que j'honore, & l'amitié de Sittim, semble languir dans une inaction dont je ne suis point maître; des sentimens confus s'élevent dans mon ame & troublent son repos. Inquiet, & cherchant sans cesse, sans pouvoir définir ce que je cherche, je me dérobe à mon ami, & je cours m'enfoncer dans les bois les plus épais, les plus impénétrables à la lumiere du jour. Là je suis, sans en être distrait, le nouveau penchant qui m'agite; je m'efforce envain à pénétrer les replis secrets de mon cœur, mais je n'y trouve qu'un labyrinthe où mon esprit s'égare. Quelquefois je me dis à moi-même: non, ce ne peut-être envain que j'éprouve des desirs! ils m'annoncent sans doute un bonheur plus grand que celui dont j'ai toujours joui. Pourquoi souhaité-je d'être encore plus tendrement aimé de Sittim que je ne le suis, & pourquoi cependant mon cœur, refroidi à sa vue, semble-t-il me dire que ce n'est pas encore là l'objet du pen-

chant qui m'entraîne? Occupé, agité par ces divers mouvemens, mon imagination séduite, se formoit un Etre, tel à-peu-près que celui qui causoit les desirs de mon cœur. Eperdu, je me plaisois à l'orner des charmes les plus séduisans: pour former ses attraits, & pour les embellir de tout ce que la nature a pu produire de plus enchanteur, je rassemblois les beautés diverses qu'elle répand sur-tout ce qu'elle crée; j'animois ses belles joues du tendre éclat de la rose, je relevois son sein de la blancheur du lis, je prêtois à sa voix les accens du rossignol mélodieux. Frappé de ce prestige divin, je retournois vers Sittim, & je voyois avec douleur que sa vue chérie ne causoit point à mon cœur une sensation aussi vive. Enfin, ce matin, tout rempli de cette image, quand je m'abandonnois avec joie aux douceurs du sommeil, tout-à-coup cet être inconnu s'est offert à moi, mais plus beau mille fois que tout ce que mes sens s'étoient jamais formé. Hélas! mon bonheur étoit trop grand pour ne pas être une illusion! je vois quelle est mon erreur, je la sens; n'importe, ma raison séduite, enivrée de cet objet, ne peut voir & ne chercher que lui. Il semble que cette image m'ait guidé dans ces lieux: je les parcours avec transport, un charme invo-

Digitized by Google

lontaire semble m'y retenir. Ah! Firnaz, s'ils sont aussi sous votre puissance, souffrez qu'Ilphis y demeure encore quelque tems! laissez-moi, errant dans ces bosquets, y trouver, si je puis, le calme & le repos.

Firnaz. Ce palais est à moi; vous pouvez, cher Ilphis, le voir en liberté. Allez, parcourez ces jardins! soyez tranquille! vous n'aurez pas long-tems à vous plaindre de Firnaz.

SCENE V.

FIRNAZ, seul.

CHERS enfans que j'aime! oui, vous allez bientôt jouir du plaisir de vous voir & du bonheur de vous adorer. Zulie approche, je vais appesantir ses yeux, & les forcer de céder au sommeil, tandis qu'un songe va lui tracer l'image de son amant. Elle rêve, & ne me voit point: mettons-nous à l'écart & jouissons de leur surprise.

SCENE VI.

ZULIE, seule.

RIEN ne peut m'arracher à la rêverie qui m'accable; Syrma, & mes compagnes

Digitized by Google

veulent envain m'en diſtraire. Rien ne me plaît : mon cœur n'a jamais éprouvé une agitation ſi cruelle. Je ne ſais, l'inquiétude, l'ennui, la chaleur du jour, tout ſemble m'inviter à prendre du repos. Profitons du moment où Syrma me laiſſe en liberté, & dormons ſur ce lit de gazon! (*Elle ſe couche ſur un lit de gazon & s'endort.*)

SCENE VII.

ILPHIS & ZULIE.

Ilphis, (*ſans appercevoir Zulie.*) JE ne ſais : une joie ſecrete ſe répand dans mon ame. Malgré moi je tourne ici mes pas ; la nature ſemble ici plus riante & plus animée. Beaux lieux, que n'offrez-vous, à mes regards avides, l'objet charmant dont mon cœur eſt épris ! (*Il ſe promene.*) Que cet air eſt pur, quelle tranquillité profonde regne dans ce ſéjour ! que je m'y plais ! (*En s'approchant du lit de gazon, il apperçoit Zulie.*) Que vois-je ! eſt-ce une illuſion, eſt-ce un ſonge ! Oh ! mes yeux, me tromperiez vous ?... N'eſt-ce pas là le même objet qui ce matin.... Trop heureux Ilphis !... Oui, c'eſt lui, tu n'en peux plus douter.... Ah.... je ne ſuis pas maître des tranſports que je ſens, je tombe à ſes genoux ! (*Il ſe*

Digitized by Google

met aux genoux de Zulie, & lui prend la main) Vents, pour quelques inſtans encore retenez votre haleine! ſommeil, verſe encore tes pavots ſur ſes paupieres appeſanties, laiſſez-moi la voir & l'admirer en ſilence! Dieux, qu'elle eſt belle! Non, jamais, Sittim, ta vue ne m'a cauſé un tel raviſſement! Auprès d'elle mon cœur ſatisfait & content, ne forme plus de deſirs. Puiſſant Firnaz, oui, c'eſt à toi que je dois mon bonheur : quelle ſeroit ma joie, ſi aux charmes de la figure, cet objet qui m'enchante, joignoit encore la ſenſibilité de l'ame! ſi ce cher objet n'étoit créé que pour moi! ſi dans ſes regards, je voyois briller ces feux, ces deſirs que j'éprouve!... Inſenſé, quel nouveau ſouhait oſé-je encore former! Firnaz, pardonnez, mon ame eſt trop émue pour écouter la voix de la raiſon! Mais quoi!... une agitation ſecrete ſemble ſe peindre ſur ſon beau viſage! Dieux, ſe pourroit-il!... ſeroit-elle ſenſible!... Je tremble.... ſes yeux ſemblent prêts à s'ouvrir.... je ne ſais.... je crains de l'offenſer, ſi je reſte à ſes pieds, & cependant.... Ilphis ne peut s'éloigner d'elle....

Zulie, (parlant toujours endormie) Un charme inconcevable me ſéduit & m'arrête : ah, rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens!

Ilphis. Qu'entens-je!... n'eſt-ce pas le ſon de ſa voix?...

Digitized by Google

Zulie (*s'éveillant ſans voir d'abord Ilphis.*) Trop douce illuſion, pourquoi me fuyez-vous? (*tournant les yeux & appercevant Ilphis*) Ciel!... me trompé-je!.. c'eſt lui dont un ſonge.... Arrachons-nous à ce preſtige, fuyons... (*Elle veut ſe lever, elle retombe aſſiſe ſur le lit de gazon.*) Hélas! je ne le puis! *Ils ſe regardent tous les deux un moment.*)

Ilphis, (*toujours aux genoux de Zulie & lui tenant la main, fixe ſur elle des regards enchantés. Un tendre embarras ſe peint ſur le front de Zulie; elle n'oſe rencontrer les yeux d'Ilphis.*) Etre, vers lequel un penchant impérieux ſemble attirer mon cœur, pourquoi me fuir, pourquoi vouloir te dérober à mes tranſports? de quel nom te nommerai-je? toi chef-d'œuvre de la nature! Non, tu n'es point ſortie du ſein de la terre, tes beaux yeux ſemblent être animés des rayons du ſoleil; la fraîcheur de ton teint, l'emporte ſur celle des plus brillantes fleurs. Si tu pouvois ſentir quels enchantemens cauſent ta vue, quelle douceur inexprimable l'on goûte en ta préſence! Oui, tu es celle que mon cœur agité demandoit à toute la nature! C'eſt toi, je ſens à ta vue renaître dans mon ame cette paix, cette joie qui me fuyoit depuis longtems. Que je t'aime!.. que je ſuis heureux près de toi!... Mais quoi! tes regards timides

Digitized by Google

n'osent encore se tourner sur celui qui t'adore! ah, ne mévites point, songes plutôt que tu es devenu nécessaire au bien de ma vie! Oui, je le sens, sans toi je ne pourrois plus vivre! Regarde-moi, laisse-moi lire mon destin dans tes yeux!

Zulie (jette sur Ilphis un regard tremblant; elle baisse aussitôt la vue. Eh! comment pourrois-je te fuir? Etonnée, éperdue, je ne puis définir le trouble de mon ame: ton aspect, tes regards, ta voix tout en toi m'enchante & me confond, cher objet..... quoi!... seroit-il bien vrai?... je pourrois être à toi!... je pourrois!... Il semble qu'auprès de toi je respire un autre air; il semble que toute la nature soit d'accord avec moi pour te contempler & pour t'admirer. Qui es-tu?... d'où viens-tu?... quelle contrée ta donné la naissance? Ne puis-je... Mais Firnaz s'avance dans ces lieux. Ah ciel, que va-t il dire? Levons-nous: implore avec moi ses bontés. Hélas, fais, s'il se peut, que nous ne soyons point séparés!

SCENE DERNIERE.

FIRMAZ, ILPHIS, ZULIE.

Firnaz. NE craignez rien, mes enfans! loin de vouloir vous désunir, Fir-

Digitized by Google

naz vient aſſurer votre bonheur. Apprenez que c'eſt moi dont les ſoins vous formoient l'un pour l'utre. Si vous brûlez d'un violent & pur amour, ſi tous vos vœux tendent à être unis, jeunes & fortunés amans, c'eſt mon ouvrage. Le ſort vous conduiſoit l'un vers l'autre ; il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mes chers enfans, que votre bonheur mutuel ſoit le centre où ſe réuniſſent tous vos vœux : mais que l'humanité vous apprenne à detourner une partie de ce bonheur ſur le peuple qui va bientôt ſe voir confié à vos ſoins paternels ! Aimez-vous, aimez vos ſujets, ſoyez toujours vertueux ! Firnaz ne vous abandonnera jamais. (*Ils ſe jettent tous les deux à ſes pieds.*) Levez-vous, venez faire part de votre joie, vous Zulie à Syrma, vous Ilphis à Sittim, & je vous conduirai dans les lieux qui doivent ſe ſoumettre à votre obéiſſance. Donnez-vous la main : ſuivez-moi, mes enfans ; l'Amour & la Vertu, voilà vos Génies tutelaires.

FIN du Tome premier.

Digitized by Google

TABLE

des Pieces contenues dans le premier Volume.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

IDYLLES Sacrées de M. SCHMIDT. 1

Poetische Gemæhlde und Empfindungen aus der heiligen Geschichte, von J. Fr. Schmidt. Altona. 1759.

Dedan & Ilmith. 1
Moïse. 9
Lamech & Zilla. 12
Noé, Inventeur du vin. 19
Rachel & le Dieu de la Mésopotamie. 23
L'Enfant sauvé des eaux. 29
Phlégon, Tryphene, Persis. 35
David, Asaph & Heman. 43

Pastorales Judaïques de M. de BREITENBAUCH. 53

Jüdische Schæfergedichte, von G. A. von Breitenbauch. Altenbourg. 1765.

A ma Muse. 54
La Bergere de Madian. 55

Le Désert d'Elie. 59
La mort d'Aristobule. 92

Idylle Orientale de M. WIELAND.

Araspes und Panthea. Eine moralische Geschichte, in einer Reyhe von Unterredungen. Von C M. Wieland. Zurich. 1760.

Les trois Esclaves de Panthée. 68

Poésies Pastorales de M. ROST. 76

Versuch von Schæfergedichten und andernpoetischen Ausarbeitungen. 1760.

A Doris. Chanson pastorale. 77
Thyrsis. Eglogue. 80
La Bergere enchantée. Conte pastoral. 84

Idylles de M. de KLEIST. 89

Des Herrn Christian Ewald von Kleist sammtliche Werke. Berlin. 1761.

Menalque. 98
Cephis. 101
Milon & Iris. 102
Amintas. 106
Philete. A M. Gessner. 108

Idylles nouvelles de M. GESSNER. 112

Salomon Gessners Schriften. Zurich. 1762.

Mirtile & Daphné. 114

Milon. 116
Chanson du Matin. 117
L'Amour mal-recompensé. 118
A Chloé. 124
La Nuit. 127

Idylle de Mgr. le Prince Auguste de Saxe-Gotha.

L'Amitié. 140

Fables & Contes de M. de HAGEDORN. 143

Des Herrn Friedrichs von Hagedorn sæmmtliche poetische Werke. Hambourg. 1760.

I. *Les Connoisseurs. A M. Wilkens.* 147
II. *Le Cerf malade, & les Loups.* 148
III. *L'Ane, le Singe & la Tortue.* 149
IV. *Le Perroquet.* Ibid.
V. *La Montagne & le Poëte.* 150
VI. *Philippe, Roi de Macédoine, & Aster.* 151
VII. *Le Coucou & L'Alouette.* 153
VIII. *Le Serin.* Ibid.
IX. *La Martre, le Renard & le Loup.* 154
X. *Le Condor & les Etourneaux.* 155
XI. *L'Oie & le Loup.* 156
XII. *L'Espérance & la Crainte.* 157
XIII. *Moyen de vieillir à la Cour.* 158
XIV. *Songe d'un Derviche.* Ibid.

Digitized by Google

XV. *Le Coursier & le Bidet.* 160
XVI. *L'Ane vert.* 161
XVII. *Lysimachus & Philippides.* 163
XVIII. *Abdallah.* 164
XIX. *Crispin de Pass.* 165
XX. *Philemon & Baucis.* 166

Fables & Contes de M. Gellert. 173

Fabeln und Erzæhlungen, von C. F. Gellert. Leipzig. 1748.

I. *Le Rossignol & l'Alouette.* 176
II. *L'Histoire du Chapeau. Livre premier.* 177
III. *Le Malade.* 280
IV. *La Femme tendre.* 182
V. *Le Mari tendre.* 184
VI. *L'Araignée.* 186
VII. *L'Auteur immortel.* 187
VIII. *Le Bourgeois-Baron.* 189
IX. *Le Peintre.* 190
X. *Le Malheur des Femmes.* 192
XI. *Le Pere mourant.* 195
XII. *Le Cheval de Monture.* 196
XIII. *Cléante.* 197
XIV. *L'Usurier.* 198
XV. *L'Esprit de Contradiction.* 199
XVI. *La mort de la Mouche & du Cousin.* 202
XVII. *La Jeune-fille.* 203

Digitized by Google

XVIII. *Le Polyhistor.* 204
XIX. *Le Payſan & ſon Fils.* 206
XX. *Le Roſſignol & le Coucou.* 208

Fables & Contes de M. LICHTWER. 210

M. G. Lichtwers Fabeln. Berlin. 1762.

I. *La Fable dépouillée.* 212
II. *La Fortune & le Songe.* 213
III. *Les Crimes & le Châtiment.* 215
IV. *Le Lion & Loup.* 216
V. *Phœbus & ſon Fils.* 217
VI. *Le Géant & le Nain.* 219
VII *L'Aigle & le Papillon.* 219
VIII. *La Tulippe.* 220
IX. *Le Pere & ſes trois Fils.* 221
X. *La Linotte.* 223
XI. *La Chambre impériale des Animaux.* 224
XII. *L'Oiſeau Platea & les Hérons.* 225
XIII. *Le Sage & l'Alchimiſte.* 226
XIV. *L'Ane & la Pie-grieche.* 227
XV. *Le Prêtre & le Malade.* Ibid
XVI. *L'habit & l'Oreiller.* 229
XVII *Socrate & le Veuf.* 230
XVIII. *Les Hommes ſinguliers.* 231
XIX. *Le Fuſil & le Liévre.* 232
XX. *Les Chevreuils.* 233
XXI *Les deux Renards.* 235
XXII. *Le Cheval & l'Ane.* 236

Digitized by Google

XXIII. *Les Souris.* 237
XXIV. *Le Colin-Maillard.* 238
XXV. *Le Hibou parmi les Oiseaux.* 239
XXVI. *Le Frelon & le petit Garçon.* 240
XXVII. *Le Rossignol & la Pivoine.* 241
XXVIII. *L'Escargot & la Cigale.* 243
XXIX. *Le Voisin envieux.* 244
XXX. *L'Hirondelle & le Moineau.* Ibid.

Fables & Contes de M. Schlegel.

Neue Beytræge Zum Vergnügen des Verstandes und Witzes. Vierter Band. Bremen und Leipzig. 1750.

I. *Le Chien & le Bœuf.* 248
II. *L'Empereur Sigismond.* 249
III. *Le Paon & la Cigogne.* 251
IV. *L'Homme riche & Aristippe.* 254
V. *Le Dain & le Sanglier.* 255
VI. *Colbert & Louvois.* 257
VII. *Le Hibou & le Rossignol. Métamorphose. A M. Giesecke* 260

Fables de M. Gleim. 271

Fabeln und Romanzen, von F. W. Gleim. Leipzig. 1756.

I. *Le Lion, le Tigre & le Voyageur.* 272
II. *Le Milan & la Cigogne.* 273
III. *Le Lion & le Renard.* 274
IV. *L'Aigle & l'Alouette.* 275
V. *Le Cigne & le Canard.* Ibid.

Digitized by Google

VI.	*Le Cerf, le Liévre & l'Ane.*	276
VII.	*La Jardiniere & l'Abeille.*	277
VIII.	*Le Renard & le Dogue.*	Ibid
IX.	*Le Lion & les trois Tigres.*	279
X.	*La Délibération des Chevaux.*	280

Fables de M. Lessing. 284

Gothold Ephraim Lessings Fabeln, &c. Berlin. 1759

I.	*L'Apparition*	286
II.	*Jupiter & le Cheval.*	287
III.	*Le Rossignol & le Paon.*	289
IV.	*Le Loup & le Berger.*	Ibid
V.	*Le Rossignol & le Milan.*	290
VI.	*Le Phœnix.*	Ibid
VII.	*Le Loup-belliqueux.*	291
VIII.	*La Cigale & le Rossignol.*	292
IX.	*Les Chiens.*	293
X.	*Le Hibou & le Chercheur de trésor.*	294
XI.	*Le Pélican.*	Ibid
XII.	*Esope & l'Ane.*	295
XIII.	*La Statue de Bronze.*	Ibid
XIV.	*L'Enfant & le Serpent.*	296
XV.	*Le Lion & l'Ane.*	297
XVI.	*L'Avare.*	298
XVII.	*Jupiter & la Brebis.*	299
XVIII.	*Le Cerf & le Renard.*	300
XIX.	*Les Furies.*	301

XX. *Minerve.* 302
XXI. *L'Ombre de Salomon.* Ibid
XXII. *Le Présent des Fées.* 303
XXIII. — XXVI. *Contestation des Animaux sur le droit de préséance; en quatre Fables.* 304
XXVII. *L'Hirondelle.* 307
XXVIII. *Le Jeune & le vieux Cerf.* 308
XXIX. *Le Berger & le Rossignol.* 309
XXX. *L'Ours danseur.* Ibid
XXXI. *Le Soleil.* 310
XXXII. *L'Amour Conjugal.* 311
XXXIII. *Damon & Théodor.* 312

Contes Poétiques de M. KLEIST. 314

Siehe Kleists Werke.

Themire & Agathocle. 315
L'Amitié. A M. Gleim. 318
Ariste. 320

Contes Poétiques de M. GELLERT.

Siehe Gellerts Fabeln und Erzæhlungen.

Le pauvre Matelot. 322
Alceste 324
Rhynsolt & Lucie. 326
Inkle & Yariko. 329

Contes Poétiques de M. GESSNER.

Siehe Gessners Schriften.

Inkle & Yariko. Seconde partie. 335

Digitized by Google

Tableau du Déluge. Sémire & Sémin 344

Contes Poétiques de M. WIELAND. 350

Poetische Schriften des Herrn Wieland. Erster Band. Zurich. 1762.

Sélime & Sélima. 352

Mélinde. 373

Ilphis & Zulie, petite piece en un Acte, tirée des Contes de Wieland. 289

FIN de la Table du premier Volume

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Choix de Poésies Allemandes*, &c. je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 17 Octobre 1765.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur HUBER, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Choix de Poésies Allemandes*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu

Digitized by Google

de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui; & de tous dépens, dommages & intérêts à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécrétaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tout actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires, car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de Grâce mille sept cent soixante-cinq, & de votre Regne le cinquante & unieme. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

Je, soussigné, cede pour toujours à M. Denis Humblot, Libraire à Paris & à ses ayans-causes, tous mes droits au présent Privilége, ainsi qu'à ceux que je pourrois obtenir par la suite pour l'Ouvrage y mentionné. A Paris ce vingt-neuf Janvier mil sept cent soixante-six.

signé, HUBER.

Digitized by Google

Registré, ensemble le présent Privilege & la Cession, sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 777, fol. 425, conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 6 Février 1766.

LE BRETON, *Syndic.*

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google